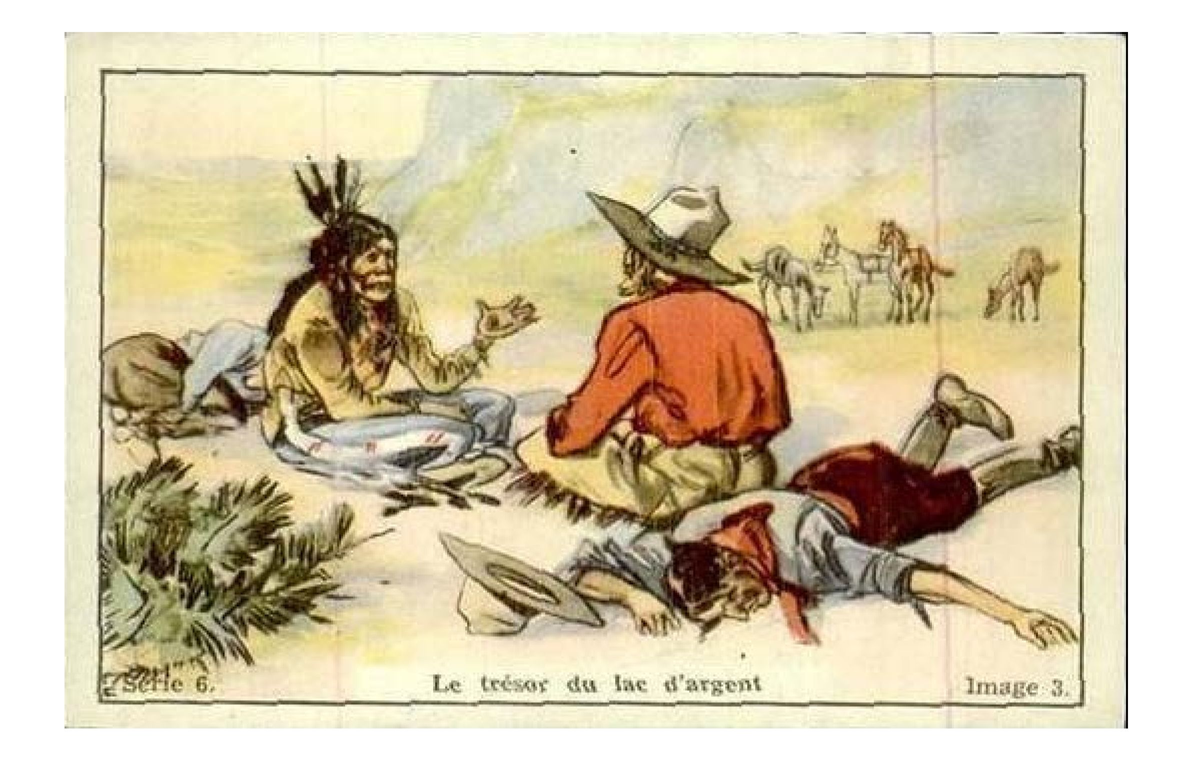


Karl May

LE TRÉSOR DU LAC D’ARGENT

Der Schatz im Silbersee

(1894)

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

I

LA PANTHÈRE NOIRE

Par une chaude journée de juin, vers midi, le *Dog-Fish*, l'un des plus puissants transports de passagers et de marchandises de l'Arkansas, fouettait de ses immenses roues à aubes, les flots du fleuve. Il avait quitté Little Rock tôt le matin et s'approchait de Lewisburg où il devait faire escale.

Ce vapeur ressemblait assez peu, par son aspect extérieur, à ceux que nous sommes habitués à voir sur les rivières du continent européen. Son infrastructure était un vaste canot, entièrement plat, afin d'éviter les accidents dus aux nombreux écueils des fleuves d'Amérique du Nord. Sur ce canot s'élevait une construction qui ressemblait à un immeuble de trois étages. Au niveau du sol, c'est-à-dire sur le pont inférieur, se trouvait la chaudière et les machines qui actionnaient les puissantes aubes, c'était également là qu'on entassait le charbon. L'équipage du vapeur y logeait aussi, ainsi que les passagers qui voulaient voyager à bon marché. Sur le premier et le deuxième ponts étaient aménagées les cabines des passagers à la bourse mieux garnie, ainsi que les « salons », c'est-à-dire la salle à manger, le fumoir, etc. Tout en haut s'étendait une sorte de promenoir.

Le vapeur avait déjà accompli un trajet considérable à contre-courant ; il soufflait et tanguait passablement. Les passagers les plus fortunés s'étaient réfugiés dans leurs cabines, mais ceux du pont étaient pour la plupart étendus au milieu des tonneaux, des caisses et des bagages, ce qui leur assurait, d'ailleurs, un repos confortable.

Le capitaine avait, à leur intention, fait dresser une table sur laquelle s'alignaient toutes sortes de bouteilles et de flacons dont le contenu, plutôt piquant, était destiné à des palais d'une résistance peu ordinaire. Derrière la table était assis un serveur, les paupières fermées, épuisé par la chaleur et dodelinant du chef. Quand il ouvrait l'œil, c'était pour laisser échapper de sa bouche un léger souffle ou une interjection plutôt énergique. Ses injures visaient un groupe d'une vingtaine de personnes, assises par terre, formant cercle, devant la table, et qui se passaient de main en main un cornet à dés. On jouait au *drink* ; le perdant devait, à la fin de chaque partie, payer un verre d'eau-de-vie à chacun de ses partenaires. Voilà pourquoi le sommeil – auquel il avait pourtant une si forte propension – était refusé au garçon serveur.

Ce n'était manifestement pas à bord que ces hommes s'étaient connus, à en juger de la grande familiarité qui régnait entre eux. Cependant, la considération réservée à l'un d'entre eux tranchait quelque peu avec la familiarité générale. On l'appelait *Cornel*, forme estropiée, mais courante du mot « colonel ».

C'était un homme grand et maigre, au visage rasé de près, aux traits énergiquement accusés. Ses cheveux, coupés ras, étaient d'un roux fauve, pour autant qu'on pût les voir, car il avait un vieux chapeau de feutre profondément enfoncé sur la nuque. Il était chaussé de lourds brodequins à clous, vêtu d'un pantalon et d'un court gilet de la même étoffe. Il ne portait pas de veste, seulement une chemise sale, mal repassée, dont le col, largement ouvert, découvrait une partie de sa poitrine hâlée par le soleil. Il avait noué autour de ses hanches une écharpe rouge d'où dépassaient la poignée d'un couteau et deux pistolets. Derrière lui se trouvait une arme en assez bon état et une sacoche en toile pourvue de deux courroies destinées à la fixer sur le dos.

Le même manque de soin et de propreté caractérisait les vêtements des autres hommes, tous aussi bien armés que lui. À

première vue aucun d'eux n'inspirait confiance. Ils se livraient à leur partie avec un tel acharnement et échangeaient des propos tellement salés qu'aucun homme animé de sentiments tant soit peu respectables n'aurait été capable de rester parmi eux plus d'une minute. Ils avaient visiblement absorbé de nombreux *drinks*, car leur visage était coloré non seulement par le soleil, mais aussi par l'alcool.

Le capitaine s'étant rendu auprès du timonier pour lui donner quelques instructions, celui-ci lui demanda :

– Que pensez-vous de ces jeunes qui jouent au poker là-bas ? Il me semble que ce genre de *boys* n'est pas très bien vu à bord des navires.

– C'est ce que je pense aussi, acquiesça le capitaine. Ils se disent *harvesters*[1] à la recherche d'une embauche dans les fermes de l'Ouest, mais ce n'est pas moi qui leur en donnerais, du travail.

– *Well, Sir*. Pour ma part, je crois que ce sont de parfaits *tramps*[2]. Il faut espérer qu'ils se tiendront tranquilles, du moins à bord.

– Je ne leur conseille pas de nous importuner outre mesure. Nous avons suffisamment de *hands*[3] pour les flanquer tous dans le bon vieil Arkansas. Méfiez-vous, d'ailleurs, dans dix minutes, Lewisburg sera en vue.

En effet, les maisons de cette localité ne tardèrent pas à surgir, saluées par un long hululement de la sirène du bateau.

---

[1] Moissonneurs.

[2] Vagabonds.

[3] Prosélytes.

On lui faisait des signes de l'embarcadère ; il devait charger des marchandises et des passagers.

À cette époque, la ville était loin d'atteindre ses proportions actuelles. Quelques rares personnes seulement s'agitaient autour de l'embarcadère ; il y avait peu de caisses et de colis à charger et le nombre des nouveaux passagers qui montaient ne dépassait pas trois.

L'un deux était un Blanc de haute stature, d'une constitution extrêmement robuste. Sa barbe noire était si drue qu'elle ne laissait apparaître que les yeux, le nez et la partie supérieure des joues.

Il portait sur la tête un bonnet de castor qui, avec le temps, avait perdu tous ses poils et sa forme primitive. Il était vêtu d'un pantalon et d'un gilet de toile grise et grossière. Son large ceinturon de cuir cachait deux revolvers, un couteau et plusieurs petits objets indispensables aux habitants du Far-West. Il portait en outre une longue hache.

Après avoir payé son billet, il jeta autour de lui un regard scrutateur, qui tomba sur le groupe des joueurs. Ceux-ci s'étaient levés pour observer les passagers. L'homme aperçut le *Cornel*, mais son regard glissa aussitôt, comme s'il n'avait rien remarqué. Mais, tout en remontant les tiges de ses longues bottes sur ses robustes cuisses, il murmura en lui-même : « *Behold !* Du diable, si ce n'est pas Brinkley, le rouquin ! Espérons qu'il ne me reconnaît pas. »

Le *Cornel* avait surpris son regard et dit à voix basse à ceux qui l'entouraient :

– Voyez-vous ce grand gaillard brun là-bas ? Est-ce que quelqu'un d'entre vous le connaît ?

– Non, répondirent-ils.

– Eh bien, j'ai l'impression, moi, de l'avoir déjà vu et dans des circonstances qui ne m'étaient pas particulièrement agréables. J'en ai gardé un très vague souvenir…

– Mais alors, lui aussi doit te connaître, dit quelqu'un. Or, s'il nous a gratifiés d'un regard fugitif, il ne t'a absolument pas repéré.

– Ouais. Enfin, cela me reviendra peut-être. Le mieux serait que je lui demande son nom. Quand je l'aurai appris, je saurai tout de suite à quoi m'en tenir. Nous ferons alors un *drink* avec lui.

– Si toutefois, il est d'accord.

– Et pourquoi ne le serait-il pas ? Ce serait alors, vous le savez, une offense très grave. Celui à qui on refuse un *drink* a, dans notre pays, le droit de répondre par le couteau ou le revolver, et s'il tue son adversaire, personne n'en fera grand cas.

– Il n'a pas l'air de quelqu'un qu'on peut obliger à faire quelque chose s'il n'en a pas envie.

– *Pshaw !* Tu paries avec moi ?

– C'est ça, pariez, pariez ! Le perdant paiera trois verres à chacun !

– D'accord, déclara le *Cornel.*

– Moi aussi, dit l'autre. Mais il faut ménager des occasions de revanche. Trois paris et trois *drinks*…

– Avec qui ?

– Eh bien, tout d'abord avec le grand brun que tu prétends connaître, sans savoir qui il est. Ensuite avec un de ces messieurs qui guignent vers la rive. Mettons ce grand gaillard qui semble un géant au milieu des nains. Et enfin avec l'Indien qui vient d'arriver avec son fils. Ou le craindrais-tu ?

Cette réponse fut accueillie par un rire général et le *Cornel* dit avec un ton de mépris :

– Moi, craindre cette charogne de Peau-Rouge ? *Pshaw !* Plutôt le géant contre qui tu veux me jeter ! Diable ! il doit être costaud, cet homme. Mais souvent ces oiseaux-là manquent totalement de courage et celui-là est habillé avec tant de recherche qu'il ne doit guère vouloir se mêler à des gens de notre espèce. Donc, je marche pour le pari. Un *drink* avec chacun des trois. Et maintenant, au travail !

Ces trois dernières phrases, le rouquin les avait prononcées avec une telle force qu'elles avaient sûrement été entendues de tous les passagers. Tout Américain et tout homme de l'Ouest connaît le sens du mot *drink*, surtout lorsqu'il est prononcé avec force et sur un ton menaçant. Voilà pourquoi tous les regards convergèrent vers le colonel. Il était, comme ses camarades, à moitié ivre, et on pouvait donc s'attendre à une scène passionnante.

Le *Cornel* fit remplir les verres, prit le sien, s'avança vers le barbu et lui dit :

– *Good day, Sir !* Je voudrais vous offrir ce verre. Je vous considère comme un *gentleman* et j'espère que vous le viderez à ma santé !

La barbe s'élargit, puis reprit sa forme initiale, ce qui semblait indiquer que son propriétaire avait esquissé un sourire de satisfaction.

– *Well*, répondit-il. Je ne refuse pas de vous faire ce plaisir, mais j'aimerais d'abord savoir à qui je dois cet honneur pour le moins surprenant.

– Très bien, *Sir !* On doit connaître celui avec qui on boit ! Je m'appelle Brinkley, *Cornel Brinkley*, si vous préférez. Et vous ?

– Mon nom est Grosser. Thomas Grosser, pour vous servir. À votre santé, *Cornel !*

Il vida le verre – les autres l'imitèrent. – puis il le rendit.

Ensuite, pivotant sur ses talons il disparut, tout en murmurant : « Ainsi, c'est bien Brinkley ! Et il s'appelle maintenant *Cornel !* Ce type-là ne me dit rien qui vaille. Faudra ouvrir l'œil. »

Bien que vainqueur de la première manche, Brinkley n'avait pas le visage particulièrement réjoui. Au contraire, un certain ennui s'y lisait. Il avait espéré que Grosser commencerait par refuser et qu'il faudrait le contraindre à boire par des menaces.

Or Grosser ne s'était pas prêté à son jeu. Après s'être fait remplir de nouveau ses verres, Brinkley s'approcha de sa deuxième victime, l'Indien.

Deux Indiens étaient en effet montés à bord en même temps que Grosser : l'un vieux et l'autre jeune, d'une quinzaine d'années environ. La ressemblance frappante de leurs visages indiquait qu'ils étaient père et fils. Ils étaient habillés et armés de la même façon et le fils semblait être le portrait du père, en plus jeune.

Ils étaient vêtus d'une sorte de toge en cuir, frangée sur les côtés, et chaussés de mocassins jaunes. Leur chemise de chasse était couverte de pierres brillantes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; chacune d'entre elles valait plus de soixante dollars. Leurs cheveux noirs et lisses, peignés en arrière, retombaient sur le dos, ce qui leur donnait un aspect féminin. Leurs visages pleins et ronds avaient une expression débonnaire encore accentuée par les joues peinturlurées de cinabre. Leurs armes réunies ne valaient guère plus d'un demi-dollar. D'une façon générale ils avaient l'air parfaitement inoffensif, presque craintif. Ils s'étaient d'ailleurs mis à l'écart et s'appuyaient

contre une caisse grande comme un homme. Ils semblaient complètement perdus et ne levèrent les yeux que lorsque le *Cornel* se planta devant eux et leur parla en ses termes : « Il fait une de ces chaleurs, aujourd'hui ! Pas vrai, mes petits Peaux-Rouges ? Boire un coup vous fera du bien ! Tiens, vieux, prends ça pour t'en rincer le gosier ! »

L'Indien ne broncha pas et répondit dans un anglais très approximatif : « *No to drink* – pas boire. »

– Quoi ? Tu ne veux pas ? rugit le rouquin. C'est un *drink*, t'a compris, un *drink !* Le refuser c'est offenser à mort tout *gentleman* véritable et ces offenses-là se lavent dans le sang ! Comment t'appelles-tu ?

– *Nintropan-hauey*, répondit l'Indien tranquille et modeste.

– À quelle tribu appartiens-tu ?

– À la tribu Tonkawa.

– Celle des mous qui s'enfuient devant un chat ? Ah, ce n'est pas avec toi que je ferai des manières ! Alors, tu veux boire ?

– Je bois pas eau-de-feu.

Malgré les menaces proférées par le *Cornel*, l'Indien avait prononcé cette phrase avec le même calme. Mais le *Cornel* le saisit au collet et lui administra une gifle magistrale.

– T'as eu ce que tu mérites, poltron de Peau-Rouge ! s'écria-t-il. Je ne tiens pas à me venger autrement, car les types de ton espèce, je les méprise.

À peine le *Cornel* eut-il frappé que le jeune Indien saisit sous sa veste son couteau tandis que du regard il scruta le visage de son père, dans l'attente du moindre mot pour passer à l'action.

Le visage du Peau-Rouge s'était altéré au point d'en être devenu méconnaissable. Sa taille semblait s'être rehaussée, ses yeux brillaient, ses traits avaient soudain durci, comme sous l'effet d'une tension intérieure. Cependant, et avec la même soudaineté, ses traits se relâchèrent, son corps s'affaissa et son visage reprit son expression de tout à l'heure.

– Alors, qu'est-ce que tu en dis ? demanda le *Cornel* sur un ton ironique.

– Nintropan-hauey, *remercier*.

– Quoi ? La gifle a été à ton goût et tu en redemandes ? Tiens ! en voilà une autre !

Le *Cornel* leva la main, frappa de nouveau, mais, comme l'Indien avait, avec la rapidité de l'éclair, baissé la tête, sa main se heurta contre la caisse à laquelle les Indiens étaient appuyés. Celle-ci rendit un son creux, mais puissant, et de l'intérieur s'éleva un murmure bref, suivi immédiatement après d'un cri sinistre et sauvage qui retentit dans tout le bateau.

Brinkley recula aussitôt, laissa tomber le verre de ses mains et s'écria, effrayé :

– *Heavens !* Mais qu'est-ce que c'est donc ? Quel est le fauve qui se trouve dans cette caisse ? Est-ce permis ? Mais il y a de quoi crever de peur ici !

L'inquiétude gagna les autres passagers. Quatre d'entre eux seulement n'avaient pas bronché : l'homme à la barbe noire qui était maintenant assis tout près de la proue, l'homme à qui le *Cornel* avait l'intention d'offrir le troisième verre et les deux Indiens. Ces quatre hommes possédaient vraisemblablement une maîtrise peu ordinaire de leurs nerfs.

Le rugissement s'entendait aussi dans les cabines. Des passagers demandaient, anxieux, ce qui était arrivé.

– Ce n'est rien, Mesdames et Messieurs, s'écria alors un homme vêtu avec élégance qui venait de quitter sa cabine. Rien qu'une petite panthère, une toute petite panthère... Un charmant *felis pardus*, une panthère noire...

– Quoi ? Une panthère noire ? hurla un petit homme à lunettes, visiblement plus familiarisé avec les manuels de zoologie qu'avec les fauves vivants. Mais la panthère noire est la bête la plus dangereuse qui soit. Pire que le lion ou le tigre, capable de mordre uniquement parce qu'elle est assoiffée de sang ! Quel âge a-t-elle ?

– Trois ans seulement, *Sir !*

– Seulement ! Vous dites : seulement ! Elle est donc adulte ! Mon Dieu ! Et cette bête se trouve à bord ! Qui donc peut répondre d'elle ?

– Moi, *Sir*, moi-même, déclara l'étranger, tout en s'inclinant devant les voyageurs. Permettez-moi de me présenter, *Ladies and Gentlemen !* Je suis Jonathan Boyler, propriétaire de la célèbre ménagerie du même nom et me trouve depuis quelque temps, avec mes bêtes, à Van Buren. La panthère noire m'ayant été livrée à New Orléans, je m'y suis rendu avec mon dompteur le plus chevronné pour la prendre. Le capitaine de ce navire m'a accordé, moyennant finances, l'autorisation de charger le fauve à bord à condition que, dans la mesure du possible, les passagers n'apprennent pas sa présence. C'est pourquoi je nourrissais la panthère la nuit, lui attribuant – *by god* – chaque fois un mouton entier, afin que, rassasiée et immobile, elle dorme toute la journée. Seulement, si on donne des coups de poing dans la caisse, elle se réveille et laisse entendre sa voix. J'ose espérer, Mesdames et Messieurs, que vous ne verrez aucun inconvénient à voyager avec une petite panthère qui ne peut absolument pas vous déranger !

– Quoi ? répliqua l'homme aux lunettes d'une voix tonitruante. Aucun inconvénient ? Mais c'est de la folie furieuse !

Voyager avec une panthère noire ? Qu'on me pende, si j'y consens ! C'est elle ou moi ! Jetez la bête dans l'eau ou débarquez la caisse !

– Mais voyons, *Sir*, il n'y a réellement aucun danger ! dit le propriétaire de la ménagerie. Vous n'avez qu'à examiner la caisse, elle résiste...

– De la blague ! s'écria le petit homme. Cette caisse, je peux la briser moi-même, à plus forte raison une panthère !

– Mais considérez, s'il vous plaît, que la caisse renferme une cage en fer capable de résister à l'assaut de dix lions ou de dix panthères !

– Est-ce bien vrai ? Montrez-nous la cage ! Rassurez-nous !

– C'est cela, montrez-nous la cage ! Nous voulons savoir à quoi nous en tenir ! crièrent les autres passagers en chœur.

En vrai *Yankee* qu'il était, le propriétaire saisit l'occasion au vol pour en tirer profit.

– Naturellement, dit-il. Seulement, *Ladies and Gentlemen*, il est bien évident qu'on ne peut voir la cage sans voir la panthère. Et cette démonstration exige une contrepartie. Pour corser le spectacle, je vais faire donner à manger au fauve. Il y aura donc trois sortes de places : la première à un dollar, la seconde à cinquante et la troisième à vingt-cinq cents. Comme il n'y a ici que des *ladies* et des *gentlemen*, je suis persuadé que les secondes et les troisièmes places ne seront pas demandées. Ou bien y a-t-il quelqu'un ici qui ne veuille payer qu'un demi ou un quart de dollar ?

Personne ne se présenta naturellement.

– Nous ne vendrons donc que des premières places. S'il vous plaît, Mesdames et Messieurs, un dollar par personne.

Il ôta son chapeau et ramassa les entrées, pendant que le dompteur qu'il avait fait venir en vitesse, faisait les préparatifs.

La plupart des passagers étaient des *Yankees* et en tant que tels, ils approuvaient la tournure prise par les événements. Si tout à l'heure ils avaient, en général, été indignés, ils se réjouissaient maintenant de cette distraction qui interrompait si opportunément l'ennui du voyage. Le petit savant lui-même, ayant surmonté son angoisse, attendait le spectacle avec une vive curiosité.

– Écoutez *boys*, dit le *Cornel* à ses camarades, j'ai gagné un pari et j'en ai perdu un, car le Peau-Rouge n'a pas bu. Reste la belle ; je propose comme enjeu non pas trois bouteilles de Brandy, mais les dollars que nous devrons payer comme entrée. D'accord ?

Les autres acquiescèrent, car le géant n'avait pas l'air commode.

– Bien, dit alors le *Cornel*, que l'absorption de tant de verres avait rendu sûr de sa victoire. Vous allez voir avec quelle rapidité et avec quel plaisir ce Goliath trinquera avec moi.

Brinkley se fit remplir son verre et s'approcha du géant. Cet homme d'une stature puissante, plus large encore qu'il n'était grand, pouvait avoir une quarantaine d'années. Son visage, rasé de près, était hâlé par le soleil. Ses traits, d'une mâle beauté, exprimaient l'audace et ses yeux bleus avaient ce regard particulier des hommes habitués aux vastes espaces : marins, habitants du désert ou de la prairie. Il portait un costume de voyage, de bonne coupe, mais n'avait visiblement aucune arme sur lui. Près de lui se tenait le capitaine, qui était descendu du pont pour assister au spectacle.

Le *Cornel* se planta devant sa troisième victime présumée et lui dit : « *Sir*, je vous offre un drink. J'espère que vous ne le refuserez pas ! »

L'homme fixa sur lui un regard étonné et se détourna aussitôt pour poursuivre avec le capitaine l'entretien interrompu par l'importun.

– *Pooh !* s'écria le *Cornel*, êtes-vous sourd ? Ou ne voulez-vous pas m'écouter ? Méfiez-vous, car je n'admets pas la plaisanterie lorsqu'il s'agit d'un *drink*. Je ne vous conseille pas de suivre l'exemple de l'Indien…

Interpellé de cette façon cavalière, l'homme haussa légèrement les épaules et demanda au capitaine :

– Avez-vous entendu ce que ce type m'a dit ?

– *Yes, Sir*, j'en ai entendu tous les termes, répondit le capitaine.

– *Well*, vous êtes donc témoin, je ne lui ai pas dit de venir ?

– Comment ? hurla le *Cornel*. Vous me traitez de « type » ? Et vous refusez le *drink ?* Vous voulez subir le sort de l'Indien que j'ai…

Il ne put continuer car le géant lui administra une gifle qui le fit rouler sur le pont. Pendant un instant, il resta au sol, comme hébété, mais se ressaisit rapidement, empoigna son couteau et se rua sur le géant.

Celui-ci avait les deux mains dans les poches et ne semblait pas le moins du monde s'émouvoir du danger qui le menaçait ni de l'agitation du *Cornel* qui hurlait :

– Tu oses me gifler, chien ? Tu me paieras ça de ton sang !

Le capitaine voulut intervenir mais de la tête, le géant lui fit signe de n'en rien faire. Lorsque le *Cornel* fut à deux pas de lui, il leva la jambe droite et l'enfonça dans l'estomac de son adversaire, qui de nouveau, s'écroula sur le sol.

– Et maintenant, assez plaisanté, sinon… cria-t-il d'une voix menaçante.

Mais le *Cornel* se releva d'un bond, remit le couteau dans son ceinturon et en retira, écumant de rage, un pistolet qu'il braqua sur son adversaire. Celui-ci sortit alors sa main droite de sa poche découvrant le revolver qu'il y tenait dissimulé.

– Remets le pistolet à sa place, ordonna-t-il tout en visant la main droite de son adversaire. Un, deux, trois – le coup de feu retentit, assourdissant, le *Cornel* poussa un cri de douleur et laissa tomber le pistolet.

– Voilà, bonhomme ! dit le géant. Tu ne donneras pas de sitôt de gifles à ceux qui seraient dégoûtés de boire dans un verre où tu t'es lavé le museau. Et si tu veux maintenant savoir qui je suis…

– Je maudis ton nom, dit le *Cornel*, écumant de rage. Je ne veux pas l'entendre. Mais je veux ta peau et je l'aurai. Hé, les gars ! Sus au géant ! *Go on !*

Il apparut alors clairement que ces gaillards constituaient bien une bande. Ils empoignèrent leurs couteaux et voulurent se jeter sur le géant. Cependant, celui-ci avança une jambe, leva les mains et s'écria :

– Que celui qui veut s'attaquer à Old Firehand s'avance !

Ce nom produisit un effet immédiat. Le *Cornel* qui, de sa main valide, avait de nouveau saisi son couteau, recula, saisi d'effroi.

– Old Firehand ?[4] Diable, qui l'aurait cru ? Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ?

---

[4] Main-de-feu.

– Est-ce seulement son nom qui doit protéger un *gentleman* de vos agissements ? Ôtez-vous de là, tenez-vous tranquille dans un coin et ne vous montrez plus devant moi, sinon je me charge de vous apprendre à vivre !

– *Well*, nous en reparlerons plus tard !

Le *Cornel* fit demi-tour et s'éloigna, la main en sang. Ses camarades le suivirent, tels des chiens battus. Ils se mirent dans un coin, pansèrent la main de leur chef, échangèrent quelques propos à voix basse et lancèrent au célèbre chasseur des coups d'œil qui exprimaient parfaitement la terreur qu'il leur inspirait.

D'ailleurs, ils n'étaient pas les seuls à subir l'emprise de ce nom prestigieux. Tous les passagers avaient entendus parler de cet homme audacieux dont la vie était une suite d'actes et d'aventures passionnants. Le capitaine lui tendit la main et lui dit sur le ton le plus aimable :

– Voyons, *Sir*, si j'avais su qui vous êtes ! Je vous aurais cédé ma propre cabine. Pourquoi aviez-vous donné un autre nom ?

– Je vous avais donné mon véritable nom. Ce sont les hommes de l'Ouest qui m'appellent Old Firehand, car le feu de mon arme porte la mort à tout adversaire.

– Il paraît que vous ne ratez jamais votre coup.

– *Pshaw !* Tout *Westman* digne de ce nom en fait autant. Mais vous avez constaté l'avantage que comporte un nom de guerre aussi connu. Si le mien n'avait pas été si souvent prononcé, on en serait sûrement venu aux mains.

– Et vous auriez dû vous incliner devant une force supérieure.

– En êtes-vous sûr ? demanda Old Firehand, tout en esquissant un sourire. Tant que je n'ai affaire qu'à des individus

de cette espèce, je n'ai rien à craindre. J'aurais tenu puisque je pouvais compter sur vos hommes !

– Évidemment, ils n'auraient pas manqué de vous soutenir. Mais que dois-je faire maintenant avec ces oiseaux-là ? Je suis maître à bord. Dois-je les mettre aux fers ?

– Non.

– Dois-je les débarquer ?

– Non plus. Ce n'est pas, je suppose, la dernière fois que vous comptez accomplir ce trajet ?

– Que non ! J'espère encore pendant de longues années remonter et descendre ce bon vieil Arkansas.

– Dans ce cas-là, gardez-vous d'inspirer à ces individus le désir de se venger. Ils sont capables de s'établir quelque part au bord du fleuve et de vous jouer un de ces tours pendables qui peuvent vous coûter non seulement le navire, mais aussi la vie !

Old Firehand remarqua alors que l'homme à la barbe noire qui s'était approché, fixait sur le chasseur un regard modeste et respectueux. Old Firehand lui tendit la main droite et lui demanda.

– Jusqu'où irez-vous avec ce bateau ?

– Jusqu'à Fort Gibson seulement, de là je continuerai avec un canot. Je crains que vous ne me preniez pour un lâche parce que j'ai accepté le *drink* avec le soi-disant *Cornel.*

– Oh non ! Au contraire, je vous félicite de votre sagesse. C'est seulement en le voyant frapper l'Indien que j'ai décidé de lui administrer une bonne correction.

– Il faut espérer que cela lui aura servi de leçon. D'ailleurs, si vous lui avez abîmé les doigts, sa carrière de *Westman* est terminée. Quant à l'Indien, je ne sais que penser de lui. Il s'est

comporté en lâche et pourtant le cri de la panthère ne l'a même pas effrayé. C'est là une contradiction...

– Je vais vous aider à trouver la clef de l'énigme. Connaissez-vous cet Indien ?

– Je l'ai entendu prononcer son nom ; un nom à coucher dehors...

– Parce qu'il parlait sa langue maternelle pour ne pas révéler son identité au *Cornel.* Il s'appelle Nintropan-hauey et son fils Nintropan-homosch ; ce qui signifie respectivement : Grand Ours et Petit Ours.

– Est-ce possible ? J'ai si souvent entendu prononcer ces deux noms. Les Tonkawa ont dégénéré. Seuls, ces deux hommes ont hérité l'esprit combatif de leurs ancêtres, errant librement dans les montagnes et les prairies.

– Oui, ils sont braves, tous deux. Avez-vous remarqué que le fils était sur le point de sortir son couteau ou son tomahawk ? Il n'a renoncé à venger sur-le-champ l'impertinence du *Cornel* qu'en apercevant le visage impassible de son père. Pour ces Indiens, un regard suffit là où nous autres Blancs, nous avons besoin de longs discours. Dès l'instant où le *Cornel* a frappé l'Indien, son compte était bon. Les deux « ours » ne quitteront pas le bateau sans l'avoir tué.

– Il n'y a pas longtemps que vous êtes dans l'Ouest, Monsieur ?

– Eh, fit modestement l'homme à la barbe noire, ça fait quand même un bail. Je m'appelle Thomas Grosser. Mais ici, on laisse tomber mon nom de famille, mon prénom est transformé en Tom, et comme je porte cette longue barbe noire, on m'appelle Tom le Noir.

– Diantre ! s’écria Old Firehand. Vous êtes Tom le Noir, le célèbre *Rafter*[5] ?

– Je suis Tom et *Rafter*, mais je doute de ma célébrité. Mais, *Sir*, le *Cornel* là-bas ne doit pas entendre mon nom, cela lui permettrait de m’identifier.

– Tiens ! Vous avez donc eu affaire à lui ?

– Un peu. Je vous raconterai cela. Vous ne le connaissez pas ?

– Je l’ai vu aujourd’hui pour la première fois, mais s’il demeure longtemps à bord, je l’aurai à l’œil. Il faudra que nous fassions plus ample connaissance. Vous êtes l’homme qu’il me faut. Si vous ne vous êtes pas engagé ailleurs, je pourrais vous employer.

– Eh bien, dit Tom, tout en fixant le sol d’un air méditatif, l’idée de travailler avec vous me plairait plus que tout. Il est vrai que j’ai un engagement avec d’autres *Rafters*, ils m’ont même nommé leur chef, mais si vous me donnez le temps de les prévenir, le problème pourra être facilement résolu… Mais regardez ! Je crois que le spectacle va commencer !

Le propriétaire de la ménagerie avait, à l’aide de caisses et de colis, formé plusieurs rangées de sièges et invitait en termes obséquieux les spectateurs à prendre place. Les membres de l’équipage, dans la mesure où ils n’étaient pas occupés, pouvaient également assister au spectacle. Mais le *Cornel* et ses hommes ne s’étaient pas approchés ; ils en avaient perdu l’envie.

Les deux Indiens n’avaient point été consultés. Le propriétaire n’avait pas voulu encourir le reproche des *Ladies* et *Gen-*

---

[5] Bûcheron et flotteur.

tlemen qui avaient payé un dollar. Ils se tenaient donc à l'écart et ne semblaient pas prêter la moindre attention au groupe des spectateurs, alors qu'en réalité, rien n'échappait à leur regard.

Les spectateurs étaient assis devant les caisses que l'on n'avait encore point défaites. La plupart d'entre eux n'avaient pas d'exactes notions sur la panthère noire. Parmi les fauves de la race féline du Nouveau Monde le puma ou lion d'argent est beaucoup plus petit et beaucoup moins dangereux que son frère de l'ancien continent ; il fuit l'homme, même s'il est talonné par la faim. Quant au jaguar, encore surnommé « tigre d'Amérique », les *gauchos* le capturent au lasso et le traînent derrière eux, ce qu'ils n'oseraient jamais faire avec le tigre royal du Bengale. Aussi, la plupart des spectateurs ne s'attendait-il pas à voir un fauve particulièrement terrifiant. Quelle ne fut pas leur surprise lorsque, les premières planches tombées, ils aperçurent la panthère.

Elle avait vécu dans l'obscurité depuis New Orléans, car l'on n'avait ouvert sa caisse que de nuit. Ce fut donc pour la première fois depuis longtemps que la bête revit la lumière du jour ; elle en fut aveuglée. Elle ferma les yeux et demeura étendue un certain temps. Puis, un éclair s'alluma dans son regard ; elle venait de remarquer les spectateurs assis devant elle. Au même instant, le fauve se dressa et passa sa patte de devant à travers les barreaux. Les spectateurs se levèrent d'un bond et reculèrent, épouvantés.

La panthère était une bête superbe, haute de quelque soixante centimètres et longue de deux mètres. De ses pattes de devant elle saisit les barreaux de sa cage de fer et les secoua avec une force telle que la caisse en fut ébranlée. Elle découvrit en même temps ses terribles crocs.

– *Ladies and Gentlemen,* dit le propriétaire, le guépard ou panthère noire vit dans les îles de la Sonde, mais on le rencontre aussi en Afrique du Nord, aux confins du Sahara et en Abyssinie. Ce félin féroce est plus dangereux que le lion ; il peut saisir

et traîner dans sa gueule un jeune veau. Quant à ses dents vous aurez bientôt l'occasion de les voir, car son repas commence.

Le dompteur apporta un demi-mouton et le posa devant la cage. La vue de la viande détermina une terrible agitation chez le fauve.

N'y tenant plus, un Noir qui travaillait aux machines s'était furtivement approché du spectacle ; le capitaine lui ordonna de regagner immédiatement son poste. Le Noir n'ayant pas obéi aussitôt, le capitaine prit un fouet et lui en assena quelques coups. L'homme se retira alors rapidement, mais s'arrêta un peu à l'écart, fit une grimace de menace et secoua le poing en direction du capitaine. Les spectateurs, uniquement attentifs à la panthère, n'avaient rien remarqué. Seul, le *Cornel* vit la scène et dit à ses compagnons :

– Ce Noir n'aime pas beaucoup le capitaine. Nous devrions le gagner à notre cause. Quelques dollars font des miracles avec un Nègre.

Le dompteur poussa la viande dans la cage, à travers les barreaux, examina les spectateurs d'un œil attentif et glissa quelques mots à l'oreille de son patron. Celui-ci secoua la tête d'un air soucieux, mais l'autre insista et finit, selon toute apparence, par dissiper ses doutes, car le propriétaire hochant la tête et déclara :

– *Ladies and Gentlemen,* vous ayez une chance extraordinaire. On n'a encore jamais vu dans nos États une panthère domptée. Pendant son séjour à New Orléans, mon dompteur a commencé à travailler la panthère et se déclare maintenant prêt, pour la première fois, à entrer dans la cage et de s'asseoir à côté d'elle, si vous lui offrez une contrepartie raisonnable.

Entre temps, la panthère avait achevé son repas et croquait maintenant les os. Elle semblait s'intéresser uniquement à sa

pâture et le public pouvait penser que le fait d'entrer dans la cage à ce moment précis, ne présentait pas grand danger.

Le petit savant, qui, naguère, avait paru si inquiet, s'écria, plein d'enthousiasme :

– Ce serait magnifique, *Sir !* Un numéro qui mérite que l'on paye ! Combien veut-il ?

– Cent dollars, *Sir*. Le danger n'est pas négligeable, car il n'est pas encore tout à fait sûr de la bête.

– Eh bien, je ne suis pas riche, mais j'offre cinq dollars. Messieurs, qui d'entre vous en fait autant ?

Il y eut suffisamment d'offres pour réunir la somme demandée. Le spectacle s'annonçait lucratif. Pris au jeu, le capitaine proposa un pari.

– *Sir*, lui dit Old Firehand, soyez prudent ! Je vous demande de vous opposer à cette témérité insensée. L'homme n'étant pas sûr de la bête, vous avez le devoir d'intervenir.

– Intervenir ? demanda le capitaine en riant. *Pshaw !* Suis-je le père ou la mère du dompteur ? Ici, dans ce pays béni, chacun a le droit de risquer sa peau, comme il l'entend. S'il est dévoré par la panthère, c'est son affaire et celle de la bête. Donc, Messieurs, je prétends que l'homme ne sortira pas indemne de la cage. J'y mets cent dollars. Qui parie contre moi ? Dix pour cent du gain revient au dompteur.

L'exemple fut largement suivi. Des paris importants furent conclus et il apparut que le dompteur, en cas de réussite, toucherait environ trois cents dollars.

Le dompteur alla chercher son arme, un fouet dont l'extrémité était constituée par une boule explosive. Si la bête attaquait, il n'avait qu'à assener un coup de fouet violent pour la blesser à mort.

– Malgré cette arme, je ne suis pas tranquille, dit Old Firehand à Tom le Noir. Je ne louerai l'audace du dompteur que lorsqu'il aura réussi son coup.

Le dompteur adressa quelques paroles aux spectateurs, poussa le lourd verrou de la cage et écarta la grille étroite qui servait de porte. Pour entrer dans la cage, il dut se baisser. Il avait besoin de ses deux mains pour tenir la porte et pour la refermer, une fois qu'il serait dans la cage. Il prit donc le fouet entre ses dents, se trouvant ainsi désarmé pendant ce court instant. Il s'était souvent trouvé ainsi dans la cage, près de la panthère, mais dans d'autres circonstances ; la bête n'ayant pas vécu, comme maintenant, dans l'obscurité pendant des jours entiers, elle n'était pas entourée d'une telle foule et il n'y avait pas les trépidations dues à la machine. Ni le propriétaire, ni le dompteur n'avaient tenu compte de ces circonstances et les conséquences de cette erreur ne devaient pas tarder à se manifester.

Au bruit de la grille qui glissait, la panthère leva le regard. Le dompteur venait de redresser la tête – le fauve fit un mouvement d'une rapidité extraordinaire et saisit dans sa gueule la tête dont la bouche abandonna le fouet, et que, d'un seul coup de dent, la panthère transforma en une bouillie sanglante.

Un indescriptible hurlement s'éleva devant la cage. Tous se levèrent d'un bond et s'enfuirent épouvantés, tous à l'exception de trois : le propriétaire, Old Firehand et Tom le Noir. Le premier voulut pousser la porte de la cage, mais n'y parvint pas, car le cadavre se trouvait en travers. Il voulut alors attraper le cadavre par les pieds et le tirer dehors.

– Pour l'amour du ciel, ne faites pas ça ! s'écria Old Firehand. La panthère le suivrait aussitôt ! Essayez plutôt de pousser le corps à l'intérieur et la porte se refermera !

Couchée devant le cadavre décapité, les os du crâne dans sa gueule baignée de sang, la panthère fixait de ses yeux fulgurants

le propriétaire de la ménagerie. Elle avait sans doute deviné ses intentions, car après avoir émis un grognement furieux, elle grimpa sur le corps. Sa tête n'était plus qu'à quelques centimètres de l'ouverture de la porte.

– Sauvez-vous ! La voilà qui sort ! s'écria Old Firehand. Un revolver ne ferait qu'aggraver le mal !

Dix secondes à peine s'étaient écoulées depuis que le dompteur avait passé sa tête dans la cage. Un chaos indescriptible régnait sur le pont ; les gens, hurlant de frayeur, couraient dans tous les sens. Les passages entre les machines, les caisses et les tonneaux étaient bouchés ; les passagers essayaient de se cacher derrière les caisses et les tonneaux pour bondir aussitôt à la recherche d'un autre refuge, car personne ne se sentait en sécurité.

Le capitaine courut à l'escalier pour essayer de rétablir l'ordre. Old Firehand le suivit. Le propriétaire s'enfuit derrière la cage. Tom le Noir courut prendre son fusil, se souvint, en chemin, qu'il était bloqué et que, par conséquent, il ne pouvait pas s'en servir immédiatement. Il arracha alors le fusil des mains de l'Indien.

– Moi tirer, dit le Peau-Rouge, en essayant de reprendre le fusil.

– Non, laisse-moi, rétorqua le barbu, je tire mieux que toi.

Et il retourna auprès de la panthère. Celle-ci qui venait de quitter la cage, leva la tête et poussa un hurlement. Tom le Noir chargea le fusil et appuya sur la gâchette. Le coup partit, mais la balle n'atteignit pas l'animal. Furieux, Tom saisit alors le fusil du jeune Indien et le déchargea sur la bête – sans plus de résultat, hélas !

– Mal tirer. Pas connaître fusil dit Grand Ours, avec un calme imperturbable, comme s'il était dans son *wigwam*.

Tom ne prêta pas attention à ses paroles. Il jeta le fusil et courut en prendre un autre parmi ceux, abandonnés, des gens du *Cornel.* Ces messieurs n'avaient pas la moindre envie d'engager le combat contre l'animal et s'étaient aussitôt cachés.

Un cri terrible retentit en bas de l'escalier. Une dame avait voulu l'emprunter pour fuir, mais la panthère l'ayant remarquée se rua sur elle, en bondissant. La femme se trouvait encore en bas de l'escalier et Old Firehand sur la cinquième ou la sixième marche. Il la saisit aussitôt, la souleva par-dessus sa tête et la passa au capitaine. Tout cela s'était déroulé en un clin d'œil et la panthère qui se trouvait maintenant au bas de l'escalier, posa ses pattes de devant sur la première marche et se ramassa pour bondir sur Old Firehand. Celui-ci lui décocha un vigoureux coup de pied sur le nez et lui logea dans la tête les trois balles qui lui restaient dans son revolver.

Défense dérisoire, car on ne fait pas reculer une panthère noire avec un coup de pied et quelques balles de revolver. Mais Old Firehand n'avait rien de mieux à sa disposition, et s'attendait maintenant à être attaqué par l'animal. Or, il n'en fut rien. La panthère détourna lentement la tête, comme pour réfléchir. Les balles de revolver qui n'avaient pas pu pénétrer de plus de quelques millimètres dans sa dure boîte crânienne, l'avaient-elles étourdie ? Ou le coup de pied qu'elle avait reçu sur son nez sensible lui avait-il été particulièrement douloureux ? Quoi qu'il en fût, la panthère ne regardait plus Old Firehand ; elle regardait devant elle une fillette d'environ treize ans, immobile comme paralysée par la peur, les deux bras tendus vers l'escalier. Sa robe claire, lumineuse, avait attiré l'attention de la bête qui, ayant retiré ses pattes de devant de l'escalier, se dirigea, en bonds allongés, vers la fillette.

Tous ceux qui assistaient à la scène poussèrent des cris d'épouvante ; mais qui pouvait intervenir ? Personne ? Si ! Un être que l'on n'aurait jamais cru capable d'un tel courage et d'une telle présence d'esprit – le jeune Indien.

Il se trouvait, avec son père, à dix pas de distance de la fillette. Lorsqu'il réalisa le terrible danger que celle-ci courait, ses yeux brillèrent, il jeta un regard à droite et à gauche, comme pour chercher une issue, puis se défit de sa robe de zuni et cria à son père en dialecte tonkawa : « *Tchaoual aina, chai choyana* – recule, je vais nager ! »

En deux bonds, il atteignit la fillette, la saisit par la ceinture, courut avec elle au bastingage et sauta sur la rambarde. Il s'arrêta ensuite pour jeter un regard en arrière. Derrière lui, la panthère se prépara au dernier bond. Elle était déjà sur le point de sauter, que le jeune Indien se laissa tomber dans le fleuve, de côté, pour être hors de portée de la bête. L'eau rejaillit au-dessus de sa tête, lorsqu'il disparut avec la fillette. Incapable de freiner son puissant élan, la panthère franchit le bastingage et se retrouva dans le fleuve.

– *Stop !* Arrêtez immédiatement, commanda le capitaine avec beaucoup de présence d'esprit.

Le mécanicien renversa la vapeur. Le bateau s'arrêta net.

N'étant plus en danger, les passagers sortirent de leurs cachettes et envahirent le pont. Mais le père de la fillette criait d'une voix déchirante :

– Mille dollars au sauveteur de ma fille, deux mille, trois mille, cinq mille dollars !

Personne ne faisait attention à lui. Tous se penchaient pardessus le bastingage pour regarder l'eau où la panthère guettait en vain sa proie.

– Ils sont noyés, ils sont pris dans les roues ! gémissait le père. Mais aussitôt après retentit, de l'autre côté, la voix du vieil Indien.

– *Nintropan-homosch* intelligent. S'être caché sous bateau pour que panthère ne voie pas. Sont dessous.

Tous coururent alors au gouvernail et le capitaine ordonna de jeter des amarres. En bas, tout contre la paroi du navire, nageait lentement sur le dos le Petit Ours avec la fillette sans connaissance en travers du corps. Les câbles étant à portée de la main ; le jeune garçon en fixa un sous les bras de la fillette, s'agrippa à l'autre et se fit hisser à bord.

Il fut salué par une ovation frénétique, mais passa devant les voyageurs fièrement, sans prononcer un mot. Toutefois, en arrivant devant le *Cornel* qui avait assisté à la scène, il s'arrêta et dit assez haut pour que tout le monde pût l'entendre :

– Eh bien, Tonkawa a peur petit chat misérable ? *Cornel* s'est sauvé avec tous ses héros. Mais Tonkawa a attiré panthère sur lui pour sauver fillette et passagers. *Cornel* entendra parler de Tonkawa !

La fillette ainsi sauvée fut transportée dans sa cabine. Alors, le timonier étendit la main à bâbord et s'écria :

– Regardez la panthère ! Regardez le radeau !

Tous se portèrent de l'autre côté du navire où un nouveau et passionnant spectacle s'offrit à leurs yeux. Un petit radeau de paille et de roseaux, chargé de deux personnes se dirigeait de la rive droite du fleuve vers le vapeur. Les deux hommes avançaient à l'aide de pagaies de fortune, faites de branches d'arbre. L'une de ces personnes était un jeune garçon ; l'autre ressemblait à une fille étrangement vêtue. Elle était coiffée, en effet, d'une espèce de vieux bonnet, sous lequel se montrait un visage rond, aux joues rouges et de petits yeux. Le reste du corps était enveloppé d'un vaste sac d'une forme et d'une coupe indéterminées. Tom le Noir qui était à côté d'Old Firehand demanda à ce dernier : « *Sir*, connaissez-vous cette femme ? »

– Non. Est-elle si célèbre que je doive la connaître ?

– Certainement. Ce n'est pas une femme, mais un homme, chasseur des prairies et trappeur. Et voici la panthère. Eh bien,

vous allez voir de quoi est capable une femme qui est en réalité un homme.

Il se pencha par-dessus le bastingage et interpella l'homme du radeau en ces termes : « *Hello,* Tante Droll, attention. Elle va vous dévorer, cette bestiole. »

Le radeau se trouvait à une cinquantaine de mètres du navire. La panthère, toujours à l'affût de sa proie, nageait près du bateau. Soudain, elle aperçut le radeau et se dirigea vers lui. La femme regarda le pont, reconnut celui qui l'avait interpellée et répondit sur un ton de fausset :

– *Good luck,* c'est vous, Tom ? Très heureux de vous trouver, sauf votre respect. Qu'est-ce que cette bête ?

– Une panthère noire qui vient de quitter le navire. Allez, éloignez-vous. Vite, vite !

– Ah non ! Tante Droll ne fuit personne, pas même une panthère, fût-elle noire, bleue ou verte. Peut-on abattre la bestiole ?

– Naturellement. Mais vous n'en viendrez pas à bout. Elle appartient à un dompteur mais elle est redevenue sauvage. Sauvez-vous de l'autre côté du navire !

L'étrange personnage trouvait amusant de jouer au chat avec la panthère. Il manœuvrait son fragile radeau avec un art consommé et sut éviter la panthère avec une habileté étonnante. Puis, de sa voix de fausset, il répondit :

– On en viendra à bout, quand même, mon vieux Tom.

Il rentra les pagaies et saisit sa carabine. La bête féroce fixa son adversaire avec des yeux de braise. Celui-ci leva l'arme, mit l'animal en joue et tira deux fois, puis en un clin d'œil, il posa l'arme, saisit les pagaies et fit démarrer l'embarcation. La panthère avait disparu. Un tourbillon marquait l'endroit de son agonie. On la vit reparaître à la surface un peu plus loin, en aval,

immobile, morte. Puis quelques secondes après, elle disparut de nouveau dans les profondeurs du fleuve.

– Un coup de maître, s'écria Tom, joyeusement, et les passagers l'approuvèrent avec enthousiasme à l'exception du propriétaire qui pleurait la perte de son dompteur et de la panthère.

– Où va ce vapeur, sauf votre respect ? demanda l'homme à l'aspect fantastique.

– Il avancera tant qu'il aura suffisamment d'eau à sa disposition, répondit le capitaine.

– Nous voulons monter à bord. C'est pour cela que nous avons construit ce radeau sur la rive. Voulez-vous nous prendre avec vous ?

– Pouvez-vous payer le voyage, Madame ou Monsieur ? Vraiment, je ne sais pas si je dois saluer un homme ou une femme.

– Appelez-moi Tante, *Sir*. Je suis en effet Tante Droll, sauf votre respect. Quant au prix du voyage, j'ai l'habitude de payer en espèces sonnantes et même avec des « *nuggets*[6] ».

– En ce cas, montez ! Nous allons quitter ces lieux funestes.

Un matelot tendit son bras droit vers le radeau. Le jeune garçon qui était également armé d'une carabine s'y accrocha et se hissa à bord. L'autre lança alors son arme sur le navire, saisit la main qui lui était tendue, repoussa le radeau et atterrit sur le pont où des regards admiratifs le saluèrent.

---

[6] Pépites d'or.

II

LES TRAMPS

« Malgré ou plutôt en raison de leur régime démocratique, les États-Unis d'Amérique connaissent des fléaux sociaux d'une espèce particulière. »

Tous ceux qui sont au courant des faits admettront le bien-fondé de ce jugement d'un célèbre géographe. Que l'on songe seulement aux *Loafers* et aux *Rowdys*, ainsi qu'à ceux que l'on appelle les *Runners* et qui visaient tout particulièrement les immigrants. *Runners, Loafers* et *Rowdys* sont originaires d'Amérique et ils y resteront malgré les progrès de la civilisation. Mais le véritable sol nourricier de ces fléaux sociaux est le Far-West qu'aucune loi ne régente. C'est là qu'est apparu le « *Tramp* », la forme la plus brutale et la plus impitoyable du vagabond.

Lorsque, dans les années soixante, le commerce connut une grave crise dans l'Est des États-Unis et que des milliers d'usines fermèrent leurs portes, des dizaines de milliers de travailleurs réduits au chômage, émigrèrent, surtout vers l'Ouest. Ils envahirent littéralement les États au-delà du Mississippi. Et là une véritable sélection s'opéra, car les bons éléments acceptèrent n'importe quel travail, même peu lucratif. Ils s'embauchaient surtout dans des fermes, notamment pour les gros travaux et on les appelait pour cette raison *Harvesters*, moissonneurs.

Mais ceux à qui de tels travaux répugnaient, formaient des bandes et vivaient de meurtres, de pillages et d'incendies. Ils at-

teignirent le dernier degré de la turpitude humaine et eurent comme chefs des repris de justice.

Les *Tramps* constituaient le plus souvent des troupes dont les effectifs atteignaient parfois 300 hommes et même plus. Ils envahissaient non seulement des fermes isolées, mais même des petites villes qu'ils mettaient au pillage. Ils s'emparaient même de chemins de fer, réduisaient les cheminots à l'impuissance et prenaient le train pour gagner plus rapidement une autre région où ils rééditaient leurs crimes. Cette pratique devint tellement courante que dans certains États les gouverneurs furent obligés de mobiliser la milice pour livrer à ces bandes des batailles en règle.

Le capitaine et l'équipage du *Dog-Fish* prenaient pour de tels *Tramps* le *Cornel* Brinkley et ses hommes. Leur bande ne se composait que de vingt hommes et par conséquent était trop faible pour attaquer les autres passagers et l'équipage. Mais il n'en fallait pas moins être extrêmement vigilants à leur égard.

Le *Cornel*, comme les autres, avait fixé son regard sur l'homme à l'aspect fantasque qui s'était dirigé vers le navire sur une embarcation aussi fragile et avait, avec tant de désinvolture, réglé son compte à la puissante bête. Il avait ri en entendant Tom prononcer le nom étrange de « Tante Droll ». Mais, une fois qu'il eut aperçu l'étranger à bord, il fronça les sourcils et dit à voix basse à ses hommes :

– Ce gaillard-là est loin d'être aussi ridicule qu'il en a l'air. Nous devons nous méfier de lui... je ne vous dis que ça.

– Pourquoi cet accoutrement ?

– Ce n'est pas un accoutrement. L'homme est un original, c'est vrai, mais c'est aussi un policier des plus dangereux.

– *Pshaw !* Un *marshall*, Tante Droll ? Cet homme-là est tout ce que vous voulez, mais il n'est pas de la police.

– Et je vous dis qu'il en est. J'ai entendu dire de Tante Droll qu'il était à moitié cinglé, mais grâce à sa drôlerie, il est en excellents termes avec toutes les tribus indiennes. Maintenant que je le vois en chair et en os, je commence à mieux le connaître. Ce gros bonhomme est un détective, un vrai. Je l'ai rencontré là-haut dans le Dakota, à Fort Sully, au bord du Missouri ; il a épinglé un camarade de notre bande pour le livrer à la potence ; pourtant il était seul, et nous, nous étions plus de quarante !

– Mais c'est impossible ! Vous auriez pu le larder d'au moins quarante coups de couteau.

– Non, nous ne pouvions pas. Car Droll emploie beaucoup plus la ruse que la force. Regardez donc cette gueule de fouine ! Pas un détail n'échappe à son regard. Il attire sa victime avec son irrésistible amabilité et referme le piège avant qu'on songe à une trahison.

– Te connaît-il ?

– Je crois qu'il ne peut pas me connaître. Il m'avait à peine remarqué à l'époque. D'ailleurs il y a de cela fort longtemps et j'ai beaucoup changé depuis. Cependant, je pense qu'il est bon de savoir à quoi nous en tenir à son sujet. J'espère que nous pourrons lui jouer un tour de notre façon et je ne voudrais pas qu'il se mette en travers de notre chemin.

Bien entendu, Droll n'avait nullement l'air d'un personnage dangereux. Bien au contraire, les passagers avaient peine à retenir leurs rires, chaque fois qu'il apparaissait. Son couvre-chef tenait du chapeau, de la casquette et du bonnet tout à la fois. C'était un assemblage de cinq morceaux de cuir de formes différentes ; celui du milieu qui lui couvrait la tête ressemblait à un pot renversé. Un autre morceau de cuir se rabattait sur la nuque, un troisième sur le front, formant une sorte d'écran ou de visière. Les quatrième et cinquième morceaux étaient de larges revers destinés à couvrir les oreilles.

Son habit vaste et large, était confectionné de pièces de cuir disparates, plus ou moins vieilles, cousues ensemble. Les bords de cet habit étaient reliés, par devant, au moyen de petites lanières qui tenaient lieu de boutons. La longueur et la largeur démesurées de ce vêtement gênaient considérablement ses mouvements ; aussi l'avait-il fendu et en avait-il attaché les deux pans à ses jambes, ce qui prêtait à sa démarche un caractère franchement ridicule. Les jambes du pantalon lui descendaient aux genoux. Une paire de chaussures en cuir complétaient l'accoutrement. Les manches étaient également d'une longueur et d'une largeur inhabituelles. Tante Droll les avaient cousues par devant et avait pratiqué plus haut deux trous pour passer les mains. Ainsi, les manches formaient deux poches en cuir qui pendaient et dans lesquelles on pouvait mettre toutes sortes d'objets.

Vêtu de cette façon, l'homme avait quelque chose de difforme et le visage amical et rond, les joues rebondies, avec des yeux éternellement mobiles, ajoutaient encore au ridicule de son aspect.

De tels phénomènes ne sont pas rares dans l'Ouest. Quand on passe des années dans ces régions sauvages, on remplace ses vêtements déchirés comme on peut, c'est-à-dire par ce qui vous tombe sous là main et on trouve souvent là des hommes célèbres dont l'étrange accoutrement provoquerait, partout ailleurs, la moquerie des enfants.

L'homme tenait à la main un fusil à deux canons d'un âge tout à fait respectable. On devinait – plus qu'on ne voyait – qu'il portait d'autres armes sur lui, car l'habit lui entourait la taille, comme un sac fermé.

Le garçon qui accompagnait cet original devait avoir seize ans. Il était blond, fortement charpenté et possédait le regard sérieux, presque dur, de celui qui sait s'orienter seul dans la vie. Il était coiffé d'un chapeau et vêtu d'un tricot de corps, d'un

pantalon, de chaussettes et de chaussures en cuir. En dehors du fusil, il était armé d'un couteau et d'un revolver.

En atterrissant sur le pont, Tante Droll tendit la main à Tom le Noir et lui cria de sa voix de fausset :

– *Welcome*, vieux Tom ! Quelle surprise ! Cela fait une éternité que je ne t'ai vu. D'où viens-tu et où vas-tu ?

Ils se serrèrent cordialement la main et Tom répondit :

– Je viens du Mississippi et je vais dans le Kansas où mes « *Rafters* » travaillent dans la forêt.

– *Well*, dans ce cas tout va bien. Avec le *Boy* Fred Engel, nous y allons aussi et même plus loin. Nous pouvons donc passer un bout de temps ensemble. Mais, avant toute chose, le prix du voyage, *Sir !* Que devons-nous payer, moi et ce petit homme ?

Ces paroles s'adressaient au capitaine.

– Cela dépend jusqu'où vous venez avec nous et quelles places vous prenez, répondit le capitaine.

– Quelles places ? Tante Droll voyage toujours en première. Donc, des cabines, s'il vous plaît. Jusqu'où nous allons ? Mettons, pour l'instant, jusqu'à Fort Gibson. Après, nous pourrons toujours desserrer le lasso. Acceptez-vous des *nuggets* ?

– Oui, volontiers.

– Mais comment pesez-vous l'or ? Êtes-vous honnête ?

Cette question fut posée sur un ton si drôle et les deux yeux de Tante Droll clignotaient d'une façon si étrange qu'elle ne pouvait pas être mal interprétée. Cependant, le capitaine fit semblant de se fâcher :

– Ne me le demandez pas une fois de plus, dit-il, sinon, je vous flanque à l'eau tout de suite !

– Eh ! Oh ! Croyez-vous qu'il soit si facile de flanquer Tante Droll à l'eau ? Essayez voir !

– Bah ! dit le capitaine, on doit être poli avec les dames et comme on vous appelle « Tante », vous appartenez au beau sexe. Je vous pardonne donc votre question. D'ailleurs, ne vous pressez pas de payer.

– Non, je ne veux pas être débiteur ne fût-ce qu'un instant. C'est là mon principe, sauf votre respect !

– *Well.* Eh bien, venez avec moi dans mon bureau.

Les deux hommes s'éloignèrent. Le capitaine revint le premier.

– Si vous aviez vu les *nuggets*, Messieurs. Il a plongé une main dans sa manche et il l'a retirée pleine de pépites d'or grosses comme des pois ou comme des noix. Cet homme-là a découvert un filon et doit l'exploiter.

Pendant ce temps, Droll acquittait le prix du voyage et commençait à inspecter les lieux. Il aperçut d'abord les hommes du *Cornel*. Il arpenta lentement l'avant du pont pour les examiner à loisir. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur le *Cornel*, il l'aborda en ces termes :

– Excusez-moi, *Sir*, ne nous sommes-nous pas rencontrés quelque part ?

– Pas que je sache, répondit Brinkley.

– Et pourtant il me semble que si. N'avez-vous jamais été au Missouri ?

– Non.

– Ni à Fort Sully ?

– Je ne sais même pas ce que c'est.

– Tiens, tiens. Pourrais-je savoir votre nom ?

– Pourquoi faire ?

– Parce que vous me plaisez, *Sir*. Et lorsque quelqu'un me plaît, je ne suis pas tranquille tant que je ne connais pas son nom.

– En vérité, vous me plaisez aussi, répondit le *Cornel* sur un ton provocant, mais je ne manquerai jamais de politesse au point de vous demander votre nom.

– Pourquoi pas ? Je ne vois là rien d'impoli et je vous aurais répondu tout de suite. Je n'ai aucune raison de taire mon nom ; c'est le fait de ceux qui n'ont pas la conscience tranquille.

– C'est une insulte, *Sir ?*

– Pas du tout. Sauf votre respect, je n'insulte jamais âme qui vive. Portez-vous bien, *Sir*, et gardez votre nom pour vous. Je ne tiens plus du tout à le connaître.

Droll pivota sur ses talons et s'éloigna.

– Me faire ça à moi ! dit le *Cornel* tout bas. Et dire que je dois l'avaler.

– Mais pourquoi l'admets-tu ? demanda en riant un de ses hommes. Moi, je lui aurais enfoncé mon poing dans le nez.

– Et tu te serais fait casser la figure.

– *Pshaw !* Ces crapauds-là n'ont pas l'air particulièrement costauds.

– C'est possible. Mais un homme qui se met à la portée d'une panthère et l'abat ensuite de sang-froid, comme un faisan, n'est pas à négliger. D'ailleurs il ne s'agit pas que de lui. J'en aurais eu aussitôt d'autres sur le dos et nous devons éviter d'attirer l'attention sur nous.

Droll, retourné au pied de l'escalier, tomba sur les deux Indiens qui étaient toujours assis sur la fameuse caisse. Il accéléra le pas, se dirigea vers eux et leur cria : « *Mira el oso grande y el oso chico*[7]. »

C'était de l'espagnol. Droll savait donc que les deux Peaux-Rouges, s'ils connaissaient mal l'anglais, parlaient et comprenaient couramment l'espagnol.

– *Qué sopresa, la tia Droll !* Quelle surprise, voici Tante Droll ! répondit le vieil Indien.

– Que faites-vous dans l'Est et sur ce bateau ? demanda Droll, tout en leur secouant la main.

– Nous avons été à New Orléans et nous rentrons chez nous. Bien des lunes ont passé depuis que nous n'avons vu Tante Droll.

– Eh oui. Pendant ce temps, Petit Ours est devenu deux fois plus grand qu'il n'était. Est-ce que mes frères les Peaux-Rouges vivent en paix avec leurs voisins ?

– Ils ont enterré leur tomahawk et ne tiennent pas à le déterrer.

– Quand allez-vous rejoindre les vôtres ?

– Nous n'en savons rien. Grand Ours ne peut retourner auprès des siens avant d'avoir trempé son couteau dans le sang de l'homme qui l'a insulté.

– Qui est cet homme ?

– Ce chien Blanc aux cheveux roux que vous voyez là-bas. Il a frappé de sa main le visage du Grand Ours.

---

[7] Le Grand Ours et le Petit Ours.

– *Ascuas !* Aï, aï ! Ce gaillard-là avait donc perdu la raison ? Il doit pourtant savoir ce que cela veut dire : frapper un Indien et surtout Grand Ours.

– Il ne sait pas qui je suis. Je lui ai dit mon nom dans la langue de mon peuple et je demande à mon frère blanc de ne pas la révéler.

– Ne vous en faites donc pas ! Je m'en vais voir les autres qui voudraient me parler, mais je reviendrai bavarder plus longuement.

Droll continua sa promenade vers l'avant du bateau. Le père de la fillette sauvée venait de quitter sa cabine pour annoncer que la fillette avait repris connaissance et se sentait relativement bien. Elle avait seulement besoin de repos pour se remettre d'aplomb. Après quoi, le père courut voir les deux Indiens pour remercier le jeune garçon de son acte audacieux. Droll qui avait entendu ses propos s'informa de ce qui s'était passé. Tom lui raconta les faits et Droll dit :

– Oui, ce garçon m'inspire confiance. Ce n'est plus un enfant, c'est un homme !

– Le connaissez-vous et connaissez-vous son père ? Nous avons vu que vous leur avez adressé la parole.

– Je les ai rencontrés quelquefois.

– Quelquefois ? Il se dit Tonkawa. Or, cette tribu à moitié éteinte s'est établie dans les misérables réserves du Texas.

– Grand Ours ne s'est pas établi du tout ; il est demeuré fidèle aux habitudes de ses ancêtres. Il va d'un endroit à l'autre exactement comme Winnetou, le chef des Apaches. Il ne dit à personne où il habite. De temps en temps, il parle des « siens » mais qui ils sont et où ils demeurent, je ne l'ai jamais su. Cette fois-ci, il allait les rejoindre, mais le désir de se venger sur le *Cornel* l'a détourné de son projet.

– En a-t-il parlé ?

– Oui. Il ne sera pas tranquille tant qu'il ne l'aura pas fait. Pour moi, le *Cornel* est perdu.

– C'est aussi mon avis, dit Old Firehand. Tel que je connais les Indiens, je crois que ce n'est pas par lâcheté que Grand Ours s'est laissé gifler.

– Ah ! s'écria Droll tout en dévisageant le géant. Vous aussi, vous avez appris à connaître les Indiens, sauf votre respect ? Mais, à vrai dire, vous n'avez pas du tout l'air d'un homme des prairies. Je vous vois plutôt dans un salon...

– Oh là là ! Tante Droll, s'écria Tom en riant. Là vous vous êtes mis le doigt dans l'œil. Devinez qui est cet homme ?

– Jamais de la vie. Vous aurez peut-être l'amabilité de me le dire tout de suite ?

– Ah non, ce serait trop facile. Écoutez, Tante : cet homme est l'un des *Westmen* les plus célèbres.

– Ah bon. Il n'est pas seulement célèbre, il est l'un des plus célèbres ?

– Eh oui !

– Eh bien, à mon avis, il n'y a que deux personnes qui appartiennent à cette catégorie. Droll s'interrompit, ferma un œil, examina Old Firehand avec l'autre, émit un petit rire qui ressemblait à un « hihihihi » interprété à la clarinette et reprit : Ces deux hommes s'appellent Old Shatterhand et Old Firehand. Comme je connais le premier, sauf votre respect, ce monsieur ne peut être que Old Firehand. Ai-je deviné ?

– Oui, c'est moi, acquiesça le *Westman*.

– *Egad ?* demanda Droll, reculant de deux pas et examinant de nouveau l'homme avec les yeux ouverts. C'est bien

vous ? Votre taille correspond au signalement, mais peut-être plaisantez-vous ?

– Et ça aussi, c'est de la plaisanterie ? demanda Old Firehand, soulevant Droll par le col de son habit, le faisant tourner trois fois au-dessus de sa tête et le reposant enfin sur le sol.

Le visage de Droll devint cramoisi. Il respirait avidement, par à-coups, et dit, d'un débit saccadé :

– *Zounds, Sir,* me prenez-vous pour une pendule ou pour une girouette ? Suis-je destiné à danser en l'air autour de vous ? Heureusement que mon *sleeping-gown* est fait de cuir solide, sans cela il se serait déchiré et vous m'auriez précipité à l'eau. Mais l'épreuve a été concluante, *Sir*. Vous êtes bien Old Firehand, je le vois. Voici ma main et si vous ne voulez pas me blesser, vous l'accepterez. Et maintenant, je vous propose d'arroser ça ! Je ne suis pas venu sur ce bateau pour mourir de soif. Allons au restaurant.

On accepta son invitation. Lorsque tous les hommes eurent disparu, le Noir, qui n'avait pas pu assister au spectacle de la panthère, arriva d'un bon pas. Il venait des machines et se dirigeait nonchalamment vers l'avant du pont. Sur son visage se lisait la mauvaise humeur. Le *Cornel* le remarqua et l'interpella en lui faisant signe de s'approcher.

– Que voulez-vous, *Sir* ? demanda le Noir. Si vous avez une commission à me faire faire, adressez-vous au steward. Je ne suis pas là pour les passagers.

– D'accord, d'accord, répondit le *Cornel*. J'aurais voulu vous demander si vous voulez bien vider un verre de brandy avec nous.

– Si ce n'est que ça, d'accord ! Là-bas, dans les machines, le feu vous dessèche la gorge et le foie. Mais comment trinquer avec vous ? Je suis un homme de couleur, *Sir*.

– Voici un dollar. Prenez ce que vous voulez au bar, et apportez-le ici.

L'expression de colère quitta aussitôt le visage du Noir. Il apporta rapidement deux bouteilles pleines et des verres et les posa devant le *Cornel*. Le Rouquin invita le Noir à prendre place et lui tendit le verre. Celui-ci vida avidement les deux verres et dit ensuite :

– Un homme de notre espèce ne peut pas souvent s'offrir ce genre de rafraîchissement. Mais dites-moi, comment l'idée vous est-elle venue de m'inviter ? Vous autres Blancs, vous n'êtes pas souvent aussi généreux.

– Pour moi et pour mes amis, le Noir est un homme comme les autres. J'ai remarqué que vous travailliez à la chaudière. C'est un travail pénible qui donne soif et comme je ne crois pas que le capitaine vous paie avec des billets de cent dollars, j'ai pensé qu'un petit verre ne vous ferait pas de mal.

– Vous avez eu là une excellente idée. En effet, le capitaine paie plutôt mal ses gens. On ne peut rien boire pendant le trajet, car il ne donne jamais d'avance, en tout cas pas à moi, et c'est seulement à la fin du voyage qu'il plonge la main dans la bourse… *damn !*

– Ainsi, vous n'êtes pas en bons termes avec le capitaine ?

– Non. Il dit que j'ai trop soif. Les autres, il les paie tous les jours, mais pas moi. Pas étonnant si j'ai de plus en plus soif.

– Eh bien, il ne dépend que de vous de l'apaiser aujourd'hui, cette soif. Je suis prêt à vous donner encore quelques dollars, si vous me rendez un service.

– Encore quelques dollars ? *Huzza !* Cela veut dire : d'autres bouteilles ! Eh bien, dites ce que vous voulez, *Sir !* Quand il s'agit de gagner un brandy, je suis toujours là.

– Possible. Mais ça vous paraîtra un peu louche au début. Vous devrez épier, écouter...

– Où ? Qui ?

– Au restaurant.

– Hum ! grommela le Noir, pensif. Et pourquoi, *Sir ?*

– Parce que... eh bien, je vais être franc avec vous. Le *Cornel* tendit au Noir un verre plein et continua sur un ton de confidence. Vous avez là un homme grand, bâti comme un géant que l'on appelle Old Firehand. Un peu plus loin un type à la barbe noire qui s'appelle Tom et enfin ce masque de Carnaval avec le long habit de cuir que l'on surnomme Tante Droll. Cet Old Firehand est un riche fermier et les deux autres sont ses invités et l'accompagnent. Le hasard veut que nous aussi, nous nous rendions dans cette ferme pour nous y embaucher. Et nous voudrions savoir à quel genre d'individus nous aurons affaire. Vous voyez que nous ne vous demandons rien de mal ni de défendu.

– Très bien, *Sir*. Personne ne m'a interdit d'écouter ce que disent les autres. Les quatre heures qui viennent m'appartiennent. Je ne suis pas de service et je fais ce que je veux.

– Mais comment vous y prendrez-vous ? Avez-vous le droit d'aller au restaurant.

– Cela ne m'est pas défendu, seulement je n'ai rien à y faire. Je pourrais y porter ou en sortir quelque chose. Seulement, cela prend trop peu de temps pour que je puisse atteindre mon but.

– Ne voyez-vous pas un travail qui pourrait vous occuper plus longtemps ?

– Non... C'est-à-dire si ! Je viens d'avoir une idée. La fenêtre est sale. – Je peux la nettoyer.

– Cela ne va pas paraître louche ?

– Non. Le restaurant étant toujours occupé, ce travail ne peut être fait que lorsque les passagers sont là. À vrai dire, ce serait au steward de faire ça. Mais je lui ferais un immense plaisir en m’en chargeant.

– Mais il pourrait flairer quelque chose.

– Non. Il sait que je n’ai pas le rond et que je boirais volontiers un brandy. Je dirai que j’ai soif et que je veux nettoyer la fenêtre à sa place. Ne vous en faites donc pas, *Sir*, je suis sûr de pouvoir arranger ça. Alors combien de dollars me promettez-vous ?

– Je paie selon la valeur des informations que vous m’apporterez, mais vous aurez au moins deux dollars.

– *All right ;* marché conclu. Allez, versez-moi à boire, après j’y vais.

Le Noir disparu, ses hommes demandèrent au *Cornel* où il voulait en venir avec cette commission.

– Nous sommes de pauvres diables, murmura le *Cornel*, nous devons payer le prix du voyage, essayons donc au moins d’en récupérer la plus grande partie possible. Pour la longue marche que nous avons devant nous, nous devons faire nos préparatifs et vous savez que notre bourse est plutôt vide.

– Nous la remplirons en puisant dans la caisse des chemins de fer.

– Êtes-vous tellement sûr de la réussite de cette entreprise ? Si nous avons l’occasion de faire un peu d’argent ici, ce serait la plus grande des bêtises que de la laisser échapper.

– Un vol à bord ? Ce serait trop dangereux. Lorsque l’intéressé l’aura découvert, il le criera sur tous les toits et tout le

monde sera fouillé. D'ailleurs nous serons les premiers à être soupçonnés.

– Tu es l'être le plus idiot que j'aie jamais rencontré. Une telle entreprise sera dangereuse ou pas, suivant la façon dont on s'y prendra. Et je ne suis pas homme à m'y prendre mal. Si vous me suivez, nous réussirons tout, y compris, plus tard, le grand coup.

– Celui du Lac d'Argent ? Hum ! Ce n'est pas un jeu d'enfants...

– *Pshaw !* Je sais ce que je sais. Je ne peux pas vous donner maintenant un plan détaillé. Vous aurez mes instructions sur place. D'ici là vous devez me faire confiance et me croire quand je vous dis que là-haut il existe des trésors qui nous permettront de vivre jusqu'à la fin de nos jours. Mais pour l'instant, évitons les bavardages inutiles et attendons dans le calme les informations que ce stupide Nègre nous rapportera.

Le *Cornel* s'appuya au bastingage et ferma les yeux pour signifier qu'il ne voulait plus rien entendre ni rien dire. Les autres se mirent à l'aise. Certains s'assoupirent, d'autres chuchotèrent entre eux du grand Plan pour la réalisation duquel ils s'étaient alliés.

Le « stupide Nègre » semblait être à la hauteur de sa tâche. S'il avait trouvé un obstacle infranchissable il serait sûrement revenu, pour le dire. Mais après s'être rendu à l'office pour parler avec le steward, il disparut dans l'entrée du restaurant. Plus d'une heure après, il réapparut auprès des *Tramps*, avec plusieurs chiffons à la main qu'il s'empressa de ranger. Il revint ensuite auprès de la société redevenue joyeuse, sans remarquer les deux paires d'yeux qui observaient avec vigilance les *Tramps* et lui-même. Ces yeux appartenaient aux deux Indiens.

– Eh bien ? demanda le *Cornel*. Comment vous êtes-vous acquitté de ma mission ?

Le Noir répondit, maussade :

– Je me suis donné toute la peine du monde, mais je ne crois pas que, pour ce que j'ai entendu, j'aurai plus de trois dollars, la somme convenue. Vous vous êtes trompé, *Sir*.

– En quoi ?

– Le géant s'appelle bien Old Firehand, mais il n'est pas fermier et par conséquent n'a pu inviter dans sa ferme ce Tom et cette Tante Droll.

– Par exemple ! s'écria le *Cornel*, feignant d'être déçu.

– C'est comme ça, confirma le Noir. Le géant est un célèbre chasseur et va maintenant loin dans les montagnes.

– Où exactement ?

– Il ne l'a pas dit. J'ai tout entendu ; pas un mot de la conversation ne m'a échappé. Les trois hommes étaient avec le père de la fillette que la panthère a failli dévorer ; ils étaient à une table, à l'écart. Le père s'appelle Patterson ; il est ingénieur. Il veut les accompagner.

– Un ingénieur ? Que veulent faire ces hommes dans les montagnes ?

– On a peut-être découvert une mine et Patterson veut l'inspecter.

– Non. Old Firehand s'y entend mieux que n'importe quel ingénieur.

– Ils veulent d'abord rendre visite au beau-frère de Patterson qui possède une ferme dans le Kansas. Ce beau-frère qui s'appelle Butler est sans doute un homme extrêmement riche. Il a livré du blé et du bétail à New Orléans et l'ingénieur doit lui rapporter de l'argent.

Les yeux du *Cornel* brillèrent. Mais ni lui, ni aucun des *Tramps* ne révéla à quel point ce message lui paraissait important.

– Oui, il y a dans le Kansas, des fermiers riches comme Crésus, fit le chef sur un ton indifférent. Mais l'ingénieur est bien imprudent. La somme qu'il porte sur lui est-elle importante ?

– Il parlait de neuf mille dollars en billets de banque. Il parlait très bas, mais j'ai tout compris.

– On ne se promène pas avec une telle somme. À quoi servent les banques ? S'il tombe entre les mains des *Tramps*, l'argent est fichu.

– Non, parce qu'ils ne le trouveraient pas.

– Oh, les *Tramps* sont rusés !

– Oui, seulement ils ne penseront jamais à le chercher là où il se trouve.

– Vous connaissez donc la cachette ?

– Oui, il l'a montrée aux autres. Il l'a fait très prudemment, car j'étais là. Pourtant, j'ai tout vu. Je leur tournais le dos et ils ne pensaient pas à la glace, dans laquelle j'ai tout vu.

– Ah oui. Une glace, ça trompe. Ce qu'on y voit à droite se trouve en réalité à gauche et vice-versa.

– Cela, je ne l'ai pas encore remarqué. Mais j'ai vu ce que j'ai vu. L'ingénieur possède un vieux couteau dont le manche est creux. C'est là qu'il a fourré les billets de banque.

– Ah oui ? Évidemment, cela ne nous intéresse pas. Je regrette de m'être trompé sur le géant. Il ressemble beaucoup au fermier et ils portent le même nom.

– C’est peut-être son frère. D’ailleurs, il n’y a pas que l’ingénieur qui porte tant d’argent sur lui. L’homme à la barbe noire parlait également d’une somme importante qu’il aurait touchée et qu’il devrait partager parmi ses camarades les *Rafters*.

– Et ceux-là, où sont-ils ?

– Ils abattent leurs arbres près du fleuve de l’Ours Noir que je ne connais d’ailleurs pas.

– Je le connais. Il se jette dans l’Arkansas près de Tuley. Sont-ils nombreux ?

– Une vingtaine de gars, tous robustes et travailleurs, disait-il. Et le grand rigolo avec son peignoir en cuir porte une foule de *nuggets* sur lui. Lui aussi va dans l’Ouest. Je voudrais bien savoir pourquoi il trimbale cet argent parmi les sauvages.

– Pourquoi pas ? L’homme a des besoins même dans l’Ouest. Il y a là des forts, des stations d’été et des marchands ambulants auprès desquels il est facile de se débarrasser de son argent et de ses *nuggets*. Mais, comme je l’ai déjà dit, ces gens-là ne m’intéressent pas. Seulement, je ne comprends pas pourquoi l’ingénieur va dans les Montagnes Rocheuses avec sa fillette.

– C’est sa seule enfant. La fillette lui est très attachée et n’a pas voulu se séparer de lui. Et comme il compte rester très longtemps dans les montagnes, car il lui faudra même construire des cabanes, il a décidé d’emmener sa fille.

– Des cabanes ? Il en a parlé ?

– Oui.

– Pour lui et pour sa fille, une cabane suffirait ; il est donc à supposer qu’ils ne seraient pas seuls. Je voudrais bien savoir le but de cette expédition.

– Le barbu aurait voulu le savoir aussi, mais Old Firehand lui a dit qu'il l'apprendrait plus tard.

– C'est donc un secret. Il s'agit sans doute d'une *bonanza*, un riche filon qu'ils veulent faire reconnaître et exploiter en secret. Je voudrais connaître l'endroit où ils vont !

– Ils ne l'ont pas nommé. Il me semble qu'ils veulent emmener avec eux le barbu et Tante Droll. Ils se sont séparés en amis et dorment maintenant dans des cabines voisines, juste au-dessus de notre tête. Le N° 1 est occupé par l'ingénieur, le N° 2 par Old Firehand, le N° 3 par Tom, le N° 4 par Tante Droll et le N° 5 par le petit Fred.

– Qui est-ce ?

– Le garçon qui accompagne Tante ?

– Est-ce le fils de Droll ?

– Non, d'après ce que j'ai compris.

– Quel est son nom de famille et pourquoi voyage-t-il avec Droll ?

– Pas un mot n'a été dit là-dessus.

– Les cabines 1 à 5 sont-elles à gauche ou à droite ?

– Elles sont du côté du gouvernail, donc à notre gauche. La fille de l'ingénieur dort dans la cabine des dames.

– Je me suis trompé sur ces personnes, il m'est donc parfaitement indifférent de savoir où elles dorment. D'ailleurs je ne leur envie pas leurs cabines particulières, où ils doivent étouffer, alors que nous autres, nous avons beaucoup plus d'air frais ici.

– *Well !* Mais on peut respirer du bon air dans les cabines aussi, si on remplace les fenêtres par des filets de gaze. C'est nous qui sommes à plaindre dans la chambre de chauffe, car quand nous ne travaillons pas la nuit, nous devons dormir près

des tas de charbon et c'est par faveur exceptionnelle que le mécanicien nous permet de nous étendre parmi les passagers.

– Oui, tu es à plaindre. Mais assez de toutes ces histoires. Nous avons encore du brandy dans la bouteille.

– Parfait, *Sir !* Trop parler dessèche la gorge. Je vais donc boire un dernier coup avec vous et puis je m'en vais faire un somme. Quand les quatre heures seront passées, je devrais retourner là-bas près de la chaudière... Et mes dollars ?

– Je tiens ma parole, même si je paie pour rien. Voici trois dollars. Tu ne peux prétendre à plus, car ton service n'a été d'aucune utilité.

– Je suis entièrement satisfait, *Sir*. Pour ces trois dollars, j'aurais du brandy à m'en remplir la panse. Vous êtes un *gentleman*. Si vous avez quelque chose à me demander, adressez-vous à moi et à personne d'autre. Vous pouvez comptez sur moi.

Le Noir vida encore un verre et alla se coucher derrière une énorme caisse.

Les *Tramps* considéraient leur chef avec curiosité. Ils savaient à quoi s'en tenir, mais voyaient mal le rapport entre certaines de ses questions et de ses explications.

– Vous voulez que je m'explique... dit le *Cornel* pendant qu'un sourire de satisfaction traversait lentement son visage. Neuf mille dollars en billets de banque, en argent liquide et non pas en chèques ou en traites que vous ne pouvez pas toucher sans vous exposer à vous faire coffrer. Une somme qui sera la bienvenue pour nous !

– Si nous l'avons ! objecta quelqu'un qui, en général, jouait le rôle de porte-parole du groupe.

– Nous l'aurons !

– Et comment ? Comment s'emparer du couteau ?

– J’irai le chercher dans la cabine.

– Toi, en personne ?

– Naturellement. Je ne peux pas confier à un autre un boulot de cette importance !

– Et si on te prend sur le fait ?

– Impossible. J’ai mon plan et je réussirai mon coup.

– Si c’est vrai, tant mieux. Mais à son réveil, l’ingénieur s’apercevra de la disparition de son couteau. Ça va barder alors !

– Ça va barder, mais nous serons déjà loin.

– Où ?

– Quelle question ! Sur la rive, naturellement.

– Devrons-nous traverser à la nage ?

– Non. Je ne vous en crois pas capables, ni moi non plus. Je ne suis pas mauvais nageur, mais je n’oserais jamais traverser ce large fleuve la nuit alors qu’on n’en voit presque pas le bord.

– Tu veux donc dire que nous allons prendre un de ces deux canots ?

– Pas davantage.

– Alors je ne vois pas comment nous pouvons gagner la rive avant la découverte du vol.

– Cela prouve que tu n’es vraiment pas fort. Regarde donc un peu ce qu’il y a là-bas près de la chaîne d’amarres ?

– On dirait une caisse à outils.

– Parfait. J'ai vu qu'elle contenait un marteau, des limes, des tenailles et plusieurs vrilles dont une avec un pas de plus de quatre centimètres de diamètre.

– *By Jove !* Tu veux saborder le bateau ? s'écria l'autre.

– Bien sûr ! Quand un navire fait eau, on le conduit sur la rive pour éviter la catastrophe et pour l'examiner à fond.

– Mais si on s'en aperçoit trop tard ?

– T'inquiète donc pas ! Quand le bateau sombre, et il le fait très lentement, le niveau de l'eau monte à l'extérieur. L'officier ou le pilote le remarquera, à moins qu'ils soient aveugles. Il y aura alors un tel vacarme et une telle panique que l'ingénieur ne pensera pas à son couteau. Et lorsqu'il se sera aperçu de sa perte, nous serons déjà loin.

– Mais s'ils y pensent quand même, s'ils descendent sur la rive, mais ne laissent personne d'autre sortir du bateau ?

– Ils ne trouveront rien. Nous attacherons le couteau à une ficelle, dont nous fixerons une extrémité sur la coque du bateau, tandis que le couteau sera plongé dans l'eau. Il faudrait être Dieu le père pour remarquer quoi que ce soit.

– Pas mal comme idée. Mais que ferons-nous une fois que nous aurons quitté le bateau ?

– Je pense trouver aussitôt une ferme ou un campement d'indiens où nous pourrons acheter des chevaux, sans payer.

– D'accord. Et après ?

– Nous irons d'abord à la rivière de l'Ours Noir, chez les *Rafters*, dont parlait le Nègre. Ce ne sera pas difficile de voir leur campement d'un peu plus près. Bien entendu, nous ne nous y montrerons pas, mais guetterons le type à la barbe noire pour lui prendre son fric. Quand cela sera fait, nous aurons assez d'argent pour pouvoir nous préparer à notre grande cavalcade.

– Ainsi, nous renonçons à la caisse du chemin de fer ?

– Pas du tout. Il doit y avoir des milliers de dollars et nous n'allons pas renoncer à cet argent. Mais il serait insensé de ne pas emporter tout ce qui s'offre avant. Et maintenant, vous savez à quoi vous en tenir. Ce soir, il y aura du pain sur la planche et il ne s'agira pas de dormir. Allez-vous reposer.

Ce conseil fut suivi. En raison de la grosse chaleur, un calme tout à fait extraordinaire régnait sur le bateau. Le paysage, aussi bien à droite qu'à gauche du fleuve, n'offrait rien qui fût de nature à attirer l'attention des passagers qui dormaient ou somnolaient.

Ce fut seulement vers le soir, alors qu'à l'Occident le soleil s'approchait de l'horizon, qu'une certaine animation se fit à bord. La chaleur était tombée, et un vent frais s'était levé. Les passagers quittèrent leurs cabines pour jouir de cette fraîcheur. Patterson en fit autant. Il était avec sa fille, complètement remise de sa frayeur et de son bain involontaire. Ils se dirigèrent vers les Indiens, car la fillette ne les avait pas encore remerciés.

Petit Ours et Grand Ours avaient passé tout l'après-midi, avec un calme et une immobilité toute indienne, assis sur la caisse où Tante Droll les avait salués.

– Hé – *elbakh schä-bakh ko-ta nehec-omeon ;* ils vont nous donner de l'argent, dit en tonkawa le père à son fils, lorsqu'il vit s'approcher l'ingénieur et sa fille.

Son visage s'assombrit, car rémunérer un service est une insulte pour un Indien. Le fils mit sa main droite devant lui, le dos dirigé vers le haut et la baissa rapidement, ce qui signifiait qu'il n'était pas de cet avis. La fillette qu'il avait sauvée, alla vers lui, lui serra cordialement la main et lui dit :

– Tu es un garçon courageux. Dommage que nous n'habitions pas plus près l'un de l'autre, car j'aurais aimé être ton amie.

Il regarda gravement le visage rosé de la fillette et répondit :

– Ma vie te serait appartenue. Le Grand Esprit entendre ses paroles, lui savoir qu'elles sont vraies.

– Je voudrais au moins te donner quelque chose pour que tu te souviennes de moi.

Elle retira de son doigt un mince anneau d'or et le passa sur le doigt de son jeune sauveur. Il lui allait parfaitement. Il regarda l'anneau, puis la fillette, passa la main sous sa chemise, détacha un objet de son cou et le lui tendit. C'était une petite pièce carrée en cuir dur, tanné en blanc et soigneusement polie ; quelques signes y étaient imprimés.

– Tonkawa aussi te donner souvenir, dit-il. C'est Totem de Nintropan-homosch. Seulement cuir, pas or. Mais si toi en danger parmi Indiens et montres ce cuir, danger fini. Tous les Indiens connaissent Nintropan-homosch et estiment son totem.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'un totem pouvait signifier dans certaines circonstances. Elle savait seulement qu'il lui avait donné un morceau de cuir en échange de son anneau et elle était satisfaite. Elle attacha donc le totem à son cou – les yeux du jeune Indien resplendissaient de joie – et répondit :

– Je te remercie. Je possède maintenant quelque chose de toi et tu as quelque chose de moi. Cela nous fait plaisir à tous les deux, bien que, même sans ces cadeaux, nous ne puissions plus jamais nous oublier.

– Comment récompenser le Petit Ours de cet acte ? dit alors Patterson. Je ne suis pas pauvre, mais tout ce que je possède serait encore trop peu en comparaison de ce qu'il m'a donné. Je reste donc son débiteur. Je ne peux lui offrir qu'un souvenir, avec lequel il pourra se défendre contre ses adversaires,

comme il a défendu ma fille contre la panthère. Veut-il accepter ces armes ? Je lui demande de le faire.

Il tira de sa poche deux revolvers neufs, travaillés avec soin, avec des crosses en nacre et les lui tendit. Le jeune Indien ne réfléchit pas un instant ; il recula d'un pas, se redressa de toute sa hauteur et dit :

– L'homme blanc m'offre des armes. C'est un grand honneur pour moi, car les adultes seuls reçoivent des armes. Nintropan-homosch les accepter. *Howgh !*

Il mit alors les revolvers dans son ceinturon, sous sa chemise. Le père ne se contenait plus ; l'orgueil et la joie se lisaient sur son visage.

– Nintropan-hauey remercie aussi l'Homme blanc, dit-il, de ne pas donner argent comme à un valet. C'est grande récompense que nous n'oublions jamais. Nous toujours amis de l'homme blanc et de sa fille. Bien conserver totem du petit Ours ; c'est aussi le mien. Que Grand Esprit vous envoie toujours soleil et joie !

La visite de remerciements était terminée. Ils se serrèrent la main une dernière fois et se séparèrent. Les deux Indiens se rassirent sur leur caisse.

– *Enokh-schakinbakh-en* – braves gens ! dit le père.

– *Enokh-akh-schakinbakh-en* – très braves gens ! acquiesça le fils. C'étaient là les seules effusions que leur réserve naturelle leur permettait.

Le succès des remerciements de l'ingénieur aux deux Indiens n'était pas entièrement dû à son mérite personnel. Trop peu au courant des us et coutumes des Peaux-Rouges pour savoir comment se comporter, il avait demandé conseil à Old Firehand. Il revint auprès du chasseur qui était, avec Tom et Droll, assis sur le promenoir et leur rapporta la scène. Lorsqu'il

parlait du totem, on devinait à son ton qu'il ne connaissait pas exactement la signification de ce terme. C'est pourquoi Old Firehand lui demanda :

– Savez-vous ce que c'est qu'un totem, *Sir ?*

– Certes. C'est une sorte de signature de l'Indien, quelque chose comme un cachet, ou un sceau chez nous, et cela peut se présenter sous la forme d'objets et de matériaux les plus divers.

– Cette explication est juste, mais elle est incomplète. Les Indiens n'ont pas tous le droit d'avoir un totem ; seulement les chefs. Le fait que ce garçon en possède un prouve qu'il a déjà accompli des actes tenus pour extraordinaires par les Peaux-Rouges. D'ailleurs les totems diffèrent suivant leur destination. Il y en a qui servent à légaliser ou à confirmer, comme les cachets de chez nous. Mais le totem qui pour nous autres, Visages Pâles, est le plus important, est une sorte de recommandation rédigée en termes plus ou moins chaleureux. Faites voir un peu ce morceau de cuir, s'il vous plaît !

La fillette le lui remit. Old Firehand l'examina attentivement, puis déclara :

– Extraordinaire ! Ce n'est pas tous les jours qu'on offre un totem de ce genre. Transposé en tonkawa, les signes veulent dire : « *Shake-i-elatan shake-i-shakin, heshon-elatan henshon-shakin ; katepanon.* » En voici la traduction littérale : « Son ombre est mon ombre, son sang est mon sang ; c'est mon frère aîné. » Au-dessous du texte figure le signe de Petit Ours. La désignation de « frère aîné » est encore plus précieuse que celle de « frère ». La recommandation est la plus chaleureuse qui se puisse concevoir. Celui qui s'aviserait de nuire au porteur du totem, devra compter avec la vengeance de Grand Ours, de Petit Ours et de tous leurs amis. Protégez bien ce totem, *Sir* pour éviter que la couleur rouge du signe ne s'altère. On ne peut pas prévoir quels services il peut encore vous rendre, car nous allons justement dans une région habitée par les alliés des Ton-

kawa. La vie de pas mal de gens peut dépendre de ce petit morceau de cuir.

Le vapeur avait, au cours de l'après-midi, dépassé Ozark, Van Buren et Fort Smith et atteignait maintenant le coude à partir duquel l'Arkansas se dirige vers le Nord. Le capitaine avait annoncé qu'il arriverait à Fort Gibson deux heures environ après minuit. Pour être frais et dispos à l'arrivée, la plupart des voyageurs étaient allés se coucher, car à Fort Gibson ils devaient rester debout jusqu'au matin. Les ponts avaient été abandonnés par les passagers qui avaient des cabines ; seules quelques personnes continuaient à jouer aux échecs et à d'autres jeux. Dans le fumoir attenant au pont, trois hommes, Old Firehand, Tom et Droll s'entretenaient de leurs aventures passées. L'audacieux chasseur n'avait encore rien pu apprendre de précis sur les conditions de vie et les projets immédiats de Tante Droll. Il lui demanda comment Droll avait obtenu le surnom étrange de Tante.

– Vous savez que les *Westmen* attribuent à chacun un sobriquet ou un nom de guerre. Dans mon *sleeping-gown*, j'ai l'air d'une femme et ma voix aiguë confirme cette impression. Autrefois, j'avais une voix de basse mais à la suite d'un refroidissement, j'ai perdu la faculté de prononcer des sons graves. Et puis, comme j'ai l'habitude de me comporter comme une vraie mère envers tous les braves garçons, on m'a donné le surnom de « Tante Droll ».

Une conversation animée allait s'engager, mais malheureusement quelques passagers, las de continuer à jouer au salon, entrèrent dans la pièce pour fumer un cigare. Ils se mêlèrent aussitôt à la conversation et les trois hommes durent abandonner leur sujet. Plus tard, au moment de se séparer, Droll dit à Old Firehand :

– Dommage que je n'aie pas pu en dire davantage. Mais demain, une nouvelle journée commence et nous pourrons poursuivre notre entretien. Bonne nuit ! Dormez bien et vite, car après minuit nous devrons nous lever.

Toutes les cabines étaient occupées et toutes les lumières éteintes, à l'exception des deux feux réglementaires, l'un à la proue, l'autre à la poupe. Le premier éclairait le fleuve suffisamment pour que le matelot de garde pût remarquer à temps les éventuels obstacles. Ce matelot, le pilote et le timonier qui faisait les cent pas sur le pont étaient les seules personnes à veiller.

Les *Tramps*, eux, feignaient de dormir. Le *Cornel* avait disposé ses hommes autour d'une trappe conduisant à la cale, de façon à pouvoir surveiller tous les mouvements du fond du navire.

– Diable ! dit-il tout bas à son voisin. Je n'ai pas pensé à l'homme qui, dans la nuit, surveille le fleuve. Il nous gêne ce bonhomme-là.

– Pas tellement. Il fait nuit noire et il ne peut pas voir grand-chose. Pas une étoile ne brille. D'autre part, comme il doit toujours regarder la partie du fleuve éclairée par le fanal, il est aveuglé quand il se retourne. Quand commençons-nous ?

– Tout de suite. Nous n'avons pas de temps à perdre, il faut que nous ayons fini avant d'arriver à Fort Gibson. J'ai la vrille, et je vais tout de suite me mettre au boulot. Si tu dois m'avertir, fais-le avec précaution.

À la faveur de l'épaisse obscurité, Brinkley se faufila parmi les caisses et les balles jusqu'à là trappe conduisant à la cale et s'engagea dans l'étroit escalier dont il descendit rapidement les dix marches. Il craqua une allumette pour s'éclairer.

L'espace où il se trouvait s'étendait jusqu'au milieu du navire et prenait toute la largeur du bateau. Il était encombré de monceaux de paquets.

Le *Cornel* choisit le côté bâbord et appuya la vrille contre la paroi du navire. Sous l'énergique pression de sa main, l'outil pénétra rapidement dans le bois. Puis, il rencontra une vive ré-

sistance – c'était la tôle qui bordait les œuvres vives du bateau. Mais pour que la cale fût rapidement envahie par l'eau, il fallait pratiquer au moins deux trous. Le *Cornel* en perça donc un deuxième jusqu'au revêtement de tôle. Puis, il prit une des pierres qui servaient de lest et en frappa l'extrémité de la vrille jusqu'à ce que la pointe de l'outil transperçât la couche de métal. L'eau pénétra aussitôt et lui mouilla la main. Mais lorsque, au prix d'un certain effort, il eut retiré la vrille l'eau jaillit avec une telle force qu'il dut bondir en arrière. Le bruit de la machine avait étouffé celui des coups de pierre sur la vrille. Il perça ensuite la tôle du premier trou, plus près de l'escalier et retourna sur le pont. Il jeta l'outil en arrivant en haut.

Ses compagnons lui demandèrent à voix basse s'il avait réussi. Il acquiesça et déclara qu'il voulait s'introduire aussitôt dans la cabine N° 1.

Le restaurant et le fumoir attenant occupaient le pont supérieur ainsi que les cabines, disposées de chaque côté. Les parois extérieures de celles-ci étaient pourvues d'assez grandes fenêtres tendues de rideaux de gaze. Devant les fenêtres courait, tout autour de la partie supérieure du navire, un étroit rebord accessible depuis l'escalier.

Parvenu en haut, le *Cornel* prit à droite sur le rebord. La cabine N° 1 était la première ; elle faisait le coin. Le *Cornel* y arriva sans encombre. Une faible lueur filtrait à travers le rideau de gaze de la première fenêtre. La cabine était éclairée. Patterson était-il encore éveillé ? Peut-être lisait-il ?

Mais le *Cornel* ne tarda pas à s'apercevoir que les autres cabines étaient également éclairées, et il fut rassuré. Cet éclairage était peut-être précisément de nature à lui faciliter la tâche. Il sortit son couteau et déchira, sans bruit le rideau de gaze de haut en bas. Un autre rideau l'empêcha de regarder dans la cabine à travers la fenêtre. Il écarta doucement et faillit pousser un cri de joie.

Une veilleuse, remplie seulement à moitié afin de ne pas déranger le dormeur, était accrochée au mur gauche. Au-dessous de la lampe, le visage tourné vers le mur, l'ingénieur dormait. Ses vêtements étaient posés sur une chaise, et sur une table pliante appuyée contre le mur de droite s'alignaient une montre, un porte-monnaie et – le couteau, à portée de sa main. Le *Cornel* passa la main à travers la fenêtre prit le couteau, laissa la montre et le porte-monnaie. Il retira le fourreau et examina le manche. Une sorte de coulisse y était aménagée ; elle s'ouvrit sans offrir de résistance. Cela suffisait.

Nul n'avait remarqué son manège, car personne ne surveillait le rebord. Le *Cornel* mit le couteau dans son ceinturon et rampa jusqu'à ses hommes. Il gagna sans encombre le pont inférieur. Quelques mètres plus loin, il regarda à gauche. Il crut apercevoir deux points faiblement phosphorescents qui disparurent aussitôt. Il comprit que c'était une paire d'yeux. Il prit son élan pour s'éloigner rapidement, mais sans bruit, et se plaqua contre la paroi. Il avait vu juste. De l'endroit où il avait aperçu les yeux s'éleva maintenant un bruit mat, comme si un homme voulait se jeter sur un autre. Le timonier qui faisait les cent pas sur le pont l'entendit et s'approcha.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– Ici *Nintropan-hauey*, lui répondit-on.

– Ah ! L'Indien ! Va dormir !

– Homme rampé ici. A fait quelque chose mal. Moi l'avoir vu, mais lui vite s'en aller.

– Où ?

– Vers l'avant où *Cornel* couché. Était peut-être lui.

– *Pshaw !* Pourquoi quelqu'un voudrait-il ramper par ici ? Dors et ne dérange pas les autres.

Le timonier dressa cependant l'oreille et écouta, mais comme aucun bruit ne parvenait de l'avant, il fut rassuré. Il était persuadé que le Peau-Rouge s'était trompé.

Longtemps après, une voix l'appela sur la proue.

– *Sir*, lui dit la vigie, j'ignore à quoi cela tient, mais l'eau monte rapidement. Le navire sombre.

– Ce n'est pas possible ! dit le timonier en riant.

– Venez voir.

L'homme regarda en bas, puis, sans rien dire, il courut à la cabine du capitaine. Les *Tramps* s'étaient postés plus loin. Peu de temps après le timonier revint, suivi du capitaine. Ils se rendirent d'un pas pressé auprès du pilote. Puis, ils descendirent par la trappe pour examiner la cale.

– Ils veulent faire ça discrètement, dit le *Cornel* à ses hommes. Mais faites attention, car le vapeur va accoster.

Brinkley avait vu juste. Matelots et ouvriers furent réveillés sans bruit et le navire changea de direction. Cette manœuvre ne manquait pas de susciter quelques inquiétudes et plusieurs passagers sortirent des cabines.

– Ce n'est rien, Messieurs, il n'y a pas de danger, leur dit le capitaine. Nous avons un peu d'eau dans la cale et nous devons l'évacuer. Nous allons donc accoster et ceux qui ne se sentiraient pas en sécurité, pourront rester quelque temps sur la rive.

Le capitaine voulait rassurer ses passagers, mais il obtint le résultat contraire. Des cris s'élevèrent, on réclama des bouées de sauvetage et les cabines se vidèrent. Ce fut un tohu-bohu général. La lanterne éclairait la rive ; le navire tourna se rangea près de la rive et jeta l'ancre. Les deux passerelles furent abaissées et les passagers, gagnés par l'inquiétude, s'y précipitèrent pour débarquer. Les *Tramps* furent parmi les premiers à quitter le navire et disparurent aussitôt dans la nuit.

En dehors de l'équipage, seuls Old Firehand, Tom, Droll et le Grand Ours étaient restés à bord. L'audacieux chasseur descendit dans la cale pour examiner la hauteur de l'eau. Il revint avec, dans sa main droite, la lanterne, et, dans sa gauche, la vrille.

– Quelle est la place de cette vrille ? demanda-t-il au capitaine, occupé à surveiller l'installation des pompes.

– Dans la caisse à outils, dit un matelot. Elle y était encore cet après-midi.

– Je viens de la trouver sur l'escalier. La pointe en est émoussée. Je parie que le navire a été sabordé.

Cette impression ne tarda pas à être confirmée par une nouvelle découverte. Patterson, avant toutes choses, avait conduit sa fille sur la rive. Puis, il était revenu à bord pour mette de l'ordre dans ses affaires. Il quitta aussitôt sa cabine et cria si fort que tous l'entendirent :

– J'ai été volé ! Neuf mille dollars ! Quelqu'un a fendu la gaze de la fenêtre et a pris l'argent sur la table.

Aussitôt après, Grand Ours cria d'une voix encore plus forte :

– *Cornel* a volé et cassé navire ! Nintropan-hauey le voir. Mais matelot pas croire. Demandez chauffeur noir ! Lui boire avec *Cornel ;* lui s'en aller dans restaurant et nettoyer fenêtres ; lui revenir et boire de nouveau ; lui devoir tout dire.

Tous entourèrent aussitôt l'Indien et l'ingénieur pour leur demander des précisions. Un cri s'éleva sur la rive, en aval.

– C'est Petit Ours, dit l'Indien. Nintropan-hauey l'envoyer après *Cornel* qui vite sur la rive. Il va dire où *Cornel.*

Petit Ours sauta sur la passerelle et cria, montrant le fleuve, éclairé sur une large surface par les lumières du navire :

– Ils s'éloignent là-bas, dans ce canot ! *Cornel* a détaché grand canot et s'approche autre rive !

On vit en effet le canot s'éloigner. Les *Tramps* exultaient et lançaient des propos ironiques en direction du navire. Les membres de l'équipage et une partie des passagers leur répondaient par de furieuses insultes. Dans l'émotion générale, la subite disparition des deux Indiens passa inaperçue. Enfin, de sa voix puissante, Old Firehand rétablit l'ordre. Aussitôt après une autre voix s'éleva, venant du fleuve : « Grand Ours a pris petit canot. Il poursuit *Cornel* pour se venger. Peau-Rouge laisse canot là-haut et l'attache. Capitaine le retrouve. Chef Tonkawa laisse pas échapper *Cornel.* Petit Ours et Grand Ours doivent avoir son sang. *Howgh !* » Les deux Indiens avaient détaché le petit canot et se lancèrent à la poursuite des fuyards.

Le capitaine pesta. Pendant que l'équipage commençait à évacuer les eaux et à obturer les trous, on interrogea le chauffeur noir. Mis au pied du mur par les questions d'Old Firehand, il avoua tout et rapporta textuellement la conversation qu'il avait eue avec les *Tramps.* Tout était clair : le *Cornel,* auteur du vol, avait sabordé le navire pour pouvoir s'enfuir avec ses hommes avant la découverte de son forfait. La trahison du Noir ne resta pas impunie. Il fut attaché en attendant de recevoir le lendemain matin le nombre de coups que le capitaine jugerait bon de lui administrer.

Il apparut rapidement que les pompes étaient en mesure d'évacuer complètement la cale et que le bateau, hors de danger, pouvait poursuivre son trajet. Les passagers quittèrent le rivage inhospitalier pour remonter à bord et le calme se rétablit. Ils ne regrettaient pas le temps perdu, mais se réjouissaient, au contraire, de cet épisode passionnant qui avait interrompu la monotonie du voyage.

L'ingénieur, cependant, ne goûtait guère cet intermède. Il avait perdu une somme considérable. Old Firehand le consola en lui disant :

– Vous avez l'espoir de retrouver votre argent. Poursuivez tranquillement votre voyage avec votre fille. Je vous retrouverai auprès de votre frère.

– Comment ? Vous voulez partir ?

– Oui, je veux poursuivre le *Cornel* pour lui reprendre son butin.

– Mais c'est dangereux !

– *Pshaw !* Old Firehand n'est pas homme à craindre ces voyous. D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement de vous et de vos neuf mille dollars. Les *Tramps* avaient appris, par la bouche du Noir, que Tom avait également de l'argent sur lui et qu'il était attendu de ses compagnons près de la rivière de l'Ours Noir. Je ne crois pas me tromper en affirmant que les *Tramps* s'y rendront directement pour commettre un nouveau crime et qu'il y va, cette fois-ci, de plusieurs vies humaines. Les deux Tonkawa les talonnent comme des chiens de chasse et, au lever du jour, nous continuerons, nous, c'est-à-dire Tom, Droll, le petit Fred et moi-même. Pas vrai, Messieurs ?

– Si, répondit Tom avec une grave simplicité.

– Parfaitement, acquiesça Droll à son tour. Nous devons avoir le *Cornel*, ne serait-ce qu'à cause des autres. Emparons-nous de lui, et puis... gare à lui, sauf votre respect.

III

COMBATS NOCTURNES

Un grand feu était allumé sur la rive escarpée de la rivière de l'Ours Noir. Le clair de lune n'arrivait pas à percer l'épais feuillage des arbres et, sans ce feu, l'obscurité aurait été totale. Les flammes éclairaient une sorte de cabane curieusement construite. Au lieu de superposer des rondins de bois, on avait coupé les couronnes de quatre arbres, disposés en un carré régulier, et posé, sur les troncs, des bûches en diagonale qui supportaient le toit. Le toit, comme les quatre murs de la maison étaient constitués de bardeaux, planches obtenues à partir de cyprès ébranchés ou des troncs de chênes rouges. Trois ouvertures avaient été laissées dans le mur de devant : une grande, la porte et deux petites, une de chaque côté : les fenêtres. C'est devant cette maison que brûlait le feu, entouré d'une vingtaine de personnes à l'aspect sauvage, visiblement privés depuis longtemps de tout contact avec la civilisation. Leurs vêtements étaient déchirés et leurs visages hâlés par le soleil, le vent et les intempéries. Ils n'étaient armés que de couteaux ; et devaient demeurer, la plupart du temps à l'intérieur de la cabane.

Au-dessus du feu, suspendu à une maîtresse branche, se trouvait un grand chaudron de fer dans lequel cuisaient de gros morceaux de viande. Près du feu étaient posées deux immenses calebasses remplies d'hydromel fermenté.

Chacun puisait à son gré dans la boisson ou dans le chaudron. La conversation, était animée. La compagnie devait se sentir en parfaite sécurité, car personne ne se donnait la peine de baisser la voix. En cas d'approche d'un éventuel ennemi, le feu était nourri à la façon indienne, c'est-à-dire de manière à ne

produire que de petites flammes, visibles seulement au voisinage immédiat de la maison. Au mur étaient accrochées des haches, des scies, et d'autres outils qui, révélaient la présence d'une société de *Rafters*, bûcherons et flotteurs.

De par leurs activités, les *Rafters* ne sont pas tenus de rester au même endroit ; ils ont une vie libre et presque indépendante. Le *Rafter* va d'un État à l'autre, d'une province à l'autre, évitant autant que possible, les hommes et les agglomérations humaines, car ses activités sont plus au moins clandestines. Les forêts dont il coupe les arbres ne lui appartiennent pas et il se donne rarement la peine de s'enquérir de leur propriétaire. Quand il trouve un endroit suffisamment boisé avec, à proximité, un cours d'eau flottable, il se met au travail, sans se préoccuper de savoir si le lieu qu'il exploite appartient à l'État ou à un propriétaire privé. Il cherche les meilleurs arbres, les abat, nettoie et débite les troncs, les attache de façon à former des radeaux et les fait descendre au fil de l'eau pour les vendre n'importe où.

Voilà pourquoi le *Rafter* n'est pas un visiteur bien vu. Il est vrai que l'épaisse forêt donne du souci à de nombreux propriétaires qui seraient heureux de la voir défricher. Mais le *Rafter* ne défriche pas ; il ne prend que les meilleures futaies, pour les abattre, couper les couronnes et les laisser sur place. Parmi ces cimes et les vieilles racines, poussent de nouvelles plantes, enveloppées bientôt de vigne vierge et d'autres lianes, de façon à former une véritable jungle contre laquelle la hache et souvent même le feu sont impuissants.

Pourtant, le *Rafter* est rarement appréhendé, car c'est une espèce d'hommes vigoureuse et audacieuse à laquelle il n'est pas facile de s'attaquer. Il ne peut naturellement pas travailler seul ; ils se mettent à quatre, à huit, souvent à dix ou même davantage, ce qui décuple leur sentiment de sécurité ; aucun fermier n'oserait en effet engager le combat contre une telle troupe qui risque sa vie pour la possession de quelques futaies.

Bien entendu, les *Rafters* mènent une vie dure, épuisante et pleine de privations, mais qui n'est pas sans récompense. Le bois ne lui coûtant rien, le *Rafter* arrive à ramasser un joli magot. Un, deux, ou plusieurs d'entre eux, suivant l'importance de la troupe, s'occupent du ravitaillement pendant que les autres travaillent. Ce sont des chasseurs qui, tout au long de la journée et quelquefois même de la nuit, rôdent à la recherche de viande. Dans les contrées giboyeuses leur tâche est relativement facile. Mais si le gibier vient à manquer, la chasse est pénible. Le chasseur ne dispose alors pas du temps nécessaire pour chercher du miel et autres friandises et les *Rafters* doivent se rabattre sur les morceaux que dédaignent les autres chasseurs, c'est-à-dire sur la triperie.

La compagnie qui travaillait dans la région de la rivière de l'Ours Noir ne semblait pas souffrir de privations, à en juger par le volume du chaudron. Aussi, était-elle de bonne humeur et après la dure journée de labeur, les plaisanteries fusaient de tous côtés. Les *Rafters* contaient des anecdotes gaies et souvent passionnantes.

– Ah, vous devriez connaître celui que j'ai rencontré un jour là-haut à Fort Niobrara, dit un vieux à la barbe grisonnante. C'était un homme, mais ce qu'on appelle un homme et pourtant on lui disait : « Tante ».

– Tu veux parler de Tante Droll ? demanda un autre.

– Celui-là, précisément. L'as-tu rencontré quelque part ?

– Oui, une fois au restaurant de Desmoines où son apparition a été très remarquée et tout le monde s'est moqué de lui. Il y en avait en particulier un qui ne voulait pas le laisser tranquille, jusqu'à ce que Droll l'attrape par la taille et le flanque par la fenêtre. Il n'est jamais revenu, celui-là.

– Cela ne m'étonne pas du tout. Tante Droll aime la plaisanterie et tolère qu'on rie à ses dépens, mais il ne faut pas dé-

passer certaines limites, sinon, il montre ses griffes. D'ailleurs, si quelqu'un, un jour, s'avisait de l'insulter sérieusement, il aurait affaire à moi.

– À toi, Blenter ? Pourquoi ?

– Parce que je lui dois la vie. J'avais été fait prisonnier, en même temps que lui, par les Sioux et je dois vous dire que s'il ne m'avait pas aidé, j'aurais gagné les chasses éternelles. Je ne suis pas homme à m'enfuir devant quelques Indiens. Je n'ai pas non plus l'habitude de me plaindre quand ça va mal. Mais ce jour-là, il n'y avait plus aucun espoir et je ne voyais pas la moindre issue. Droll a été d'une ruse inouïe. Il a si bien eu les Peaux-Rouges qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Et nous avons été sauvés.

– Mais comment ? Raconte !

– Je préfère tenir ma langue, ne vous en déplaise. Ce n'est pas drôle de raconter un événement où on n'a pas joué un rôle spécialement glorieux. Qu'il vous suffise donc de savoir que si aujourd'hui je peux manger du chevreuil avec vous, je le dois à Tante Droll.

– Tu devais être dans un drôle de pétrin. Le vieux Missouri-Blenter est connu comme un *Westman* qui trouve toujours la porte quand il y en a une.

– Oui, mais ce jour-là, je ne l'ai point trouvée. J'étais déjà presque cloué au poteau de torture.

– Vilaine chose ! Invention diabolique que le poteau de torture. Quand ce mot me vient à l'esprit je hais deux fois plus ces sacrés Peaux-Rouges.

– Dans ce cas-là, tu ne sais pas ce que tu fais ni ce que tu dis. Quand on hait les Indiens, on les juge mal, et on ne pense pas à tout ce que les Peaux-Rouges ont enduré. Si quelqu'un venait maintenant pour nous chasser d'ici que ferais-tu ?

– Je me défendrais, et l'un de nous deux mourrait.

– Et cet endroit est à toi ?

– Je ne sais pas du tout à qui il appartient, mais je ne l'ai sûrement pas payé.

– Eh bien, vois-tu, tout ce pays, tout autour, appartenait autrefois aux Peaux-Rouges. On est en train de le leur prendre, les condamnerais-tu parce qu'ils se défendent ?

– Hum ! C'est juste. Mais la race des Peaux-Rouges doit disparaître, s'éteindre. C'est sa destinée.

– Oui, le Peau-Rouge meurt, parce que nous le tuons. On dit qu'il est réfractaire à la civilisation et c'est pourquoi il doit disparaître. Mais on ne crée pas une civilisation de toutes pièces, comme par enchantement. Il faut pour cela du temps, beaucoup de temps. Plusieurs siècles. Est-ce qu'on leur en donne, du temps, aux Peaux-Rouges ? Si tu envoies un enfant de six ans à l'école, lui tapes-tu sur la tête parce qu'il ne devient pas professeur au bout de quelques semaines ? Or, c'est à peu près ainsi qu'on agit avec les Indiens. Je ne veux pas les défendre, car cela ne me fait ni chaud ni froid, mais j'ai connu parmi eux au moins autant de braves gens que chez les Blancs, sinon plus... Mais... qu'est-ce que c'est que ces gens ?

Il sauta sur ses pieds et les autres suivirent son exemple, car deux personnes vêtues de couvertures multicolores venaient d'apparaître dans la zone éclairée par le feu. C'étaient des Indiens, un vieux et un jeune. Le vieux leva la main d'un geste rassurant et dit :

– Soyez tranquilles, nous ne sommes pas des ennemis ! Y a-t-il ici *Rafters* qui connaître Tom le Noir ?

– Oui, nous le connaissons, dit Blenter.

– Lui parti pour vous rapporter argent ?

– Oui, il doit encaisser et revenir auprès de nous dans une semaine.

– Tom viendra avant. Nous sommes donc chez *Rafter* que nous cherchons. Faire feu petit, sinon on voit de loin. Et parler bas, sinon on entend de loin.

Le Peau-Rouge se défit de sa couverture, s'approcha du feu, dispersa les brandons, les éteignit pour ne laisser brûler que quelques branches. Le jeune Indien l'aidait dans cette besogne. Après quoi, le vieux jeta un regard dans le chaudron, s'assit et dit :

– Donnez-nous un morceau de viande, car arrivons à cheval de loin et rien mangé.

Cette entrée en matière fit naturellement la stupéfaction des *Rafters* Étonné, l'homme du Missouri demanda :

– Mais, voyons, qu'est-ce qui te prend ? Tu te permets de t'asseoir parmi nous, comme si cette place était la tienne...

– Nous rien oser, répondit le vieux. Homme rouge ne doit pas être méchant. Homme rouge très brave. Visage pâle verra.

– Mais qui es-tu ? Tu n'appartiens sûrement pas à une tribu de la rivière ou de la prairie. D'après ton aspect, je suppose plutôt que tu viens de New Mexico et que tu es un *pueblo.*

– Pas *pueblo.* Chef des Tonkawa, moi Grand Ours et voici mon fils.

– Quoi, Grand Ours ? s'écrièrent plusieurs *Rafters*, étonnés et l'homme du Missouri ajouta :

– Ainsi, ce garçon est Petit Ours.

– *Wongh*, acquiesça le Rouge.

– C'est différent. Les Ours Tonkawa sont partout les bienvenus. Servez-vous de viande et d'hydromel, comme il vous

plaira et restez avec nous aussi longtemps qu'il vous plaira. Mais qu'est-ce qui vous amène dans notre région ?

– Nous venons pour avertir *Rafters.*

– Pourquoi ? Courons-nous un danger ?

– Grand danger.

– Comment ? Raconte.

– Tonkawa d'abord manger et chercher chevaux, ensuite parler.

Grand Ours fit signe à son fils qui s'éloigna et prit ensuite un morceau de viande dans le chaudron. Il mangea avec calme, comme s'il était chez lui, en toute sécurité, dans son *wigwam*.

– Vous avez des chevaux ? demanda le vieux. De nuit, dans cette forêt obscure ? Et en plus, vous nous avez cherchés et trouvés ? C'est un coup de maître !

– Tonkawa a yeux et oreilles. Il sait que *Rafters* vivent toujours près rivière. Vous parlez haut et faites grand feu que nous voyons de très loin et sentons encore plus loin. *Rafters* imprudents, car ennemis les trouveront facilement.

– Il n'y a pas d'ennemis ici. Nous sommes tout seuls dans cette région et, de toutes façons suffisamment forts pour affronter n'importe quel ennemi.

– Missouri-Blenter se tromper.

– Comment ? Tu connais mon nom ?

– Tonkawa depuis longtemps debout derrière arbre et entendre ce que Visage Pâle dit. Entendre aussi noms. Si ennemi pas là, viendra quand même. Et si *Rafters* imprudents, seront vaincus par peu d'ennemis.

On entendit un bruit de sabots sur un terrain mou. Petit Ours conduisit deux chevaux, les attacha à un arbre, prit un morceau de viande dans le chaudron et s'assit près de son père pour manger. Le vieux qui venait de terminer son repas, remit son couteau à sa ceinture et reprit :

– Maintenant Tonkawa parler et *Rafters* ensuite fumer avec lui le calumet paix. Tom le Noir a beaucoup d'argent. *Tramps* venir, le guetter et prendre argent.

– *Tramps ?* Ici, près de la rivière de l'Ours Noir ? Tu dois quand même te tromper.

– Tonkawa pas se tromper, mais savoir exactement et va raconter.

Dans son anglais rocailleux, l'Indien rapporta les événements qui s'étaient déroulés sur le navire, mais il était trop fier pour relater l'exploit de son fils. On l'écoutait avec la plus grande attention. Il raconta également ce qui s'était passé après la fuite des *Tramps*. Avec le petit canot ils avaient gagné après eux la rive de l'Arkansas où ils étaient restés couchés jusqu'au petit matin, ne voulant pas, dans la nuit, poursuivre leur route. Ensuite, les traces étaient devenues parfaitement claires et avaient mené vers l'Ouest, évitant Fort Gibson, entre le Red Fork et le North Fork du Canadian, pour prendre ensuite la direction du Nord. Une de ces dernières nuits, les *Tramps* avaient attaqué le campement d'Indian Creek pour se procurer des chevaux. Le lendemain, vers midi, les deux Tonkawa rencontrèrent des guerriers Choctaw à qui ils achetèrent deux chevaux. Les cérémonies coutumières qui accompagnent de telles transactions avaient pris tellement de temps que les *Tramps* avaient gagné une journée. Ils avaient traversé le Red Fork et atteint, par les prairies découvertes, la rivière de l'Ours Noir. À présent, ils campaient sur une petite clairière au bord de la rivière et les Tonkawa s'étaient empressés d'aller trouver les *Rafters* pour les informer.

– À quelle distance est situé d'ici le camp de ces *Tramps ?*

– Visages Pâles diraient à une demi-heure.

– *By Jove !* S'ils n'ont pas vu notre feu, ils ont pu sentir la fumée. En effet, nous nous croyions trop en sécurité. Et depuis quand sont-ils là-bas ?

– Ils y sont arrivés une heure avant la tombée de la nuit.

– Dans ce cas-là, ils nous ont certainement cherchés. En sais-tu quelque chose ?

– Tonkawa pas pouvoir observer *Tramps* quand il fait jour. Parti tout de suite pour avertir *Rafters*, car…

Il s'interrompit et dressa l'oreille. Puis, il reprit encore plus bas :

– Grand Ours voir quelque chose, mouvement au coin maison. Rester tranquilles et pas parler. Tonkawa rampe et se renseigner.

Laissant son arme, il se coucha à plat ventre et rampa jusqu'à la maison. Les *Rafters* écoutèrent. Au bout d'une dizaine de minutes s'éleva un cri bref et strident, un cri que tous les *Westmen* connaissent ; le cri de l'homme frappé à mort. Peu de temps après le chef revint auprès du groupe.

– Éclaireur *Tramps,* dit-il. Tonkawa lui donner coup de couteau. Mais peut-être un deuxième là. Il va s'enfuir et rapporter. C'est pourquoi faire vite, si hommes blancs veulent peut-être espionner *Tramps.*

– C'est juste, dit en chuchotant l'homme du Missouri. Je vais avec toi, puisque tu connais l'endroit où ils ont établi leur camp. Ils ne soupçonnent absolument pas que nous savons leur présence. Ils se sentent en sécurité et parleront de leur plan. Si nous nous mettons tout de suite en route, nous pourrons peut-être apprendre leurs projets.

– Oui, mais doucement et en secret. Si deuxième éclaireur là, lui pas nous voir partir. Et pas prendre fusil, seulement couteau. Fusil gêner nous.

Ce conseil fut suivi. Les *Rafters* prirent leurs outils et le chaudron avec la viande puis se retirèrent dans leur cabane où ils ne pouvaient être observés. De son côté, l'homme du Missouri partit avec le chef indien.

La rivière de l'Ours Noir marque la limite de cette région de collines que l'on désigne sous le nom de *Rollin Prairie*, la prairie roulante. C'est une succession de coteaux de dimensions sensiblement égales, séparés de vallées, elles aussi uniformes. La région occupe toute la partie orientale du Kansas. La prairie roulante est riche en eaux et en forêts. À vol d'oiseau, cette succession de coteaux et de vallées ressemble aux vagues d'une mer verte. D'où son nom, qui indique aussi que le mot de « prairie » ne désigne pas forcément une étendue plate et herbeuse. La rivière de l'Ours Noir a profondément mordu sur cette terre molle, riche en humus, de sorte que ses rives, jusqu'à l'endroit où le fleuve quitte la *Rolling Prairie*, sont escarpées et couvertes d'une épaisse végétation descendant jusqu'à l'eau. C'est, ou plutôt c'était une véritable contrée sauvage car depuis quelque temps, la *Rolling Prairie est* relativement peuplée et son gibier décimé par les chasseurs amateurs.

À l'endroit où les *Rafters* avaient établi leur chantier, la rive escarpée tombait à pic dans l'eau, facilitant l'installation de glissoirs par lesquels ils acheminaient sans efforts les bûches à l'eau. De plus, il n'y avait point de sous-bois. Aussi, n'était-il point aisé de l'escalader dans l'obscurité. L'homme du Missouri était un *Westman* expérimenté. Il n'en admirait pas moins le chef indien qui l'avait pris par la main et le conduisait, sans bruit, parmi les arbres, évitant les futaies avec autant de facilité qu'en plein jour. En bas, le murmure du fleuve couvrait le bruit de leurs pas.

Au bout d'un quart d'heure environ, les deux hommes descendirent une vallée perpendiculaire à la rivière. Elle était couverte d'une épaisse végétation et arrosée par un petit ruisseau au doux murmure. Non loin de l'endroit où le ruisseau se jetait dans le fleuve, s'étendait une petite clairière avec quelques buissons seulement ; c'était là que les Indiens avaient remarqué la lueur, alors qu'ils étaient encore au cœur de la forêt.

– *Tramps* aussi imprudents que *Rafters*, dit tout bas le chef des Tonkawa à son compagnon. Allumer grand feux comme si vouloir rôtir buffles entiers. Nous approcher facilement et faire en sorte pas être vus.

– Oui, nous pourrons nous approcher, dit le vieux, mais je me demande s'il est prudent de s'avancer tout près pour pouvoir entendre ce qu'ils disent.

– Nous tout près, nous entendre. Mais nous aider l'un l'autre, si *Tramps* nous découvrir. Tuer, s'il faut, et courir vite dans forêt.

Ils s'avancèrent jusqu'aux derniers arbres et virent avec plus de précision le feu et les hommes qui l'entouraient. Ils continuèrent à ramper, protégés par le sous-bois, jusqu'à ce qu'ils entendissent la conversation des *Tramps*. Blenter demanda tout bas au chef indien :

– Lequel est le *Cornel* dont tu nous as parlé ?

– *Cornel* pas là, lui parti, répondit l'Indien.

– Pour nous chercher, je suppose.

– Grand Ours le croire.

– C'était peut-être lui que tu as tué ?

– Non, pas être lui.

– Tu ne pouvais pas le voir.

– Visages Pâles voient seulement avec yeux, mais Indiens voient aussi avec mains. Mes doigts auraient reconnu *Cornel.*

– Alors il était accompagné d'un autre et tu as tué son compagnon.

– *Howgh !* Maintenant attendre ici retour *Cornel.*

Les *Tramps* bavardaient avec beaucoup d'animation de choses et d'autres, sauf de ce qui intéressait les deux éclaireurs. Soudain l'un d'eux déclara :

– Je voudrais bien savoir si le *Cornel* a calculé juste. Ce serait vexant si les *Rafters* n'étaient plus ici.

– Ils sont ici tout près, dit un autre. Les copeaux que le fleuve a rejetés sont tout frais ; ils sont d'hier ou, tout au plus, d'avant-hier.

– S'il en est ainsi, nous devrions reculer car ces gars-là sont alors tellement près, qu'ils finiront par s'apercevoir de notre présence. Il ne faut pas qu'ils nous voient ; nous n'avons rien à faire avec eux ; ce que nous voulons, c'est Tom le Noir et son argent.

– Nous ne l'aurons pas, enchaîna un troisième. Croyez-vous que les *Rafters* ne nous apercevront pas, parce que nous aurons reculé ? Nous laissons des traces que nous ne pouvons pas effacer. Or, si nous trahissons notre présence, notre plan est fichu.

– Mais pas du tout ! Nous les abattrons !

– Crois-tu qu'ils se planteront devant nous pour nous laisser tirer sur eux ? J'ai donné un excellent conseil au *Cornel,* mais malheureusement, il ne m'a pas écouté. Dans les grandes villes de l'Est si vous êtes volé, vous allez à la police et c'est à elle de trouver le voleur. Mais dans l'Ouest chacun règle ses affaires seul. Je suis persuadé qu'on nous a poursuivis au moins pendant une partie de notre trajet. Qui « on » ? Certainement ceux

des passagers du vapeur qui s'y connaissent un peu en la matière, donc Old Firehand, Tom le Noir et peut-être cet étrange Tante Droll. Nous aurions dû les attendre et il n'aurait pas été difficile de prendre son argent à Tom le Noir. Mais au lieu de ça, nous avons fait cette cavalcade insensée et nous sommes maintenant au bord de la rivière de l'Ours sans savoir si nous aurons l'argent. Quant à l'idée du *Cornel* de chercher les *Rafters* dans la nuit, en pleine forêt, elle est stupide. Il aurait pu attendre jusqu'à demain matin et...

L'homme s'interrompit, car celui dont il parlait venait d'apparaître devant les arbres et s'approchait du feu. Il vit tous les regards braqués sur lui, ôta son chapeau, le jeta sur le sol et dit :

– Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous annoncer. J'ai eu la poisse !

– Comment ça ? demandèrent les autres. Où est Burns ? Pourquoi n'est-il pas avec toi ?

– Burns ? répondit le *Cornel* en s'asseyant. Il ne reviendra plus. Il est mort.

– Mort ? Diable ! Comment c'est arrivé ?

– On lui a planté un couteau dans le cœur.

Cette nouvelle suscita une émotion fort compréhensible. Chacun voulut savoir les circonstances du meurtre et le *Cornel* ne put faire entendre sa voix. Il demanda donc le silence, l'obtint et dit :

– Burns et moi, nous pensions trouver les *Rafters* en amont du fleuve, nous sommes donc partis dans cette direction. Nous devions être extrêmement prudents pour ne pas être vus. Aussi, avancions-nous lentement et la nuit nous a surpris. J'ai voulu retourner, mais Burns n'était pas d'accord. Nous avons découvert plusieurs traces, et nous en avons conclu que le camp

des *Rafters* ne devait pas être loin. Burns disait que nous les verrions sûrement, car ils avaient allumé un feu pour chasser les moustiques. C'est en effet ce qui s'est produit. Nous avons enfin senti l'odeur de la fumée et vu, à travers les buissons et les arbres, une sorte de lueur qui ne pouvait être que celle du feu. Nous avons escaladé la rive. Le feu était devant nous. Il brûlait devant une cabane et une vingtaine de *Rafters* entouraient le bûcher, comme nous actuellement. Nous nous sommes approchés, moi, je suis resté sous un arbre et Burns s'est dirigé vers la maison. Nous n'avons pas eu le temps d'écouter leur conversation, car, soudain deux étrangers sont arrivés ; c'étaient les deux Indiens du *Dog-Fish*.

Cette nouvelle plongea les *Tramps* dans un profond étonnement, surtout quand ils eurent appris ce que le chef avait dit aux *Rafters*. Puis, le *Cornel* reprit :

– J'ai vu le Peau-Rouge éteindre le feu et la conversation s'est poursuivie tellement bas que je n'ai plus rien compris. J'aurais bien voulu m'en aller, mais j'attendais Burns. Soudain, j'ai entendu un cri, si terrible, si épouvantable qu'il me figea le sang. Il venait de la cabane derrière laquelle se cachait Burns. J'ai rampé dans cette direction ; ma main a heurté un corps qui gisait dans une mare de sang. Il avait dans le dos un poignard qui lui avait percé le cœur. Que pouvais-je faire ? Je lui ai vidé les poches, pris son couteau et son revolver et je l'ai laissé. En repassant devant la cabane, j'ai remarqué que les *Rafters* s'étaient retirés dans la maison. Je suis parti aussitôt. Et maintenant nous n'avons pas de temps à perdre, nous devons nous en aller.

– Mais pourquoi ? lui demanda-t-on.

– Comment pourquoi ? Mais vous n'avez pas compris que les Peaux-Rouges connaissent l'endroit où nous campons et qu'ils vont naturellement nous attaquer ? Comme ils doivent se dire qu'en découvrant le cadavre nous soupçonnerons quelque chose, il est possible qu'ils ne tardent pas à arriver. Si nous nous

laissons surprendre ici, nous sommes perdus. C'est pourquoi nous devons partir tout de suite et renoncer à l'argent des *Rafters*. C'est plus sage et...

Brinkley s'interrompit et fit un geste de surprise.

– Mais qu'est-ce que tu as ? demanda un des *Tramps*. Continue !

Le *Cornel* se leva sans répondre. Il était assis tout près de l'endroit où écoutaient ses deux adversaires dont l'un s'était aventuré trop près. Lorsque les yeux du vieil homme du Missouri étaient tombés sur le *Cornel*, une extraordinaire émotion s'était emparée de lui. Au lieu de rester couché à sa place, il s'avança de plus en plus dans le sous-bois. Ses yeux ardents semblaient vouloir sortir de leur orbite. Dans son excitation, il avait oublié la prudence et n'avait pas remarqué que sa tête dépassait presque du sous-bois.

– Pas se faire voir ! lui dit le chef indien en le saisissant et en le tirant en arrière.

Mais il était trop tard. Le *Cornel* avait repéré sa tête. C'est pourquoi il interrompit son discours et se leva rapidement pour mettre l'espion hors d'état de nuire. Il procéda avec ruse, car il dit :

– Je viens de penser aux deux chevaux là-bas que... mais venez plutôt avec moi, vous deux.

Il fit signe aux deux hommes qui étaient assis à sa droite et à sa gauche. Lorsqu'ils se furent levés, il leur dit tout bas :

– J'ai raconté une histoire... Il y a quelqu'un derrière nous, dans le sous-bois. Peut-être un *Rafter*. S'il voit que je l'ai aperçu, il va s'enfuir. Dès que je me jette sur lui, vous en faites autant. Nous l'empêcherons ainsi de se défendre et de me blesser. Allons-y !

Il se retourna avec la rapidité de l'éclair et bondit vers l'endroit où il avait repéré la tête.

Le Tonkawa était un homme prudent, expérimenté aux réflexes rapides. Il vit le *Cornel* se lever et s'entretenir avec ses deux compagnons et remarqua que l'un d'eux avait involontairement effectué un mouvement en arrière. Pour imperceptible qu'il fût, ce recul fut très révélateur pour Grand Ours. Il toucha donc l'épaule du vieux et lui dit : « Allons-nous-en vite. *Cornel* voir toi et toi prendre. Viens ! »

Tout en prononçant cette phrase il se tourna et se dissimula, sans se lever du sol, derrière le buisson le plus proche. Tout ceci se déroula en l'espace de deux secondes au maximum. Derrière lui retentit alors le « Allons-y » du *Cornel* et lorsqu'il regarda dans cette direction il vit les trois *Tramps* tomber sur l'homme du Missouri.

Malgré sa légendaire présence d'esprit, le vieux Blenter fut rapidement mis hors d'état de se défendre. Les trois hommes se couchèrent et s'agenouillèrent sur lui, immobilisant ses bras et ses jambes, tandis que les autres quittaient le feu et s'approchaient rapidement. L'Indien avait tiré son couteau pour l'aider, mais il dut admettre son impuissance devant une telle supériorité numérique. Tout ce qu'il pouvait, c'était observer la scène pour la rapporter aux *Rafters.* Pour éviter d'être à découvert, il s'écarta en rampant du chemin qu'il s'était taillé dans le sous-bois et se cacha derrière un buisson.

Dès qu'ils aperçurent le prisonnier, les *Tramps* voulurent élever la voix, mais le *Cornel* leur imposa le silence. « Pst ! leur dit-il. Nous ne savons pas s'il est accompagné. Empêchez-le de bouger, je vais voir un peu par ici… »

Il fit le tour du feu, mais ne vit personne. Il retourna alors auprès du prisonnier maintenu par quatre de ses hommes, et se pencha sur son visage pour l'examiner d'un regard aigu et scrutateur.

– Toi, je t'ai déjà vu quelque part, dit-il enfin. Mais où ? Es-tu de ces *Rafters* qui travaillent en amont du fleuve ?

– Oui, répondit le vieux.

– Qu'est-ce que tu as à tournailler par ici ? Pourquoi nous espionnes-tu ?

– Étrange question ! Est-il interdit dans l'Ouest d'examiner les gens que l'on rencontre ? Je crois au contraire que c'est une nécessité. Il y en a suffisamment dont on doit se méfier.

– Tu as entendu ce que nous disions et tu dois savoir qui nous sommes.

– Je n'ai rien entendu du tout. J'étais en bas, au bord du fleuve et je voulais rejoindre mon camp. C'est alors que j'ai vu votre feu et je me suis naturellement approché pour écouter. Mais je n'ai pas eu le temps d'entendre quoi que ce soit, car j'ai été imprudent et vous m'avez immédiatement arrêté.

Il espérait que le *Cornel* ne l'avait pas vu là-haut, près de la cabane. Mais il se trompait, car le Rouquin répondit ironiquement :

– Ce sont des histoires. Je t'ai vu tout à l'heure avec les *Rafters*, je t'ai entendu parler et maintenant je te reconnais. Tu avoues ?

– Impossible. J'ai dit la vérité.

– Ainsi, il n'y a personne avec toi, ici ?

– Non.

– Et tu prétends n'avoir rien entendu de notre conversation ?

– Pas un mot.

– Comment t'appelles-tu ?

– Adams.

– Adams, répéta le *Cornel*, pensif. Adams ! Je n'ai jamais connu d'Adams qui ait ta bobine. Et pourtant il me semble t'avoir rencontré quelque part.

– Non, dit le vieux. Mais maintenant relâchez-moi. Je ne vous ai rien fait et j'espère qu'en honnêtes *Westmen*, vous laissez en paix les honnêtes gens.

– Oui, nous sommes des gens honnêtes qui respectent le droit et la loi, dit Brinkley en ricanant. Vous venez de tuer d'un coup de couteau l'un des nôtres. Cela appelle vengeance. Sang pour sang, vie pour vie. Qui que tu sois, tu es fichu !

– Comment ? Vous voulez me tuer ?

– Oui, exactement comme vous avez tué notre camarade. Il s'agit seulement de savoir si tu mourras par le poignard, comme lui, ou si nous te noierons dans le fleuve. En tout cas, nous ne ferons pas beaucoup de chichis. Nous n'avons pas de temps à perdre. Votons rapidement. Bâillonnez-le pour l'empêcher de crier. Ceux qui sont pour la noyade, levez la main.

La majorité des *Tramps* leva la main.

– On va donc le noyer, dit le *Cornel*. Attachez-lui les bras et les jambes pour l'empêcher de nager, jetez-le rapidement dans le fleuve et ensuite déguerpissons, avant que ses hommes arrivent.

Plusieurs *Tramps* avaient maintenu immobile le vieil homme pendant son interrogatoire. Maintenant, ils voulaient le bâillonner. Celui-ci sachant que l'Indien n'avait pas encore pu rejoindre les *Rafters*, se débattait de toutes ses forces et appelait au secours. Son cri retentit longuement dans le silence de la nuit.

– Enfer et Damnation ! pesta le *Cornel*. Mais ne le laissez donc pas crier comme ça. Si vous ne venez pas à bout, je me charge de le faire taire. Tiens !

Il saisit son fusil et s'apprêtait à assener un coup de crosse sur la tête du vieux, quand une ombre gigantesque surgit des fourrés. Un puissant coup de poing envoya le *Cornel* rouler à terre.

Peu avant la tombée de la nuit, quatre cavaliers avaient suivi les traces des *Tramps* le long du fleuve. Ces quatre cavaliers étaient : Old Firehand, Tom le Noir, Tante Droll et le jeune Fred. Les traces les avaient conduits sous les arbres. Il était facile de les identifier, mais malaisé d'en déterminer la date. Mais lorsqu'elles débouchèrent sur une clairière couverte d'herbe, Old Firehand descendit de cheval pour les examiner, chose plus facile sur l'herbe que sur la mousse. Après avoir longuement considéré les empreintes, il déclara :

– Les *Tramps* sont à une bonne lieue devant nous, ils sont passés par ici il y a une demi-heure environ. Accélérons l'allure.

– Pourquoi ? demanda Tom.

– Pour arriver avant la tombée de la nuit, suffisamment près des *Tramps* afin de connaître l'endroit où ils campent.

– N'est-ce pas dangereux ? Ils plantent leur camp avant la tombée de la nuit et nous risquons de nous jeter dans leurs bras.

– Je ne le crains pas. Même si votre supposition est juste, nous ne pouvons pas les atteindre avant le crépuscule. Différents indices me font croire que nous ne sommes pas loin des *Rafters* que nous voulons prévenir. Il est donc intéressant de connaître l'endroit où campent les *Tramps*. Mais pour cela il faut se dépêcher, sinon nous serons surpris par la nuit. Et pendant la nuit, il peut se passer beaucoup de choses que nous ne pourrons pas empêcher. Qu'en pensez-vous, Droll ?

– Je suis de votre avis, répondit Tante Droll. Plus nous avançons vite et plus nous pourrons nous rapprocher d'eux. En avant, Messieurs !

La forêt n'étant pas trop dense, les quatre cavaliers pouvaient laisser galoper leurs chevaux à leur guise. Cependant, les *Tramps* avaient, eux aussi, profité du jour et ne s'était arrêtés qu'à la tombée de la nuit. Si Old Firehand au lieu de suivre leurs traces s'était tenu près de la rive, il aurait découvert celles des Indiens Tonkawa qui n'avaient qu'une faible avance sur eux.

Cependant, lorsque l'obscurité rendit les traces presque invisibles, Old Firehand descendit de cheval pour les examiner de plus près.

– Nous venons de faire une demi-lieue, dit-il, mais malheureusement les *Tramps* ont, eux aussi, rapidement avancé. Nous tenterons cependant de les rattraper. Descendez tous, nous devons continuer à pied en tenant nos chevaux par la bride.

Old Firehand marchait en tête, les autres suivaient. La rivière, à cet endroit, décrivait une assez forte courbe vers la gauche et les cavaliers s'en étaient passablement éloignés. Old Firehand s'en aperçut à la diminution de l'humidité du sol et des environs et tourna plus à gauche. Soudain, il perçut une odeur de fumée et s'arrêta. Derrière lui, Droll humait l'air et dit :

– C'est de la fumée. Elle vient de là-haut. Mais attention ! il me semble qu'il y fait un peu plus clair ! Cela ne peut être que du feu !

Il voulait recommencer à marcher, mais s'arrêta net car ses oreilles extrêmement sensibles venaient de reconnaître un bruit de pas qui s'approchaient, Old Firehand les entendit également et perçut aussitôt un souffle. Il lâcha son cheval et fit quelques pas. Dans l'obscurité, une figure humaine que même son œil de

chasseur éprouvé avait peine à reconnaître, surgit devant lui et tenta de s'éloigner en courant. Mais Old Firehand la saisit à deux mains.

– Halte ! dit-il d'une voix étouffée. Qui es-tu ?

– *Schai nek-enokh, schai kopeia* – je ne sais pas, personne, répondit l'ombre tout en essayant de se dégager.

L'homme le plus intrépide aurait été pris de frayeur en se voyant, en pleine nuit, arrêté par deux bras puissants. Dans ces moments-là on se sert instinctivement de sa langue maternelle ; c'est ce que fit l'homme arrêté par Old Firehand. Celui-ci comprit ses paroles et s'écria, surpris :

– C'est du tonkawa. Grand Ours et son fils sont devant nous. Serais-tu... mais dis, qui es-tu ?

L'homme cessa de se débattre ; il avait reconnu la voix du chasseur et poursuivit rapidement dans son mauvais anglais :

– Ici, Nintropan-hauey, toi Old Firehand. Très bien. Autres hommes avec toi ?

– Donc, Grand Ours. Heureuse rencontre. Oui, c'est moi. Il y a encore trois personnes avec moi et nous avons nos chevaux. Les *Tramps* sont dans les parages. Méfie-toi !

– Les ai vus. *Tramps* faire prisonnier vieux Blenter du Missouri. Vouloir le tuer. Nintropan-hauey courir chez *Rafters* pour aide. Alors Old Firehand m'arrêter.

– Ils veulent tuer un *Rafter ?* Nous devons les en empêcher. Où sont-ils ?

– Derrière moi où clarté parmi arbres.

– *Cornel*, le Rouquin, est-il avec eux ?

– Oui, lui être là.

– Où sont leurs chevaux ?

– Si Old Firehand va vers eux, alors chevaux à droite près du feu.

– Où se trouvent les *Rafters* ?

– Là-haut, sur montagne. Grand Ours déjà été et parlé avec eux.

Le Tonkawa raconta en toute hâte ce qui s'était passé et Old Firehand déclara :

– Puisqu'un *Tramp* a été tué, ils veulent se venger sur l'homme du Missouri. Nous attacherons nos chevaux ici et essaierons d'empêcher ce meurtre. Mais toi, cours auprès des *Rafters*, et dis-leur de venir à la rescousse.

L'Indien s'éloigna en courant. Les quatre hommes attachèrent leurs chevaux aux arbres et se dirigèrent aussi rapidement qu'ils purent vers le camp des *Tramps*. Bientôt, il fit plus clair autour d'eux. Ils aperçurent alors, parmi les futaies, la lueur du feu et, à droite, sur la clairière, les chevaux.

Ils se couchèrent à plat ventre et s'approchèrent du feu en rampant. Old Firehand se tourna vers le petit Fred pour lui dire d'aller près des chevaux et d'abattre tout *Tramp* qui essaierait de se mettre en selle pour s'enfuir. Mais le premier mot était à peine sorti de ses lèvres que retentit un cri affreux ; c'était le cri de détresse du vieil homme du Missouri.

– Ils le tuent ! s'écria Old Firehand. Attaquons-les vite. Pas de quartier pour ceux qui essaient de se défendre !

Le chasseur se leva et fut d'un bond près du feu. Il écarta trois ou quatre *Tramps* pour atteindre le Rouquin qui s'apprêtait à assener son coup de crosse. Il arriva à temps pour l'envoyer rouler à terre. Les deux ou trois *Tramps* occupés à garrotter l'homme du Missouri tombèrent sous ses coups. Old Firehand jeta alors son fusil encore chargé, tira son revolver et

ouvrit le feu sur les autres. Pendant tout ce temps, pas un son ne sortait de la bouche de l'intrépide guerrier.

Les trois autres étaient d'autant plus bruyants. Tom le Noir apparut en trombe au milieu des *Tramps* et les abattit à coups de crosse tout en leur lançant les pires injures, les pires menaces. Fred tira d'abord avec sa carabine, puis jeta son arme et sortit son revolver. Il fit feu tout en hurlant à tue-tête, pour produire un effet terrifiant.

Mais c'était la voix de fausset de Tante Droll que l'on entendait surtout. L'admirable chasseur tempêtait, hurlait pour dix. Il se déplaçait avec une agilité telle qu'aucun ennemi ne pouvait le prendre comme cible. Surpris par cette attaque, les *Tramps* ne pensèrent d'abord pas à résister, et lorsqu'ils réalisèrent enfin ce qui était arrivé, ceux qui n'avaient pas été blessés, voyant autour d'eux tant de leurs camarades, morts ou évanouis au sol, jugèrent plus sage de s'enfuir, sans se rendre compte de leur supériorité, car les cris de Tante Droll et de Fred leur faisaient surestimer le nombre des attaquants. Une minute s'était à peine écoulée entre le premier coup de feu d'Old Firehand et la fuite des *Tramps*.

– Poursuivez-les s'écria Old Firehand. Je tiens la place. Ne les laissez pas s'emparer des chevaux !

Tom, Droll et Fred se portèrent, toujours hurlant, vers l'endroit où ils avaient vu les chevaux. Les *Tramps* qui voulaient monter sur leurs chevaux ne purent exécuter ce projet et disparurent dans la forêt.

Pendant ce temps-là, les *Rafters* attendaient dans leur cabane le retour des deux éclaireurs, l'homme du Missouri et le chef Tonkawa. En entendant les coups de feu près du fleuve et les croyant en danger, ils saisirent les armes, quittèrent la maison et coururent, dans la mesure où l'obscurité le leur permettait, en direction des coups de feu. Ils criaient de toutes leurs forces pour faire peur aux *Tramps*. Petit Ours courait en tête et

poussait de temps en temps un cri pour maintenir les *Rafters* dans la bonne direction. À peine eurent-ils fait la moitié du chemin, qu'une autre voix s'éleva devant eux ; celle de Grand Ours.

– Vite venir ! s'écria-t-il. Old Firehand être là-bas et tirer sur *Tramps*. Seulement trois hommes avec lui. Aidez-lui !

IV

FUITE MIRACULEUSE

Lorsque les *Rafters* parurent, au bord du fleuve, Old Firehand, Tom, Droll, Blenter et Fred étaient assis autour du feu des *Tramps* aussi calmes que si ce feu avait été allumé pour eux et comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. D'un côté gisaient les morts, et de l'autre les *Tramps* blessés ou prisonniers, dont le *Cornel.*

– Sacré nom d'une pipe ! s'écria le premier des *Rafters* en s'adressant à l'homme du Missouri. Nous te croyions en danger et te voilà sain et sauf !

– Oui, grommela le vieux, mais, en réalité, je devrais être dans l'autre monde. La crosse du fusil du *Cornel* était déjà au-dessus de ma tête. Mais ces quatre *gentlemen* sont arrivés et m'ont délivré. Ce fut du travail rapide et bien fait ! Prenez-en de la graine, *boys !*

– Et... Old Firehand est vraiment avec eux ?

– Oui, le voilà ! Regardez-le et serrez-lui la main ! Il l'a mérité. Pensez seulement : trois hommes et un garçon se jettent sur vingt *Tramps* et font sans avoir la moindre égratignure, neuf morts et six blessés !

En prononçant ces mots, Blenter se leva. Les autres l'imitèrent. Les *Rafters* avaient le regard braqué sur la taille gigantesque d'Old Firehand. Il leur dit de s'approcher et serra la main de chacun d'entre eux. Les deux Tonkawa furent salués de la même façon et Old Firehand leur dit :

– Mes frères rouges ont accompli un coup de maître en poursuivant les *Tramps ;* ils m'ont rendu la tâche facile.

– L'éloge de mon frère blanc est trop flatteur, répondit modestement Grand Ours. *Tramps* marché comme troupeaux de buffles. Qui ne pas les voir, aveugle. Mais où *Cornel* ? Est aussi mort ?

– Non, il vit. Mon coup de crosse l'a étourdi, mais ne l'a pas tué. Maintenant, il est revenu à lui et nous l'avons attaché. Le voici.

Le chasseur indiqua l'endroit où gisait le *Cornel.* Le Tonkawa y alla, sortit son couteau et dit :

– Si Visage Pâle pas mort par fusil, lui mourir par couteau. A frappé Nintropan-hauey et lui maintenant prendre sang.

– Halte ! s'écria le vieil homme du Missouri arrêtant le bras levé du chef indien. Cet homme est à moi.

Grand Ours se retourna et jeta sur l'autre un regard interrogateur.

– Toi aussi vengeance contre lui ? demanda-t-il.

– Oui, une drôle de vengeance !

– Sang ?

– Sang et vie.

– Depuis quand ?

– Depuis plusieurs années. Il a fait fouetter à mort ma femme et mes deux fils.

– Toi pas te tromper ? demanda l'Indien à qui il en coûtait d'abandonner son idée de se venger, et pourtant la loi de la Prairie l'y contraignait.

– Non, pas d'erreur possible. Je l'ai tout de suite reconnu. On n'oublie pas une tête pareille.

– Alors, toi le tuer ?

– Oui, sans pitié.

– Alors Nintropan-hauey se retire, mais pas entièrement. *Cornel* lui donner sang et à toi donner vie. Tonkawa ne pas devoir lui faire cadeau.

Le chef indien s'agenouilla près du *Cornel*. Lorsque celui-ci s'en aperçut, il se mit à trembler.

– Mais quelle idée, Messieurs ? balbutia-t-il. Que vous ai-je donc fait pour que vous permettiez à ce Rouge de m'attaquer ?

– Nous parlerons après de ce que tu m'as fait, répondit l'homme du Missouri d'un ton glacial.

– Et je te montrerai tout de suite ce que nous avons, nous, à te reprocher, ajouta Old Firehand. Nous n'avons pas encore vu tes poches. Fais-nous voir ce qu'il y a dedans.

Il fit signe à Droll qui vida les poches du prisonnier. Il y trouva, parmi d'autres objets, le portefeuille du *Tramp*. En l'ouvrant, Droll vit qu'il contenait l'intégrité de la somme que le *Cornel* avait volé à l'ingénieur.

– Tiens, tu n'as pas encore partagé avec tes copains, dit Old Firehand en souriant. Ils ont donc plus de confiance en toi que nous. Tu es un voleur et peut-être pis encore. Tu ne mérites pas de pitié.

Le *Cornel* poussa un cri d'épouvante. Le Tonkawa l'avait saisi par les cheveux et lui avait tranché, de deux coups de couteau rapides et secs, les deux oreilles, qu'il jeta aussitôt dans le fleuve.

– Voilà. Tonkawa s'est vengé, Tonkawa va partir.

Old Firehand était accouru pour empêcher Grand Ours d'accomplir son acte. Mais l'Indien avait été plus rapide et il était impossible de revenir en arrière.

Le chasseur jeta un regard furieux à l'Indien.

– Nous devons demander des comptes à l'homme rouge, dit-il. Il a mal agi.

Le Tonkawa se leva, essuya le sang de son couteau et le remit dans son ceinturon. Ensuite, il rejeta fièrement la tête.

– Chasseur blanc parle en Visage Pâle. Grand Ours a agi en combattant rouge. Adversaire honnête, combat honnête. Vermine doit être écrasée. *Howgh !*

Il prit son fusil et s'éloigna, suivi de son fils.

Les autres les regardaient en silence.

– Où sont leurs chevaux ? demanda Old Firehand.

– Là-haut, près de notre cabane, répondit l'homme du Missouri.

– Laissons-les partir, dit le chasseur sur un ton indifférent, et occupons-nous de nos affaires. Que faut-il faire des morts et des blessés ?

– Il faut enterrer les morts et juger les autres selon les vieilles coutumes. Mais tout d'abord, il nous faut nous assurer que les fuyards ne représentent plus aucun danger pour nous.

– Rien à craindre de côté-là. Ils se sont enfuis aussi loin qu'ils ont pu le faire. D'ailleurs, il n'y a qu'à mettre des sentinelles en faction.

Le *Cornel* était près de ses *Tramps* prisonniers et se tordait de douleur. Mais personne ne se souciait de lui. Du côté du fleuve, il n'y avait rien à craindre et du côté de la terre quelques

sentinelles suffisaient. Old Firehand fit venir les chevaux abandonnés et le tribunal de la savane se réunit.

On parla tout d'abord des compagnons du *Cornel*. On trouva qu'aucun d'eux n'avait fait tort aux vainqueurs ; quant à leurs intentions, ils les avaient expiées par leurs blessures et la perte de leurs chevaux et de leurs armes. Il fut décidé qu'ils seraient étroitement surveillés durant la nuit et relâchés le matin.

Ce fut ensuite le tour du *Cornel*. Il avait été laissé dans l'obscurité ; et on le porta plus près du feu. À peine son visage fut-il éclairé par la lueur du foyer que le petit Fred cria, bondit, se pencha sur lui et l'examina comme s'il avait voulu le manger des yeux. Puis, se tournant vers Tante Droll, il dit :

– C'est lui. Le meurtrier ! Je le reconnais ! Nous le tenons !

Droll accourut et demanda :

– Ne te trompes-tu pas ? Ce n'est guère possible.

– J'en suis sûr ! répliqua le jeune garçon. Regarde les yeux qu'il fait ! N'y lis-tu pas l'angoisse devant la mort ? Il se sent démasqué et se doute de ce qui l'attend.

– Mais si c'était vrai, tu aurais dû t'en apercevoir sur le bateau.

– Je ne l'avais pas remarqué. Je voyais bien les *Tramps*, mais pas lui. Il était toujours assis de façon à être caché par les autres.

– C'est possible. Mais autre chose ; tu m'as toujours dit que le meurtrier avait les cheveux bruns et frisés, or, le *Cornel* a des cheveux roux et courts.

Le garçon ne répondit pas immédiatement. Il se frappa le front, secoua la tête, recula d'un pas et dit d'une voix incertaine :

– C’est vrai. Pour le visage, pas de doute, mais les cheveux ne sont pas les mêmes.

– Tu le confonds avec quelqu’un d’autre, Fred. Il y a des gens qui se ressemblent, mais des cheveux bruns ne deviennent pas roux.

– Bien sûr, intervint le vieil homme du Missouri, seulement on peut raser les cheveux bruns et porter ensuite une perruque de cheveux roux.

– Et celui-là serait... dit Droll, interdit.

– Je ne me suis pas laissé influencer par les cheveux. L’homme que je cherche depuis si longtemps, l’assassin de ma femme et de mes enfants avait, lui aussi, des cheveux bruns et frisés. Ce gars-là a des tifs roux, mais je dis pourtant que c’est mon type. Il a une perruque.

– Impossible, dit Droll. Rappelez-vous tout à l’heure comment l’Indien l’a saisi pour lui couper les oreilles ? Si le gars avait une perruque, elle serait partie...

– *Pshaw !* C’est une perruque solide. Je vais vous le prouver tout de suite.

Pieds et poings liés, le *Cornel* était étendu au sol et le sang coulait toujours de ce qui lui restait des oreilles. Cela devait lui faire terriblement mal, mais il n’y prêtait guère attention ; soucieux qu’il était de la suite de la discussion. Son visage qui, au début, exprimait la résignation, s’était transformé ; à l’angoisse succéda l’espoir, à la peur l’ironie et à la résignation la certitude en la victoire.

Le vieil homme du Missouri était fermement convaincu que le *Cornel* avait une perruque. Il le fit dresser sur son séant, et lui tira les cheveux. Mais, à sa grande stupéfaction, la perruque ne se décolla pas ; c’étaient bien ses cheveux à lui.

– *Go to hell !* ce vaurien a vraiment des cheveux sur le crâne, s'écria-t-il stupéfait et il prit un air tellement consterné que les autres auraient sûrement ri, si les circonstances n'avaient pas été aussi graves.

Le *Cornel* fit une affreuse grimace et dit sur un ton à la fois ironique et haineux :

– Menteur et calomniateur que tu es, où est donc la perruque ? Il est facile d'accuser un homme parce qu'il ressemble à un autre. Mais prouve que je suis celui pour qui tu veux me faire passer !

Le vieil homme du Missouri regardait tantôt Brinkley, tantôt Old Firehand et finit par dire, désemparé :

– Qu'en pensez-vous, *Sir* ? Celui dont je vous ai parlé avait les cheveux bruns et frisés ; celui-ci les a roux et courts. Et pourtant je jurerais qu'il est l'assassin. Mes yeux ne m'ont jamais trompé.

– Vous pouvez pourtant vous tromper, dit le chasseur. Il s'agit d'une ressemblance qui vous a induit en erreur.

– Je ne dois donc plus me fier à mes yeux de vieillard.

– Ouvre-les mieux, dit le *Cornel* ironiquement. Que diable m'emporte si je sais quelque chose de l'assassinat d'une mère ou de ses deux fils, tués à coups de fouet, comme tu dis.

– Mais tu me connais ! Tu l'as dit toi-même tout à l'heure !

– Ce n'est pas parce que je t'ai vu un jour que je dois être celui que tu cherches ? Le garçon aussi se trompe. Il est certain que l'homme dont il parle est le même que celui que tu cherches. Mais je ne connais pas le jeune *boy* et...

Il s'arrêta, comme s'il avait été surpris ou effrayé par quelque chose mais se ressaisit aussitôt et reprit sur le même ton :

– … et je ne l’ai jamais rencontré… Accusez-moi, si vous voulez mais avec des preuves ! Si vous me jugez et me lynchez sur une simple ressemblance, vous êtes des meurtriers, ce que je ne crois pas tout au moins du fameux Old Firehand ; je me mets sous sa protection.

Si le *Cornel* s’était interrompu au milieu de la phrase c’était pour des raisons bien précises. Il était près des cadavres et avait, au début, posé sa tête sur un des corps. Lorsque l’homme du Missouri l’avait saisi par les cheveux pour le faire asseoir, le corps raide du cadavre avait effectué un mouvement roulant qui avait paru naturel à tous puisqu’il avait servi de point d’appui au Rouquin. À présent, il était derrière le *Cornel*, dans son ombre, contre le feu. Mais cet homme n’était point mort ; il n’était pas même blessé. Il faisait partie de ceux que Old Firehand avait assommés à coups de crosse. Le sang de ses camarades tués l’avait éclaboussé de sorte qu’on pouvait croire qu’il était lui-même atteint. Quand il revint à lui, il se vit parmi les morts dont on venait de vider les poches et à qui on prenait les armes. Il se serait volontiers levé pour s’enfuir, car il ne voyait que quatre ennemis, mais ne voulait pas se diriger vers le fleuve et de l’autre côté, il entendit les cris des *Rafters* qui s’approchaient. Il décida donc d’attendre un moment plus favorable. Il tira son couteau et le cacha dans sa manche.

Lorsque l’homme du Missouri s’était approché de lui, il était persuadé que le *Tramp* était mort ; il lui prit tout ce qu’il trouva dans sa poche et dans son ceinturon, et, le mit avec les cadavres.

Les yeux mi-clos, par prudence, le *Tramp* observait tout. On le supposait mort, donc il n’était pas attaché et pouvait, au moment opportun, se lever et s’enfuir. Comme on avait couché le *Cornel* sur lui, l’idée lui vint aussitôt de le délivrer. Lorsque l’homme du Missouri fit dresser le Rouquin sur son séant, le *Tramp* roula juste derrière ses mains qui étaient attachées. Pendant que le *Cornel* parlait et que l’attention se portait vers

lui, le *Tramp* sortit son couteau et coupa la corde qui liait les mains du *Cornel*, tout en glissant le couteau dans la main droite de ce dernier afin qu'il pût, d'un mouvement rapide, se délivrer les pieds et s'enfuir.

Le Rouquin sentit que ses mains étaient libérées, il saisit rapidement le manche du couteau et, dans sa stupéfaction de se voir sauvé ou presque, il s'interrompit un instant dans son discours. Cependant, il enchaîna aussitôt et personne ne remarqua ce qui se passait dans le dos de l'accusé.

Celui-ci ayant parlé du sentiment de justice d'Old Firehand, le chasseur lui répondit :

– Il n'y a jamais de meurtre là où j'ai voix au chapitre, cela, tu peux en être sûr... Mais il est moins sûr que je me laisse tromper par la couleur de tes cheveux. Ils peuvent être teints.

– Allons donc ! Crois-tu qu'on puisse teindre en roux des cheveux qui se trouvent encore sur la tête ?

– Sans doute, répondit le chasseur. Avec du « ruddle » peut-être ? Ce serait beau !

– Tu peux toujours rire. Tu n'auras pas longtemps l'envie de te moquer de moi, répondit Old Firehand calmement. Il y en a peut-être que tu peux rouler, mais pas moi !

Il alla vers les armes et les différents objets enlevés aux prisonniers et aux morts, se baissa et ramassa la sacoche en cuir du *Cornel*.

– J'ai fouillé tout à l'heure cette sacoche et j'y ai trouvé certains objets dont je n'arrivais pas à m'expliquer l'utilité. Mais maintenant la lumière commence à se faire en moi...

Le chasseur sortit une sorte de fiole, une petite râpe et un bout de branche, long comme un doigt, présenta ces trois objets au Rouquin et lui demanda :

– Pourquoi trimbales-tu ces choses-là avec toi ?

Le visage du prisonnier blêmit imperceptiblement, mais il répliqua aussitôt :

– Comme il est étonnant que le grand Old Firehand s'intéresse à ces vétilles. Qui l'aurait cru ? La fiole contient du médicament, la râpe est indispensable à tout *Westman* et le bout de branche se trouve tout à fait par hasard dans la sacoche Êtes-vous satisfait, *Sir ?*

Et il jeta un regard ironique, mais pourtant anxieux sur le chasseur. Old Firehand répondit sur le ton ferme et sérieux qui lui était propre :

– Oui, je suis satisfait, non pas de ce que tu viens de dire, mais de mes conclusions. Un *Tramp* n'a jamais besoin de râpe surtout d'une aussi petite que celle-ci. Une lime est pour lui d'une bien plus grande utilité. Cette fiole contient des copeaux râpés et conservés dans de l'alcool et ce bout de bois est, à en juger par la nature de l'écorce, une branche du « celtis occidentalis ». Or je sais pertinemment qu'avec du « celtis occidentalis » râpé, conservé dans de l'alcool, on peut teindre en rouge même les cheveux les plus sombres. Par conséquent – eh bien, que dis-tu de tout cela ?

– Que je n'y comprends rien, répondit le *Cornel* furieux. J'aimerais voir celui à qui l'idée viendrait de teindre en roux ses beaux cheveux bruns. Ce gars-là aurait un goût plutôt étrange.

– La question du goût est tout à fait secondaire. Il s'agit du but. Un homme poursuivi pour crime teindra volontiers ses cheveux bruns en roux, s'il peut ainsi sauver sa tête. Je suis persuadé que c'est toi qu'on recherche et demain, lorsqu'il fera jour, nous t'examinerons de plus près.

– Nous n'avons pas besoin d'attendre aussi longtemps, dit Fred. Il existe des signes qui permettent de l'identifier. Lorsque le meurtrier m'a jeté par terre et piétiné, je lui ai donné un coup

de couteau dans le mollet droit et le couteau y est resté planté. Il faudrait qu'il découvre ses mollets : si c'est lui que nous cherchons, il porte encore les cicatrices.

Cette proposition vint particulièrement à propos, pour le Rouquin, car, si elle était réalisée, il n'aurait même pas à couper lui-même les cordes qui attachaient ses jambes. C'est pourquoi il y consentit rapidement.

– *Well boy*. Tu te convaincras alors que vous vous trompez tous. Mais, étant donné ta perspicacité, je m'étonne que tu demande à un homme immobilisé de remonter son pantalon.

Le jeune garçon courut auprès du prisonnier, s'agenouilla et se pencha sur les courroies qui maintenaient ses jambes. Lorsque le nœud fut défait, le garçon voulut remonter la jambe du pantalon, mais reçut du Rouquin un vigoureux coup de pied qui le fit tomber à la renverse. Au même instant, le *Cornel* se leva.

– *Good bye*, Messieurs ! Nous nous reverrons ! s'écria-t-il en bondissant et en se frayant un passage, le couteau à la main, entre deux *Rafters*. Puis, il disparut dans le fourré.

La disparition de cet homme que l'on croyait avoir maîtrisé fut pour tous les témoins de la scène une telle surprise qu'ils en furent littéralement ébahis. Seuls, Old Firehand et Tante Droll conservèrent leur présence d'esprit.

Au moment même où le Rouquin bondissait et saisissait le couteau ; Old Firehand prit son élan pour l'attraper. Mais il se heurta à un obstacle imprévu. Le *Tramp* que l'on croyait mort estimant que son heure était arrivée, sauta sur ses pieds et s'élança vers le feu pour briser le cercle des *Rafters*. Au même instant, Old Firehand franchit le feu d'un bond et se trouva nez à nez avec le *Tramp*. Le saisir, le soulever et le jeter à terre fut l'affaire de deux secondes.

– Attachez ce gaillard qui se faisait passer pour un cadavre, dit-il et il se retourna vers le *Cornel* qui, à la faveur de cet incident avait eu le temps de gagner la forêt. Old Firehand chargea son fusil et le braqua sur le fuyard afin de l'abattre d'une balle.

Cependant, à l'instant même ; il comprit que c'était impossible. En effet ; Droll, à la poursuite du *Cornel* s'interposait entre lui et le bandit et se trouvait sur la trajectoire de la balle.

Le Rouquin courait pour sauver sa peau. Droll s'était aussitôt élancé à sa poursuite et l'aurait certainement rattrapé, s'il n'avait pas été gêné par son fameux *sleeping-gown* de cuir. Mais son costume se révéla par trop encombrant pour une telle entreprise. Aussi, Old Firehand, laissant tomber son fusil, se dirigea, par bonds puissants, vers les deux hommes.

– Arrêtez-vous, Droll ! s'écria-t-il.

Mais sans se préoccuper de cet appel, Tante Droll continuait à courir. Le *Cornel* était sorti du secteur éclairé par le feu et disparut dans l'obscurité de la forêt.

– Nous devons l'avoir, nous devons l'avoir, répondit tout excité, Droll, de sa voix de fausset, et il tira parmi les arbres.

Alors, Old Firehand, tel un cheval parfaitement dressé, ralentit sa course, se retourna et revint lentement auprès du feu, comme si rien ne s'était passé. Les autres formaient des groupes et regardaient en direction de la forêt.

– Vous revenez seul ? demanda le vieil homme du Missouri à Old Firehand.

– Comme vous le voyez ! dit le chasseur en haussant les épaules.

– Pas moyen de le rattraper ?

– Ç'aurait été très facile, si ce maudit *Tramp* et Droll n'avaient pas été entre nous.

– C’est embêtant ! Juste le chef qui nous échappe !

– Écoutez, Blenter, vous devriez être le dernier à en parler !

– Pourquoi donc ?

– Parce que c’est de votre faute !

– De ma faute ? demanda le vieux, étonné. Je ne comprends pas. Je vous crois sur parole, mais ne pourriez-vous pas vous expliquer un peu ?

– C’est très simple. Qui a fouillé le cadavre qui est « ressuscité » ?

– Moi, naturellement.

– Et vous l’avez cru mort ! Comment un *Rafter* et un chasseur aussi expérimenté que vous peut se tromper à ce point ? Et qui lui a vidé ses poches, qui lui a pris ses armes ?

– C’est encore moi.

– Et vous lui avez laissé son couteau !

– Il n’en avait point.

– Si, seulement, il l’avait caché. Ensuite, il s’est glissé derrière le *Cornel*, a coupé les liens qui le garrottaient et lui a donné le couteau.

– Croyez-vous, *Sir* ? demanda le vieux, perplexe.

– Eh bien, demandez-le-lui vous-même ! Il est là, à vos pieds !

Blenter donna un coup de pied au *Tramp* et le contraignit à répondre. Il apprit que tout s’était passé comme Old Firehand l’avait supposé. Il s’en arracha presque les cheveux.

– Ah ! je voudrais me gifler moi-même. Jamais une telle bêtise n'a été commise aux États-Unis ! Je suis seul coupable. Et je parie n'importe quoi qu'il est celui pour qui je l'ai pris.

– Naturellement, sans quoi il aurait attendu qu'on regarde ses jambes. S'il n'avait pas eu les cicatrices, il ne lui serait rien arrivé, car d'après les lois de la savane nous n'aurions pas pu le châtier uniquement à cause du vol, puisque l'ingénieur volé n'est pas présent.

De son côté, Droll, honteux et furieux à la fois, revint auprès du feu. Il avait poursuivi le fuyard dans la forêt, s'était heurté à quelques arbres, s'était arrêté pour écouter et, n'ayant entendu le moindre bruit, il avait rebroussé chemin.

– Voyons, Droll, lui demanda Old Firehand, n'avez-vous pas entendu quand je vous ai appelé ?

– Si, j'ai entendu vos appels, répondit le bonhomme.

– Et alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté ?

– Parce que je voulais rattraper mon type.

– Et vous lui avez couru après dans la forêt ?

– Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Puisqu'il courait devant et non derrière moi.

– Évidemment, dit Old Firehand en riant. Mais pour attraper un homme dans une forêt ; il faut au moins l'entendre. Et pendant que vous couriez, le bruit de ses pas vous échappait.

– Ce n'est pas difficile à comprendre. Alors, j'aurais dû m'arrêter ?

– Oui. Je suis persuadé qu'il n'a fait qu'un bout de chemin dans la forêt, puis s'est caché derrière un arbre, pour se laisser dépasser par vous.

– Comment ? Se laisser dépasser ?

– C'est sûr et certain. C'est pourquoi je vous ai dit de vous arrêter. Nous nous serions couchés dans la forêt, les oreilles collées contre le sol, nous aurions entendu ses pas et déterminé leur direction. Et quand il se serait arrêté, nous l'aurions atteint en rampant, car pour ce qui est de ramper, vous êtes très fort !

– Je le crois volontiers, dit Droll, consolé par cette marque d'estime. Quand j'y réfléchis, il me semble que vous avez raison. J'ai été un peu trop idiot. Mais peut-être pourrais-je me racheter ? Qu'en pensez-vous ?

– Il est peut-être possible de réparer la faute, mais cela ne nous sera pas facile. Nous devrons attendre jusqu'à demain matin et chercher les traces du fuyard. Si nous nous mettons alors à sa poursuite, nous le rattraperons très vraisemblablement.

Old Firehand fit part de cette intention aux *Rafters.* L'homme du Missouri lui répondit alors :

– *Sir,* je vous accompagne ! Nous avons suffisamment de chevaux pour que j'en prenne un. Ce rouquin de *Cornel* est l'homme que je cherche depuis longtemps. Je vais suivre sa trace et mes camarades ne m'en voudront pas si je les abandonne. Je ne perdrai rien, car cela ne fait pas longtemps que nous avons commencé à travailler.

– Très bien, fit Old Firehand. Je vous ferai d'ailleurs tout à l'heure une proposition à tous. Et maintenant, nous devons nous rendre là-haut à la cabane.

– Pourquoi ne restons-nous pas ici jusqu'au matin, *Sir ?*

– Vos biens sont en danger. Il faut s'attendre à tout de la part du *Cornel* et l'idée lui peut facilement venir de visiter votre cabane.

– *Zounds !* Voilà une chose qui ne serait pas de notre goût ! Nous avons là-haut nos instruments de travail, nos armes, de la poudre et des cartouches ! Allons-y rapidement !

– Très bien ! Allez devant nous, Blenter et prenez deux hommes avec vous ! Nous vous suivrons avec les chevaux et les prisonniers. Nous nous éclairerons avec des flambeaux que nous allumerons ici, au feu.

Le chasseur avait deviné juste ; le *Cornel* s'était effectivement caché derrière un arbre. Il s'était laissé dépasser par Droll et avait vu Old Firehand regagner le feu. Comme Droll ne s'était pas dirigé vers la cabane, il lui était facile de s'éloigner en silence. L'idée lui vint de visiter la cabane, où il était déjà allé et, par conséquent, il ne risquait pas de se tromper de chemin. Il pouvait en plus, ce faisant, s'emparer d'une partie des biens des *Rafters ;* ce serait sa façon de se venger. Il accéléra donc le pas dans la mesure où l'obscurité totale le lui permettait.

Arrivé sur la hauteur, il épia d'abord le silence. Il était possible, en effet, qu'un *Rafter* fût resté là. Mais comme le silence était total, il s'approcha de la cabane, s'arrêta pour écouter et chercha, à tâtons, la porte. Il examinait la serrure, lorsque, soudain, il fut empoigné, jeté à terre. Plusieurs hommes étaient agenouillés sur son corps.

– Nous en tenons au moins un et il va payer pour les autres ! dit une voix que le Rouquin reconnut ; il en éprouva un joyeux étonnement.

– Woodward, que diable. Lâchez-moi donc !

Woodward était le nom de son lieutenant qui reconnut la voix de Brinkley, le lâcha, repoussa les autres et s'écria :

– Le *Cornel !* C'est bien lui ! Que fais-tu par ici ? On te croyait prisonnier !

– Je l'étais, en effet, déclara Brinkley tout en se levant, mais je me suis évadé, tout en y laissant mes oreilles. Mais nous en parlerons plus tard. Vous ne pouvez pas faire un peu attention ? Vous avez failli me tuer ! Que faites-vous ici ?

– Nous nous sommes rencontrés ici par hasard. Nous ne sommes que trois et ignorons où sont les autres. Nous avons vu que les *Rafters* étaient restés près du feu et nous avons pensé leur jouer un bon tour en venant par ici.

– Très juste ; j'y ai pensé aussi. Je voulais incendier leur cabane.

– Nous aussi, mais voyons un peu ce qu'il y a par ici. Certains objets pourraient peut-être nous rendre service.

– Oui, mais pour cela il faut s'éclairer et ces salauds-là m'ont tout pris. Quant à découvrir de quoi s'éclairer dans la cabane, nous pouvons y mettre du temps…

– Mais nous, nous n'avons pas été fouillés.

– C'est vrai. Êtes-vous sûrs qu'ils n'ont pas laissé d'arrière-garde ?

– Il n'y a pas un chat. Pour entrer, il n'y a qu'à pousser le verrou de la porte et nous allions le faire lorsque tu es arrivé.

– Eh bien, faites vite, avant que les types aient l'idée de revenir.

Woodward poussa le verrou et les hommes entrèrent. Après avoir tiré la porte sur eux, il s'éclaira et promena son flambeau autour de la pièce. Il y avait là quelques fusils, de la poudre, des haches, des scies, des couteaux, des boîtes de cartouches, de la viande et d'autres réserves. Chaque *Tramp* prit ce qui lui plaisait, et le *Cornel* se pansa les oreilles. Ensuite, ils mirent le feu aux murs de chaume et se précipitèrent dehors. Ils laissèrent la porte ouverte pour créer un courant d'air et écoutèrent. Mais on n'entendait que le crépitement du feu et le murmure des arbres.

– Ils n'arrivent pas, dit Woodward. Que faisons-nous ?

– Sauvons-nous, dit le *Cornel.*

– Par où ? Nous ne connaissons pas la région.

– Demain matin, ils suivront nos traces. Nous ne devons pas en laisser.

– Mais c'est impossible, à moins de marcher sur l'eau.

– C'est ce que nous allons faire. Toute compagnie de *Rafters* possède des canots. Je parie qu'ils sont en bas, près des radeaux.

– Nous ne connaissons pas cet endroit.

– Nous le trouverons. Tenez, voici la glissoire. On va voir si elle ne conduit pas en bas, près de la rivière.

La flamme qui venait de traverser le toit, éclaira toute la clairière. Au bord de la forêt, en direction du fleuve, on remarquait un espace vide parmi les arbres. Les *Tramps* s'y rendirent. Une piste abrupte et étroite descendait, avec une corde grâce à laquelle on pouvait s'attacher et régler sa descente.

Les quatre hommes se laissèrent glisser le long de la piste.

Arrivés au bord du fleuve, ils entendirent de loin un cri retentir. La rumeur s'approchait de la cabane.

– Ils arrivent, dit le *Cornel*. Dépêchons-nous de trouver un canot !

Ils n'eurent pas beaucoup à chercher, car trois embarcations étaient attachées à leurs pieds. C'étaient des canoës indiens pouvant contenir quatre personnes chacun.

– Il faut remorquer ceux qui ne nous servent pas, commanda le Rouquin. Prenons-les, nous les détruirons plus tard, pour éviter d'être suivis.

On lui obéit. Les quatre hommes montèrent dans le premier canoë, saisirent les pagaies qui s'y trouvaient et

s’éloignèrent du bord. *Cornel* était assis à l’arrière et pilotait. Un des hommes donna un coup de pagaie en amont.

– Erreur, s’écria le Rouquin, nous allons en aval.

– Mais nous voulions aller au Kansas, au grand meeting des *Tramps* – répondit l’homme.

– C’est possible, mais Old Firehand finira par l’apprendre en faisant pression sur les prisonniers. Il nous cherchera donc demain en amont. Pour l’induire en erreur, nous devons prendre la direction opposée.

– Cela fait un drôle de détour !

– Pas du tout. Nous irons jusqu’à la prochaine prairie que nous atteindrons au matin. Là, nous coulerons les canots et nous prendrons des chevaux aux premiers Indiens venus. Ensuite, nous nous dirigerons rapidement vers le Nord et nous rattraperons, en un jour, notre petit retard, pendant que les *Rafters* chercheront péniblement nos traces et pour cause.

Les canoës avançaient près du bord, dans l’ombre et les quatre rameurs évitaient les espaces éclairés par la lueur de l’incendie.

Lorsque ce danger fut écarté, le *Cornel* dirigea l’embarcation vers le milieu du fleuve, juste au moment où les *Rafters*, avec les chevaux et les prisonniers atteignaient la cabane qui flambait.

Constatant la perte de leurs biens, les hommes pestèrent et maudirent les incendiaires. Pour les calmer, Old Firehand leur dit :

– Je m’étais bien dit que le *Cornel* accomplirait un acte de ce genre. Malheureusement, nous sommes arrivés trop tard. Mais ne vous laissez pas aller ! Si vous acceptez la proposition que je vais vous faire, vous aurez bientôt largement de quoi compenser vos pertes. Mais nous en parlerons tout à l’heure.

Maintenant voyons avant tout si l'un de ces voyous n'est pas encore dans les parages.

On examina le lieu avec soin. Ensuite Old Firehand s'assit près du feu. Les prisonniers furent mis à l'écart pour ne pas entendre la conversation.

– Avant toute chose, Messieurs, commença le chasseur, donnez-moi votre parole d'honneur de ne rien révéler de ce que je vais vous dire, même si vous n'êtes pas d'accord avec mon projet. Je sais que vous êtes tous des hommes honnêtes et que je peux compter sur votre parole.

La promesse obtenue, Old Firehand reprit :

– Est-ce que quelqu'un d'entre vous connaît dans les montagnes la grande chute d'eau qui s'appelle « Lac d'Argent » ?

– Oui, je la connais, répondit une voix, celle de Tante Droll. Le nom est connu à chacun de nous, mais, à en juger du silence de ces Messieurs, personne n'y a encore été.

– *Well !* Je sais que là-haut se trouvent des mines d'une richesse extraordinaire. J'y vais maintenant avec un ingénieur des mines pour voir la chose de plus près, et pour décider si les mines doivent être exploitées en grand et si les chutes d'eau pourront nous fournir la force nécessaire à l'exploitation. Évidemment, cette entreprise n'est pas sans danger et c'est pour cette raison que j'ai besoin de *Westmen* sûrs et expérimentés pour m'y accompagner. Donc, je vous propose de laisser pour l'instant votre travail et de venir avec moi voir le lac, Messieurs. Je vous paierai bien.

– Magnifique ! s'écria le vieil homme du Missouri, transporté d'enthousiasme. Je voudrais en être, mais je ne peux pas, je ne dois pas, car il faut que j'aie le *Cornel.*

– Moi aussi, dit Droll. Je ne demanderais pas mieux que d'être des vôtres, non pas à cause du salaire, mais à cause de

l'aventure et parce que c'est pour moi un honneur que de chevaucher aux côtés d'Old Firehand. Mais je ne peux pas, car il ne faut pas que je perde la trace du *Cornel*, le rouquin.

– C'est peut-être justement en m'accompagnant que vous aurez satisfaction, répondit Old Firehand, dont un sourire plissa les lèvres. En venant ici, j'ai interrogé, en cours de route, l'un des *Tramps* prisonniers, le plus jeune qui m'a dit regretter être avec les *Tramps*, il ne les suivit que pour son frère qui vient d'être tué. Il m'a donné aussi des précisions sur les projets du *Cornel*. Dois-je le conduire ici ?

Les autres consentirent et Old Firehand se leva pour aller chercher le *Tramp*. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, de forte stature et au regard intelligent. Old Firehand le délivra de ses liens et lui offrit une place.

– Eh bien, lui dit Old Firehand, si tu me promets sur l'honneur de te conduire désormais en honnête homme, je te libère dès cet instant. Comment t'appelles-tu ?

– Nolley, *Sir*, répondit le jeune homme, tendant une main hésitante à Old Firehand. Vous m'aurez sauvé la vie, si vous exaucez deux de mes désirs.

– Deux de tes désirs ? Parle !

– Pardonnez-moi, la mauvaise compagnie dans laquelle vous m'avez trouvé et permettez-moi d'enterrer mon frère demain matin. Je lui dois ça.

– Ce que tu souhaites montre que je ne me suis pas trompé sur toi. Il sera fait comme tu veux. À partir de maintenant, tu es un homme libre. Mais réponds à quelques questions. Tu as parlé des intentions du *Cornel*. Les connais-tu ?

– Oui. Il les avait longtemps tenues secrètes, mais hier, il nous en a fait part. Il ira d'abord au grand meeting des *Tramps* qui aura bientôt lieu.

– *Heigh-day !* s'écria Droll. Ainsi, je n'ai pas été mal informé. On m'avait dit que des centaines de ces vagabonds se rencontraient quelque part derrière Harper pour discuter de certains mauvais coups à entreprendre. Connais-tu le lieu de rendez-vous ?

– Oui, répondit Nolley. Il se trouve en effet derrière Harper et se nomme Osage Nook.

– Je n'ai jamais entendu parler de ce Nook-là. Étrange ! Je voulais justement aller à ce meeting pour y découvrir celui que je cherche et je n'avais pas la moindre idée qu'il voyageait avec moi. J'aurais pu l'arrêter sur le bateau. Ainsi, le *Cornel* veut aller à Osage Nook. Eh bien, nous le suivrons à cheval, n'est-ce pas, monsieur Blenter ?

– Oui, acquiesça le vieux. Dans ce cas-là, nous devrons naturellement renoncer à avoir M. Firehand avec nous.

– Pas le moins du monde, dit le chasseur. Mon prochain objectif se trouve dans le voisinage, à Butlers Farm, qui appartient au beau-frère de l'ingénieur. Il m'attend là. Le *Cornel* a encore d'autres projets ?

– Bien sûr, répondit l'ex-*Tramp*. Il veut aller ensuite à Eagle Tail, surprendre les employés et les ouvriers des chemins de fer et leur prendre la caisse.

– C'est bon à savoir. Si nous ne le trouvons plus au meeting, nous le piquerons sûrement à Eagle Tail.

– Et sinon, enchaîna Nolley, vous pourrez toujours le trouver plus tard au Lac d'Argent.

Ces paroles provoquèrent une stupéfaction générale. Old Firehand, très impressionné, demanda aussitôt :

– Au Lac d'Argent ? Que sait le *Cornel* de cet endroit ? Que veut-il faire là-bas ?

– Déterrer un trésor.

– Un trésor ?

– Oui, il paraît que des peuples qui ont vécu il y a très longtemps, y ont enterré des trésors fabuleux. Le *Cornel* possède un plan précis des lieux.

– As-tu vu ce plan ?

– Non ; il ne le montre à personne.

– Mais nous l'avons fouillé et nous lui avons tout pris. Or, nous n'avons trouvé aucun plan sur lui.

– Brinkley l'a bien caché. Je crois même qu'il ne le porte pas sur lui. D'après ce qu'il a laissé entendre, il l'aurait enterré quelque part.

L'ex-*Tramp* ayant accaparé l'attention de tous, personne ne remarqua l'excitation que suscitèrent ses dernières paroles chez Droll et Fred. Droll fixa des yeux écarquillés sur le jeune homme et Fred s'écria aussitôt que l'autre eut terminé :

– C'est bien le *Cornel !* Ce plan avait appartenu à mon père !

Tous les regards se portèrent sur le jeune garçon. On l'assaillit de questions, mais Droll y coupa court en déclarant :

– Ne parlons pas de cela, maintenant, Messieurs. Vous connaîtrez les faits plus tard. L'essentiel, c'est que je suis dès maintenant en mesure de dire : Fred et moi, nous sommes à l'entière disposition d'Old Firehand.

– Et moi aussi, ajouta le vieil homme du Missouri. Nous sommes au milieu d'un fouillis de choses mystérieuses et je me demande comment nous allons débrouiller tout ça. Vous venez tous avec nous, camarades ?

– Oui, oui, naturellement, criaient les *Rafters*, à l'exception d'un seul, Tom le Noir qui voulait rester pour rebâtir la cabane. Nolley, l'*ex-Tramp* lui offrit son aide.

– *Well !* dit Old Firehand, pour conclure ; nous n'avons pas à nous préoccuper du chemin que va suivre le *Cornel ;* car nous savons où il doit aller. Nous le pourchasserons à travers monts et vallées et, s'il le faut, jusqu'au bord du Lac d'Argent. Une vie mouvementée nous attend. Soyons bons camarades, Messieurs !

V

PROUESSE D'INDIEN

Sous le soleil brûlant de midi, la *Rolling Prairie* ressemblait à un véritable désert. Il n'y avait là, à perte de vue, que deux êtres vivants : un cavalier barbu et assez étrangement vêtu et son cheval. Soudain, le cheval dressa les oreilles. Devant lui une voix impérieuse dit :

– Halte, ou je tire. Qui êtes-vous, *Sir ?*

Le cavalier regarda dans tous les sens, mais ne vit personne. Il leva ensuite ses yeux au ciel, mais la voix reprit, rieuse :

– Quelle idée ! Je ne suis pas dans la lune, moi, mais sur notre bonne vieille terre. Et maintenant dites-moi d'où vous venez !

Le cavalier, d'un geste las, indiqua la plaine qui s'étendait derrière lui :

– De là-bas.

– Je m'en doute, *Old Boy* ! Et où allez-vous ?

– Par là, répondit le cavalier en montrant l'espace devant lui.

– Vous êtes un drôle de coco, dit en riant la voix. Dites-vous bien que sur cette vieille prairie l'usage veut que l'on réponde avec précision aux questions qu'on vous pose ! Alors, d'où venez-vous ?

– Du château de Castlepool, répondit l'étranger sur un ton d'écolier intimidé par la sévérité du maître.

– Connais pas. Où se trouve cet endroit ?

– Sur la carte d'Écosse, répondit le cavalier.

– Que Dieu vous bénisse ! Je n'ai rien à voir avec l'Écosse. Et où allez-vous comme ça ?

– À Calcutta.

– Connais pas davantage. Où est-ce ?

– Aux Indes Orientales.

– *Lack-a-day !* Ainsi, par cet après-midi ensoleillé vous voulez aller de l'Écosse aux Indes en passant par les États-Unis ?

– Pas en une journée.

– Heureusement ! Êtes-vous un *Englishman ?*

– *Yes.*

– De quelle classe ?

– De celle des *Lords.*

– Ah ! Un *Lord* avec une boîte à chapeaux sur la tête ! Il faut qu'on voie ça de plus près. Venez, *Uncle*, il ne mord pas et j'ai envie de croire à ce qu'il dit.

Deux hommes parurent sur le sommet d'une colline, un grand et un petit. Ils s'étaient cachés dans l'herbe. Le petit qui semblait être le porte-parole des deux, car son compagnon n'avait pas encore dit un mot, reprit :

– Restez tranquille, *Sir*, sinon nous tirons. Nous n'avons pas encore fini.

– Voulez-vous parier ? demanda l’Anglais, dont le visage devint soudain très animé.

– Parier quoi ?

– Dix dollars, cinquante dollars, cent dollars, comme vous voulez.

– Et l’objet du pari ?

– Que je vous abattrai avant que vous m’abattiez.

– Ce pari, vous le perdrez.

– Croyez-vous ? *Well*, mettons cent dollars !

Le cavalier plongea la main dans une sacoche et en sortit quelques billets de banque. Sur la colline, les deux hommes se regardèrent, stupéfaits.

– *Sir*, lança le petit, il me semble que vous traînez une sacoche pleine de billets dans cette prairie !

– Pourrais-je parier, si je n’avais pas d’argent sur moi ? Alors ? Cent dollars ? Ou davantage ?

– Nous n’avons pas d’argent.

– Cela ne fait rien. Je vous en avance, jusqu’à ce que vous puissiez me payer.

L’homme dit cette phrase avec un tel sérieux que le grand, frappé de stupeur, en eut la respiration coupée, tandis que le petit s’écria :

– Nous avancer... jusqu’à ce que nous puissions payer. Vous êtes donc sûr de gagner ?

– Oui.

– Mais voyons, *Sir*, pour gagner votre pari, il faudra que vous nous tuiez avant que nous vous tuions. Et lorsque nous serons morts, nous ne pourrons plus vous payer !

– Cela ne fait rien. J'aurais parié de toute façon et j'ai tant d'argent que je n'ai pas besoin du vôtre.

– *Uncle*, dit le petit homme au grand. Cet homme-là est vraiment un *Lord* de la vieille Angleterre. Le geste avec lequel il a frappé sur sa bourse complète le tableau. Nous devons descendre pour le regarder de plus près.

Il dévala la pente, suivi de son compagnon, raide comme s'il avait avalé un sabre. Arrivé en bas, le petit dit à l'Anglais :

– Rangez votre argent, il n'y aura pas de pari. Et écoutez mon conseil : ne montrez jamais à personne cette sacoche. Vous pourrez le regretter, cela pourrait même vous coûter la vie.

– *Well*, dit le cavalier. Merci pour ce bon conseil. Mais maintenant permettez-moi de vous poser à mon tour quelques questions. Je voudrais savoir à qui j'ai affaire. Comment vous appelez-vous et qui êtes-vous ?

– Vous êtes étranger, c'est pourquoi vous posez ces questions. Nous sommes connus du Mississippi jusqu'à Frisco comme d'honorables chasseurs.

– Et vos noms ?

– Nos vrais noms ne vous diront rien. On m'appelle Humply-Bill, car je suis malheureusement bossu et mon camarade est désigné sous le nom de Gunstick-Uncle, car il se tient raide, comme s'il avait avalé une canne. Bon, et maintenant que vous nous connaissez, vous allez nous dire la vérité, sans faire de stupides plaisanteries. Que faites-vous dans la prairie ? Votre vie est ici...

– *Pshaw !* dit le *Lord* en l'interrompant. Ce que je veux ? Connaître la prairie et les Montagnes Rocheuses et me rendre

ensuite à Frisco. J'ai été partout dans le monde, sauf aux États-Unis.

– À propos, n'avez-vous rien à manger ? Mon estomac commence à crier famine. Demain, je tuerai du gibier et vous le rendrai.

– Demain ? Êtes-vous sûr que nous serons encore ensemble demain ?

– Demain et après-demain et bien longtemps après. Voulez-vous parier ? Je parie dix dollars et même davantage si vous voulez.

Castlepool porta la main sur sa sacoche.

– Laissez vos sous, dit Humply-Bill, nous ne parions pas.

– Dans ce cas-là, asseyez-vous près de moi. Je vais vous expliquer.

Ils s'assirent en face de l'Anglais qui les dévisagea de la tête aux pieds.

– J'ai remonté l'Arkansas jusqu'à Mulvane, où j'aurais voulu embaucher un ou deux guides, mais je n'en ai trouvé aucun à ma convenance. Aussi, ai-je continué à cheval, me disant que c'est dans la prairie que je trouverai un vrai homme de la prairie. Je vous ai rencontrés, vous me plaisez, voulez-vous m'accompagner jusqu'à Frisco ?

– Vous dites cela, comme si Frisco était à une journée de cheval.

– Que ce soit un jour ou un an, cela m'est indifférent.

– Bon. Mais avez-vous une idée des aventures qui nous attendent en cours de route ?

– J'espère en vivre pas mal.

– Ne souhaitez pas d'en avoir beaucoup, sans cela, nous ne pourrons pas vous accompagner. Nous ne sommes pas aussi riches que vous semblez l'être. Nous vivons de chasse et ne pouvons pas servir de guides pendant des mois.

– Mais je vous paierai !

– Ah bon ! C'est autre chose. Eh bien, parlons-en !

– Êtes-vous bon tireur ?

Le bossu jeta sur le *Lord* un regard de commisération et répondit :

– Si un *Prairieman* est bon tireur ? Autant demander si un ours peut dévorer. Cela va de soi.

– Mais je voudrais faire un essai. Pouvez-vous descendre les aigles qui planent là-haut ?

Humply-Bill évalua la distance à laquelle se trouvaient les deux oiseaux et répondit :

– Pourquoi pas ?

– Eh bien, tirez !

Le petit homme se leva, mit l'oiseau en joue et appuya sur la gâchette. On vit que l'aigle était atteint ; il se mit à battre de l'aile et essaya vainement de se maintenir en équilibre. Il descendit de plus en plus vite, ses ailes se fermèrent et finit par s'écraser au sol.

– Eh bien ? demanda le chasseur.

– Pas mal, répondit l'Anglais.

– Comment pas mal ? Vous rendez-vous compte de la hauteur à laquelle volait l'oiseau ? Je l'ai atteint au milieu du corps, car il était mort alors qu'il était encore en l'air. N'importe quel connaisseur appelle ça un coup de maître !

– À vous, dit le *Lord*, sans daigner répondre aux reproches de son interlocuteur.

Gunstick-Uncle se leva, s'appuya du bras gauche sur son *rifle*, leva son bras droit, comme un acteur, dirigea son regard vers le ciel, sur le second aigle et dit sur un ton solennel :

L'aigle qui plane dans les airs
Contemple, pensif, le désert,
Songe nostalgique, à son nid si doux,
Mais moi, je l'abats d'un seul coup.

En disant ces mots, il prit une attitude qui, par sa raideur rappela celle d'un automate. Jusque-là, il n'avait encore rien dit ; ce magnifique « poème » devait donc faire d'autant plus d'effet. C'est tout au moins ce qu'il pensait, car, après avoir baissé le bras, il se tourna vers le *Lord* dans une sorte d'attente orgueilleuse. L'Anglais avait repris son visage inexpressif, une grimace le déforma, comme s'il ne savait pas s'il fallait rire ou pleurer.

– Avez-vous entendu, *Sir ?* demanda le bossu. Oui, Gunstick-Uncle est exceptionnel. Il a été acteur, il est toujours poète, il parle peu, mais quand il ouvre la bouche il s'exprime dans le langage des anges, c'est-à-dire en vers.

– *Well*, dit l'Anglais ; qu'il s'exprime en vers ou en javanais, c'est son affaire. Mais sait-il tirer ?

Le poète ramena ses lèvres jusqu'à son oreille droite et lança son bras en l'air, ce qui devait être un signe de mépris. Puis, il leva son *rifle*, visa, appuya sur la gâchette – le tout en un instant – et baissa l'arme. L'oiseau atteint, tombait.

Gunstick-Uncle se remit en position, levant cette fois les deux bras :

L'aigle est mort, c'est regrettable
Mais le coup fut formidable

Je vais à la gloire renoncer…

– Et cesse donc de déclamer… dit l'Anglais en l'interrompant. Pourquoi ces rimes au bout de ces vers de mirliton et ces criailleries ? Je voulais savoir si vous étiez bons tireurs. *Well*, tout va bien. Maintenant, asseyez-vous et continuons à discuter. Ainsi, vous venez avec moi et je vous paie le voyage. D'accord ?

Les deux autres se regardèrent, approuvèrent du chef et répondirent « oui ».

– *Well !* Et combien demandez-vous ?

– Cette question, *Sir*, nous embarrasse beaucoup. En réalité on ne peut pas la poser à des guides comme nous. Nous allons avec vous par camaraderie, nous sommes avec vous pour la vie et pour la mort. Est-ce là un service que l'on peut rémunérer ?

– *All right !* Vous avez votre fierté. Il ne peut donc être question que d'une rémunération honorifique à laquelle j'ajouterai, si vous me donnez satisfaction, des primes. Je suis venu pour chercher l'aventure, pour voir des chasseurs célèbres. Je vous fais donc la proposition suivante : pour chaque aventure vécue, je paie cinquante dollars.

– *Sir*, répondit Humply-Bill en riant, dans ce cas-là, nous allons nous enrichir, car ce ne sont pas les aventures qui manquent ici. On peut certes en vivre, mais on ne peut pas toujours y survivre.

– Mais je tiens à les connaître. Je veux aussi rencontrer de célèbres chasseurs dont j'ai si souvent entendu parler, comme Old Shatterhand, Old Firehand et Winnetou. Je vous paie, pour chacun d'eux, si nous les rencontrons, cent dollars.

– *By Jove !* Vous avez donc tant d'argent sur vous !

– J'ai ce dont j'ai besoin pour la route. Vous serez payés à Frisco par mon banquier. Êtes-vous satisfaits ?

– Oui ! Topons-la !

Ils se serrèrent la main.

– *Behold*, Uncle, regarde donc nos chevaux, s'écria Humply-Bill. Ils bougent les oreilles et les naseaux. Il doit se passer du louche dans les parages. La *Rolling Prairie* est pleine de dangers. Je vais monter sur la colline !

– Je vais avec vous, dit le *Lord*.

– Restez, *Sir !* Vous pourriez tout gâcher.

– *Pshaw !* Je ne gâcherai rien.

Lorsqu'ils furent presque arrivés au sommet, ils se couchèrent par terre et continuèrent en rampant avec précaution. L'herbe les recouvrait entièrement et ils levaient la tête juste pour voir.

– Hum ! Pour un débutant, vous ne vous y prenez pas si mal que ça, dit Humply-Bill. Mais voyez-vous l'homme sur la colline, là-bas, tout droit devant nous ?

– *Yes !* Un Indien, n'est-ce pas ?

– Oui, un Peau-Rouge. Si j'avais... *Sir*, allez chercher vos jumelles pour voir son visage.

Castlepool obéit.

À peine Humply-Bill eut-il porté ses jumelles à ses yeux qu'il s'écria, mettant ses mains devant la bouche :

– *Menaka tanka, Menaka tanka !* Mon frère peut venir voir son ami blanc !

L'Indien se retourna, reconnut le bossu et descendit immédiatement la colline.

– Vous pourrez bientôt marquer cinquante dollars à notre actif dit Humply-Bill à l'Anglais, tout en se baissant à nouveau.

– Il y aura une aventure ?

– Très vraisemblablement, car le chef semblait avoir aperçu des ennemis.

– C'est un chef ?

– Oui, le chef des *Osages*. L'oncle et moi, nous avons fumé avec lui le calumet de la paix et nous nous sommes engagés à l'aider.

– *Well*, dans ce cas, je souhaite qu'il attende non pas un, mais plusieurs ennemis.

– Ne parlez pas de malheur. Des souhaits de cette sorte sont dangereux, car ils sont trop facilement satisfaits. Venez avec moi ! L'oncle sera content et étonné d'apprendre que le chef se trouve par ici.

– Comment appelez-vous ce Peau-Rouge ?

– En langage osage il s'appelle Menaka tanka, c'est-à-dire Bon Soleil. C'est un combattant courageux et expérimenté et, de plus, ce n'est pas à proprement parler un ennemi bien que les *Osages* appartiennent aux peuplades sioux.

En bas, ils trouvèrent l'Uncle dans une attitude raide et théâtrale. Il avait tout entendu et voulait dignement saluer son ami Rouge. Celui-ci déclara d'emblée :

– Menaka tanka a reconnu la voix et la taille de son ami et frère blanc et se réjouit de le saluer.

– Nous sommes très contents et fiers nous aussi, répondit Humply-Bill.

L'Uncle étendit les deux mains au-dessus de la tête du Peau-Rouge, en un geste de bénédiction et s'écria :

Béni soit, béni soit
Dix mille fois, cent mille fois,
Le grand chef que voici.
Il prend place parmi ses amis
Et consomme en grand glouton
Ce gigot de mouton !

Ce disant, l'Uncle désigna de sa main l'endroit où dans l'herbe, se trouvaient les restes de gigot abandonné par le *Lord*, c'est-à-dire l'os avec quelques morceaux de viande trop durs pour être entamés par le couteau.

– Silence, Uncle, commanda Humply-Bill. Ce n'est pas le moment de dire des vers. Ne vois-tu pas dans quel état se trouve le grand chef ?

En effet, l'Indien avait les mains écorchées. Il avait été vraisemblablement attaché et avait défait ses liens pour s'enfuir.

Le bossu montrant Castlepool, dit à l'*Osage :*

– Ce Visage Pâle est notre compagnon de route. Je te le recommande, à toi et à ta tribu.

– Menaka Tanka est ami des braves, dit le Peau-Rouge en inclinant la tête. Mais les voleurs, assassins et détrousseurs de cadavres périront par le *tomahawk !*

– As-tu déjà rencontré de ces méchants ? demanda Humply-Bill.

– Oui. Mes frères peuvent préparer leurs armes car les hommes qui poursuivent le chef peuvent arriver d'un moment à l'autre, même s'ils ne sont pas encore visibles. Ils sont à cheval, tandis que Menaka tanka courir. Mais les jambes du Bon Soleil rapides comme le cerf qu'aucun cheval ne peut rattraper. Menaka tanka faire de nombreux détours, souvent rebroussé chemin, car ennemis voulaient le tuer.

– Sont-ils nombreux ?

– Plusieurs centaines que les Visages Pâles appellent *Tramps*.

– Des *Tramps ?* Que font-ils dans cette contrée perdue ? Où se trouvent-ils ?

– Dans cette partie de la forêt qu'on appelle Osage Nook, mais que nous appellerons le Coin du Meurtre, car notre chef a été assassiné traîtreusement avec ses combattants les plus courageux. Chaque année, après la treizième pleine lune, des guerriers de notre tribu vont là pour exécuter une danse sacrée sur la tombe des héros. Cette année, Menaka tanka et douze combattants ont quitté leurs vertes prairies pour se rendre à Osage Nook. Nous sommes arrivés avant-hier et nous avons dressé les tentes sur les tombes. La fête devait avoir lieu aujourd'hui. Nous avons placé deux sentinelles, mais les Blancs ont réussi à nous surprendre avec une soudaineté telle que nous n'avons pas eu le temps de résister. Ils étaient plusieurs centaines. Nous en avons tué quelques-uns, mais huit des nôtres sont morts. Menaka tanka et les quatre autres combattants prisonniers et attachés. Nous devions être brûlés vifs ce soir. Les assaillants ont séparé le chef de ses guerriers pour les empêcher de communiquer. Le chef fut attaché à un arbre et une sentinelle blanche le surveillait. Mais les liens qui l'attachaient n'étaient pas assez serrés et Menaka Tanka les déchira et s'enfuit.

– Et tes quatre compagnons ? demanda Bill.

– Ils sont encore là-bas. Crois-tu que Menaka Tanka aurait dû essayer de les délivrer ? Il n'aurait pas pu, et il aurait été tué avec eux. C'est pourquoi il décidé de se rendre à la ferme de Butler, car le propriétaire est un ami, pour y chercher du renfort.

– C'est presque impossible, dit Humply-Bill en secouant la tête. Osage Nook est à six heures de cheval de la ferme de Butler. Et si le cheval est mauvais, on met plus longtemps. Comment veux-tu y arriver avant le soir, car tes camarades doivent mourir ce soir ?

– Les pieds de Bon Soleil sont aussi rapides que ceux d'un cheval, dit fièrement le chef. Comme je suis parti, ils sont partis à ma recherche. Le renfort arrivera donc à temps.

– Il arrivera ou il n'arrivera pas... Heureusement que tu nous as trouvés, car tu n'as plus besoin de courir jusqu'à la ferme de Butler. Nous irons avec toi délivrer tes compagnons.

– Mon frère blanc le ferait ? demanda joyeusement l'Indien.

– Bien sûr ! Pourquoi pas ? Les *Osages* sont nos amis et les *Tramps* les ennemis de tout honnête homme.

– Mais ils sont nombreux et nous n'avons que huit bras et huit mains.

– *Pshaw*. Quatre têtes intelligentes peuvent approcher une horde de *Tramps* pour en sortir quelques prisonniers. Qu'en dis-tu, vieil Uncle ?

L'homme au cou raide étendit les deux bras, ferma les yeux et s'écria :

Je vais avec bonheur
Au camp où nul ne bouge
Délivrer sans peur
Les courageux Peaux-Rouges.

– Très bien. Et vous, *Sir ?*

L'Anglais avait sorti son calepin pour noter le nom du chef indien. Il le remit dans sa poche et déclara :

– Naturellement. Je suis des vôtres. Il y a aventure sous roche.

– Oui, mais dangereuse, *Sir !*

– Tant mieux. Dans ce cas-là, je paie dix dollars de plus, Soit soixante au total. Mais si nous voulons y aller à cheval, il en faut un pour Bon Soleil.

– Hum, bien sûr, répondit le bossu, tout en examinant le chef d'un œil scrutateur. Et où voulez-vous le prendre, *Sir ?*

– À ses poursuivants qui ne doivent pas être loin.

– Très juste ! Vous promettez, *Sir*, et je pense que nous pourrons faire du bon travail ensemble. Il serait souhaitable que notre frère rouge possède une arme.

– Je lui cède un de mes fusils. Voilà ! Et maintenant ; nous n'avons plus de temps à perdre, disposons-nous de manière à encercler les poursuivants de tous les côtés, dès leur arrivée.

Sur le visage du bossu se lisait un profond étonnement. Il dévisagea l'Anglais d'un regard interrogateur.

– Vous parlez, *Sir*, comme un vieux chasseur chevronné. Et, à votre avis, comment devrions-nous nous y prendre ?

– C'est très simple. L'un de nous restera sur la colline où nous étions tout à l'heure tous les deux. Les trois autres occuperont, en arc de cercle, les trois collines les plus proches. Ainsi, quand nos gaillards arriveront, ils seront entourés de tous les côtés. On les aura facilement, car nous serons couverts, tandis qu'ils ne verront que la fumée de nos coups de fusil.

– Vous parlez comme un livre, *Sir*. Dites-nous franchement, est-ce vraiment la première fois que vous vous trouvez dans la prairie ?

– Oui. Mais j'avais, auparavant, visité des endroits où la prudence ne s'imposait pas moins qu'ici.

– *Well*, je vois que nous n'aurons pas beaucoup d'ennuis avec vous et cela me fait plaisir. J'avoue que j'allais faire la même proposition. Es-tu d'accord, vieil Uncle ?

L'interpellé fit un geste théâtral et répondit :

– Oui, ils seront encerclés,
Et ensuite fusillés…

– Dans ce cas-là, je reste ici, pour leur parler, dès leur arrivée. Le *Lord* ira à droite, toi à gauche et le chef sur la colline d'en face. De cette façon, ils seront pris par nos feux croisés. Je leur parlerai suffisamment haut pour que vous compreniez ce que je dis. Vous saurez ainsi ce que nous devons faire. Si j'en abats un sur le tas, cela veut dire que vous devez tirer sur les autres et personne ne doit échapper. Pensez qu'ils ont tué huit *Osages* qui ne leur avaient rien fait. Mais épargnons leurs chevaux ! Nous en avons besoin. Et maintenant, en avant, Messieurs ! Je pense que nous ne devons plus perdre de temps.

Humply-Bill monta sur la colline la plus proche et se coucha dans l'herbe à l'endroit même où, tout à l'heure, il avait, avec l'Anglais observé l'Indien. Les trois autres disparurent des deux côtés de la vallée. Les chevaux restaient sur place. Castlepool avait prit ses jumelles.

Un quart d'heure se passa. Soudain, du côté de la colline occupée par l'Anglais, retentit un cri sonore :

– Attention, ils approchent !

– Doucement, dit le bossu, un peu moins haut.

– *Pshaw !* Ils ne peuvent pas entendre, ils sont encore à une lieue de distance.

– Où ?

– À l'est. J'ai vu, avec les jumelles, deux gaillards sur le sommet d'une colline, cherchant visiblement le chef indien. Leurs chevaux sont vraisemblablement au pied de la colline.

Au bout d'un certain temps, on entendit un bruit de sabots. Dans la vallée apparurent bientôt deux cavaliers bien armés, les

yeux fixés sur les traces de l'Indien. Ils étaient suivis de près de deux autres puis d'un troisième. Il y avait donc cinq poursuivants. Lorsqu'ils furent au milieu de la vallée, Bill les interpella en ces termes :

– Stop, Messieurs ! N'essayez pas de continuer, sinon, vous entendrez mon fusil !

Ils s'arrêtèrent, ébahis, et regardèrent vers le haut, sans apercevoir personne, car le bossu était caché par l'herbe haute. Ils obéirent néanmoins à son ordre et le premier cavalier répondit :

– Diable ! Qui est-ce qui se cache là-bas ? Montrez-vous donc et dites-nous de quel droit vous nous arrêtez ?

– Du droit que possède tout chasseur de rencontrer les étrangers.

– Nous aussi, nous sommes chasseurs. Si vous êtes un honnête garçon, montrez-vous.

Les cinq *Tramps* avaient saisi leurs armes. Malgré leur aspect peu engageant, le bossu se leva.

– Me voici, dit-il simplement.

Et il braqua sur les *Tramps* un regard dur et vigilant.

– *Zounds* ! s'écria l'un d'eux. Humply-Bill ma parole !

– C'est le nom qu'on m'a donné.

– Dans ce cas-là, Gunstick-Uncle ne doit pas être loin.

– Vous nous connaissez donc ?

– Je pense bien ! J'avais deux mots à vous dire...

– Mais je ne vous connais pas, moi...

– C’est possible, car vous m’avez vu de loin. *Boys*, ce gars-là nous encombre. Je crois même qu’il trempe avec les Rouges. Descendons-le !

Ce disant, le *Tramp* mit le bossu en joue et appuya sur la gâchette. Bill s’abattit sur l’herbe, comme s’il avait été touché.

– *Heigh-day*, bien visé, s’écria l’homme. Il n’y a plus que Gun…

Il ne put achever sa phrase. Bill qui s’était volontairement couché pour ne pas être atteint, fit feu en même temps que ses trois autres compagnons. Les cinq *Tramps* tombèrent de leurs chevaux et les quatre vainqueurs dévalèrent les collines pour les empêcher de fuir. Les *Tramps* furent fouillés.

– Pas mal, dit Bill. Pas un coup manqué. Ils sont tous morts.

– Allons-nous au devant des *Tramps ?* demanda l’Anglais.

– Naturellement.

– Et les cadavres ?

– Laissons-les ! Voulez-vous peut-être organiser des funérailles nationales à ces types-là ? Que les vautours et les corbeaux se chargent de les enterrer.

Dur langage, mais le *Far-West* a ses lois.

Ils se mirent en route en se dirigeant d’abord vers le nord puis vers l’est. L’Indien servait de guide. Ils chevauchèrent tout l’après-midi dans la *Rolling-Prairie*. Au crépuscule, ils aperçurent une bande sombre et l’*Osage* dit :

– Voici la forêt ; de l’autre côté, elle fait une courbe pour former ce que nous appelons le Coin du Meurtre, car c’est là que se trouvent les tombeaux de nos morts. Une fois que nous au-

rons atteint la forêt, nous devrons encore marcher un quart d'heure pour parvenir au camp des *Tramps*.

Bill arrêta son cheval, descendit et s'assit dans l'herbe, sans prononcer un mot. L'Uncle et l'Indien suivirent cet exemple.

L'Anglais, à son tour, descendit de cheval, mais dit :

– Je crois que nous n'avons pas de temps à perdre. Pouvons-nous délivrer les *Osages*, si nous restons ici les bras croisés ?

– La question est mal posée, *Sir*, répondit le bossu. Croyez-vous que les *Tramps* restent, sans bouger, dans leur camp ?

– Certes non.

– Évidemment. Ils doivent manger, donc chasser. Ils se répandent dans la forêt. Or, celle-ci, à l'endroit où nous voulons y pénétrer, peut être traversée en un quart d'heure ; nous risquons donc fort d'être vus, c'est pourquoi nous devons attendre ici la tombée de la nuit. À ce moment-là, tous les *Tramps* seront rentrés au camp et nous pourrons pénétrer dans la forêt sans être remarqués. Êtes-vous d'accord ?

– *Well*, acquiesça le *Lord*, s'asseyant à son tour dans l'herbe. Je n'aurais pas cru que j'étais si bête.

Le soleil disparaissait, l'ombre enveloppait les collines et bientôt tout le paysage. Le ciel était noir ; pas une étoile ne brillait.

Les quatre hommes reprirent leur marche. Par précaution, ils attachèrent leurs chevaux aux piquets que chaque *Westman* a toujours sur lui et s'approchèrent de la forêt en file indienne.

Le Peau-Rouge marchait devant. Son pas était imperceptible à l'oreille. On n'entendait tout autour que le vent qui agitait les cimes des arbres.

Soudain, le chef s'arrêta.

– Frères blancs, dressez l'oreille, déclara-t-il. Bon Soleil entend les *Tramps*.

Tous écoutèrent. Un bruit de paroles incompréhensibles parvint en effet, à leurs oreilles. Un peu plus loin, ils aperçurent une faible lueur.

– Attendez ici le retour de Menaka Tanka, dit l'*Osage*, disparaissant aussitôt, pour revenir au bout d'une demi-heure. Ses compagnons n'avaient absolument pas remarqué son apparition ; il surgit devant eux, comme s'il sortait des profondeurs de la terre.

– Eh bien ? demanda Bill. Qu'as-tu à nous dire ?

– D'autres *Tramps* sont arrivés, très nombreux.

– *Behold !* Veulent-ils tenir un meeting ici même ? Dans ce cas, gare aux fermiers des contrées avoisinantes ! Les as-tu entendus parler ?

– Plusieurs feux sont allumés et il faisait clair. Les *Tramps* avaient formé un cercle au milieu duquel un visage pâle aux cheveux roux faisait un discours. J'ai remarqué que l'homme était sans oreilles. Pour le reste, je me suis surtout occupé de chercher mes frères rouges et n'ai guère fait attention aux paroles du rouquin.

– Mais encore ? Qu'a-t-il dit ?

– Il a dit que la richesse est du vol, et qu'il faut tout prendre aux riches. Il a dit que l'État ne devait percevoir aucun impôt et qu'il faut reprendre tout l'argent qui est dans ses caisses. Et aussi que les *Tramps* étaient tous des frères et pouvaient devenir riches s'ils l'écoutaient.

– Continue !

– Il a parlé de chemin de fer, de caisse pleine et qu'on devait vider. Mais là, Menaka Tanka n'a plus rien entendu, car il venait de découvrir l'endroit où se trouvaient ses frères rouges.

– Où est-ce ?

– Près d'un petit feu où il n'y a personne. Ils sont attachés à des arbres et un *Tramp* veille près de chacun d'eux.

– Ce n'est donc pas facile de les approcher.

– Non, mais c'est possible, Menaka Tanka aurait pu couper leurs liens, mais il voulait d'abord aller chercher ses frères blancs.

– Ces *Tramps* ne sont pas des *Westmen !* Quelle bêtise que de laisser les prisonniers à l'écart au lieu de les amener au milieu du cercle. Conduis-nous au camp !

Guidés par le chef, les quatre hommes rampaient d'un arbre à l'autre en veillant à rester, autant que possible, dans l'ombre. Ils s'approchèrent rapidement du camp où huit feux étaient maintenant allumés. Le plus petit brûlait près des arbres vers lesquels se dirigeait maintenant le chef. Il s'arrêta quelques minutes et dit aux trois Blancs :

– Maintenant il y a plusieurs Visages pâles près de ce feu, tout à l'heure il n'y avait personne. Voyez-vous mes combattants attachés aux arbres ?

– Oui, dit Humply-Bill en chuchotant.

– Le discours du Rouquin tire à sa fin et les chefs se sont séparés des autres vraisemblablement pour tenir conseil. Si tant de *Tramps* se sont réunis, ce n'est pas pour une vétille. Heureusement qu'il y a quelques fusils près des arbres. Je vais m'approcher pour écouter ce qu'ils disent.

– Si mon frère est sage il fera mieux de s'abstenir, dit le chef indien.

– Pourquoi ? Crois-tu que je me fasse attraper ?

– Non. Bon Soleil sait que son frère est très habile. Mais il pourrait être vu.

– Vu, peut-être, mais sûrement pas arrêté.

– Oui, mon frère a les pieds légers et peut s'enfuir mais alors il sera impossible de délivrer *Osages*.

– Tuer leurs sentinelles et couper leurs liens est l'affaire d'une minute. Après, nous traverserons la forêt et vite en selle ! Aucun *Tramp* ne pourra nous en empêcher. Donc, j'y vais. Si je suis repéré, vous sautez sur les prisonniers. Rien ne peut nous arriver. Voici mon fusil Uncle.

Bill se coucha par terre et se mit à ramper vers le feu. Sa tâche se révéla plus facile qu'il ne l'avait cru. Les *Tramps* parlaient tellement haut qu'il put s'arrêter à mi-chemin et tout entendre.

Les quatre hommes du feu étaient bien des chefs *Tramps*. L'un d'eux, le Rouquin sans oreilles, le *Cornel* Brinkley, arrivé le soir avec quelques-uns de ses rares compagnons échappés aux *Rafters*. Il était en train de parler et Humply-Bill l'entendit dire :

– Je peux donc vous promettre un grand succès, car la caisse principale se trouve là. Êtes-vous d'accord ?

– Oui, oui, répondirent les trois autres.

– Et la ferme de Butler ? Vous en êtes, ou je fais le coup seul ?

– Nous en sommes, naturellement, dit l'un des chefs. Je ne vois pas pourquoi nous devrions laisser filer l'argent dans ta poche. Mais n'y sont-ils pas déjà ?

– Pas encore. Les *Rafters* n'ont pas eu tout de suite des chevaux, et moi, j'en ai eu un fameux le lendemain même. Ainsi, ils ne peuvent pas être encore à la ferme. De toutes façons, Butler est suffisamment riche. Attaquons la ferme, pillons-la et attendons tranquillement l'arrivée des *Rafters* et des types qui les commandent.

– Es-tu sûr qu'ils y vont ?

– Absolument sûr. Old Firehand doit y aller pour rencontrer l'ingénieur qui s'y trouve déjà.

– Quel ingénieur ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Rien. Ça ne vous intéresse pas. Peut-être la raconterai-je un jour, peut-être aurai-je besoin de vous pour autre chose. C'est une très grosse affaire.

– Pourquoi parles-tu par énigmes ? À vrai dire, je n'aimerais pas avoir à faire à Old Firehand.

– Fadaise ! Que veux-tu qu'il fasse ? Nous sommes quatre cents et nous pouvons affronter le diable en personne !

– Oui, c'est juste. Et quand partons-nous ?

– Demain après-midi, de façon à atteindre la ferme dans la soirée. Elle est grande. Il va y avoir un joli feu et nous pourrons nous y chauffer !

Humply-Bill en avait assez entendu. Il revint auprès de ses camarades et leur dit de se mettre au travail pour délivrer les *Osages*. À son avis, chacun devait se poster derrière un prisonnier. Mais le chef l'interrompit.

– Maintenant, ce n'est plus l'affaire des Blancs. Menaka Tanka y va seul et ses frères ne doivent intervenir que si sa ruse est découverte.

L'*Osage* se mit à ramper avec l'agilité d'un serpent.

– Qu'est-ce qu'il veut faire ? demanda l'Anglais à voix basse.

– Un coup de maître, répondit Bill. Fixez bien l'endroit où se trouvent, les prisonniers. Si quelque chose ne va pas, nous y allons au pas de course. Nous n'avons qu'à couper leurs liens et rejoindre nos chevaux.

L'Anglais écarquilla les yeux pour voir le chef indien, mais il n'y parvint pas. Il vit seulement l'un des gardiens s'écrouler, suivi bientôt des trois autres. Leur chute se produisit curieusement de telle façon que leurs têtes tombaient toujours dans l'ombre des arbres. Tout ceci fut accompli dans un silence absolu.

Au bout de quelques instants, l'Anglais vit le chef indien surgir entre lui et Bill.

– C'est fait ? demanda le bossu.

– Oui, répondit le Peau-Rouge.

– Mais tes *Osages* sont encore attachés, dit le Lord.

– Non. Sont seulement restés debout pendant que Menaka Tanka parlait. Son couteau a touché les gardiens au cœur et Menaka Tanka les a scalpés. Le chef est revenu pour s'approcher avec ses frères rouges des chevaux des *Tramps ;* les nôtres sont tout près. Tout a bien marché, nous ne partirons pas sans chevaux.

– Pourquoi vous exposez-vous à ce danger ? demanda Bill.

– Mon frère blanc se tromper ; il n'y a plus de danger. Quand vous nous verrez disparaître près des arbres, vous serez en sécurité. Peu après, vous entendrez un bruit de sabots et les cris des *Tramps*. Après, nous regagnerons l'endroit où nous sommes descendus de cheval. *Howgh !*

Cette dernière interjection voulait dire, dans la bouche de l'Indien que toute discussion était inutile. D'ailleurs, il disparut. Le *Lord* observait les prisonniers. Ils étaient appuyés contre les arbres dans une attitude de raideur extrême, puis, en un clin d'œil, ils disparurent, comme engloutis par la terre.

– *Wonderfull* ! dit tout bas l'Anglais au bossu et avec enthousiasme. Exactement comme dans les romans !

– Hum ! dit le bossu. Vous allez vivre plus d'un roman pendant que vous serez avec nous. D'ailleurs, les lire est plus facile que les vivre.

– Nous partons ?

– Pas encore. Je voudrais voir la tête des types quand l'affaire sera découverte. Attendez encore quelques instants.

Peu de temps après, un cri de terreur s'éleva du côté du camp. Un autre cri lui fit écho. D'autres plus stridents, provenant de gosiers indiens, retentirent aussitôt, suivis de piaffements, de hennissements et d'un remue-ménage indescriptible.

Les *Tramps* se levèrent d'un bond. Chacun d'eux demandait ce qui se passait. Puis, la voix du *Cornel* s'éleva :

– Les *Osages* ont f... le camp ! Nom de Dieu, qui donc...

Brinkley s'arrêta au milieu de la phrase. Tout en parlant, il était allé voir les gardiens ; il en avait saisi un pour le secouer. Il vit alors les yeux révulsés, les crânes ensanglantés et dénudés. Il traîna le second, le troisième ; puis le quatrième gardien près du feu et s'écria, terrorisé :

– Morts ! Tous les quatre sont scalpés ! Et les Peaux-Rouges sont partis !

– Les Indiens, les Indiens ! cria-t-on au même instant du côté des chevaux.

– Aux armes ! Aux chevaux ! hurlait le *Cornel.* Nous sommes attaqués ! On veut nous voler nos chevaux !

Il y eut une indescriptible confusion. Tout était sens dessus dessous, mais aucun ennemi ne fut découvert. C'est bien plus tard, une fois l'agitation calmée, que l'on se rendit compte que seuls, les chevaux des Indiens manquaient. Les *Tramps* organisèrent une battue dans les environs du camp, mais sans succès. On en conclut que les Indiens avaient été délivrés par leurs camarades cachés dans la forêt qui, après avoir poignardé les gardiens, s'étaient emparés des chevaux. Ce qui troubla le plus les *Tramps,* c'était le silence total dans lequel tout ceci s'était accompli. Ils auraient été plus étonnés encore s'ils avaient su que l'action était due à un seul Indien, auteur d'un véritable coup de maître.

Lorsque les chefs se réunirent de nouveau auprès du feu, le *Cornel* déclara :

– Cet incident, sans être particulièrement grave, nous oblige à modifier nos plans. Nous devons nous mettre en route dès demain matin.

– Pourquoi ? demandèrent les autres.

– Parce que les *Osages* connaissent nos projets. Une vraie chance qu'ils ignorent nos intentions concernant Eagle Tail, car nous n'en avons pas parlé ici. Mais ils sont au courant de nos projets sur la ferme de Butler.

– Et tu crois qu'ils vont les révéler ?

– Naturellement.

– Ces *Osages* sont donc amis avec les Butler ?

– Qu'ils le soient ou non, ils vont leur annoncer la chose, pour se venger de nous et pour nous préparer un accueil plutôt chaud.

– Évidemment. Nous avons intérêt à nous presser. Je voudrais seulement savoir où sont les cinq hommes que nous avons envoyés à la poursuite du chef !

– Je n'y comprends rien. S'il s'était enfui dans la forêt, il aurait été très difficile ou impossible de le retrouver. Mais ses traces conduisent loin dans la prairie et il n'avait pas de cheval. Ils l'ont sûrement arrêté.

– Sûrement. Ils ont peut-être été surpris par la nuit ou se sont égarés et ils ont décidé de camper pour nous rejoindre demain matin. Quoi qu'il en soit, nous ne risquons pas de les rater, car ils ont pris notre route.

Là, le *Tramp* se trompait. Le ciel, ou pour mieux dire, les nuages se chargèrent de détruire toutes traces, car la pluie se mit à tomber pendant plusieurs heures et effaça les empreintes des sabots et des pieds.

VI

CHEVAUCHÉE DANS LA NUIT

Bill, l'Uncle et l'Anglais coururent, à travers la forêt et aussi vite que l'obscurité le leur permettait, retrouver leurs chevaux. Les ayant détachés, ils montèrent aussitôt en selle.

Peu après, les cinq Indiens apparurent.

– Les *Tramps* sont sourds et aveugles, déclara Bon Soleil. Beaucoup d'entre eux iront dans les chasses éternelles pour servir les mânes des *Osages*.

– Tu veux te venger ? s'informa Bill.

– N'y a-t-il pas eu aujourd'hui même huit *Osages* assassinés, dont il faut venger la mort ? Nous irons dans les *wigwams* des *Osages* pour chercher de nombreux combattants. Ensuite, nous poursuivrons les Visages Pâles pour les anéantir.

– Dans quelle direction se trouvent actuellement les foyers des *Osages ?*

– À l'ouest.

– Vous devez donc passer par la ferme de Butler ?

– Oui.

– Et combien de temps mets-tu pour aller de là jusqu'aux tiens ?

– Les premiers foyers sont à une demi-journée, si les chevaux sont bons.

– Très bien. Nous devrons nous presser en effet, pour sauver la ferme de Butler.

– Que dit mon frère ? Butler est un ami des *Osages*. Un malheur le menace-t-il ?

– Oui. Mais n'en parlons plus maintenant. Avant tout, il nous faut nous éloigner pour ne plus être à la portée des *Tramps*. Ils veulent attaquer la ferme demain matin et nous devons y aller pour avertir le propriétaire.

– Mes frères rouges conduiront les chevaux libres afin que mes frères blancs puissent me suivre plus facilement.

Ils se mirent aussitôt en route, au galop, dans l'obscurité totale.

– Le chef ne peut-il pas se tromper de chemin ? demanda l'Anglais à Bill.

– Impossible. Un Peau-Rouge comme lui a un flair infaillible. Je parie que dans six heures au plus tard, nos chevaux seront devant le portail de la ferme de Butler.

– Comment ? Vous voulez parier ? s'écria l'Anglais, rayonnant de bonheur. Mais c'est parfait ! Donc vous dites : six heures ? Eh bien, moi, je dis le contraire, et je parie cinq ou même dix dollars. Ou voulez-vous mettre davantage ?

– Merci, *Sir*. Parier, c'était une façon de parler. Je vous répète que je ne parie jamais. Gardez votre argent, vous pouvez en avoir besoin. Pensez seulement à ce que vous nous devez déjà pour la journée d'aujourd'hui, à moi et à l'Uncle.

– Cent dix dollars. Cinquante pour les cinq *Tramps* tués et soixante pour les *Osages* délivrés. Quant à l'attaque de la ferme, que nous allons repousser, c'est une nouvelle aventure qui vaut cinquante dollars.

– Que nous repoussions l'attaque, ce n'est pas aussi sûr que vous le pensez. Mais, au fait, que disiez-vous à propos d'Old Firehand, de Winnetou et d'Old Shatterhand ? Combien vous engagez-vous à payer si vous les rencontrez ?

– Cent dollars !

– Eh bien, il est vraisemblable que nous verrons Old Firehand demain ou après-demain. Il viendra à la ferme de Butler.

Le chef indien qui marchait devant avait entendu ses paroles. Il se retourna, sans ralentir la course de son cheval et demanda :

– Old Firehand, le célèbre Visage Pâle viendra-t-il ?

– Oui. C'est *Cornel* le Rouquin qui l'a dit.

– L'homme aux cheveux roux qui a fait ce long discours ? Et d'où le tient-il ? A-t-il vu le grand chasseur ou lui a-t-il parlé ?

Bill raconta en peu de mots ce qu'il avait entendu.

– *Uff !* s'écria le chef. Dans ce cas, la ferme est sauvée, car le secours de ce Visage Pâle vaut plus que les armes de cent *Tramps*. Comme je me réjouis de le rencontrer !

– Tu le connais donc ?

– Menaka Tanka a fumé avec lui le calumet de la paix. Mais regarde ? Ne sens-tu pas la pluie venir ? C'est bien, car sous la pluie, l'herbe foulée se redresse. Ainsi, les *Tramps* ne découvriront pas nos traces demain matin.

Le chemin n'offrait aucune difficulté ; ni pierres, ni fossés, ni obstacles n'entravaient la marche et les vallées étaient suffisamment larges pour permettre à plusieurs chevaux de galoper

de front. Le sol était recouvert d'herbe. Seule, l'obscurité restait à vaincre.

Soudain, le cheval du chef ralentit, s'arrêta et hennit.

– *Howgh !* dit le Peau-Rouge, assombri. Il doit y avoir des hommes devant nous. Que mes frères écoutent sans bouger.

La petite troupe s'arrêta et fixa le chef.

– Il y a du feu, dit-il tout bas.

– On n'en voit rien, dit Bill.

– Cette faible lueur devant nous ?... Elle vient sûrement d'un feu camouflé qui est allumé derrière la prochaine colline. Que mon frère descende de cheval et me suive jusqu'au sommet de cette colline !

Les deux hommes descendirent de cheval et se mirent à gravir, l'un derrière l'autre, la colline. Mais à peine eurent-ils fait dix pas que l'Indien fut saisi au cou par deux mains puissantes, jeté à terre et maîtrisé de sorte qu'il lui fut impossible de prononcer un mot. Deux autres mains saisirent en même temps la gorge du bossu et l'attirèrent également vers le sol.

– Vous l'avez ? demanda celui qui tenait l'Indien.

– Oui, je le serre tellement qu'il ne peut pas parler.

– Alors, vite, derrière la colline ! Nous devons savoir qui ils sont. Ou bien le corps est-il trop lourd pour vous ?

– Quelle idée ! Cet homme est plus léger qu'une mouche qui n'aurait mangé ni bu depuis, trois semaines. Ah ! il me semble qu'il a une bosse sur le dos. Ne serait-ce pas...

– Quoi ?

– Ne serait-ce pas mon copain Humply-Bill ?

– Nous le verrons près du feu. Pour l'instant, il faut nous assurer que personne ne nous suit. Les autres ne bougeront pas, car ils doivent attendre le retour des éclaireurs.

Tout s'était passé avec une telle rapidité et dans un tel silence que les deux prisonniers ne s'en rendirent presque pas compte. Old Firehand, car il était l'un des assaillants, prit son prisonnier dans ses bras et Droll tira le sien derrière lui dans l'herbe. De l'autre côté de la colline, à la lueur d'un petit feu, on aperçut des chevaux exténués, couchés dans l'herbe et une vingtaine d'hommes suffisamment armés pour accueillir d'une pluie de balles un éventuel agresseur.

– *Zounds !* s'écria Old Firehand, amenant son prisonnier près du feu. C'est Menaka Tanka, le chef des *Osages*. Nous n'avons rien à craindre de cet homme.

– Saperlipopette ! dit Droll. C'est bien Bill, Humply-Bill. Mon petit, mon cher vieux copain, tu ne pouvais pas le dire lorsque je t'ai serré la gorge ? Te voilà maintenant sans pouvoir parler. Lève-toi jette-toi dans mes bras, Humply-Bill de mon cœur !

Le bossu était étendu, les yeux fermés et suffoquait. Il finit par ouvrir ses paupières, regarda longuement et avec de plus en plus de conscience, l'homme qui était penché sur lui et finit par dire, la voix enrouée :

– *Behold !* Tante Droll !

– Bien sûr, c'est moi, dit l'autre en riant.

– C'est que vous m'avez attrapé avec une telle rapidité que... Ciel ! Old Firehand !

Cette nouvelle surprise acheva de le faire revenir à lui. Mais les poings d'Old Firehand ayant été plus puissants que ceux de Tante Droll, le chef indien était toujours étendu au sol, les yeux fermés et immobile.

– Est-il mort ? demanda Bill.

– Non, répondit le géant en riant, tout en tendant sa main au bossu. Il est sans connaissance et ne tardera pas à revenir à lui. Salut, Bill ! avec qui êtes-vous ? Il doit y avoir des Indiens de la tribu du chef, je suppose...

– Oui. Quatre hommes.

– Seulement ? Vous avez donc des chevaux libres ?

– Certainement. En outre, nous avons Gunstick-Uncle et un Lord.

– Un Lord ? Aristocratique rencontre ! Amenez vos gens !

Bill s'éloigna et, peu après, on l'entendit crier joyeusement :

– Uncle, venez sans inquiétude ! Nous sommes avec des amis ! Old Firehand et Tante Droll sont là.

L'appel fut entendu. Les *Rafters* se levèrent pour saluer les nouveaux arrivants. Ceux-ci furent très étonnés de voir le chef étendu et sans connaissance et d'apprendre ce qui s'était passé. Les *Osages*, une fois descendus de leurs chevaux, se tenaient à distance et contemplaient, étonnés, le célèbre chasseur. Le Lord écarquilla les yeux et s'approcha lentement. Il avait l'air tellement stupide qu'on ne pouvait pas s'empêcher de rire. Old Firehand le salua brièvement et lui dit :

– Soyez le bienvenu, *Sir !* Vous êtes allé en Turquie, aux Indes et peut-être même en Afrique ?

– Comment le savez-vous, *Sir ?* demanda l'Anglais, ébahi.

– Je le suppose, puisque vous portez encore dans vos narines des traces d'anneaux. Quand on a fait de pareils voyages, on n'est pas perdu dans la prairie, encore que...

Old Firehand s'interrompit pour considérer avec amusement l'accoutrement de l'Anglais. Au même instant, l'Indien revint à lui. Il ouvrit les yeux, respira profondément, se leva d'un bond et saisit aussitôt son couteau. Mais son regard tomba sur le chasseur. Il baissa alors le bras, armé de son poignard et s'écria :

– Old Firehand ! Était-ce toi qui as attaqué Menaka Tanka ?

– Oui. Il faisait tellement noir que je n'ai pas pu reconnaître mon frère rouge.

– Bon Soleil est content, car être vaincu par Old Firehand n'est pas une honte. Mon frère blanc se dirige vers la ferme de Butler, n'est-ce pas ?

– Oui. Comment le sais-tu ?

– Des Visages Pâles l'ont dit.

– J'irai à la ferme plus tard. Pour l'instant, je voudrais gagner Osage Nook.

– Pour y rencontrer qui, mon frère ?

– Un Blanc qui s'appelle *Cornel* Brinkley et ses compagnons qui sont des *Tramps.*

– Dans ce cas, mon frère peut tranquillement venir avec nous à la ferme, car le Rouquin y va demain pour l'attaquer.

– Comment le sais-tu ?

– Il l'a dit lui-même et Bill l'a entendu. Les *Tramps* ont attaqué ce matin le chef et ses combattants, en ont tué huit et ont capturé les autres. Bon Soleil s'est évadé, a trouvé Bill et l'Uncle qui, avec cet Anglais, l'ont aidé à délivrer ses frères rouges.

– Tu as été poursuivi jusqu'ici par cinq *Tramps ?*

– Oui.

– Bill et l'Uncle ont campé ici ?

– Exactement.

– Et l'Anglais les avait rencontrés un peu plus tôt ?

– Tu l'as dit. Mais comment le sais-tu ?

– Nous avons longé la rivière de l'Ours Noir que nous avons quittée ce matin pour aller à Osage Nook. Et nous avons trouvé ici-même les cadavres de cinq *Tramps*…

– *Sir*, dit Humply-Bill en l'interrompant, comment savez-vous que ces hommes-là étaient des *Tramps ?*

– Grâce à ce bout de papier, dit Old Firehand en exhibant l'objet. Vous avez fouillé les types, mais vous avez oublié ce papier dans la poche de l'un d'eux.

Le chasseur se mit à le lire à la lueur du feu. C'était une coupure de journal.

« Il existe, aux États-Unis, un territoire plus grand que plus d'un État, et qui n'a ni gouvernement ni administration. Il a la forme d'un rectangle d'une largeur de quarante lieues et d'une longueur de cent cinquante lieues. D'une superficie de quatre millions d'acres, il est situé entre le Territoire indien et le New Mexico, au nord du Texas et au sud du Kansas et du Colorado. Son existence serait due à une erreur cartographique. Il n'est soumis à aucun gouvernement, à aucune juridiction, il ne connaît ni lois, ni droit, ni impôts. C'est l'une des plus belles contrées de l'ouest des États-Unis, particulièrement apte à l'agriculture et à l'élevage. Mais les quelques milliers d'« Américains libres » qui l'habitent ne sont ni cultivateurs, ni bergers ; ils constituent des bandes de malfaiteurs, de vagabonds, de *desperados* et de criminels en fuite, venus de tous les coins du monde, qui sont la terreur des États voisins. Ceux-ci

demandent que, de toute urgence, il soit mis fin à cet état de choses par l'instauration d'un gouvernement. »

Ces paroles laissaient les Peaux-Rouges froids, mais les Blancs échangèrent des coups d'œil étonnés.

– Est-ce vrai ? Comment est-ce possible ?

– Je crois que c'est vrai, dit Old Firehand. D'ailleurs cela n'a pas d'importance ; l'essentiel, c'est que la teneur de cette information m'a renseigné sur l'identité des cinq hommes, tués. C'étaient sûrement des *Tramps*. En arrivant ici et en voyant les cadavres, nous devinâmes qu'il y avait eu combat. L'examen des traces et la fouille des cadavres nous a permis de conclure qu'à cet endroit deux Blancs avaient campé, auxquels s'était joint un troisième, que deux aigles avaient été tués, que le troisième Blanc avait été admis dans la compagnie des deux autres. Ensuite, un Indien était arrivé en courant, vraisemblablement d'Osage Nook ; il était poursuivi par cinq *Tramps*. Les Blancs l'avaient aidé, avaient abattu les cinq poursuivants, et montés sur leurs chevaux, ainsi que l'Indien, ils voulaient atteindre Osage Nook, vraisemblablement pour attaquer les *Tramps*. J'ai décidé de les aider, mais, la nuit étant tombée, nous devions attendre le jour pour suivre les traces.

– Pourquoi mon frère blanc nous a-t-il attaqués ? demanda le chef.

– Parce que je vous prenais forcément pour des *Tramps*. Je savais qu'il y en a beaucoup réunis à Osage Nook. Les sentinelles que j'ai mises en place m'ont annoncé l'approche d'un groupe de cavaliers. J'ai ordonné à mes hommes de saisir leurs armes et, avec Droll, nous sommes allés à votre rencontre. Vous connaissez la suite.

– Et que compte faire mon frère ? Les *Tramps* sont-ils ses ennemis personnels ?

– Oui. Je poursuis le Rouquin, pour le capturer. Mais je déciderai ce que je ferai une fois que j'aurai appris la situation à Osage Nook. Veux-tu m'en informer, Bill ?

Humply-Bill fit un rapport détaillé de la situation et des événements et termina par ces mots :

– Vous voyez donc, *Sir*, que nous devons agir rapidement. Vous devriez vous rendre immédiatement à la ferme.

– En combien de temps peux-tu alerter les *Osages*, pour qu'ils nous viennent en aide ? demanda Old Firehand au chef indien.

– Si l'*Osage* part tout de suite, nous pouvons être à la ferme la nuit suivante.

– C'est trop tard. Les *Osages* sont-ils en bons termes avec les *Cheyennes* et les *Arapahoes ?*

– Oui, nous avons enterré nos *tomahawks*.

– Ces deux tribus sont établies de ce côté du fleuve à quatre heures de distance. Est-ce que mon frère voudrait leur apporter un message de ma part ?

Sans dire un mot, le chef monta en selle.

– Dites aux chefs, continua Old Firehand, de venir le plus rapidement possible à la ferme de Butler avec cent hommes chacun.

L'Osage disparut dans la nuit.

Les autres éteignirent le feu et le convoi s'ébranla aussitôt.

Ils chevauchèrent d'abord lentement, ensuite au trot, puis au galop. Au bout de trois heures environ, ils traversèrent le fleuve et peu de temps après, l'Anglais perçut le son d'une cloche. L'obscurité était totale.

– Qu’est-ce que c’est ? Qui sonne et où sommes-nous ? demanda-t-il à Humply-Bill.

– Nous sommes devant la ferme de Butler. Avancez un peu et vous devinerez les murs.

Des chiens aboyaient et une voix demanda :

– Qui est là ?

– Est-ce que M. Butler est là ? demanda Old Firehand.

– Non.

– Alors, demandez la clé à Madame et dites-lui que Old Firehand est arrivé.

– Old Firehand ? *Well, Sir*, j’y vais tout de suite. Madame ne dort pas. L’*Osage* est passé tout à l’heure pour annoncer votre venue.

Quels hommes ! pensa le Lord. Ainsi, le chef indien a couru encore plus rapidement que nous.

Quelques minutes après, on entendit le grincement de la clé dans la serrure, le cri des verrous de bois que l’on repoussait et le Lord aperçut la lueur de quelques lanternes. Des valets emmenèrent les chevaux et les hôtes furent introduits dans une grande maison. Une servante pria Old Firehand d’aller voir Madame. On conduisit les autres dans une grande salle du rez-de-chaussée, aux murs noircis de fumée et éclairée par une immense lampe à pétrole. Victuailles, bouteilles et verres s’entassaient sur la table – conséquence du passage du chef indien.

Tous se mirent aussitôt à table et commencèrent à manger et à boire. Plus tard, Old Firehand et la maîtresse de maison apparurent et cette dernière souhaita la bienvenue aux hommes.

Le repas fini, les hommes se retirèrent dans un dortoir, dont les lits étaient constitués de peaux tendues sur des cadres en bois. Il y avait aussi de bons matelas et des couvertures et rien ne troubla leur repos.

VII

LA BATAILLE DE LA FERME

Les défenseurs de la ferme furent réveillés de bonne heure. Old Firehand conduisit les hommes sur le toit de la maison d'où une vue excellente s'offrait vers l'est et vers le nord sur la prairie, vers le sud et vers l'ouest sur les vastes champs bien cultivés.

– Quand doivent arriver les Indiens que nous attendons ? demanda Droll.

– D'après les prévisions du chef, ils peuvent être là d'un moment à l'autre, répondit Old Firehand.

– Je n'y compte pas trop. Les Rouges doivent d'abord se rassembler, ce qui demande un certain temps, s'ils sont dispersés et ils ne vont jamais à la guerre, sans les préparatifs rituels. On devrait s'estimer heureux s'ils arrivent vers midi. Mais alors les *Tramps* ne seront pas loin non plus. Je n'ai pas grand confiance en ces *Cheyennes* et *Arapahoes.*

– Moi non plus, dit Bill. Ces petites tribus ont oublié l'art de la guerre. Comme il n'y a pas de voisins puissants par ici, nous pouvons nous attendre à un long siège.

– Rien à craindre de ce côté, car les caves regorgent de vivres, dit Old Firehand.

– Oui, mais il y a le problème de l'eau, qui est essentiel. Si les *Tramps* nous assiègent, nous ne pourrons pas aller à la rivière pour nous ravitailler.

– Ce n'est pas nécessaire. Il y a dans une des caves, un puits avec de l'eau potable pour les hommes, et les bêtes pourront boire dans le canal.

– Il y a donc un canal ?

– Oui, il a été spécialement creusé en vue de la guerre. Vous pouvez voir derrière la maison une trappe en bois ; si vous l'ouvrez, vous apercevez des marches qui conduisent au canal. Celui-ci aboutit au fleuve.

– Est-il profond ?

– L'eau arrive jusqu'à la poitrine.

– Voit-on l'endroit où il se jette dans le fleuve ?

– Oh non. L'ennemi ne peut absolument rien remarquer, car la rive à cet endroit, est camouflée par des buissons et des lianes.

En se renseignant sur le canal, Droll n'avait pas de but précis, mais plus tard, ces connaissances devaient lui être extrêmement précieuses.

On apporta table, chaises et bancs dans la cour pour le petit déjeuner. On réunit les armes et les munitions de la maison.

Plus tard, Old Firehand et Mme Butler se mirent sur la terrasse et regardèrent vers le sud par où les Indiens devaient arriver. Enfin, vers midi, apparut une longue file d'indiens, avec, à leur tête, le chef à cheval.

Ils franchirent le portail un à un ; ils étaient plus de deux cents, mais malheureusement, peu d'entre eux étaient bien armés. La plupart ne possédaient même pas de chevaux.

Old Firehand les répartit en deux groupes ; le premier, plus petit, devait rester à la ferme, le second, placé sous le comman-

dement du chef des *Osages*, s'aligna sur la limite du domaine, avec la mission de repousser toute attaque de ce côté.

À l'intérieur, il n'y avait que cinquante Indiens, vingt *Rafters* et les quatre *Westmen*, plus Fred et l'Anglais. Ce n'était pas beaucoup par rapport aux *Tramps*. Mais un chasseur ou un *Rafter* valait plusieurs *Tramps*, et la protection offerte par les murs et la maison était appréciable. Fort heureusement, Mme Butler affrontait le danger avec calme. Au lieu de troubler les hommes en se lamentant, elle fit venir ses *cow-boys* et leur promit de fortes gratifications, s'ils se conduisaient courageusement. Ils étaient une vingtaine qui connaissaient le maniement des armes et sur qui Old Firehand pouvait compter.

Les préparatifs terminés, le *Westman*, avec la maîtresse de maison et l'Anglais, s'installa de nouveau sur la terrasse. Il avait la longue-vue du Lord et scrutait attentivement l'endroit où les *Tramps* devaient apparaître. Après une longue attente il vit enfin trois hommes se diriger vers la ferme, non pas à cheval, mais à pied.

– Ce sont peut-être des éclaireurs envoyés par les *Tramps*, dit Old Firehand.

– Ce serait une audace dont je ne crois pas ces hommes capables, dit Castlepool.

– Pourquoi pas ? On envoie trois gaillards que personne ne connaît. Ils entrent sous un prétexte quelconque. Allons à l'étage, pour qu'ils ne nous voient pas sur le toit. Nous pourrons les observer de la fenêtre.

Les chevaux qui étaient derrière la maison échappaient aux regards des nouveaux arrivants. Tous les défenseurs se cachèrent. Les *Tramps*, en entrant dans la cour devaient avoir l'impression que la maison n'était pas protégée de façon spéciale.

Ils s'approchaient lentement et Old Firehand remarqua que l'un d'eux en portait un autre sur le dos de façon qu'il puisse jeter un coup d'œil dans la cour. Le chasseur descendit rapidement. La cloche sonna, il alla au portail et demanda ce qu'ils voulaient.

– Est-ce que le fermier est là ? demanda une voix.

– Non, il est parti en voyage, répondit le chasseur.

– Nous voulions lui demander du travail. N'a-t-on pas besoin de valets ou de bergers ici ?

– Non.

– Pourrions-nous au moins casser la croûte ? Nous venons de loin et nous avons faim. Laissez-nous entrer, s'il vous plaît.

Cette phrase fut dite sur un ton plaintif. Dans l'Ouest, aucun fermier ne refuse l'entrée à des gens affamés. Chez les primitifs et dans tous les pays où il n'y a point d'auberges ni de restaurants, la belle coutume de l'hospitalité est vivante. Il en est de même dans l'Ouest. Old Firehand laissa donc entrer ces hommes et, après avoir poussé le verrou du portail, il les invita à s'asseoir sur les sièges qui se trouvaient sur le côté. Mais cela ne semblait pas être de leur goût. Malgré les airs innocents qu'ils se donnaient, ils ne pouvaient cacher les regards scrutateurs qu'ils jetaient sur la maison et ses environs, après quoi ils se regardaient d'une façon significative. L'un d'entre eux dit :

– Nous sommes des gens simples et pauvres qui ne voulons déranger personne. Permettez-nous de rester près du portail, où d'ailleurs, nous avons davantage d'ombre que là-bas. Nous y porterons une table.

Old Firehand accéda à leur demande qui, pourtant, était sournoise, car ils voulaient rester près du portail afin d'ouvrir à leurs camarades. Ils y portèrent la table et quelques sièges et ensuite une servante leur servit un casse-croûte copieux. De ce

côté de la cour, on ne voyait personne, car même la servante s'était retirée. Les prétendus ouvriers étaient très satisfaits de cet état de choses ; c'est ce qui apparut tout au moins à Old Firehand qui observait leurs gestes et les mimiques qui accompagnaient leurs propos inaudibles. Peu après, l'un d'eux se leva et se dirigea vers le créneau le plus proche pour jeter un regard dehors. Ce manège se répéta encore deux ou trois fois, ce qui semblait indiquer que ces vagabonds s'attendaient à l'arrivée imminente de leurs compagnons.

Old Firehand qui était remonté, fixait, avec la longue-vue, l'endroit où devaient apparaître les *Tramps.* Dans le lointain surgit soudain une grande troupe de cavaliers qui s'approchaient de la ferme au galop. Old Firehand estimait que l'heure d'agir était arrivée. Il descendit au portail où un *Tramp* suivait du regard l'approche de ses camarades. En apercevant Old Firehand, il recula, effrayé.

– Que fais-tu ici ? Qu'as-tu à tourner autour du créneau ? demanda brutalement Old Firehand.

Le *Tramp* regarda le géant avec embarras et balbutia :

– Je... je voulais voir... par où nous devons aller en sortant d'ici.

– Menteur ! Vous connaissez votre chemin ! Il conduit à la rivière vers les hommes qui s'approchent là-bas !

– De quels hommes parlez-vous, *Sir ?* demanda le *Tramp* avec hypocrisie. Je n'ai vu personne.

– N'essaie pas de jouer au plus fin, c'est inutile. Vous appartenez aux *Tramps* de l'Osage Nook qui veulent nous attaquer et vous avez été envoyés pour ouvrir la porte à vos complices. C'est pour cela que vous vouliez vous mettre si près de l'entrée.

– *Sir*, s'écria l'homme en portant la main sur sa poche.

Mais Old Firehand avait déjà son revolver à la main. Il tonna :

– Laissez votre arme, sinon je tire ! Votre arrivée ici est audacieuse ; mais j'ai percé votre petit jeu. Cependant vous êtes si peu à craindre, que je vous laisse libres. Sortez et dites à ces canailles que tout homme qui franchira le fleuve sera accueilli par une balle. Décampez !

Old Firehand ouvrit le portail. Les hommes fixaient, muets, les revolvers braqués sur eux. Mais une fois dehors, ils s'écrièrent, ironiques :

– Imbécile ! Pourquoi nous laisses-tu courir, puisque nous sommes des *Tramps !* Regarde un peu combien nous sommes ! Vous ne nous gênerez pas beaucoup. Dans un quart d'heure vous serez tous pendus !

Old Firehand donna alors le signal. Les défenseurs, jusque-là invisibles, occupèrent les créneaux pour observer les mouvements de l'ennemi.

Les éclaireurs atteignirent la rive et crièrent quelques mots que l'on ne pouvait comprendre de la ferme. Les *Tramps* pénétrèrent dans le fleuve pour le traverser à la nage. Ils y poussaient leurs chevaux.

– Chargez-vous des espions, qu'ils n'échappent pas au châtiment, dit Old Firehand à l'Uncle, à Blenter et à Humply-Bill qui étaient près de lui. Je tire sur les deux premiers qui débarquent. Après moi, Droll, le Lord et les autres tirent sur les rangs suivants. De cette façon, chacun aura son homme à abattre, jamais deux d'entre nous ne tireront sur le même *Tramp* et nous éviterons tout gaspillage de poudre.

– Bien, dit Humply-Bill.

Et son ami, Gunstick-Uncle, exprima son approbation en ces termes :

Aussitôt débarqués
Ils seront fusillés
Sur le sol alignés
Et au diable envoyés.

Le premier cavalier aborda la rive ; un autre le suivit. À l'endroit où ils débarquaient se tenaient les trois espions. Old Firehand poussa un cri ; cinq coups de feu retentirent presque en même temps, les deux cavaliers tombèrent de leurs chevaux et les espions s'abattirent au sol. Les *Tramps* hurlant de fureur, se dirigeaient vers la rive en se poussant, mais dès qu'un cheval débarquait, le cavalier en était atteint d'une balle. En moins de dix minutes, vingt à trente chevaux couraient dans tous les sens, sans cavaliers.

Les *Tramps* ne s'étaient pas attendus à un accueil aussi... chaleureux. Les éclaireurs leur avaient annoncé, par-dessus le fleuve, que la ferme était peu défendue. Et voici que les murs crachaient du feu et que tous les coups portaient ! La fureur des *Tramps* se transforma en cris d'angoisse. Enfin, un commandement retentit et tous les cavaliers qui se trouvaient dans le fleuve firent demi-tour, pour retourner à la rive opposée.

– L'attaque est repoussée, dit Blenter. Je voudrais savoir ce qu'ils vont entreprendre maintenant.

– Ils vont traverser le fleuve à la nage, là où ils seront à l'abri de nos fusils, répondit Old Firehand.

– Et après ?

– Après ? Je n'en sais rien. S'ils s'y prennent intelligemment, nous serons dans une situation difficile.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Ils ne doivent pas attaquer en rangs serrés. Mais si, en laissant leurs chevaux, ils se répartissent en quatre groupes et assaillent la maison de tous côtés, cherchant à se couvrir der-

rière les murs, nous serons trop faibles pour les repousser. Nous serions alors obligés de combattre sur quatre fronts. Si ensuite, les *Tramps* se concentrent soudain pour attaquer un seul point, ils peuvent pratiquer une brèche.

– C'est vrai, mais au prix de lourdes pertes. Mais nous serions quand même dans une position précaire.

– Eh oui. Il faut attendre.

Les *Tramps* tenaient conseil. La troupe se mit en marche vers le nord, hors de portée des fusils. Là, ils traversèrent le fleuve et formèrent un ensemble compact, dirigé vers le portail. Jusque là, les défenseurs étaient surtout massés du côté est, mais Old Firehand s'écria d'une voix forte :

– Vite, vers le nord ! Ils veulent attaquer le portail !

– Les *Tramps* ne pourront jamais l'enfoncer, répondit Blenter tout en courant.

– Non. Mais s'ils l'atteignent, ils peuvent, de leurs selles, sauter par-dessus le mur assez rapidement pour nous tomber dessus dans la cour. Ne tirez pas avant que je le dise, mais à ce moment-là, tirez tous ensemble, dans le tas !

Les défenseurs occupèrent rapidement les positions nord, soit devant les créneaux, soit à côté pour pouvoir tirer par-dessus le mur.

L'ennemi se rua au galop vers le portail. Old Firehand donna l'ordre de tirer lorsqu'ils furent à 80 mètres environ. Les coups crépitèrent.

Les *Tramps* furent stoppés, comme heurtés à une corde invisible. Leur masse ne se dispersa pas assez rapidement. Les défenseurs eurent le temps de charger, et de tirer dans le tas non pas des salves, mais de façon ininterrompue. Incapables de résister à ce feu, les *Tramps* refluèrent en désordre, laissant leurs morts et leurs blessés sur le terrain. Les chevaux abandonnés

couraient à l'aveuglette, vers la ferme ; on ouvrit le portail pour les recueillir. Mais lorsque, plus tard, les *Tramps* revinrent chercher leurs blessés, le tir s'arrêta ; mesure humanitaire. Les blessés furent ramenés près d'un groupe d'arbres où les *Tramps* les pansèrent hâtivement.

Il était midi. On distribua des vivres parmi les défenseurs, qui, soudain, remarquèrent que les *Tramps* s'éloignaient en laissant leurs blessés sous les arbres. Ils se dirigeaient vers l'ouest.

– Se retireraient-ils ? demanda Humply-Bill. Ils ont reçu une leçon sur laquelle ils feraient bien de méditer.

– Je n'y crois pas, répondit Tante Droll. S'ils abandonnaient leurs projets, ils auraient emmené leurs blessés. Je crois qu'ils pensent plutôt aux bâtiments de la ferme. Regardez là-haut ! Old Firehand, avec sa longue-vue, examine la situation et je crois que nous aurons bientôt l'ordre de venir à l'aide des bergers et des Indiens.

Tante avait raison. Old Firehand s'écria :

– En selle ! Les *Tramps* tournent vers le sud et rencontreront bientôt les hommes de Bon Soleil.

En quelques minutes, les chevaux furent prêts, et à l'exception de quelques valets qui restaient dans la cour pour ouvrir rapidement le portail, en cas de nécessité, tous montèrent en selle. Old Firehand en tête, ils franchirent le portail et gagnèrent le coin le plus proche du mur, pour se diriger ensuite vers le sud. Derrière les champs commençait la prairie, avec, çà et là, des groupes de buissons.

Les *Tramps* étaient toujours invisibles à l'œil nu. Mais Old Firehand avait sa longue-vue qui lui permettait de les observer. Il leur fut ainsi possible de rester à la même hauteur que l'ennemi, sans être vus de lui. Au bout d'un quart d'heure, Old Firehand s'arrêta, car les *Tramps* s'étaient également arrêtés.

Ils étaient arrivés à la limite des champs et y aperçurent non seulement les bêtes qui y paissaient, mais aussi les défenseurs armés.

Old Firehand, après avoir examiné les buissons de la prairie choisit ceux qui pouvaient les abriter le mieux. Dissimulés derrière eux, il se rapprocha, avec ses hommes, de la région où le choc devait avoir lieu. Ils abandonnèrent ensuite les chevaux et gagnèrent un groupe d'arbustes que, selon toutes prévisions, les *Tramps* devaient atteindre pendant la bataille.

Les *Tramps* étaient impressionnés de trouver tant d'indiens pour la protection du bétail. Comment se faisait-il que des Peaux-Rouges fussent embauchés pour un tel travail et en si grand nombre ? Mais bientôt, ils remarquèrent que les Indiens étaient faiblement armés, et s'en réjouirent. Les chefs tinrent rapidement conseil et donnèrent l'ordre d'attaquer. Il ne s'agissait visiblement pas d'une bataille en règle, car les *Tramps* comptaient écraser les Indiens d'un seul coup. En rangs serrés, et en poussant des cris menaçants, les cavaliers se ruèrent sur les Indiens.

Mais le chef indien était à la hauteur de sa tâche. Il donna à ses hommes l'ordre de se disperser pour éviter d'être écrasés par un ennemi supérieur en nombre. Les *Tramps* s'en aperçurent et changèrent de direction pour s'en prendre à l'aile droite des Peaux-Rouges et briser leur front. Le chef indien comprit leur projet, sa voix s'éleva de nouveau et ses hommes, après s'être rassemblés un instant, se dispersèrent. Ils avaient changé leur disposition : ils ne s'alignaient plus en direction nord-sud, mais en direction est-ouest. Cet ordre fut donné par l'*Osage*, non pas parce qu'il se doutait de la proximité de ses amis, mais parce que, tel un bison attaqué, il voulait offrir à l'ennemi non pas son flanc, mais son front. Mais il se trouva que les *Tramps* furent soudain pris entre deux feux, entre les Indiens et les Blancs qui s'étaient dissimulés derrière les buissons. Leur projet ayant été déjoué, les *Tramps* firent halte, imprudence qu'ils

payèrent sur-le-champ. Méconnaissant la portée des armes indiennes, ils se crurent en sécurité. L'un des chefs leur tint un bref discours, vraisemblablement pour leur faire part d'un autre projet. L'*Osage* profita de cette pause pour donner un nouvel ordre à ses hommes. Ceux-ci firent un bond en avant, s'arrêtèrent net, tirèrent leurs flèches et se retirèrent avec la même rapidité. Leur tir porta ; il y eut de nombreux morts et blessés non seulement parmi les cavaliers, mais aussi parmi les chevaux. Les bêtes se cabrèrent et voulurent avancer : les *Tramps* eurent toutes les peines du monde à les maîtriser. Old Firehand mit à profit la confusion générale.

– Feu, commanda-t-il, mais tirez seulement sûr les hommes, pas sur les chevaux !

Ses hommes avaient pris l'ennemi à revers. Les coups partirent, les balles tombèrent dans le tas des *Tramps* qui poussèrent des cris d'effroi.

– Sauve qui peut ! hurla une voix forte qui dominait les autres. Nous sommes encerclés. Passez à travers la ligne des Rouges !

Cet ordre fut immédiatement suivi. Abandonnant leurs morts et leurs blessés, les *Tramps* se ruèrent sur les Indiens qui ne demandaient pas mieux que de les laisser passer. Un cri de triomphe s'éleva après leur départ.

– Les voilà qui se sauvent et ne reviendront sans doute plus, dit le vieux Blenter en riant. Savez-vous qui leur a donné l'ordre de fuir ?

– Naturellement, répondit Bill. C'était le *Cornel*, le Rouquin. On dirait que Satan le protège de nos balles. Ne devrions-nous pas poursuivre ces canailles, *Sir ?*

Cette question s'adressait à Old Firehand. Mais le chasseur n'était pas d'accord.

– Non, répondit-il, nous sommes trop faibles pour engager le corps-à-corps. Et puis, ils se doutent peut-être que nous sommes venus de la ferme pour aider les Peaux-Rouges et voudront profiter de notre absence pour pénétrer dans la maison. Donc, retournons-y le plus vite possible.

– Et les *Tramps* blessés ? Et les chevaux libres ?

– Les Indiens s'en occuperont. Vite, en selle !

Les hommes agitèrent leurs chapeaux en poussant des « Hourrah ! » et les Indiens, leur répondirent par un puissant cri de triomphe. Ils revinrent ensuite à la ferme ; Old Firehand se rendit immédiatement sur le toit de la maison pour inspecter la région, avec sa longue-vue.

M[me] Butler, passablement préoccupée, apprit avec joie la nouvelle de la victoire.

– Nous sommes donc sauvés ? demanda-t-elle, soulagée.

– Peut-être, dit le chasseur, pensif.

– Peut-être, seulement ?

– Hélas ! Ayant vraisemblablement compris qu'il n'y avait rien à faire dans la journée, ils remettront ça la nuit. Il faut s'attendre à une attaque nocturne. Il est possible que...

Il s'interrompit Toujours un œil sur la longue-vue, il venait d'inspecter l'espace situé au nord.

– Qu'y a-t-il ? Pourquoi vous êtes-vous interrompu, *Sir ?* Pourquoi avez-vous soudain l'air si préoccupé ?

Après avoir regardé quelques instants dans la longue-vue, Old Firehand répondit d'une voix naturelle :

– Il n'y a rien qui puisse nous causer du souci, *Mylady*. Vous pouvez descendre tranquillement et préparer quelque chose à boire pour nos hommes.

Elle fit ce que le chasseur lui avait demandé de faire, mais une fois qu'elle eut disparu, le chasseur dit à l'Anglais qui venait d'apparaître sur la terrasse, armé de ses immenses jumelles :

– J'avais d'excellentes raisons de la renvoyer. Prenez votre longue-vue, *Sir*, et regardez vers l'ouest. Que voyez-vous ?

Obéissant à cette injonction, Castlepool répondit :

– Les *Tramps*. Je les vois très nettement. Ils approchent.

– Approchent-ils vraiment ?

– Mais oui. Que peuvent-ils faire d'autre ?

– Dans ce cas, ma longue-vue, quoique plus petite que la vôtre, est meilleure. Les *Tramps* sont-ils en mouvement ?

– Non, ils ont fait halte.

– Les visages sont tournés dans quelle direction ?

– Vers le nord.

– Tournez votre engin dans cette direction. Peut-être comprendrez-vous pourquoi ils se sont arrêtés.

– *Well*, je vais voir. Voici trois cavaliers qui arrivent sans remarquer les *Tramps*.

– Trois cavaliers ?

– *Yes !* Et puis non, il y a aussi une *Lady*. Oui, c'est une dame ; je vois sa longue robe d'amazone et son voile qui flotte.

– Et savez-vous qui sont ces trois personnes ?

– Non. Comment pourrais-je savoir... *Heigh-ho*, seraient-ce les...

– Eh oui, dit gravement Old Firehand. C'est le fermier, son beau-frère et la fille de ce dernier.

– Mais il faut aller les avertir, sinon ils vont tomber entre les mains des *Tramps*, dit le Lord en ramassant sa longue-vue.

Il voulut partir, mais le chasseur le retint et lui dit :

– Rester, *Sir*, et pas un mot. Madame ne doit rien apprendre pour l'instant. Nous ne pouvons ni les avertir, ni les aider, il est trop tard. Tenez ! regardez là-bas !

Le Lord reprit sa longue-vue et vit les *Tramps* se mettre en mouvement pour aller, au galop, à la rencontre des trois autres.

– *The devil !* s'écria-t-il. Ils vont les tuer.

– Non, car ces individus connaissent les avantages qu'ils peuvent tirer de leur capture, alors que la mort de ces trois personnes ne peut absolument rien leur rapporter. Attention, c'est fait : Ils sont encerclés ; nous n'aurions rien pu y faire.

– *Well*, c'est juste, *Sir*, fit l'Anglais. Mais devrons-nous leur céder ?

Old Firehand, haussa les épaules de sa façon coutumière, un sourire errait sur ses lèvres, puis, il répondit :

– Laissez faire, *Sir !* Si je vous dis que ces trois prisonniers ne courent aucun danger, vous pouvez me croire. Je vous demande pourtant de faire en sorte que la maîtresse de maison n'apprenne rien de ce qui s'est passé.

– Et les autres ?

– Nous devons le dire à ceux qui sont avec nous. Si vous voulez vous en charger, descendez auprès des hommes. Mais il ne faut pas qu'ils en parlent ! Je continuerai à observer les *Tramps* et je prendrai une décision en tenant compte de leur attitude.

Le Lord descendit dans la cour. Old Firehand se remit à fixer les *Tramps* qui avaient entouré les trois prisonniers et qui

se dirigeaient vers un bosquet pour s'y arrêter. Là, ils descendirent de cheval et établirent leur camp. Le chasseur vit qu'ils se livraient à un entretien ou à un conciliabule très animé et il crut en deviner le résultat. Il fut troublé dans ses méditations par Droll qui demanda tout essoufflé :

– Est-ce vrai ce que le Lord nous a dit ? Butler et son beau-frère sont faits prisonniers, avec la demoiselle ?

– Oui, c'est vrai.

– Mais... regardez ! Regardez ces deux types qui s'approchent. Ils agitent des mouchoirs pour parlementer. Vous leur parlez ?

– Certainement. Dans l'intérêt des prisonniers, je dois savoir ce que les autres veulent obtenir. Venez !

Les deux hommes descendirent dans la cour. Les combattants étaient sur les créneaux et observaient les deux parlementaires. Ceux-ci s'arrêtèrent avant d'arriver à portée de tir et agitaient les mouchoirs. Old Firehand ouvrit la porte et leur fit signe d'approcher. Ils obéirent, saluèrent poliment et s'efforcèrent de se donner des airs rassurés.

– Nous venons en délégation pour exposer nos conditions.

– Tiens, dit le chasseur avec ironie. Depuis quand les lièvres des prairies osent-ils donner des ordres à l'ours des forêts ?

La comparaison n'était pas mauvaise ; Old Firehand écrasait les deux parlementaires de sa taille et de son regard chargé de mépris. Ils reculèrent malgré eux d'un pas.

– Nous ne sommes pas des lièvres, *Sir*, dit le premier sur un ton incertain.

– Non ? Vous vous prétendez parlementaires, mais vous êtes des voleurs, des voleurs et des assassins qui se sont mis hors la loi et sur qui tout honnête homme a le droit de tirer.

– *Sir*, ces insultes me sont...

– Silence, canaille ! tonna Old Firehand. Je vous ai laissé approcher uniquement pour voir jusqu'où peut aller l'imprudence des bandits de votre espèce. Mais si vous dites encore un mot qui me déplaît, je vous mets à terre. Sais-tu qui je suis ? On m'appelle Old Firehand. Dis-le à ceux qui t'ont envoyé. Ils sauront peut-être que je ne suis pas homme à supporter les insolences. Ils l'ont compris aujourd'hui même. Et maintenant au fait, mais rapidement. Qu'est-ce que vous avez à me dire ?

– Nous venons vous dire que le fermier, son beau-frère et sa nièce sont tombés entre nos mains.

– Je le savais déjà.

– Ces trois personnes mourront...

– *Pshaw !* dit le chasseur l'interrompant.

– ... si vous n'acceptez pas nos conditions et si vous ne livrez pas la ferme. Si vous repoussez nos conditions, les trois prisonniers seront pendus, sous vos yeux, aux arbres que vous voyez là-bas.

– Essayez ! Il y a suffisamment de cordes pour vous dans cette ferme.

Le *Tramp* ne s'attendait pas à une telle réponse. Il savait bien qu'il ne pouvait pas aller au-delà des menaces. Maintenant, il regardait devant lui, confus, et dit :

– Réfléchissez, trois vies humaines...

– C’est tout réfléchi. Et maintenant, décampez ; ma patience a des limites.

Le chasseur sortit son revolver. Les deux hommes s’éloignèrent rapidement. L’un d’eux cependant, arrivé à une certaine distance, osa s’arrêter un instant pour demander :

– Devons-nous revenir, si nous avons une autre mission ?

– Non. Je ne parlerai qu’au *Cornel*, le rouquin, mais seulement une minute.

– Pourra-t-il se retirer librement ?

– Oui, s’il se conduit d’une façon acceptable.

– Nous le lui dirons.

Ils coururent, soulagés d’avoir échappé au redoutable chasseur. Mais Old Firehand, au lieu de se retirer dans la cour, s’avança et, arrivé environ à la moitié du chemin qui sépare la ferme des *Tramps*, il s’assit sur une pierre pour attendre le *Cornel*, car il était certain de sa venue.

Il ne s’était pas trompé ; car le cercle des *Tramps* s’ouvrit et le *Cornel* se dirigea lentement vers lui. Il fit un salut qu’il voulait cérémonieux, mais qui était d’une raideur ridicule, et dit :

– *Good day, Sir !* Il paraît que vous voulez me parler ?

– Non. J’ai dit seulement qu’en dehors de vous, je ne parlerai à personne. J’aurais pourtant préféré que vous, et vos acolytes, me laissiez tranquille.

– *Sir*, vous employez là un ton bien fier !

– J’ai mes raisons pour cela et je ne vous conseille pas d’en faire de même.

Ils se regardèrent dans les yeux. Le *Cornel* fut le premier à baisser le regard pour répondre, étouffant sa colère :

– Nous sommes d'égal à égal.

– Le *Tramp* et l'honnête *Westman* ? Le vainqueur et le vaincu ? C'est cela que vous nommez « d'égal à égal ? »

– Je ne suis pas encore vaincu. Il ne tient qu'à nous de renverser la situation.

– Essayez voir, dit Old Firehand, avec un rire de mépris.

Piqué au vif, Brinkley continua :

– Nous pourrions profiter de votre imprudence...

– Ah ! Quelle imprudence ai-je donc commise ?

– Celle d'avoir quitté la ferme pour venir jusqu'ici. Nous pouvons vous faire prisonnier, si nous le voulons. Vous n'êtes pas invincible, comme vous le prétendez. Vous vous trouvez juste à mi-chemin entre nous et la ferme. Il suffirait que quelques-uns de mes hommes montent à cheval et vous coupent la retraite ; et vous seriez notre prisonnier.

– Croyez-vous ?

– Oui. Et même si vous étiez le meilleur coureur de la terre, un cheval est toujours plus rapide que vous. Vous seriez encerclé avant de pouvoir atteindre la ferme.

– Votre raisonnement est juste jusqu'à un certain point. Seulement vous oubliez que ceux qui voudraient s'emparer de moi, seraient à portée de fusil de mes hommes. Mais ce n'est pas de cela que nous avons à parler.

– Non, *Sir*. Je suis venu pour vous donner l'occasion de sauver la vie des trois prisonniers.

– Dans ce cas, vous vous êtes dérangé pour rien, car la vie de ces trois hommes n'est pas en danger.

– Non ? demanda le *Cornel* avec une grimace ironique. Grande erreur, *Sir* ! Si vous n'acceptez pas nos conditions, nous les pendrons.

– Je vous ai déjà fait dire que dans ce cas-là, vous serez tous pendus !

– C'est ridicule ! Avez-vous compté combien nous sommes ?

– Certes. Mais savez-vous combien d'hommes je peux lancer contre vous ?

– Je le sais très exactement.

– *Pshaw !* Vous n'avez pas pu nous compter.

– Ce n'est pas nécessaire. Nous savons combien il y a de valets dans la ferme de Butler. Nous y ajoutons les *Rafters* que vous avez amenés de la rivière de l'Ours Noir.

Brinkley jeta sur le chasseur un regard en biais, car il ignorait en effet les effectifs de l'adversaire. Old Firehand répondit avec un geste de mépris :

– Comptez seulement vos morts et vos blessés et dites-moi si les quelques *Rafters* auraient pu vous causer de telles pertes ? D'ailleurs vous avez vu mes Indiens et les autres Blancs qui vous ont pris de revers.

– Les autres Blancs ? demanda le *Tramp* en riant. Il n'y avait pas d'autres Blancs, seulement les mêmes *Rafters.* Je reconnais cependant que vous avez été plus malin que moi. Vous avez quitté la ferme pour aller au secours des Indiens. Malheureusement, je m'en suis rendu compte trop tard. Nous aurions dû nous diriger immédiatement vers la ferme ; vous seriez, à l'heure qu'il est, notre prisonnier. Non, *Sir*, votre supériorité numérique ne nous fait pas peur. Si nous tuons les otages, il vous est impossible de vous venger.

Le *Cornel* jeta de nouveau un regard furtif et oblique sur Old Firehand qui haussa les épaules en signe de mépris.

– Nous n'allons pas nous disputer pour cela ; même si nous étions aussi peu nombreux que vous croyez, à tort, nous serions plus forts que vous. Des *Tramps !* Quel genre d'individus est-ce ? Des vagabonds, des fainéants, des brigands ! Mais là, derrière ces murs se tiennent des chasseurs et des *scouts* renommés. Chacun d'eux vaut au moins dix *Tramps*. Et même si nous n'étions que vingt *Westmen* réunis, nous vous poursuivrions pendant des semaines et des mois pour vous exterminer jusqu'au dernier – si vous osez tuer les otages. Vous le savez parfaitement et c'est pourquoi vous vous garderez de toucher un seul de leurs cheveux.

Old Firehand prononça ces mots sur un ton tellement menaçant et tellement sûr de lui-même que le *Cornel* en fut troublé. Brinkley savait que le chasseur n'hésiterait pas à passer aux actes. On avait souvent vu des hommes isolés poursuivre des bandes pour se venger et Old Firehand était plus apte que quiconque à accomplir un tel exploit.

– *Sir*, je vous fais une nouvelle proposition. Nous renonçons à occuper la ferme.

– Très aimable. Et après ?

– Vous nous rendez nos chevaux, vous nous livrez une quantité suffisante de bœufs pour assurer notre ravitaillement et vous nous payez vingt mille dollars.

– Et après ? C'est tout ? Très bien. Et vous, qu'offrez-vous en échange ?

– Nous libérons les otages et nous nous retirons à condition que vous nous donniez votre parole d'honneur de vous abstenir de tout acte hostile envers nous. Maintenant vous savez ce que je veux. Décidez. Nous avons assez perdu de temps en bavardages inutiles.

Brinkley parlait sur le ton de quelqu'un qui a pour lui là morale et la justice. Old Firehand lui répondit avec un sourire méprisant :

– Oui, nous avons assez bavardé. C'est justement pour cela que vous allez f... le camp immédiatement, sinon, je vous envoie une balle dans la tête.

– Comment ? Est-ce...

– Déguerpissez ! Et tout de suite ! hurla le chasseur en braquant son arme sur le *Tramp*. Un, deux...

Le *Tramp* préféra ne pas attendre le « trois ». Il se retira en jurant. Le chasseur le suivit du regard jusqu'à ce qu'il fût sûr d'être hors de portée de tir, ensuite, il retourna à la ferme où les hommes avaient suivi la rencontre. Old Firehand leur fit un bref rapport de l'entretien.

– Vous avez eu raison, *Sir*, dit l'Anglais. On ne traite pas avec des canailles de cette espèce. Ils ont peur et n'oseront pas toucher aux prisonniers. Que vont-ils faire, à votre avis ?

– Eh bien, dit le chasseur, méditatif, le soleil va se coucher. Je suppose qu'ils attendront l'obscurité pour essayer de franchir les murs. S'ils échouent, il leur reste toujours les otages comme moyen de pression.

– Croyez-vous qu'ils oseront lancer une nouvelle attaque ?

– Vraisemblablement. Ils savent qu'ils sont toujours très supérieurs en nombre. Nous devons donc nous préparer à nous défendre. En tout cas, la prudence nous commande de les observer de près. Dès qu'il fera nuit, quelques-uns d'entre nous sortiront pour les approcher et nous renseigner sur leurs mouvements.

Le soleil atteignait l'horizon et ses rayons éclairaient les *Tramps* de telle façon que chacun d'entre eux était parfaitement visible. Ils ne faisaient aucun préparatif, ni pour une attaque ni

pour passer la nuit. On pouvait en conclure qu'ils n'avaient pas l'intention de quitter la région mais ne voulaient pas davantage rester là où ils étaient.

Old Firehand fit allumer des feux aux quatre coins du mur. Constamment alimentés, ils éclairaient les environs de la ferme de sorte qu'aucun *Tramp* ne pouvait approcher sans être vu.

Une heure plus tard, Gunstick-Uncle revint, alla trouver Old Firehand et lui dit :

Les Tramps tout à l'heure
Sont partis ailleurs.

– Je m'en étais douté. Et où ? demanda le chasseur en souriant, égayé par la rime.

L'Uncle indiqua le coin à droite du portail et répondit avec un sérieux inébranlable :

C'est près du fleuve dans la jonchaie
Qu'il faudra désormais les chercher.

– Ils se sont aventurés si près de nous ? Mais nous aurions dû entendre leurs chevaux ?

Ils les ont abandonnés
Dans la prairie pour brouter
Mais j'ignore exactement où
Car il fait noir comme dans un trou.

– Et où sont Bill et Droll ?

Ils voulaient là-bas rester
Pour mieux les surveiller.

– Très bien. Je dois connaître exactement l'endroit où sont les *Tramps*. Soyez assez aimable pour rejoindre les deux autres. Aussitôt que ces coquins auront établi leur camp, vous me le si-

gnalerez. Ils s'imaginent avoir été malins, mais en réalité, ils sont tombés dans un piège que nous allons refermer.

L'Uncle s'éloigna. Castlepool qui avait assisté à l'entretien, demanda dans quel piège les *Tramps* étaient tombés. Le chasseur lui répondit :

– L'ennemi est là-bas, près du fleuve. Il a l'eau derrière et le mur devant. Si nous verrouillons les deux autres côtés, ils ne peuvent pas nous échapper.

– D'accord, mais comment voulez-vous opérer pour cela ?

– Je vais faire venir les Indiens. Ils occuperont les positions sud et nous attaquerons par le nord.

– Vous voulez donc dégarnir les murs ?

– Non, les valets resteront, et ils suffiront. Évidemment, nous serions bien embarrassés, si les *Tramps* avaient l'idée de lancer leur attaque contre les murs. Mais je ne les crois pas suffisamment rusés pour supposer que nous pourrions avoir la témérité d'abandonner le point principal de notre système de défense. Je vais aussi m'enquérir de l'endroit où ils ont laissé leurs chevaux. Quand nous le saurons, il ne nous sera pas difficile de nous en emparer, les *Tramps* seront perdus, car ceux qui nous échapperaient aujourd'hui, pourraient être poursuivis et anéantis demain.

Le Lord et le vieux Blenter quittèrent la ferme pour trouver les chevaux. Deux valets qui connaissaient parfaitement la région, furent envoyés auprès du chef des *Osages* pour lui transmettre des instructions détaillées. Rien ne pouvait être entrepris avant le retour de ces hommes.

Il fallut attendre longtemps pour apercevoir le premier d'entre eux, suivi bientôt des autres valets. Ceux-ci avaient trouvé les Indiens et les avaient mis en place. Les Peaux-Rouges étaient à une centaine de pas des *Tramps*, près du fleuve, prêts

à leur tomber dessus au signal convenu. Droll, Bill et l'Uncle revinrent à leur tour.

– Tous les trois ? demanda Old Firehand d'un air désapprobatif. L'un d'entre vous aurait dû rester dehors !

– Je ne sais pas pourquoi, sauf votre respect, répliqua Droll reprenant son ancienne façon de parler.

– Pour continuer à surveiller les *Tramps*, voyons !

– Inutile ! Je sais à quoi m'en tenir à leur sujet. Je m'étais suffisamment approché d'eux pour entendre ce qu'ils disaient. Ils sont très embêtés par nos feux qui les empêchent d'attaquer, et attendent qu'ils s'éteignent, car à leur avis, nos réserves de bois et de charbon seront épuisées d'ici quelques heures.

– Très bien, nous aurons le temps de refermer le piège.

– Quel piège ?

Old Firehand exposa son projet.

– Magnifique, hi, hi, hi ! dit Droll en ricanant à mi-voix, comme chaque fois quand il était de bonne humeur. Cela doit nous réussir. Les gars s'imaginent que nous les cherchons toujours dehors, parmi les arbres. Mais, *Sir*, il y a là une chose à laquelle il faut réfléchir.

– Quoi donc ?

– La situation des prisonniers. Je crains qu'ils ne soient tués avant le déclenchement de l'attaque.

– Croyez-vous que je n'y aie pas suffisamment réfléchi ? Trois d'entre nous vont ramper jusqu'à l'endroit où ils se trouvent et s'emparer d'eux aussitôt que l'attaque sera déclenchée. Sont-ils attachés ?

– Oui, mais pas très solidement.

– Il faut donc couper leurs liens et…

– … Et les jeter à l’eau.

– À l’eau ? demanda Old Firehand, stupéfait.

– Parfaitement, à l’eau ! Ils en feront une tête, les *Tramps !* Et ils vont se creuser la tête pour comprendre ! Nous devons les mettre à l’abri et ce n’est pas si difficile !

– Non ? Eh bien, comment concevez-vous cela ? Je sais que vous êtes rusé comme un renard.

– Il ne faut pas être rusé pour cela. Il suffit de penser au canal qui part de la cour pour déboucher sur le fleuve. Il est souterrain et les *Tramps* ne se doutent pas de son existence, alors qu’ils campent juste à l’embouchure ! Ils sont disposés en demi-cercle, avec, au milieu, les prisonniers. Ils croient ainsi les tenir en toute sûreté, alors que c’est précisément cette disposition qui nous permet de les délivrer.

– Ah, je commence à comprendre, dit Old Firehand. Vous voulez remonter le canal jusqu’au fleuve ?

– Oui. Pas seul, bien entendu. J’ai besoin de deux hommes, un pour chaque prisonnier.

– Hum ! Excellente idée. Assurons-nous seulement que le canal est praticable.

Old Firehand interrogea un valet et apprit à sa grande satisfaction que le canal était libre de vase et que l’air n’était pas vicié. Il était facilement praticable et, chance suprême, un petit canot était attaché près de l’embouchure, un canot à trois places.

On discuta en détail le plan de Tante Droll, Humply-Bill et Gunstick-Uncle furent désignés pour mener l’opération. Blenter et Castlepool rentrèrent à leur tour. Ils avaient organisé une vé-

ritable battue pour trouver les chevaux, mais les *Tramps* avaient eu l'intelligence de les laisser loin de la ferme.

Droll, Bill et l'Uncle descendirent au canal, munis d'une lanterne. L'eau leur arrivait à la poitrine. Ils prirent leurs fusils sur les épaules, accrochèrent couteaux, revolvers et sacs à munitions à leurs cous. Lorsqu'ils eurent disparus, Old Firehand se mit en route avec ses hommes.

Il ouvrit doucement le portail sans le refermer afin de pouvoir facilement le franchir, en cas de nécessité. Un valet se posta derrière, pour le refermer à l'approche des *Tramps.* Les autres valets et bergers étaient sur les murs qui donnaient sur le fleuve, pour parer à toute attaque éventuelle.

Conduits par Old Firehand, les *Rafters* firent un détour vers le nord pour éviter d'être éclairés par les feux. Ensuite, arrivés au fleuve, ils se mirent à ramper vers le sud, et s'arrêtèrent lorsqu'ils se crurent suffisamment près des *Tramps.* Old Firehand cependant, avança encore jusqu'en un point où son regard exercé perçut le demi-cercle des *Tramps.* Il savait alors où il devait diriger son attaque et revint auprès des siens pour attendre le signal convenu avec les hommes chargés de libérer les prisonniers.

Ceux-ci avaient entre temps traversé le canal à pied. Non loin de son embouchure, mais encore à l'intérieur, ils découvrirent le petit canot. L'Uncle éteignit la lanterne et l'accrocha. Droll demanda aux deux autres de l'attendre. Il voulait d'abord inspecter le terrain. Il revint au bout d'un quart d'heure.

– Eh bien, demanda Humply-Bill, très excité.

– Eh bien, ce n'était pas facile, répondit Tante. Ce n'est pas l'eau qui nous embête, car elle n'est pas plus profonde là-bas qu'ici, mais l'obscurité, avec tous ces arbres et tous ces buissons. N'y voyant strictement rien, j'ai dû avancer à quatre pattes.

Donc, j'ai vu les prisonniers, qui sont surveillés de près par un *Tramp*. Il faudra le tuer.

– Avez-vous un plan ?

– Oui, les prisonniers n'ont pas besoin d'aller dans l'eau. Nous amènerons le canot, nous l'attacherons, vous resterez ensuite dans l'eau pendant que je neutraliserai le gardien et délivrerai les prisonniers. Puis je les conduis à l'embouchure du canal où en quelques coups de rame, nous les mettrons en sécurité, et nous prendrons tout bonnement leur place. Nous donnerons ensuite le signal – un cri de vautour – et la fête pourra commencer. D'accord ?

– *Well*, c'est la meilleure façon de procéder.

– Et vous, Uncle ?

– L'action sera menée
Telle que vous l'imaginez.

répondit l'interpellé qui ne manquait pas une occasion de faire des vers de mirliton.

– Eh bien, en avant !

Ils détachèrent le canot et le poussèrent dans le fleuve. Ils marchèrent lentement près de la rive, conduits par Droll, qui, au bout d'un certain temps, attacha le canot.

– Nous y sommes, dit-il. Maintenant, attendez mon retour.

La rive, à cet endroit, n'était pas très élevée. Droll y grimpa doucement, et vit, faiblement éclairées par les lumières venant de la ferme, à dix pas du bord du fleuve, quatre personnes : les prisonniers et leur gardien. Un peu plus loin, il distinguait les *Tramps* qui se reposaient. Sans poser son arme, Droll se glissa derrière le gardien, posa son fusil et saisit son couteau. Le *Tramp* mourut sans pousser un cri. Tout se passa avec une telle

rapidité que les prisonniers ne remarquèrent absolument rien. Au bout d'un certain temps, cependant, la jeune fille dit :

– Pa', notre gardien est parti.

– Ah ! ça m'étonne. Reste tranquille, c'est sûrement pour nous éprouver.

– Doucement, dit Droll derrière eux, personne ne doit rien entendre. Le gardien est mort ; il est étendu dans l'herbe. Je suis venu pour vous sauver.

– Nous sauver ? *Heavens !* Impossible ! Vous êtes le gardien !

– Non, *Sir*, je suis votre ami. Vous me connaissez, je suis Droll, vous m'appelez Tante.

– Mon Dieu ! C'est Tante ?

– Doucement, doucement, *Sir* ! Old Firehand est également là avec quatre personnes. Les *Tramps* voulaient piller la ferme, mais nous les avons repoussés. Nous les avons vus vous arrêter et je suis venu avec deux braves garçons pour vous tirer de là. Et si vous ne me croyez toujours pas, puisque vous ne pouvez pas voir mon visage, je vous montrerai que je dis la vérité en vous délivrant. Présentez-moi vos liens.

Quelques coups de couteau, et les trois prisonniers retrouvèrent l'usage de leurs membres.

– Et maintenant, toujours doucement, nous irons au canot, continua Droll. Nous sommes venus par le canal. Vous y monterez et vous vous abriterez jusqu'à la fin de la fête dans le tunnel que vous connaissez, monsieur Butler.

– La fête ? Quelle fête ?

– L'attaque qui doit commencer incessamment. Les *Tramps* sont entre le fleuve et les murs, deux obstacles qu'ils ne

peuvent pas franchir. À notre droite se tient Old Firehand avec quelques *Rafters* et chasseurs, et à notre gauche le chef des *Osages* Bon Soleil attend mon signal avec une troupe d'indiens.

– Ah ! C'est donc comme ça ? Et vous voulez nous mettre en sécurité dans le canot ? Croyez-vous que mon beau-frère et moi-même sommes des lâches qui se croisent les bras pendant que vous risquez votre vie pour nous ? Non, *Sir*, vous vous trompez !

– Très bien. Je suis heureux de vous entendre tenir ce langage. Cela nous fait deux hommes de plus. Mais la demoiselle ne doit absolument pas rester exposée aux balles.

– Certes. Auriez-vous la bonté de la conduire jusqu'au canot et de là, dans le canal ? Ne pourriez-vous pas nous laisser un revolver, ou au moins un couteau ?

– Nous avons besoin de toutes les armes que nous possédons, *Sir*. Mais voici le gardien dont les armes pourraient servir à l'un d'entre vous. Pour ce qui est de l'autre je vais me débrouiller. Je vais m'approcher d'un *Tramp* pour... Cht ! En voilà un. Un chef sans doute qui vient contrôler si je vous surveille bien. Laissez-moi faire !

L'homme s'approcha lentement, s'arrêta devant les prisonniers et demanda :

– Eh bien, Collins, rien à signaler ?

– Rien, répondit Droll, à la place du gardien.

– *Well !* Ouvre les yeux ! On te coupera la tête, si tu ne fais pas attention. Compris ?

– *Yes !* Pour ce qui est de ma tête, elle est bien plus solide que la tienne. Tu ferais bien de te méfier...

Droll employa à dessin un langage aussi menaçant et de sa voix naturelle, pour que l'homme se penchât sur lui. Il atteignit

d'ailleurs son but ; le *Tramp* fit un pas vers lui, et le buste en avant, demanda :

– Comment ? Qu'est-ce que tu chantes-là ? Tu n'es pas Collins que j'ai…

Il ne put pas continuer, car Droll lui saisit la gorge, l'attira à lui et l'étrangla. Ses jambes s'agitèrent quelques instants puis tout redevint silencieux.

– Voilà, il a apporté ses armes, dit Droll en chuchotant. C'était bien aimable à lui.

– Vous l'avez attaché ? demanda le fermier.

– Quelle question ? Il est passé de vie à trépas. Prenez son fusil et tout ce qu'il a sur lui. Pendant ce temps, je conduis la demoiselle au canot.

Droll se redressa à moitié, prit Ellen Patterson par la main et la conduisit au canot où il exposa la situation à ses camarades qui l'attendaient. Bill et l'Uncle portèrent la jeune fille au canal, où ils attachèrent le canot et revinrent pour se joindre aux autres. Les deux ex-prisonniers avaient pris les armes des deux *Tramps* et Droll déclara :

– On peut y aller ! Les gars vont venir par ici pour vérifier si les prisonniers sont toujours à leur place, et ça pourrait devenir dangereux. Nous nous éloignerons donc un peu, et ensuite, en avant !

Les cinq hommes longèrent prudemment la rive, puis chacun se mit à couvert derrière un arbre. Ils étaient dans l'obscurité, mais ils distinguaient suffisamment les *Tramps* pour les mettre en joue. Alors, Droll mit la main devant la bouche et fit entendre un cri bref, un peu las, comme celui de l'oiseau de proie, tiré pour une seconde de son sommeil. Ce son, que l'on entend si souvent dans la prairie, ne pouvait inquiéter les *Tramps*. Ils n'y prêtèrent, en effet aucune attention, même

quand il fut répété. Un silence profond régna quelques instants. Puis, retentit l'ordre d'Old Firehand ordonnant :

– En avant ! Feu !

À droite, les *Rafters* déchargèrent leurs fusils. Ils s'étaient tellement approchés que chacun pouvait mettre son homme en joue. À gauche s'éleva alors le cri de guerre caractéristique des Indiens, qui, après avoir envoyé une véritable pluie de flèches sur les *Tramps*, les attaquèrent ensuite au *tomahawk*.

– À nous, s'écria Droll. Tirez d'abord, allez-y à coups de crosse ensuite.

On assista alors à une authentique scène de Far-West. Les *Tramps*, qui se croyaient en parfaite sécurité, furent terrifiés par la soudaineté de l'attaque. Tels des lièvres se débattant sous les griffes de l'aigle, ils n'opposèrent d'abord aucune résistance, et ne sortirent de leur torpeur que lorsqu'ils virent les assaillants leur tomber dessus avec des *tomahawks*, des revolvers et des crosses de fusil. Ils n'étaient pas en mesure d'évaluer les forces numériques de l'adversaire. Dans l'obscurité, traversée seulement çà et là par les coups de fusil, leur nombre leur parut deux ou trois fois plus grand qu'il n'était en réalité. Aussi, estimèrent-ils que la fuite était leur seule chance de salut.

– Sauve qui peut ! Aux chevaux ! hurla une voix.

– C'est le *Cornel*, s'écria Droll. Sus au Rouquin ! Ne le laissez pas s'échapper !

Ils coururent aussitôt dans la direction d'où venait la voix, mais le *Cornel*, rusé comme un serpent, rampa d'un arbuste à l'autre, ayant soin de rester toujours dans l'obscurité. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à se sauver de cette façon. Malgré les efforts des vainqueurs, les *Tramps* étaient trop nombreux pour ne pas réussir à traverser leur ligne ; une fois qu'ils se furent rassemblés, ils se dirigèrent vers le nord.

– Poursuivons-les, harcelons-les jusqu'au bout ! s'écria Old Firehand.

Il voulait arriver aux chevaux en même temps que les *Tramps*, mais ce projet ne tarda pas à se révéler irréalisable. Plus on s'éloignait de la ferme, moins les feux les éclairaient, et, finalement, l'obscurité était telle, qu'on ne pouvait plus distinguer amis et ennemis. Old Firehand se vit obligé de sonner le rassemblement, ce qui demanda plusieurs minutes, répit que les fuyards mirent amplement à profit. Lorsque la poursuite reprit, les assaillants entendirent les cris ironiques des *Tramps* et le bruit des sabots.

– Demi-tour ! ordonna Old Firehand. Empêchons au moins les blessés de se cacher et de s'enfuir ensuite.

Soin superflu, car les Indiens qui n'avaient pas participé à la poursuite avaient fouillé le champ de bataille et tué et scalpé tous les *Tramps* encore vivants.

Lorsque, à la lumière des flambeaux, on procéda au dénombrement des cadavres, il apparut qu'ils étaient deux fois plus nombreux que les vainqueurs. Pourtant, le nombre des rescapés était encore assez élevé pour qu'on pût se féliciter de leur départ.

Pendant que les Indiens fêtaient bruyamment la victoire, Old Firehand et les Rafters tenaient conseil et décidaient de se mettre, dès le lever du jour, à la poursuite des *Tramps*.

Le lendemain, ils découvrirent leurs traces qui les conduisirent jusqu'à Osage Nook, mais quand ils y parvinrent, il n'y avait plus personne. L'examen des lieux permit à Old Firehand de conclure que de nouvelles bandes de *Tramps* étaient arrivées, que les fuyards s'étaient joints à eux et qu'ils étaient tous partis vers le nord, sans se douter que Old Firehand connaissait leurs projets.

VIII

UN DRAME DE LA PRAIRIE

Un homme traversait la prairie à pied, chose assez rare, dans ce pays ou même le plus pauvre possède un cheval. Son visage creux témoignait d'une grande fatigue.

Il s'arrêtait de temps en temps pour se reposer, mais l'espoir de rencontrer quelqu'un l'incitait à poursuivre sa marche. Enfin, il découvrit à l'horizon une figure humaine qui s'avançait vers lui.

Cette autre personne était étrangement vêtue : habit bleu avec un col rouge et des boutons jaunes, pantalons enfoncés dans les bottes. Il portait, autour du cou, une écharpe en soie bleue et une lavallière qui lui couvrait toute la poitrine. Une boîte en bois verni était suspendue à son cou. L'homme était grand et maigre, il avait des traits anguleux et de petits yeux pétillant de malice. Tout homme familiarisé avec les habitants de la région voyait au premier abord qu'il avait devant lui un *Yankee* de l'espèce la plus rusée.

Arrivée à la hauteur du premier voyageur, le *Yankee* ôta son chapeau et dit :

– *Good day*, camarade ! D'où venez-vous ?

– De Kinsley, dit l'autre sur un ton modeste. Et vous ?

– De partout. Tout récemment, de la ferme qui est là-bas, derrière moi.

– Et où allez-vous ?

– Partout. Pour commencer à la ferme que nous avons devant nous.

– Il y en a une, là-bas ?

– Oui, à une demi-heure de marche.

– Dieu soit loué ! Je n'aurais pas pu tenir plus longtemps.

L'homme poussa un profond soupir. Il ne tenait pas bien sur ses jambes.

– Et pourquoi ?

– Parce que j'ai faim.

– Eh bien, asseyez-vous sur cette boîte et vous aurez tout de suite quelque chose à vous mettre sous la dent.

Il sortit de la poche de son habit deux gros sandwiches au jambon et les tendit à son compagnon affamé.

Celui-ci voulut d'abord, dans un geste d'avidité, porter le pain à la bouche, mais se domina immédiatement et dit :

– Vous êtes très aimable, *Sir*, mais cette nourriture est à vous. Si je la mange, vous aurez faim !

– Oh, non ! Je vous dis que j'aurai à manger à la ferme suivante.

– On vous y connaît ?

– Non, je n'ai jamais été dans cette région. Mais mangez au lieu de parler.

Le voyageur affamé engloutit, en quelques bouchées, le sandwich et déclara :

– Je renais à la vie, *Sir*. Cela fait trois jours que je marche sans manger !

– Et maintenant, où allez-vous ?

– À Sheridan, au chemin de fer.

– Si loin et sans vivres ? Écoutez, si vous avez besoin de mon aide, dites-moi où le bât vous blesse !

– Eh bien voilà, *Sir*. Je suis l'homme le plus paisible du monde et pourtant j'ai été provoqué en duel par un personnage puissant, un journaliste. J'ai eu le malheur de le tuer, bien malgré moi, car mon fusil que vous voyez ici porte toujours à côté et je ne sais pas viser. J'ai eu juste le temps d'aller trouver mes chefs, car je travaille aux écritures dans les chemins de fer, et l'un d'eux m'a donné ce billet de recommandation que vous pouvez lire :

Il sortit le billet de sa poche, l'ouvrit et le remit au *Yankee*, qui lut :

« Mon cher Charoy,

« Le porteur de ces lignes, M. Joseph Keller, mon ancien employé, garçon fort honnête et excellent travailleur, a eu le malheur de tuer son adversaire en duel et doit, pour cette raison, quitter la région pour un certain temps. Tu m'obligerais en l'employant dans ton bureau aussi longtemps que son affaire n'est pas classée.

« Bien à toi

« Bent Norton. »

Le *Yankee* plia la lettre et la rendit à son propriétaire, puis, il dit, avec un sourire ironique.

– Êtes-vous sûr d'être bien accueilli à Sheridan et d'obtenir un poste ?

– Oui, parce que M. Norton et M. Charoy, l'ingénieur de Sheridan sont de bons amis.

– Et quelles sont vos prétentions ?

– J'avais huit dollars par semaine et je pense obtenir la même chose.

– Eh bien, je connais un emploi où vous pourrez gagner le double, c'est-à-dire seize dollars !

– Seize dollars ? Mais c'est une fortune ! Où peut-on gagner tant d'argent ?

– Chez moi.

– Ah, fit l'homme un peu déçu.

– Mais oui. Vous ne croyez pas ?

– Je ne vous connais pas.

– Eh bien, je suis le docteur Jefferson Hartley, *Physician* et *Farrier*.

– C'est-à-dire docteur des hommes et des chevaux.

– Médecin et vétérinaire, acquiesça le *Yankee*. Si vous voulez vous serez mon aide et je vous paierai la somme que je vous ai indiquée.

– Mais je ne m'y connais absolument pas.

– Moi non plus, dit le « docteur ».

– Comment ? N'êtes-vous pas docteur ?

– Si ! Je me suis moi-même attribué ce titre.

– Vous-même !

– Naturellement, Écoutez, je vais être franc avec vous, car je pense que vous accepterez mon offre. Tailleur de mon état, j'ai quitté ce métier pour devenir successivement coiffeur et maître de danse. Plus tard, j'ai fondé un pensionnat de jeunes

filles. Le pensionnat fermé, j'ai pris un accordéon et je suis devenu musicien ambulant. Depuis j'ai exercé une vingtaine d'autres métiers et je m'en suis fort honorablement tiré.

J'ai appris à connaître la vie et les gens et j'ai compris que les gens veulent être trompés. Oui, parfaitement, ils sont très reconnaissants, si vous leur faites prendre des vessies pour des lanternes. Il faut surtout flatter leurs défauts, leurs défauts et leurs infirmités physiques et morales. Voilà pourquoi je suis devenu médecin. Tenez, regardez ma pharmacie !

Le *Yankee* ouvrit sa boîte. Elle était compartimentée en cinquante cases, tendues de velours rouge à filets dorés, et garnies de fioles contenant des liquides multicolores.

– Voici donc votre pharmacie, dit Keller. Où vous procurez-vous les médicaments ?

– Je les fabrique moi-même.

– Je suppose que vous n'y connaissez rien.

– Oh, si, je m'y connais ! C'est simple comme bonjour ! Il suffit de mettre un peu de couleur dans de l'eau. L'eau, en latin, se dit *Aqua*, c'est d'ailleurs tout ce que je connais en latin, et je baptise mes médicaments de noms aussi pompeux que possible. C'est ainsi que vous trouvez sur mes fioles des inscriptions comme : *Aqua salamandra, Aqua peloponnesia, Aqua chimboras-solaria, Aqua invocabulataria* et ainsi de suite. Vous n'avez pas idée des cures que j'ai fait faire à mes malades, grâce à ces eaux. L'essentiel, c'est de ne pas attendre le résultat. On empoche l'argent, ensuite ni vu ni connu. Les États-Unis sont assez grands, il faut plusieurs années avant que j'en fasse le tour, j'ai donc le temps de m'enrichir. Voulez-vous devenir mon aide ?

– Ouais, dit Keller, tout en se grattant la tête. Eh bien, je vais essayer, surtout par reconnaissance envers vous. Mais je n'ai aucun talent pour tromper mon prochain.

– Ce n'est pas nécessaire ; je m'en charge. Votre travail consiste à garder un silence respectueux, et à sortir de leurs cases les fioles que j'indique. En avant !

Au bout d'une demi-heure, les deux hommes atteignirent la ferme. Elle n'était pas grande : une maison entourée d'un verger et d'un potager bien entretenus et quelques bâtiments annexes. Trois chevaux étaient attachés à l'un d'eux, signe manifeste de la présence d'étrangers. En effet, trois personnes étaient assises dans la chambre des hôtes buvant de la bière que le fermier leur servait en personne. Ils virent arriver le charlatan et son aide.

– *By Jove,* s'écria l'un d'eux. Je le connais, celui-là ! À moins que je me trompe complètement, c'est Hartley, le joueur d'accordéon !

– Une de tes connaissances ? demanda l'autre. As-tu eu à faire à lui ?

– Naturellement. Le gars, qui avait fait d'excellentes affaires avait les poches pleines de dollars. Et moi, de mon côté, j'ai fait une excellente affaire en vidant nuitamment lesdites poches.

– Sait-il que c'était toi ?

– Ben oui, vraisemblablement. Heureusement que j'ai teint hier mes cheveux en brun. Et puis, l'absence de mes oreilles – maudits soient les Indiens – me rend méconnaissable. Mais ne m'appelez pas Brinkley ni *Cornel.* Le type pourrait, malgré tout, nous déranger dans notre boulot.

La fermière entra dans la pièce.

– Messieurs, dit-elle, un savant docteur est là avec son aide ; je pense que la compagnie de ces messieurs ne vous sera pas déplaisante.

– Savant docteur ? grommela le *Cornel* devant lui. Quel culot ! Je vais lui apprendre à vivre un peu...

Les nouveaux arrivants prirent place.

– *Sir*, dit le fermier au prétendu docteur, vous êtes l'homme qu'il me faut ! J'ai une vache qui est très malade. Depuis deux jours, elle n'a rien mangé, elle tient la tête baissée jusqu'au sol. Je crois qu'elle est perdue.

– *Pshaw !* Pour moi, un malade n'est perdu que lorsqu'il est mort. Montrez-la-moi, je parlerai après.

Hartley se fit conduire à l'étable pour examiner la vache. À son retour, il déclara :

– Il était temps, la vache aurait certainement crevé avant ce soir. Elle a mangé des herbes vénéneuses. Heureusement, j'ai là un contrepoison infaillible. Demain matin, elle sera en parfaite santé. Apportez-moi un seau d'eau et toi, Keller, donne-moi de l'*Aqua sylvestropolia*.

Keller sortit la fiole demandée, dont Hartley versa quelques gouttes dans l'eau. La vache devait boire toutes les trois heures la moitié d'un seau. Hartley demanda alors aux trois étrangers s'ils n'avaient pas besoin de ses services. Le *Cornel* secoua la tête.

– Merci, *Sir*, nous sommes en bonne santé. Et quand je ne me sens pas bien, je suis un traitement suédois. Il a fait ses preuves.

– C'est-à-dire ?

– Gymnastique corrective. Je me fais accompagner à l'accordéon et je danse jusqu'à me mettre en nage. Méthode éprouvée. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Le charlatan, péniblement impressionné, se détourna pour demander au fermier le chemin de la ferme la plus proche. Elle se trouvait à 8 lieues de distance vers l'ouest et la prochaine à 15 lieues vers le nord. Hartley demanda ensuite 5 dollars pour la

visite ; on les lui paya volontiers. Une fois dehors, il dit à son aide.

– Nous irons d'abord vers l'ouest, mais je ne pense pas aller à la ferme la plus proche. Nous visiterons plutôt celle située au nord. La vache était tellement mal en point, qu'elle peut crever dans une heure. Et le fermier pourrait me rattraper à cheval. Mais 5 dollars pour quelques gouttes d'eau teintée d'aniline, ce n'est pas trop mal, hein ? Je pense que vous acceptez de rester avec moi.

– Détrompez-vous, *Sir*. Vous m'offrez beaucoup d'argent contre beaucoup de mensonges. Excusez-moi, je suis honnête homme et je veux le rester.

Il parlait sur un ton ferme et grave, le charlatan ne jugea pas utile d'insister.

– Dommage, dit-il simplement. Mais ne nous séparons pas encore ; faisons un bout de chemin ensemble, jusqu'à la ferme.

Les deux hommes marchèrent en silence, côte à côte ; ils regardaient devant eux. Soudain, ils perçurent un bruit de sabots, se retournèrent et virent les trois hommes qu'ils avaient rencontrés à la ferme.

– *Woe to me !* s'écria Hartley. Ces gars-là voulaient aller dans les montagnes. Pourquoi ne se dirigent-ils pas vers l'ouest ? Je n'ai pas confiance en eux, ce sont sûrement des malfaiteurs.

Il ne tarda pas à s'en convaincre à ses dépens. En effet, arrivé à leur hauteur, les trois cavaliers s'arrêtèrent et le *Cornel* demanda ironiquement au charlatan :

– Dites-donc, pourquoi avez-vous changé de direction ? Le fermier ne vous retrouvera jamais !

– Le fermier ? demanda le *Yankee* l'air innocent.

– Mais oui. Après votre départ, je lui ai dit carrément que vous étiez des escrocs. Il est aussitôt monté à cheval pour vous rattraper et pour récupérer l'argent. Il est parti vers la ferme où, soi-disant, vous devriez aller. Seulement, nous, nous sommes plus malins que lui. Nous savons lire les traces nous, et nous avons suivi les vôtres pour vous faire une proposition.

– Je ne sais pas où vous voulez en venir. Je ne vous connais pas et je n'ai jamais eu affaire à vous.

– Mais moi si. Je vous connais de l'époque où vous étiez musicien ambulant. Bref, nous savons que vous êtes un escroc et en vous laissant faire avec le fermier, nous sommes devenus vos complices. Il est donc juste que nous partagions équitablement les bénéfices. Si vous refusez...

Brinkley indiqua d'un geste les deux fusils braqués sur Hartley. Celui-ci, heureux de s'en tirer à si bon compte, sortit trois dollars de sa poche et les tendit au *Cornel.*

– Vous vous trompez sur ma personne, mais cela ne fait rien. Si vous avez besoin d'argent, voici votre part : trois dollars sur les cinq que j'ai honnêtement gagnés à la ferme.

– Trois dollars ? s'écria le *Cornel.* Mais pour qui nous prenez-vous ? Il ne s'agit pas de l'argent que vous avez volé aujourd'hui mais de tout ce que vous avez ramassé jusqu'à présent. Je suppose que vous avez une coquette somme sur vous.

– Pas du tout, protesta Hartley.

– C'est ce que nous allons voir. Comme vous niez, nous allons vous fouiller. Je vous conseille de vous tenir tranquille car mes camarades ne plaisantent pas. La vie d'un misérable joueur d'accordéon ne vaut pas tripette...

L'ex-rouquin fouilla d'abord les poches de Hartley, mais n'en retira que quelques dollars. Il tâta ensuite son costume

pour dépister des billets cousus dans la doublure, mais sans résultat. Pour finir, il fit ouvrir le coffre et l'examina de près.

– Voyons... Les cases ne vont pas jusqu'au fond...

Hartley blêmit, car le *Cornel* était sur la bonne piste. Il tira sur les cases, qui cédèrent, découvrant plusieurs enveloppes. Brinkley les ouvrit ; elles étaient pleines de billets de banque de différentes valeurs.

– Je m'en suis douté ! dit-il avec un rire de satisfaction. Un *Physician and Farrier* ramasse l'argent à la pelle. Il fallait bien qu'il y en ait un peu sur lui.

Il mit les enveloppes dans sa poche et se tourna vers Keller.

– Je ne suis pas son aide, dit Keller. Je l'ai rencontré peu de temps avant d'arriver à la ferme.

– Ah ! Qui êtes-vous alors ?

Keller raconta son boniment et remit au *Cornel* le billet de recommandation, pour donner plus de poids à ses affirmations. Le *Cornel* le lui rendit avec un geste de mépris, les trois hommes montèrent en selle et partirent. Arrivés à un endroit où ils étaient sûrs de n'être ni vus ni entendus, l'un des *Tramps* dit au *Cornel :*

– Tu aurais dû fouiller l'autre. Qui sait s'il a dit la vérité ? Qu'est-ce que c'était que cette lettre qu'il t'a montrée ?

– Une lettre de recommandation à l'ingénieur Charoy à Sheridan.

– Quoi ? Et tu la lui as rendue ?

– Ben oui. Pourquoi l'aurais-je gardée ?

– Comment ? Nous devons, à Sheridan, examiner les lieux et l'état des caisses des chemins de fer, tâche d'autant plus difficile que nous ne devons pas nous faire remarquer. Avec la lettre

de recommandation du gars, nous aurions pu nous faire passer pour l'employé qu'il prétend être, nous aurions travaillé au bureau même de l'ingénieur, nous aurions pu consulter les livres et nous mettre au courant dès le premier jour.

– Sacré nom d'une pipe ! tonna le *Cornel*. Comment n'y ai-je pas pensé ! Mais il n'est pas trop tard. Nous pouvons le retrouver.

– Oui, mais il ne suffit pas de lui prendre le billet. Il faut l'empêcher, lui et le charlatan, d'aller à Sheridan et de tout gâcher ?

– Une balle pour chacun. Ensuite, tu prends la lettre, tu vas à Sheridan et tu nous donnes des nouvelles.

– Mais comment ?

– Tu nous retrouveras dans la région où le chemin de fer traverse Eagle Tail. Prends Dugby avec toi.

Pendant ce temps, le charlatan et Keller marchaient silencieusement côte à côte. Au bout d'une demi-heure, le *Yankee* dit à son compagnon :

– Il me semble inutile que vous restiez avec moi plus longtemps. Vous devez aller à Sheridan, et moi, j'aimerais retourner à la ferme que j'avais visitée juste avant de vous rencontrer.

– Si vous n'avez plus besoin de moi, le mieux, en effet, serait de nous séparer.

Les deux hommes se serrèrent la main. Keller continua son chemin dans la prairie. Le *Yankee*, une fois qu'il perdit son compagnon de vue, se mit à la recherche d'une cachette appropriée.

Il savait en effet qu'il ne devait pas laisser de traces derrière lui et, tout en n'étant pas un véritable *Westman* il s'y entendait pour les faire disparaître. Il commença par les effacer

avec les mains, ce qui, évidemment, ralentit considérablement sa marche, puis il s'engagea dans une région broussailleuse. Parvenu à une certaine distance, il s'assit sur son coffre et attendit.

Quelques minutes plus tard, il perçut la voix de trois cavaliers et le bruit de leurs chevaux. Ils passaient dans la prairie, sans remarquer que les traces qu'ils suivaient provenaient d'un seul homme.

Le *Yankee* écarta les branches pour avoir une vue sur la prairie. Keller marchait, solitaire. Les *Tramps* fonçaient sur lui au galop. En les entendant derrière lui, Keller se retourna, effrayé. Il fut rejoint presque immédiatement. Les *Tramps* lui parlèrent, Keller désigna de sa main la direction ouest, sans doute pour indiquer le chemin pris par le *Yankee*. Un coup de feu retentit, Keller s'écroula.

– C'est fait, murmura Hartley. Attendez, canailles ! Nous nous retrouverons et vous paierez cher ce coup de fusil !

Hartley vit les meurtriers descendre de cheval, fouiller le cadavre, puis s'éloigner. Le *Yankee* n'osa pas sortir de sa cachette, car un nouveau spectacle s'offrit à ses yeux effrayés.

Un cavalier, conduisant un cheval libre, venait d'apparaître dans la prairie. Après avoir suivi les traces des *Tramps*, il s'arrêta et descendit pour les examiner de près. Alors, le *Yankee* vit que le cavalier était un Indien ; il portait une chemise brodée de chasseur et était chaussé de mocassins. Ses traits avaient quelque chose de romain, sauf les pommettes saillantes.

Son cheval recula d'un bond et poussa un long hennissement. L'odeur du cadavre ou du *Yankee*, venait de lui frapper les narines. Au même instant, l'Indien bondit comme une panthère et disparut avec le second cheval.

Hartley demeura longtemps silencieux et sans bouger. Enfin, il entendit une voix à demi étouffée :

– *Howgh !*

En se tournant dans la direction de la voix, il aperçut l'Indien qui se penchait sur le cadavre de Keller. Puis il disparut de nouveau pour un quart d'heure, au bout duquel, le *Yankee* fut tiré de son immobilité par la même voix qui l'interpella, tout près :

– Pourquoi le Visage Pâle se cache-t-il ici ? Pourquoi ne se montre-t-il pas au combattant rouge ? Ne veut-il pas dire le chemin qu'ont pris les trois meurtriers de l'autre Visage Pâle ?

– Je suis caché pour leur échapper, répondit Hartley. Ils sont partis dans la prairie. Mais… le sont-ils vraiment ?

– Oui, l'homme blanc et moi sommes ici les seuls hommes vivants. L'homme blanc peut sortir et me raconter ce qui s'est passé.

L'Indien parlait fort bien l'anglais et le ton de sa voix inspirait confiance au *Yankee*.

– Pourquoi ton frère blanc a-t-il été tué ? poursuivit l'Indien. Qui es-tu et que fais-tu dans cette contrée ?

Le *Yankee* exposa les faits.

– Me connais-tu ? demanda l'Indien.

– Non, répondit Hartley.

– Je suis Winnetou, le chef des Apaches. Les meurtriers vous ont-ils tout pris ?

– Oui.

– À ton camarade aussi ?

– Non. Il leur a dit qu'il était un pauvre réfugié et leur montra, pour prouver ce qu'il disait, une lettre.

– Une lettre ? L'ont-ils gardée ?

– Non, ils l'ont rendue.

– Où l'a-t-il cachée ensuite ?

– Dans la poche intérieure de son veston.

– Elle n'y est plus. Winnetou a fouillé toutes les poches du mort et n'a trouvé aucune lettre. C'est donc ce billet qui a poussé les meurtriers à vous rattraper.

– Je ne crois pas, dit Hartley en secouant la tête.

L'Indien ne répondit pas. Il fouilla de nouveau toutes les poches du cadavre ; elles étaient vides. Naturellement, on lui avait pris son fusil.

Winnetou regardait dans le lointain, pensif, puis, il fit part de ses réflexions :

– Ton camarade voulait aller à Sheridan. Deux des meurtriers sont partis vers le nord, donc dans la direction de cette ville. Pourquoi ont-ils pris la lettre ? Parce qu'ils veulent s'en servir. L'un des meurtriers voudra se faire passer pour Keller.

– Mais pourquoi ?

– Winnetou ne sait pas, mais va l'apprendre.

– Tu vas les poursuivre ?

– Oui. L'Apache voulait aller au fleuve Smoky Hill, et Sheridan n'en est pas très éloigné. Cela ne lui fera donc pas un très grand détour. Ces Visages Pâles ont sûrement de mauvaises intentions. Peut-être Winnetou pourra prévenir leurs méfaits. L'homme blanc raccompagne-t-il ?

– Je voulais aller à la ferme la plus proche, mais réflexion faite, je préfère me rendre à Sheridan. Peut-être réussirai-je à récupérer mon argent ? Quand y serons-nous ?

– Winnetou ignore avec quelle rapidité l'homme blanc se déplace à cheval ?

– Sans être un champion d'équitation, je me défends...

– Nous n'irons pas vite, mais nous chevaucherons toute la nuit pour arriver demain matin. Ceux que nous suivons vont camper la nuit, et arriveront par conséquent après nous.

Ils partirent. Le soleil déclina, bientôt il disparut derrière l'horizon.

– Ne risques-tu pas de t'égarer dans cette obscurité ?

– Winnetou ne s'égare jamais. Il est comme l'étoile qui poursuit toujours le même chemin et connaît toutes les régions du pays aussi bien que le Visage Pâle connaît sa maison.

– Mais il y a de nombreux obstacles que l'obscurité nous dissimule.

– Les yeux de Winnetou voient même la nuit. Et ce qui lui échappe n'échappe sûrement pas à son cheval. L'homme blanc devrait chevaucher derrière moi, son cheval ne ferait alors pas de faux pas.

Après minuit, Winnetou sortit un morceau de viande que Hartley dut manger.

L'aube se levait à l'est, mais les contours du paysage étaient encore invisibles, car un brouillard épais recouvrait la région.

– C'est le brouillard du fleuve Smoky Hill. Nous allons bientôt l'atteindre, dit le chef.

Il voulait continuer, mais, soudain, il arrêta son cheval et se tourna à gauche, d'où parvenait un bruit rythmé de sabots. C'était un cavalier au galop. Il ne tarda pas à apparaître dans un éclair ; les deux autres ne le virent pas, ni son cheval, mais seu-

lement son chapeau sombre à large bord qui émergea un instant du brouillard. Quelques secondes plus tard, le bruit s'éteignit.

– *Uff* ! s'écria Winnetou, surpris. Un Visage Pâle. Peu de Blancs chevauchent aussi bien que cet homme-là, il n'y a que Old Shatterhand et Old Firehand. Mais Old Shatterhand n'est pas dans cette région ; je dois le rencontrer près du Lac d'Argent. Old Firehand lui, est, en principe, dans le Kansas. Était-ce lui ?

– Old Firehand ? demanda le *Yankee*. C'est un célèbre *Westman*.

– Lui et Old Shatterhand sont les Visages Pâles les meilleurs et les plus valeureux que Winnetou connaisse. Il est leur ami.

– L'homme avait l'air pressé. Où allait-il ?

– À Sheridan, il avait pris la même direction que nous. Nous apprendrons dans cette ville qui il est.

Le brouillard commença à se dissiper, chassé par le vent du matin, et les deux cavaliers aperçurent bientôt le fleuve Smoky Hill devant eux. Winnetou atteignit la rive juste au gué. Ici, l'eau ne montait que jusqu'à la poitrine des chevaux ; la traversée du fleuve était facile et sans danger.

Après avoir traversé un secteur broussailleux, de l'autre côté du fleuve, les deux cavaliers débouchèrent dans la prairie. Peu après, Sheridan, dernière étape de leur voyage, apparut à l'horizon.

IX

RUSE CONTRE RUSE

À cette époque, Sheridan n'était qu'un camp provisoire de cheminots, avec un certain nombre de cabanes en pierre, en torchis ou en rondins, maisons de fortune, avec, sur leurs portes, des inscriptions aussi prétentieuses, que : Hôtel, Saloon, etc. Il y avait aussi des maisons en bois démontables et « remontables » à tout instant. La plus grande de ces maisons était bâtie sur une petite éminence et portait l'inscription : Charles Charoy, ingénieur. C'était là que se dirigeaient Winnetou et Hartley. Ils descendirent devant la porte, et y virent, attaché un cheval sellé à l'indienne.

– *Uff !* fit Winnetou, en contemplant l'animal avec des yeux brillants de curiosité. Ce cheval est digne du meilleur cavalier. Il appartient sûrement au Visage Pâle que nous avons vu passer tout à l'heure.

Ils attachèrent leurs chevaux. Personne ne se montrait dans le voisinage, mais la porte était ouverte. Les deux hommes entrèrent. Un Noir vint à leur rencontre et leur demanda ce qu'ils désiraient. Mais avant qu'ils aient pu répondre, une porte latérale s'ouvrit et laissa apparaître un jeune Blanc qui regardait l'Apache avec des yeux à la fois joyeux et étonnés. C'était l'ingénieur. Son nom, le teint sombre de sa peau et ses cheveux bruns laissaient supposer qu'il était originaire d'un État du sud et issu d'une famille française.

– Qui cherchez-vous de si bonne heure, Messieurs ? demanda-t-il poliment.

– Nous cherchons l'ingénieur, M. Charoy, répondit Winnetou, en un anglais parfait, tout en prononçant correctement le nom français.

– *Well*, c'est moi. Entrez, s'il vous plaît.

Charoy entra dans la pièce et les deux autres le suivirent. L'ingénieur leur offrit des sièges et attendit, avec une impatience visible qu'ils exposassent le but de leur visite. Le *Yankee* s'assit immédiatement, mais l'Indien resta poliment debout, fit de sa tête, un signe de salut et dit :

– Je suis Winnetou, le chef des Apaches...

– Je le sais, dit l'ingénieur en l'interrompant.

– Tu le sais ? demande le Peau-Rouge. Ainsi, tu m'as déjà vu ?

– Non. Mais il y a quelqu'un ici qui te connaît et qui vous a vu arriver par la fenêtre. Je suis très heureux et très honoré de pouvoir faire la connaissance du célèbre chef des Apaches. Assieds-toi et dis-moi ce qui t'amène. Je te prierai ensuite d'être mon hôte.

Winnetou s'assit et dit :

– Connais-tu un Visage Pâle qui habite à Kinsley et qui s'appelle Bent Norton ?

– Oui, je le connais très bien. Cet homme est l'un de mes meilleurs amis, répondit Charoy.

– Connais-tu aussi le Visage Pâle Keller, son employé ?

– Non. Depuis que mon ami habite à Kinsley, je ne suis jamais allé le voir.

– Cet employé viendra te trouver aujourd'hui avec un autre Blanc pour te remettre une lettre de recommandation de Norton. D'après cette lettre, tu devrais l'employer dans ton bureau

et donner du travail à l'autre. Ces deux Visages Pâles sont des assassins. Si tu te conduis intelligemment, nous pourrons, d'après votre entretien, apprendre leurs intentions.

– Veulent-ils me tuer ? demanda Charoy avec un sourire incrédule.

– Peut-être, répondit gravement Winnetou. Et pas seulement toi. Je crois que ce sont des *Tramps*.

– Des *Tramps ?* répéta l'ingénieur. Ah, c'est différent. Je viens d'apprendre qu'une horde de *Tramps* se dirige vers Sheridan, venant d'Eagle Tail, pour nous voler notre argent.

– De qui tiens-tu cette information ?

– De... mais le mieux, ce serait de te montrer l'homme, au lieu de le nommer.

Charoy ouvrit la porte d'une autre chambre et laissa passer Old Firehand.

Si l'ingénieur avait supposé que l'Apache exprimerait sa joie par des paroles, il connaissait mal les coutumes des Indiens. Aucun combattant rouge ne se livre à des effusions en présence d'autres hommes. Les yeux de l'Apache resplendissaient de joie, mais il resta calme. Il s'approcha du chasseur et lui serra la main. Old Firehand le pressa sur sa large poitrine et lui dit, ému et joyeux :

– Mon cher ami, mon frère ! Quelle joie et quelle surprise n'ai-je pas éprouvées en vous voyant descendre de cheval ! Cela fait si longtemps que nous ne nous sommes vus !

– Winnetou t'a vu aujourd'hui à l'aube, répondit l'Indien. Tu passais à côté de nous en trombe, dans une mer de brouillard, de l'autre côté du fleuve.

– Et tu ne m'as pas appelé ?

– Le brouillard t’enveloppait, l’Apache n’a pas pu te reconnaître exactement. D’ailleurs tu as disparu comme l’éclair.

– Je me pressais pour devancer les *Tramps*. J’ai dû venir moi-même, car l’affaire est tellement importante qu’on ne peut pas la confier à un autre. Deux cents *Tramps* approchent.

– Donc, Winnetou ne s’est pas trompé. Les meurtriers sont leurs éclaireurs.

– Puis-je savoir de qui il s’agit ?

– Le chef des Apaches est l’homme des actes et non des paroles. Mais voici un Visage Pâle qui te racontera tout.

Hartley relata les événements de la veille. Old Firehand, de son côté, résuma sa rencontre avec le *Cornel*, le rouquin, sur le bateau, chez les *Rafters* et, dernièrement, à la ferme de Butler. Le *Yankee* ayant fait remarquer que le chef des trois *Tramps* n’avait pas d’oreilles, le chasseur s’écria :

– C’était le *Cornel !* J’espère qu’il ne m’échappera pas, cette fois-ci !

– Messieurs, vous êtes nos sauveurs, dit l’ingénieur, et je ne sais comment vous remercier. Ce Brinkley peut venir avec ses *Tramps*, je les attends de pied ferme.

– Attention, objecta Old Firehand. Deux cents malfaiteurs prêts à tout, ce n’est pas à dédaigner.

– C’est possible, mais je peux réunir mille ouvriers en quelques heures.

– Sont-ils bien armés ?

– Ils ont des couteaux, des pelles, des bêches.

– Des pelles et des bêches contre des fusils ? Ce serait un massacre et je n’en veux pas.

– Je peux avoir jusqu'à cent soldats que je fais venir de Fort Wallace.

– Votre courage est digne d'éloges, *Sir*, mais la ruse est souvent préférable à la violence. Si en y recourant nous pouvons mettre l'adversaire hors d'état de nuire, pourquoi devrions-nous sacrifier tant de vies humaines ?

– Quelle ruse comptez-vous employer, *Sir ?* Je ferai ce que vous voudrez. Vous êtes des *Westmen* expérimentés et je suis prêt à vous céder le commandement.

– Pas si vite, *Sir !* Nous devons réfléchir. Pour commencer, les *Tramps* ne doivent pas savoir que nous sommes ici. Nous devons leur dissimuler même nos chevaux. Avez-vous un endroit pour eux ?

– Oui, je vais les confier à mon Noir. Il ne parlera à personne.

– C'est ça, donnez-lui un ordre dans ce sens. Vous devrez aussi héberger M. Hartley que voici. Donnez-lui un lit, pour qu'il puisse se reposer. Mais personne ne doit savoir qu'il est ici, personne sauf vous et le Noir.

L'ingénieur s'éloigna avec le *Yankee*. Lorsqu'il revint au bout d'un certain temps, Old Firehand dit :

– Je ne voulais pas tenir conseil en présence de ce charlatan. Je n'ai pas confiance en lui. Il y a dans son récit un point très obscur. Je suis sûr qu'il a envoyé l'autre à la mort pour se sauver. Je n'ai que faire de gens pareils.

– Avez-vous un plan à nous soumettre ? demanda l'ingénieur, curieux.

– Pas avant de connaître les intentions des *Tramps*, et pour cela, il faut d'abord que leurs éclaireurs arrivent ici et parlent avec vous.

– C’est juste. En attendant, patience !

Winnetou leva la main pour signifier qu’il était d’un avis différent.

– Il y a deux façons de lutter : l’attaque et la défense. Quand Winnetou ne sait pas s’il doit se défendre, il préfère attaquer. C’est plus rapide, plus sûr et plus courageux.

– Ainsi, mon frère rouge ne veut rien savoir du plan des *Tramps* ? demanda Old Firehand.

– Il l’apprendra de toutes façons ? Mais pourquoi le chef des Apaches devrait-il se laisser contraindre à agir en tenant compte du plan de l’ennemi, alors qu’il lui est facile d’obliger l’ennemi à se conformer au sien ?

– Ah ? Tu as donc un plan ?

– Oui. Ces *Tramps* ne sont pas des combattants avec qui il faut se battre selon les règles, mais des chiens enragés que nous devons abattre à coups de gourdin. Pourquoi Winnetou devrait attendre qu’un chien le morde, alors qu’il peut prévenir sa morsure en le tuant ou en l’attirant dans un piège ?

– Connais-tu un piège pour les *Tramps ?*

– Winnetou a une idée et nous allons la développer. Ces canailles viennent pour dévaliser la caisse. Si la caisse est ici, ils viennent ici. Si elle est ailleurs, ils vont ailleurs. Si elle est sur un char à feu, ils y monteront et se laisseront transporter au diable, sans qu’ils aient à faire avec les habitants d’ici.

– Ah, je comprends ! s’écria Old Firehand. Quel plan ! Tu penses que nous devons attirer les gars dans un train ?

– Oui. Winnetou n’y comprend rien au cheval à feu et ne sait pas comment il faut le conduire. Il a donné une idée et ses frères blancs doivent y réfléchir.

– Les attirer dans un train ? demanda l'ingénieur. Mais pourquoi ? Nous pouvons les attendre et les anéantir ici même.

– Oui, mais au prix de combien de vies ? répliqua Old Firehand. Par contre, si les *Tramps* montent dans un train, nous pouvons les amener à un endroit où ils doivent se rendre, sans faire le moindre dégât.

– Dois-je donc mettre ma caisse dans le train ?

– Pas le moins du monde. Il s'agit seulement de faire croire aux *Tramps* que l'argent est dans le train. Pour cela, vous embauchez l'espion, vous feignez de lui faire confiance et vous lui dites qu'il y a ici, un train, avec beaucoup d'argent. Là-dessus, les *Tramps* arrivent en masse et montent dans les wagons. Et le train part avec eux. N'avez-vous pas un train à votre disposition ?

– Oh si, tant que vous voudrez ! Mais qui conduira le train ? Le mécanicien et le chauffeur seront sûrement tués par les *Tramps*.

– *Pshaw !* On trouvera bien un mécanicien et je ferai moi-même le chauffeur.

– *Howgh !* s'écria Winnetou. Nos frères blancs doivent maintenant chercher un endroit où le piège peut se refermer sur les *Tramps*. Après leur retour, l'Apache partira, pour ne pas attendre ici, sans rien faire.

– Quel endroit préfère mon frère ? demanda Old Firehand.

– Winnetou est partout chez lui, dans la forêt, comme dans la prairie.

– Le chef des Apaches peut, s'il veut, se trouver en compagnie. J'ai disposé mes *Rafters* à un endroit qui est à une heure de distance d'Eagle Tail. Ils y observent les *Tramps*. Tante Droll est avec eux.

– *Uff !* s'écria l'Apache, le visage radieux. Tante est un Visage Pâle brave, courageux et intelligent. Winnetou va le rejoindre.

– Très bien. Mon frère y trouvera d'autres hommes valeureux, comme Humply-Bill et Gunstick-Uncle dont il a sûrement entendu parler. Mais en attendant, qu'il vienne avec moi dans ma chambre et qu'il y attende notre retour.

Old Firehand se changea ; il ôta son costume de chasseur et s'habilla en ouvrier de la voie ferrée. Ensuite, il partit avec l'ingénieur. Winnetou s'endormit. Il fut réveillé au retour des deux hommes et apprit que Old Firehand avait trouvé un endroit approprié.

– Parfait, dit-il avec satisfaction. Les *Tramps* trembleront de peur et hurleront d'effroi. Maintenant Winnetou rejoint à cheval Tante Droll et les *Rafters* pour leur dire de se tenir prêts.

Peu après la pause du déjeuner, on vit deux cavaliers arriver lentement du fleuve. On réveilla Hartley qui les identifia : c'étaient bien les deux *Tramps*. Old Firehand se retira dans la chambre à côté, pour écouter l'entretien.

L'ingénieur reçut les deux hommes dans son bureau. Ils saluèrent poliment et l'un d'eux lui remit, sans rien dire, la lettre de recommandation. Après l'avoir lu, l'ingénieur lui dit amicalement :

– Vous avez travaillé chez mon ami Norton ? Comment va-t-il ?

Une conversation banale s'engagea au cours de laquelle le *Tramp* raconta une histoire inventée de toutes pièces pour expliquer son “départ” de Kinsley.

– Je compatis à votre sort, dit l'ingénieur et je vois, d'après cette lettre, que vous avez la confiance de Norton. Je ferai donc ce qu'il demande : je vous embauche. J'ai un employé aux écri-

tures, mais j'aurais besoin d'un homme de confiance. Croyez-vous pouvoir assurer une telle responsabilité ?

– *Sir*, répondit joyeusement celui qui se faisait passer pour Keller, faites un essai. Je suis persuadé que je ferai l'affaire.

– *Well*, essayons. Nous parlerons dans quelques jours de votre salaire ; il dépend de votre travail. Mais maintenant, j'ai à faire ; restez au village et revenez me voir à cinq heures. Vous habiterez avec moi, dans cette maison, vous prendrez vos repas à ma table et vous respecterez le règlement de la maison. À dix heures précises, nous fermons.

– Très bien, *Sir*. Et maintenant, autre chose. Voici mon compagnon de voyage. Auriez-vous du travail pour lui ?

– Quel travail ?

– N'importe lequel, dit l'autre, modeste. Je serais heureux de trouver une occupation.

– Comment vous appelez-vous ?

– Dugby. J'ai rencontré M. Keller sur le chemin et j'ai décidé de l'accompagner, quand il m'a dit qu'il voulait travailler aux chemins de fer.

– Et qu'avez-vous fait jusqu'à présent ? M. Dugby.

– J'ai été longtemps *cow-boy* à une ferme près de Las Animas. Mais ce travail ne me plaisait pas, je suis donc parti. Il y a quelques jours, je me suis battu avec un gars qui m'a donné un coup de couteau dans la main. Ma blessure n'est pas complètement guérie, mais j'espère que d'ici deux ou trois jours je pourrai m'en servir pour travailler ici.

– Eh bien, vous aurez du travail. Restez toujours ici, soignez votre blessure, et lorsque vous serez en état de travailler, vous me le direz. Vous pouvez disposer.

Les deux espions quittèrent le bureau. L'ingénieur alla trouver Old Firehand et lui dit :

– Ce Dugby s'est arrangé pour ne pas travailler tout de suite. Il veut gagner du temps pour aller à Eagle Tail.

– Évidemment, il n'a rien aux mains, répondit Old Firehand. Pourquoi avez-vous dit à l'autre de revenir à cinq heures ?

– Parce que je pourrai l'occuper jusqu'au soir. Mais d'ici là, je ne peux rien lui donner à faire.

– Très bien. Cela fera toujours cinq heures.

Old Firehand s'endormit. Il fut réveillé par le valet noir qui lui apporta le dîner. Vers dix heures l'ingénieur lui annonça que son employé avait, depuis longtemps, fini de dîner et qu'il s'apprêtait à gagner sa chambre.

Old Firehand monta alors sur le toit et se posta au-dessus de la fenêtre de la chambre. Peu de temps après, il entendit une porte s'ouvrir et un faisceau de lumière éclaira l'espace devant la maison. Un homme y était debout. Une fenêtre s'ouvrit.

– Idiot, grommela une voix furieuse. Enlève la lampe ; la lumière tombe juste sur moi.

– Idiot toi-même, répliqua le *Tramp*. Pourquoi viens-tu à cette heure ? La maison ne dort pas encore. Reviens dans une heure.

– Bien. Mais dis-moi au moins si tu as des nouvelles ?

– Et quelles nouvelles ?

– De bonnes ?

– De magnifiques ! C'est mieux que ce que nous aurions pensé. Mais maintenant, va-t-en ; on pourrait te voir.

Old Firehand dut attendre toute une heure sans bouger. Enfin, la fenêtre s'ouvrit de nouveau. La lampe était éteinte, le *Tramp* attendait son compagnon. Peu de temps après, le gravier crissa.

– Dugby, chuchota une voix à la fenêtre.

– Où es-tu ? Je ne te vois pas.

– Tout près du mur, juste devant ta fenêtre. Qu'as-tu à me dire ?

– Ici, la caisse est vide. On touche tous les quinze jours et la paie était hier. Nous devrions donc attendre deux semaines, ce qui est impossible. Il n'y a pas trois cents dollars dans la caisse ; cela ne vaut pas la peine.

– Et c'est ce que tu appelles une nouvelle magnifique, imbécile ?

– Tais-toi. Demain, dans la nuit, arrive un train avec plusieurs centaines de milliers de dollars.

– Pas possible.

– Si, je m'en suis moi-même rendu compte. Le train vient de Kansas-City et se dirige vers Kit Carson. J'ai lu la lettre et le télégramme. L'ingénieur a une confiance aveugle en moi.

– Qu'est-ce que ça peut nous faire ? Le train traverse seulement le village.

– Non, il s'arrête cinq minutes.

– C'est déjà mieux.

– Et toi et moi, nous serons sur la locomotive !

– Nous deux ? Tu rêves...

– Pas du tout. Un employé se chargera du train à Carlyle et le conduira jusqu'à Wallace.

– Et cet employé, ce sera toi ?

– Oui, et tu dois, ou plutôt tu peux venir avec moi. L'ingénieur m'a permis un accompagnateur. Il est clair que c'est toi que je choisirai.

– Cette confiance qu'il a en toi, ne te paraît-elle pas louche ?

– Si, mais l'ingénieur avait depuis longtemps besoin d'un homme de confiance et la lettre de recommandation a été très utile. D'ailleurs, la mission n'est pas sans danger. On ne connaît pas le mécanicien et le chauffeur qui peuvent très bien arrêter le train en rase campagne et disparaître avec l'argent. C'est pourquoi un employé et son aide doivent les surveiller. Nous aurons chacun un revolver chargé dans la poche.

– Voilà ce qui est extrêmement drôle. On nous confie de l'argent ! Nous obligerons les deux gars de la locomotive à s'arrêter et nous piquons les dollars.

– Non, c'est impossible, car il y a aussi le chef de train et un employé de Kansas City qui transporte l'argent dans une valise. Les deux hommes sont armés. Ils pourront flairer quelque chose dès que nous aurons arrêté le train et défendre les voitures. Non, il faut attaquer le train et à un endroit où on ne s'y attend pas. Ici, par exemple.

– Tu crois ?

– Bien sûr. Allez, va raconter tout ça au *Cornel*.

– Je ne peux pas partir la nuit, je ne connais pas la région.

– Alors tu partiras le matin, au plus tard, car je dois être informé avant midi. Le train arrive demain à trois heures du matin. Nous serons tous les deux sur la locomotive et nous nous

chargerons du mécanicien et du chauffeur. S'il le faut, nous les descendrons. Le *Cornel* doit se tenir dans les parages avec les nôtres et occuper les wagons. Les employés qui seront dans le train et les quelques habitants de Sheridan qui ne dormiraient pas, seront tellement stupéfaits qu'ils ne penseront même pas à résister.

– Le plan est excellent. J'espère que le *Cornel* sera d'accord. Comment te ferai-je savoir sa réponse ?

– C'est difficile, car je ne dois pas te rencontrer. Le mieux, ce serait que tu écrives la réponse sur un bout de papier que tu pourrais cacher derrière le tonneau qui est devant la porte. Je te fais venir vers midi pour te dire que je te prends avec moi sur le train et tu en profites pour cacher le bout de papier derrière le tonneau. D'accord ?

– Oui, c'est parfait.

Et il disparut. La fenêtre se referma doucement ; Old Firehand demeura encore quelque temps sur le toit, puis il descendit précautionneusement. Le lendemain, il se réveilla de bonne heure et resta dans sa chambre. Vers onze heures, Charoy vint le voir et lui dit que son nouvel employé se montrait très zélé. À ce moment-là, Old Firehand aperçut un petit bossu qui montait sur la colline. Il était vêtu d'un costume de chasse en cuir et portait un long fusil en bandoulière.

– Humply-Bill, dit Old Firehand, un peu étonné. Cet homme est des nôtres, expliqua-t-il. Il s'est sûrement passé quelque chose d'imprévu, sans cela il ne se serait pas montré. J'espère que ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Voulez-vous le laisser entrer, *Sir ?*

L'ingénieur sortit et introduisit Humply-Bill dans la chambre d'Old Firehand.

– Ne vous inquiétez pas, *Sir*, dit-il à Old Firehand, la nouvelle n'est pas mauvaise ; elle est peut-être même bonne, mais

en tout cas, vous ne devez pas l'ignorer. Winnetou qui est arrivé hier soir comme vous le savez, a visité immédiatement les environs du camp des *Tramps*, pour les observer, ou, éventuellement, pour écouter leurs conversations. Or, les *Tramps* poussaient de véritables cris de joie, car un de leurs hommes venait de leur apporter une excellente nouvelle.

– Ah oui, Dugby...

– C'est ça, il s'appelle Dugby. Il a parlé d'un demi-million de dollars que le train devait amener par ici.

– Bien.

– L'Apache en a également parlé. Serait-ce le piège dans lequel il faut attirer nos types ?

– Oui, nous discuterons de tout cela après le retour de Dugby...

– Vous n'avez pas du tout besoin de ce coco, car Winnetou a tout entendu. Les *Tramps* criaient si fort, dans leur joie, qu'on pouvait les entendre à plusieurs lieues à la ronde. Dugby a un mauvais cheval ; il arrivera seulement vers midi. C'est pourquoi Winnetou a eu la perspicacité de m'envoyer auprès de vous. Les *Tramps* ont accepté les propositions de l'employé d'ici – avec une modification.

– Laquelle ?

– Elle concerne le lieu de l'attaque. Ils ne veulent pas attaquer à Sheridan de peur d'alerter trop de monde, mais contraindre, après Sheridan, le mécanicien et le chauffeur à arrêter le train en rase campagne.

– Ils ont dit où ?

– Non. Les *Tramps* allumeront un feu près de la voie ; c'est là que la locomotive devra s'arrêter. Si le mécanicien et le chauf-

feur refusent d’obéir, il faut les abattre. Est-ce que cette modification vous dérange, *Sir ?*

– Non, au contraire, car nous évitons ainsi une bataille toujours possible entre nos ouvriers et les *Tramps.* Et puis, nous n’avons pas besoin de prendre les deux espions avec nous, ni de continuer à jouer ce jeu.

Un télégramme fut envoyé à Carlyle où le train devait se former et à Fort Wallace pour demander des soldats. Humply-Bill, après avoir cassé la croûte, repartit.

Vers deux heures de l’après-midi, Dugby arriva pour transmettre son message à celui qui se faisait passer pour Keller. Old Firehand était dans sa chambre avec l’ingénieur. Les deux hommes observaient le *Tramp*, qui ne les remarqua pas. Il disparut un instant derrière le tonneau qui était devant le portail.

– Recevez-le dans votre bureau, dit Old Firehand à l’ingénieur et parlez-lui jusqu’à ce que j’arrive. Pendant ce temps, j’irai lire le billet.

L’ingénieur s’exécuta, et Old Firehand alla chercher le papier derrière le tonneau. Il le déplia et lut les quelques lignes griffonnées par le *Cornel.* Son message confirma ce qu’avait dit Humply-Bill. Old Firehand remit le papier à sa place et entra dans le bureau de l’ingénieur, où celui-ci s’entretenait avec Dugby. Le *Tramp* ne reconnut pas le chasseur et ne fut pas peu surpris lorsque ce dernier mit la main sur son épaule et lui demanda sur un ton menaçant :

– Savez-vous qui je suis, M. Dugby ?

– Non, répondit l’autre, consterné.

– Vous n’avez pas bien ouvert les yeux à la ferme de Butler. Je suis Old Firehand !

Il prit le couteau dans le ceinturon du *Tramp* et son revolver dans sa poche de derrière, sans que l'autre, stupéfait, eût songé à résister. Ensuite, il dit à l'ingénieur :

– Montez, s'il vous plaît, dans la chambre de l'employé et dites-lui que Dugby est venu, mais rien de plus. Ensuite, revenez.

Charoy s'éloigna. Old Firehand mit le *Tramp* sur un siège et commença à le garrotter avec une ficelle solide.

– *Sir*, dit l'homme, revenu peu à peu de sa frayeur, pourquoi me traitez-vous ainsi ? Pourquoi me garrottez-vous ? Je ne vous connais pas.

– Tais-toi ! dit le chasseur, saisissant son revolver. Si tu dis encore un mot sans ma permission, je t'abats.

L'homme blêmit et se tut. L'ingénieur revint. Old Firehand lui fit signe de rester près de la porte. Il se mit lui-même à la fenêtre de façon à n'être pas vu du dehors. Il était persuadé que l'employé ne résisterait pas à sa curiosité. En effet, deux minutes plus tard, le chasseur vit un avant-bras fouiller derrière le tonneau. Old Firehand fit signe à l'ingénieur et Charoy ouvrit rapidement la porte, juste quand l'employé passait devant.

– Monsieur Keller, ne voulez-vous pas entrer un moment ? demanda-t-il.

L'interpellé avait encore le bout de papier à la main. Il le dissimula rapidement et obéit avec une visible perplexité. Quelle ne fût pas sa surprise de voir son compagnon ligoté sur la chaise. Mais il se domina et réussit à se composer un visage à peu près normal.

– Quel papier venez-vous de dissimuler ? demanda Old Firehand.

– Un vieux sachet, dit le *Tramp*.

– Ah ! Montrez-le un peu !

L'employé feignit l'étonnement et demanda :

– Pourquoi me demandez-vous cela ? Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

– Vous le connaissez ! dit l'ingénieur. C'est Old Firehand !

– Old Fire… dit le *Tramp* en bégayant d'effroi.

– Oui, c'est moi, confirma le chasseur. Et en ce qui concerne le contenu de votre poche, j'ai le droit de l'examiner.

Old Firehand lui prit d'abord son couteau, ensuite un revolver chargé et enfin le bout de papier, sans que le *Tramp* eût osé résister.

– *Sir*, demanda-t-il enfin, de quel droit agissez-vous ainsi avec moi ?

– D'abord en vertu du droit du plus fort et du plus honnête, répondit Old Firehand, et ensuite parce que M. Charoy, qui est le maître chez lui m'a donné la mission de le remplacer dans cette affaire.

– Dans quelle affaire ?

– Vous ne savez pas ? Vous appartenez aux *Tramps* qui, à Osage Nook ont attaqué les Osages, qui ont attaqué la ferme de Butler et qui, maintenant, veulent voler un demi-million de dollars aux chemins de fer. Vous êtes venu ici pour espionner et pour informer vos camarades.

– Moi ? Je n'ai pas quitté la maison un seul instant.

– C'est juste. Mais votre compagnon a fait la commission.

Le *Tramp* persista à nier. Old Firehand lui attacha les deux mains derrière le dos et le conduisit, avec Dugby, dans la

chambre où se trouvait Hartley. Lorsque le *Yankee* vit les deux hommes, il se dressa sur son séant et dit :

– Eh ! Oh ! Voilà les deux oiseaux qui m'ont volé et qui ont tué le pauvre Keller. Mais où est le troisième ?

– Il nous manque encore, mais nous mettrons bientôt la main sur lui, dit Old Firehand. Ils nient les faits.

– Ils nient ? Mais je les reconnais et j'affirme sous la foi du serment que ce sont eux, les meurtriers !

Les *Tramps* comprirent qu'il était inutile d'insister. On leur vida les poches ; ils avaient encore les billets de banque volés à Hartley qui, ainsi, put les récupérer. Ils avouèrent ensuite que *Cornel* le rouquin détenait le reste. Faute de mieux, Old Firehand confia à Hartley le soin de les garder à vue. Il lui remit un revolver chargé, avec ordre de les abattre, s'ils tentaient de défaire leurs liens.

Vers la fin de l'après-midi arriva, de Fort Wallace, un télégramme annonçant qu'une troupe de soldats quitterait dès la tombée de la nuit Fort Wallace et se dirigerait vers l'endroit désigné.

X

À EAGLE TAIL

La plupart des ouvriers établis à Sheridan étaient des Allemands et des Irlandais. Leur contre-maître, Watson, un ancien aventurier, fut rapidement mis au courant de la situation par l'ingénieur qui le pria d'en parler aux ouvriers afin que tout le monde fût prêt à agir.

Watson, visiblement satisfait de la tournure des événements qui venaient rompre la monotonie de son existence, déclara avoir rencontré deux ans auparavant un nommé Brinkley, un brun qui avait les cheveux teints en roux.

– Je revenais du Lac d'Argent en compagnie d'un Allemand nommé Erik Engel, et nous nous dirigions vers Pueblo et ensuite vers l'est pour acheter les outils nécessaires à une entreprise qui devait nous rapporter des millions.

Old Firehand devint très attentif.

– Pourrait-on savoir d'autres détails sur cette rencontre ? demanda-t-il.

– Pourquoi pas ? Il s'agissait de retrouver un trésor fabuleux englouti dans le Lac d'Argent ! Cela semble peut-être incroyable mais l'homme qui nous en avait parlé, n'était sûrement pas un menteur.

– Qui était-ce ?

– Un vieil Indien, tout ratatiné que j'ai rencontré un hiver dans une cabane, précisément en compagnie d'Erik Engel dont j'ai déjà parlé. L'hiver était trop rude ; le vieux n'y a pas survécu

et avant de mourir, comme il nous aimait bien et que nous lui avions rendu de menus services, il nous a conté le secret du trésor englouti. Il possédait un bout de cuir vieux comme le monde, sur lequel était dessiné le plan des lieux et il nous a permis d'en faire une copie. Il ne voulait pas nous donner le cuir, qu'il a confié à son petit-fils et à son arrière-petit-fils, Grand Ours et Petit Ours.

– Ah ! Nintropan-hauey et Nintropan-homosch ? s'écria Old Firehand.

– Oui, c'est comme ça qu'ils s'appellent en indien. Les connaissez-vous peut-être, *Sir ?*

– Oui. Mais continuez.

– Le vieux enterré, nous nous sommes mis en route, muni du plan. Après trois jours de marche, nous avons rencontré un chasseur qui, comme nous, allait à Pueblo. Nous nous sommes joints à lui.

– C'était Brinkley, le rouquin ?

– Oui. Nous ne voulions pas parler du trésor devant lui, car il ne nous inspirait pas confiance, mais un jour, il est rentré plus tôt que d'habitude, et, sans que nous nous soyons aperçu de sa présence, il a entendu tout ce que nous disions. Le lendemain, comme nous étions tous les trois à la chasse, il m'a pris à part – Engel était loin de nous – et m'a déclaré qu'il avait entendu notre conversation et qu'il allait nous prendre le papier, pour nous punir d'avoir manqué de confiance à son égard. Là-dessus, il a sorti son couteau et me l'a plongé dans la poitrine. Il n'a pas touché le cœur, mais j'ai mis de longs mois à me rétablir de cette blessure, soigné par des immigrants qui m'avaient retrouvé. Comme je n'ai trouvé ni le corps, ni le tombeau d'Engel, je suppose qu'il a échappé à l'assassin.

– Oui, il lui a échappé, dit Old Firehand.

– Comment, demanda le contremaître, vous êtes au courant ?

– Oui, mais nous en parlerons plus tard. Continue !

– Je me suis alors mis à la recherche du frère d'Engel, qui habitait à Russeville, dans le Kentucky. À mon arrivée dans cette localité, j'ai appris qu'il avait changé de résidence et habitait maintenant dans l'Arkansas, mais personne ne savait exactement où. Il avait laissé chez le voisin une lettre pour Erik dans laquelle il indiquait sa nouvelle adresse. Erik se présenta effectivement, puis repartit et entre-temps, le voisin mourut. À Russeville, cependant, Erik a raconté l'aventure et dit que mon « meurtrier » s'appelait Brinkley. Comment il avait appris ce nom, je n'en sais rien. Voilà, Messieurs, c'est tout ce que je voulais vous raconter. Si ce Brinkley devait venir par ici, je serais heureux de lui régler son compte.

– Vous n'êtes pas le seul, fit remarquer Old Firehand. La vie de cet homme n'est qu'une suite de crimes. J'espère qu'aujourd'hui, nous mettrons un terme à cette funeste série de forfaits.

Après le départ de Watson, Old Firehand alla trouver l'ingénieur pour lui demander s'il avait à sa disposition deux ouvriers qui ressemblaient de loin aux deux *Tramps.* Il fallait aussi qu'ils fussent courageux pour les remplacer sur la locomotive. L'ingénieur chargea son valet noir de remplir cette mission, il revint avec deux ouvriers et Old Firehand le félicita de son choix : les deux hommes avaient presque la même taille que les deux prisonniers et, dans l'obscurité, il était impossible de distinguer leurs visages.

Lorsque tout fut terminé, le chasseur quitta la maison pour examiner une dernière fois les lieux.

Si des espions devaient venir, ils occuperaient sûrement un endroit d'où le village peut être observé sans danger pendant la

nuit, se dit-il. Non loin de la maison de l'ingénieur, se trouvait un endroit apte à leur servir de poste d'observation : un talus, avec quelques arbres. Du haut du talus, une vue excellente s'offrait à l'observateur et les arbres lui assuraient la couverture nécessaire.

Old Firehand rampa jusqu'au pied du talus et le gravit doucement. Arrivé sur la hauteur, il constata que ses calculs avaient été justes ; deux personnes, assises au pied des arbres, devisaient. Le chasseur vint si près que sa tête touchait le tronc de l'arbre, il aurait pu les saisir avec ses mains. Son costume gris lui permettait de passer presque inaperçu. La conversation, malheureusement, touchait à sa fin et il se passa un certain temps, au bout duquel l'un d'eux dit :

– Sais-tu ce que nous allons faire, lorsque nous aurons fini ici ?

– Non, pas très bien, répondit l'autre.

– On cause, on cause, mais on sait très peu de chose.

– Oui. Le *Cornel* ne dit rien ; il a confiance en très peu de gens. Seuls ceux qui étaient avec lui avant nous, connaissent ses plans.

– Tu penses à Woodward, qui a échappé avec lui aux *Rafters ?* Il me semble qu'il te parle très ouvertement, à toi. Ne t'a-t-il rien dit ?

– Il a fait quelques allusions, c'est tout. Je crois d'après ce qu'il a dit, que le *Cornel* n'a pas l'intention de garder toute la bande avec lui. Et je lui donne raison. Plus nous sommes et moins nous gagnons. Je crois qu'il va choisir les meilleurs et disparaîtra rapidement avec eux.

– Que le diable l'emporte ! Et les autres se feront avoir !

– Comment ça ?

– Eh bien, si demain le *Cornel* disparaît avec ceux qu'il veut garder avec lui.

– Bon débarras ! Je serai bien content. Il est clair que nous ne serions pas de ceux qui restent.

– Ah ! Et pourquoi ?

– Ne nous a-t-il pas envoyés ici ?

– Et alors ?

– Eh bien, seuls des gens utiles et dignes de confiance obtiennent une telle mission !

– Ah bon, je suis rassuré. Seulement si tu penses que nous avons des chances de rester avec lui, pourquoi ne me dis-tu rien de ce que tu as appris de Woodward sur les plans du *Cornel ?*

– Parce que je n'y vois pas clair. Mais je vais te dire ce que je sais. Il s'agit d'aller là-haut, dans la montagne, où, il y a longtemps, a vécu un peuple dont le nom m'échappe. Ce peuple s'est établi dans le sud où il a été exterminé, mais auparavant, il a jeté un immense trésor dans le lac.

– Quelle bêtise ! Quand on possède un trésor, on le prend avec soi !

– Je te dis que ce peuple a peut-être été exterminé.

– Et qu'est-ce que c'était que ce trésor ? De l'argent ?

– Je ne sais pas. Je ne suis pas un savant et je ne peux pas te dire si ces vieilles peuplades connaissaient la monnaie. Woodward prétend que ce peuple avait des statues et des ustensiles d'or et d'argent. Toutes ces richesses sont englouties dans le Lac d'Argent, d'où son nom. Le *Cornel* détiendrait un plan qui permettrait de retrouver le trésor rapidement et sans danger.

– Où est le Lac d'Argent ?

– Je n'en sais rien. Le *Cornel* n'en parlera sans doute que lorsqu'il aura désigné ceux qu'il compte prendre avec lui.

– Oui. Mais la chose est pourtant dangereuse.

– Pourquoi ?

– À cause des Indiens.

– *Pshaw !* Il n'y a là que deux Indiens, le petit-fils et l'arrière-petit-fils de celui qui possédait le plan. Avec deux coups de fusil, leur sort est réglé.

– Tant mieux, si c'est comme ça. Je n'ai jamais été là-haut, dans les montagnes et je me fie à ceux qui connaissent la question. Mais avant tout, nous devons nous occuper de ce que nous allons faire aujourd'hui. Crois-tu que nous réussirons le coup ?

– Mais oui. Regarde, comme tout est tranquille par ici. Personne ne se doute de notre présence, ni de nos intentions. Et deux de nos meilleurs hommes, deux des plus rusés, sont déjà ici et préparent le terrain pour nous. Pourquoi ne réussirions-nous pas ? Le train arrive, s'arrête cinq minutes et repart. À une heure de trajet d'ici, notre feu est allumé. Là, deux de nos camarades qui seront sur la locomotive, obligent le mécanicien, avec leur revolver, à arrêter le train. Nous l'entourons, le *Cornel* monte et prend...

– Holà, holà ! dit l'autre en l'interrompant. Qui monte ? Le *Cornel* seul, ou encore quelques autres, avec qui il disparaît ensuite en toute tranquillité ? Non sans avoir pris le demi-million. Pendant que les autres le regardent faire... Non, pas de ça !

– Mais non, répondit l'autre, furieux. Je t'ai déjà dit, que si le *Cornel* avait réellement de telles intentions, nous serions de ceux qui doivent monter dans le train. D'ailleurs, si le Lac d'Argent recèle vraiment un tel trésor, il serait inutile de se conduire malhonnêtement envers nos compagnons d'aujourd'hui. Chacun aura son argent et le *Cornel* choisira ensuite ses compa-

gnons. *Basta !* N'en parlons plus. Je voudrais seulement savoir ce que signifie cette locomotive, là-bas. Le feu est allumé, donc elle est sur le point de partir. Où ?

C'était dans les wagons accrochés à cette locomotive que devaient monter les ouvriers affectés à la défense des lieux contre les *Tramps.* Il fallait effectuer l'opération immédiatement au lieu d'attendre jusqu'à minuit afin de dissiper les soupçons de l'espion. Old Firehand redescendit le talus en rampant et alla trouver l'ingénieur pour lui faire part de ce qu'il venait d'apprendre.

– *Well,* dit Charoy, dans ce cas, nous devons faire monter nos hommes tout de suite. Seulement, les espions les verront !

– Non. Nous dirons aux ouvriers de s'éloigner sans faire de bruit, de marcher un quart d'heure et d'attendre sur la voie, l'arrivée du train vide. Maintenant, je retourne auprès des espions, pour écouter ce qu'ils disent.

Les deux espions se taisaient. Old Firehand qui, comme eux, avait une vue parfaite sur le village, se donna beaucoup de peine pour déceler un mouvement quelconque – mais en vain. Les ouvriers s'éloignaient avec tant de prudence et de précautions, que les espions ne remarquaient rien.

Une lanterne venant de la maison de l'ingénieur s'approchait du rail. L'homme qui la portait – c'était l'ingénieur lui-même – cria d'une voix forte :

– Le train de marchandises vide part à Wallace !

Le mécanicien, conformément à l'ordre reçu, lui répondit aussi fort :

– *Well, Sir,* je suis content de partir enfin au lieu de brûler mon charbon en pure perte. Avez-vous un message pour Wallace ?

– Non. Dites bonne nuit à l'ingénieur de là-bas. Vous le trouverez sûrement penché sur ses épures. *Good road !*

– *Good night, Sir !*

Le train fit entendre un sifflement aigu et s'ébranla. Lorsque le bruit des roues se fut éteint, l'un des *Tramps* dit :

– Alors, tu es maintenant fixé pour la locomotive ?

– Oui, je suis rassuré. Elle amène des wagons vides à Wallace. Cela n'a rien de suspect.

– Pourquoi s'inquiéter ? Notre plan est parfait et nous devons réussir. Au fond, nous pourrions y aller tout de suite.

– Non. Le *Cornel* nous a donné l'ordre de rester ici jusqu'à minuit et nous devons obéir.

– Après tout, je m'en fiche. Mais si déjà je dois rester ici, je ne vois pas pourquoi je fatiguerais inutilement mes yeux. Je vais dormir.

– Moi aussi. C'est ce que nous avons de mieux à faire, car tout à l'heure nous n'aurons pas le temps de nous reposer.

Old Firehand disparut rapidement et alla retrouver l'ingénieur. Les ouvriers avaient quitté le village et attendaient, à l'endroit convenu, l'arrivée du train. Celui-ci les amena ensuite à Eagle Tail.

À peine le train se fut-il arrêté, qu'un petit homme replet surgit de l'obscurité environnante. Il ressemblait à une bonne femme et demanda au mécanicien sur un ton de fausset :

– Que faites-vous là si tôt ? C'est vous qui amenez les ouvriers ?

– Qui êtes-vous ? demanda le mécanicien, ébahi.

– Moi ? demanda le gros homme en riant. Je suis Tante Droll. Voyons, ne faites pas cette tête, je vais vous expliquer plus tard. Alors, pourquoi venez-vous ?

– Sur l'ordre d'Old Firehand qui a surpris la conversation de deux espions. Si nous étions partis plus tard, cela leur aurait paru louche. Les hommes du célèbre *Westman* sont-ils ici ?

– Oui, mais n'ayez pas peur, ce sont tous des Oncles, moi seul, je suis Tante.

– Je n'ai aucune raison de vous craindre, Madame ou Mademoiselle. Où sont les *Tramps ?*

– À trois quarts d'heure de marche d'ici.

– Nous pouvons donc décharger le bois et le charbon ?

– Oui. Reprenez vos hommes et je monte avec vous pour vous guider.

– Vous ? On vous a peut-être nommé général de corps d'armée ?

– Oui, avec votre gracieuse permission. Conduisez votre dada lentement sur le pont et arrêtez-le de façon que le wagon de charbon soit juste devant l'entrée du tunnel.

Le train traversa le fleuve et s'engagea dans le tunnel ; seuls les deux derniers wagons restaient dehors. Les ouvriers descendirent et déchargèrent un wagon ; le train continua et s'arrêta de l'autre côté du tunnel, de façon que les wagons encore chargés fussent placés immédiatement à l'entrée. Les ouvriers vidèrent les wagons et se mirent, à l'avant et à l'arrière du tunnel, à former des tas de bois et de charbon faciles à allumer. Ensuite, le mécanicien, après avoir fait un bout de chemin, arrêta le train et revint.

Sa méfiance, éveillée par l'apparition de Droll, avait disparu. Le tunnel était percé dans un rocher creux, derrière lequel

brûlait un feu invisible dans la vallée du fleuve où se tenaient les *Tramps*. C'est autour de ce feu que campaient les *Rafters* et les autres combattants venus avec Old Firehand à Eagle Tail. Les ouvriers se joignirent à eux. Le contremaître se tourna vers Tante Droll :

– *Sir*, Old Firehand m'a dit que vous pourriez me renseigner sur le sort d'Erik Engel.

– Engel ? Lequel ?

– Le chasseur et trappeur qui était près du Lac d'Argent.

– Ah ! s'écria Droll. Où l'avez-vous connu ?

– Précisément là-haut, au Lac d'Argent. Nous y avons passé tout l'hiver bloqués par la neige...

– Alors, vous êtes Watson, dit Tante.

– Oui, c'est mon nom.

– Watson. *Heavens !* Dire que je vous connais comme ma poche et que je ne vous ai jamais rencontré !

– On vous a parlé de moi ? Qui donc ?

– Le frère de votre camarade Erik Engel. Tenez, regardez ! Ce garçon là s'appelle Fred Engel, il est le neveu de votre compagnon du Lac d'Argent et il est parti avec moi pour retrouver le meurtrier de son père Max Engel.

– Son père a donc été tué ? demanda Watson, en tendant la main au jeune garçon.

– Oui, à cause d'un dessin qui...

– Encore le dessin ! dit le contremaître en l'interrompant. Connaissez-vous le meurtrier ? C'est sûrement le *Cornel* aux cheveux roux.

– Oui, c’est lui. Mais... on m’a dit qu’il vous avait tué, vous aussi.

– Blessé, seulement, Dieu merci ! Le poignard n’a pas touché le cœur. Et vous monsieur Droll, pouvez-vous me dire ce qu’est devenu mon camarade Erik Engel ?

– Hélas ! Le *Cornel* l’avait blessé, comme vous, et le pauvre homme en est mort. Cela s’est passé le même jour ; Erik était parti à votre recherche et il avait fini par trouver votre corps inanimé ; le *Cornel* était en train de vous fouiller les poches. Erik était sans armes et le *Cornel* l’avait blessé à mort. Il a encore eu la force de se traîner jusqu’à Russeville et de là à Benton, car dans la lettre que son frère Max avait laissée chez le voisin, il était dit qu’il avait déménagé dans cette ville. Il lui a tout raconté et lui a refait le croquis qu’il avait perdu entre-temps. Puis, un jour, après sa mort, un étranger se présenta dans la maison de son frère ; un étranger qui lui proposa des affaires fort avantageuses et lui parla longuement de son frère. Max l’invita à passer la nuit dans la maison. Il lui raconta la mort de son frère et lui montra le croquis du Lac d’Argent qu’il avait sorti du placard de sa chambre. On alla se coucher. Le portail de la maison fut fermé et Engel, comme tous les soirs, prit les clés. On était à la veille de l’anniversaire de Fred et le jeune garçon avait reçu en cadeau un poulain de deux ans. Fred réalisa soudain que les passionnantes aventures qui avaient été racontées dans la soirée lui avaient fait oublier de donner à manger au cheval. Il se leva, quitta sa chambre, sortit par la porte de derrière et gagna l’écurie en traversant la cour. Pendant qu’il préparait le fourrage, il crut entendre un long cri. Il sortit dans la cour et aperçut de la lumière dans la chambre à coucher. Puis, la lumière disparut pour réapparaître dans la chambre du valet. Alors, un bruit terrible se fit entendre, le valet criait, les meubles craquaient et le garçon comprit qu’un combat à mort était en train de se livrer en haut. Deux coups de feu retentirent, Fred poussa un cri d’effroi et au même instant, l’étranger parut à la fenêtre, jeta son pistolet encore fumant et sauta dans la cour

pour terrasser le jeune homme. Cependant, dans le tumulte, il laissa tomber son couteau que Fred, avec l'énergie du désespoir, réussit à saisir, pour le planter dans le mollet de son adversaire. Celui-ci hurla de fureur et de douleur et Fred en profita pour prendre la fuite. Il alerta les voisins, assez éloignés, et lorsqu'ils arrivèrent, la maison était en flammes. L'étage ne put être sauvé ; en bas, le placard était ouvert et vide. Les cadavres qu'il était impossible d'approcher, brûlèrent sur place.

– Affreux ! Horrible ! s'écria l'auditoire lorsque Droll interrompit son récit pour quelques secondes. Fred Engel, qui était près du feu, cacha son visage dans les mains.

– Oui, c'était affreux, poursuivit Droll. L'affaire a eu des suites ; des recherches furent entreprises mais elles n'ont rien donné. Les Engel avaient une sœur à Saint-Louis, mariée à un riche commerçant elle promit dix mille dollars à celui qui retrouverait le meurtrier. Mais devant l'échec de toutes ses tentatives, elle eut l'idée de s'adresser au bureau des détectives privés *Harris and Brother*, et, finalement, elle est parvenue à ses fins.

– Comment ? demanda Watson. Le meurtrier est toujours en liberté. Car je suppose que c'est le *Cornel*.

– Oui, il est encore en liberté, répondit Droll, mais c'est comme s'il était arrêté. Je me suis rendu à Benton, pour y ouvrir un peu les yeux et...

– Vous ? Pourquoi vous ?

– Pour obtenir la prime de cinq mille dollars.

– Mais il s'agissait de dix mille.

– Elle devait être partagée, fit observer Droll. La moitié devait aller à *Harris and Brother* et la moitié au détective.

– Ainsi, *Sir*, vous êtes de la police secrète ?

– Voyons... Je crois que je suis ici parmi d'honnêtes gens, je peux donc parler ouvertement. Je suis détective privé opérant dans certains secteurs du Far-West. J'ai fait envoyer à la potence plus d'un salaud, qui se croyait en parfaite sécurité, et je crois que je ne m'arrêterai pas en si bon chemin. Mais passons. Je voudrai parler de ce meurtre.

– Donc, poursuivit-il, avant toute chose, j'ai interrogé Fred. C'est ainsi que j'ai appris les faits que je viens de vous conter. Le placard avait été ouvert par le meurtrier ; il aurait mieux fait de s'en abstenir, car le bruit réveilla les dormeurs et Brinkley dut assassiner tous les habitants de la maison pour s'emparer du croquis. Il voulut ensuite se rendre au bord du Lac d'Argent. Je décidai de le suivre et je pris Fred avec moi, car il l'avait vu. Déjà quand nous étions sur le bateau, j'avais des soupçons à l'égard du Rouquin. Quand on était chez les *Rafters*, Fred l'a reconnu et j'espère qu'aujourd'hui, il me tombera entre les mains.

– Et que comptez-vous faire de lui ? demanda le vieux Blenter.

– On verra. Je n'ai pas besoin de le traîner jusqu'à Benton. Il me suffit de prouver qu'il est mort et que j'y ai participé pour toucher la prime. Mais maintenant, j'ai assez parlé ; je vais faire un somme. Réveillez-moi quand l'heure aura sonné.

Vers minuit, Old Firehand alla trouver l'ingénieur et lui dit qu'il fallait se mettre en route pour recevoir le train. Il appela les deux ouvriers qui devaient remplacer les deux *Tramps* sur la locomotive et se rendit avec eux sur la voie.

L'obscurité était totale. Ils atteignirent l'endroit convenu sans être remarqués et s'assirent dans l'herbe pour attendre l'arrivée du train. Il n'était pas tout à fait trois heures, lorsque le train apparut et s'arrêta près d'eux. Il se composait de la locomotive et de six wagons de voyageurs. Old Firehand monta et parcourut les wagons. Ils étaient vides ; dans le dernier se trouvait une valise fermée remplie de cailloux. Le chasseur quitta les

wagons et monta, avec les deux ouvriers, dans la locomotive. Il y avait là le mécanicien chargé de conduire le train, alors que le chauffeur devait descendre à Sheridan, car Old Firehand voulait lui-même tenir ce rôle. Il se noircit la figure avec de la suie et avait l'aspect d'un vrai chauffeur. Le train s'ébranla.

Vers trois heures et quart, les *Tramps* entendirent, au loin, le roulement du train et aperçurent, peu après la lumière de la locomotive. Arrivé à une centaine de mètres du feu, le mécanicien renversa la vapeur, comme s'il obéissait à un ordre reçu. Les roues grincèrent, le train stoppa. Les *Tramps* exultaient de joie et envahirait les wagons. C'était à qui monterait le premier. Mais le *Cornel* n'en fit rien ; il alla à la locomotive et demanda :

– Tout va bien, *boys ?*

– *Well*, répondit l'un des ouvriers, braquant son revolver sur la poitrine du mécanicien. Regardez, *Cornel !* Le moindre mouvement et nous pressons la gâchette.

Old Firehand, l'air effrayé, se tenait contre le réservoir à eau et l'autre ouvrier le menaçait de son revolver. Le *Cornel* ne remarqua rien. Il dit :

– C'est bien, vous avez bien travaillé, vous aurez une prime exceptionnelle. Restez là-haut pour l'instant, vous descendrez lorsque je vous ferai signe, pour que ces braves gens, au lieu de mourir de peur, puissent continuer.

Brinkley disparut dans l'obscurité. Old Firehand se pencha alors en dehors pour jeter un coup d'œil. Il ne vit personne, mais dans les voitures, ce fut un tohu-bohu général. On se disputait la valise.

– En avant ! Vite ! commanda le chasseur au mécanicien. On dirait que le *Cornel* est monté. Ne perdons plus de temps !

Le train s'ébranla de nouveau.

– Halte ! s'écria une voix. Abattez les chiens, abattez-les.

Les *Tramps* qui étaient dans les voitures, prirent peur. Ils voulaient descendre, sauter sur le talus ; mais étant, donné la vitesse avec laquelle roulait le train, toute tentative de ce genre était vouée à l'échec.

Le mécanicien avait les yeux fixés sur la voie. Un quart d'heure se passa ainsi ; à l'est, l'horizon devenait plus clair. Alors, la locomotive émit un sifflement, non pas saccadé, comme d'habitude, mais un long cri qui paraissait interminable. En s'approchant du pont, le mécanicien voulait avertir les hommes qui attendaient sur la voie.

Ces hommes étaient à leur poste. Peu avant minuit, les dragons de Fort Wallace étaient arrivés. Ils s'étaient alignés des deux côtés du fleuve, sous le pont, afin d'arrêter les *Tramps*, qui essaieraient de prendre la fuite, en sautant du train. À la tête du pont attendaient Winnetou avec les *Rafters* et les chasseurs, et à l'autre issue du tunnel, les ouvriers armés ; et parmi eux le contremaître qui avait accepté la dangereuse mission de détacher, à l'intérieur du tunnel, la locomotive des wagons. Lorsqu'il entendit le sifflement, il commanda à ses hommes : « Allumez les feux ! » On alluma alors les tas de bois et de charbon préparés à l'entrée du tunnel et Watson entra dans le tunnel, appuya le dos contre le mur et attendit le train.

Le train s'arrêta en effet. La locomotive se trouvait à l'endroit même où le contremaître l'attendait. En un clin d'œil, il fut sous la machine, décrocha le premier wagon et sortit précipitamment du tunnel. La locomotive le suivit immédiatement. Les voitures restaient en arrière et les feux allumés à l'entrée et à la sortie du tunnel, furent amenés par les ouvriers au milieu de la voie.

Tout ceci se passa avec une telle rapidité que les *Tramps* ne purent absolument pas se rendre compte de la situation. Ceux qui, dans le tumulte général, avaient réussi à gagner les portières des wagons, aperçurent au bout d'un tuyau sombre, un feu puissant. Enfin, l'un d'eux réalisa la situation et s'écria :

– Nous sommes dans un tunnel ! Sortons !

Il y eut une bousculade indescriptible ; les portières furent littéralement arrachées de leurs gonds.

Le vent de l'aube apportait dans le tunnel une épaisse et lourde fumée de charbon.

– On veut nous étouffer ! cria une voix désespérée. Sauvons-nous !

Ce cri fut repris par des dizaines, des centaines de gosiers et une véritable panique de mort jetait les *Tramps* vers les deux sorties du tunnel. Mais là, les feux empêchaient le passage ; aussi, les premiers arrivés à la sortie reculèrent, tandis que ceux qui se pressaient derrière, les poussaient en avant. Une terrible bataille s'engagea devant les deux feux, et les bruits, amplifiés par l'écho du tunnel, rappelaient des rugissements de fauves.

Old Firehand, descendu du rocher, s'approchait du feu de devant.

– Nous n'avons rien à faire, lui dit un *Rafter*. Les fauves se dévorent entre eux. Écoutez, *Sir !*

– Oui, ils sont déchaînés, dit le *Westman*. Débarrassez-moi l'entrée du tunnel.

– Vous voulez passer ?

– Oui.

– Pour l'amour du ciel, réfléchissez ! Ils vont tous vous tomber dessus !

– Ils seront heureux de la solution que je leur propose.

Il aida lui-même à écarter le bûcher et quelques instants plus tard, l'audacieux chasseur était dans le tunnel, seul face à une meute déchaînée. Jamais encore il n'avait eu une telle audace, jamais il n'avait eu une si grande confiance en lui-même.

Il avait souvent fait l'expérience de la force que représente la volonté d'un seul homme devant la foule.

– *Halloo, shut up !* s'éleva sa voix puissante qui couvrait les cris de la foule. Écoutez ce que j'ai à vous dire.

– Old Firehand ! dit-on d'une voix pleine de frayeur respectueuse.

– Oui, c'est moi, répondit-il. Et vous le savez maintenant : là où je me trouve, il ne peut pas y avoir de résistance. Si vous ne voulez pas étouffer, jetez vos armes et sortez, mais un à un ! Je serai à la sortie près du feu et ferai signe à chacun de vous. Celui qui s'aviserait à sortir sans attendre mon signe, sera fusillé sur-le-champ. Celui qui aura des armes sur lui, le sera aussi. Nous sommes ici nombreux, des ouvriers, des chasseurs, des *Rafters* et des soldats et nous aurions facilement raison de vous. Jetez une casquette ou un chapeau hors du tunnel, si vous êtes d'accord. Si vous ne l'êtes pas, cent fusils tireront sur vous et personne ne passera.

Il recula aussitôt et quitta le tunnel d'un bond pour ne pas offrir de cible à un fusil. Mais cette précaution était inutile, car ses paroles avaient produit un tel effet, qu'aucun des *Tramps* n'aurait osé lever l'arme sur lui.

Un bruit confus de voix sortait du tunnel ; les *Tramps* délibéraient. Cependant, les circonstances ne leur permettaient pas de prolonger cette délibération, car la fumée devenait de plus en plus épaisse et rendait la respiration de plus en plus pénible. Face à Old Firehand, ils avaient perdu tout courage ; ils savaient que le chasseur pouvait exécuter ses menaces et ne voyaient pas d'autre voie de salut que la reddition. Un chapeau, lancé du tunnel, franchit le feu et, immédiatement après, Old Firehand informa les *Tramps* que le premier pouvait sortir. Il apparut soudain et dut passer le pont, où il fut accueilli par les *Rafters* et les chasseurs, qui le ligotèrent aussitôt. Les autres subirent le même sort et, peu de temps après, tous les *Tramps* étaient pri-

sonniers. Cependant, les vainqueurs constatèrent avec humeur que le *Cornel* n'était pas parmi eux. Interrogés, les prisonniers déclarèrent que lui et une vingtaine d'autres personnes n'étaient pas montés dans le train. On fouilla soigneusement le tunnel et les wagons, mais ce fut en vain ; il fallait donc admettre que les *Tramps* avaient dit la vérité.

Les prisonniers furent confiés aux soldats et aux ouvriers ; Old Firehand et Winnetou prirent les chasseurs et les *Rafters* avec eux pour examiner les traces des fuyards. Ils trouvèrent l'endroit où les *Tramps* avaient campé et conclurent qu'une vingtaine d'entre eux avaient réussi à s'échapper ; ils avaient pris les meilleurs chevaux et dispersé les autres.

– Le *Cornel* n'a pas manqué d'astuce ; s'il avait pris tous les chevaux, il se serait inutilement encombré, et son groupe aurait laissé une trace facile à suivre. En dispersant les chevaux dont ils n'avaient pas besoin, il a rendu notre tâche plus compliquée et a gagné pas mal de temps, dit Old Firehand.

– Mon frère blanc se trompe peut-être, dit Winnetou. Ce Visage Pâle n'a pas quitté la région sans se préoccuper de ce que ses hommes étaient devenus. Si nous suivons ses traces, elles nous conduiront sûrement à Eagle Tail.

– Je suis persuadé, que les calculs de mon frère rouge sont justes. Le *Cornel* était parti pour nous épier, mais maintenant qu'il sait à quoi s'en tenir à ce sujet, il a sûrement pris la fuite.

– Si nous retournons à toute vitesse, nous pouvons peut-être le rattraper.

– Non. Mon frère doit comprendre que nous ne pouvons pas le poursuivre pour l'instant. Nous devons accompagner les prisonniers à Fort Wallace et faire notre déposition. Cela nous prendra toute la journée et la poursuite des vingt *Tramps* ne pourra pas commencer avant demain.

– Ils auront alors toute une journée d'avance sur nous !

– Oui, mais nous savons où ils vont et nous ne devrons pas perdre du temps à chercher leurs traces. Nous allons tout droit au Lac d'Argent !

– Mon frère pense-t-il qu'ils veulent y aller, eux aussi ?

– Sûrement. Ils veulent avoir de l'argent pour faire certains achats. Mais ceux-ci ne sont pas indispensables, car ils peuvent vivre du gibier qu'ils tueront. Ils ont des armes et des munitions. Je suis sûr qu'ils veulent aller au Lac d'Argent.

– Dans ce cas, suivons maintenant leur trace pour savoir quelle direction ils ont prise en partant d'ici.

Ils trouvèrent les traces des fuyards qui conduisaient au fleuve et longeaient ensuite la rive.

Sur ces entrefaites, Hartley et l'ingénieur Charoy avaient rejoint Eagle Tail ; ils avaient emmené les deux *Tramps* qu'ils détenaient prisonniers. Tous les prisonniers, ainsi que les *Rafters* et les chasseurs prirent alors le fameux train pour se rendre à Fort Wallace.

XI

DANS L'ÉTAU

Sur un haut plateau de l'ouest du Colorado, là, où, au nord de la rivière Gunnison s'élèvent les « Mountains » deux cavaliers examinaient des traces à la manière des *Westmen* expérimentés. Ces deux hommes étaient bien armés, mais assez mal vêtus ; leurs chevaux étaient bien nourris, mais n'avaient ni selles, ni brides, comme ceux des Indiens, quand ils broutent à proximité du camp.

– Que penses-tu de cette trace, Knox ? demanda le premier. Avons-nous des Peaux-Rouges devant nous ?

– Non, répondit fermement l'autre. Les chevaux sont ferrés et les hommes chevauchent côte à côte et non pas l'un derrière l'autre comme les Indiens.

– Combien sont-ils ?

– Quatre seulement. Nous n'avons rien à craindre, Hilton.

– Sauf si ce sont des soldats !

– *Pshaw* ! Même si ce sont des soldats, comment veux-tu qu'ils nous tirent les vers du nez ? Comment pourraient-ils savoir que nous sommes de ces Blancs qui ont attaqué les Utahs ?

– Je te crois volontiers, mais nous sommes dans un drôle de pétrin. Les Rouges nous poursuivent, les soldats nous recherchent, et nous errons sans savoir ce que nous allons devenir, dans le territoire des Utahs. C'était une bêtise que de nous laisser séduire par ce rouquin de *Cornel* et par ses types.

– Une bêtise ? Et pourquoi ? S'enrichir rapidement, c'est très intelligent et je ne désespère absolument pas. Bientôt le *Cornel* arrivera avec son autre groupe et nous n'aurons plus de soucis. Il faut essayer de tenir jusque-là. Tiens, justement, j'ai une idée.

– Une idée ? Laquelle ?

– Nous devons trouver des Blancs à qui nous puissions nous joindre. Si nous sommes avec eux, nous passerons pour des chasseurs et personne ne verra en nous les voleurs des chevaux des Utahs.

– Crois-tu que ceux qui sont passés par ici sont des chasseurs auxquels on puisse se joindre ?

– Oui, je le crois. Ils sont allés dans la forêt ; suivons-les !

Le *Cornel* avait tenu à renforcer les rescapés d'Eagle Tail, d'autant plus, qu'il craignait les Indiens des montagnes. C'est pourquoi, pendant qu'il traversait le Colorado, il admettait dans sa troupe quiconque manifestait le désir d'y entrer. C'étaient, évidemment, des personnes douteuses dont on ne connaissait pas les sentiments. Parmi eux se trouvaient aussi Knox et Hilton qui se dirigeaient maintenant vers la forêt. Bientôt, la nouvelle armée du *Cornel* devint si nombreuse que son ravitaillement s'avéra extrêmement difficile. Aussi, le chef avait-il pris la décision de la diviser en deux ; la première devait traverser la montagne dans la région de La Veta et l'autre se diriger vers Morrison et Georgetown pour monter ensuite. Knox et Hilton, hommes expérimentés, s'étaient vu confier la tâche de diriger cette deuxième moitié de la troupe. Ils avaient traversé la montagne sans encombre et avaient fait halte dans la région de Breckenbridge. Là, le malheur avait voulu qu'un groupe de chevaux échappés à une *hacienda* passât dans la région et les chevaux des vagabonds, arrachant leurs licous, les avaient suivis. Pour s'emparer d'autres chevaux, les *Tramps* avaient attaqué un camp d'indiens Utahs, mais avaient été battus et poursuivis par

eux. Six seulement d'entre eux avaient réussi à prendre la fuite, mais les Indiens avaient continué à les harceler, et en avaient tué quatre autres. Seuls, les deux chefs, Knox et Hilton leur avaient échappé.

Ils atteignirent l'endroit où s'étaient établis les quatre cavaliers.

– Nous sommes des chasseurs, compris ? dit Knox à Hilton en chuchotant. Et tu me laisseras parler.

Un homme au visage hâlé et entouré d'une barbe blonde s'avança à leur rencontre.

– *Good day*, Messieurs, dit Knox, en guise de salut. Nous serait-il permis de nous reposer un peu en votre compagnie ?

– Tout homme honnête est le bienvenu parmi nous, répondit le barbu, tout en examinant d'un œil scrutateur le cavalier et sa monture.

– J'espère que vous ne pensez pas le contraire de nous ? demanda Hilton que le regard pénétrant du chasseur ne semblait pas impressionner outre mesure.

– Je ne juge les hommes qu'après les avoir fréquentés.

– Eh bien, permettez-nous de vous en offrir l'occasion.

Les deux hommes descendirent de cheval et s'assirent près du feu où rôtissaient des viandes. Ils avaient sans doute faim, car ils jetaient des regards pleins de convoitise sur le rôti. L'un des quatre chasseurs, un petit homme replet et jovial, les invita à se servir, ce qu'ils firent aussitôt et non sans quelque avidité.

Le repas terminé, l'un des chasseurs dit :

– Nous avons fini de manger et nos chevaux se sont reposés. Nous pourrions nous mettre en route pour accomplir notre étape d'aujourd'hui, avant la tombée de la nuit.

– Oui, approuva le petit homme replet. Mais auparavant, il nous faudra faire connaissance et dire où nous allons.

– C'est juste, dit Knox. Puis-je donc demander jusqu'où comptez-vous aller aujourd'hui ?

– Nous allons dans les monts Elk.

– Nous aussi. C'est excellent, nous pouvons y aller ensemble.

Le barbu ne dit rien. Il fit, à la dérobée, un signe au petit homme gros qui enchaîna :

– C'est bien. Mais où allez-vous après ?

– Je ne sais pas encore. Peut-être du côté de la Rivière Verte pour chercher des castors.

– Vous n'en trouverez pas beaucoup là-bas. Il vous faudra aller plus au nord. Vous êtes donc des *Trappers*, des chasseurs de castors ?

– Oui. Je m'appelle Knox et mon camarade Hilton.

– Mais où avez-vous laissé vos pièges ?

– Des voleurs – peut-être des Indiens – nous les ont pris près du fleuve San Juan. Nous espérons pouvoir en acheter d'autres bientôt. Ainsi, vous pensez que nous pourrions aller avec vous jusqu'aux monts Elk ?

– Je n'ai rien contre, si mes camarades sont d'accord.

– Bien, *Sir !* Pouvons-nous savoir vos noms ?

– Pourquoi pas ? On m'appelle Jemmy le gros, et mon voisin de droite est...

– Davy l'efflanqué, n'est-ce pas ? demanda Knox.

– Oui. Vous l'avez deviné ?

– Bien sûr. Vous êtes très connus tous les deux et on sait que Jemmy le gros ne se déplace jamais sans Davy l'efflanqué. Et le petit homme à votre gauche ?

– Nous l'appelons Hobble-Frank, c'est un gars qui vaut son pesant d'or et que vous aurez avantage à connaître.

Frank jeta un regard chaleureux de remerciement à Jemmy qui poursuivit :

– Quant à la dernière personne que je vais vous nommer, son nom vous est sûrement plus familier que le mien. Je pense que vous avez entendu parler d'Old Shatterhand ?

– Old Shatterhand ? s'écria Knox sur un ton de joyeuse surprise. Vous êtes bien Old Shatterhand ? Dans ce cas, permettez-moi de vous dire que je suis très heureux de faire votre connaissance !

Knox tendit la main au chasseur et lança à Hilton un regard qui voulait dire : « Réjouis-toi, sinon, nous sommes fichus. » Mais Old Shatterhand feignit de ne pas voir la main qui lui était rendue et répondit avec froideur :

– Êtes-vous vraiment heureux ? Dommage, car je ne peux pas partager votre joie.

– Pourquoi, *Sir ?*

– Parce que vous êtes des gens que l'on n'a aucun plaisir à rencontrer.

– Comment ? demanda Knox impressionné par cette franchise. Vous plaisantez, je suppose, *Sir ?*

– Non, je parle sérieusement. Vous êtes deux escrocs et peut-être pire.

– Oh là !

– Croyez-vous que nous laissions passer une telle injure ?

– Bien sûr que je le crois. Que pourriez-vous faire d'autre ?

– *Sir*, vous êtes de plus en plus agressif. Prouvez que nous sommes des escrocs.

– Pourquoi pas ? répondit Old Shatterhand avec indifférence. Vous avez donc dressé vos pièges près du fleuve San Juan ? Quand ça ?

– Il y a quatre jours.

– Et vous en venez directement ?

– Oui.

– Donc vous arrivez du sud ? Vous mentez. Si vous disiez vrai nous aurions pu vous voir dans la prairie ouverte. Mais la forêt continue vers le nord et vous étiez derrière cette bande forestière, lorsque j'ai fait une dernière inspection avant de m'engager sur le sentier qui conduit ici. Vous êtes venus du nord.

– Voyons, *Sir*, j'ai dit la vérité. Vous ne nous avez pas vus.

– Je ne vous ai pas vus ? Si j'avais aussi mauvaise vue, il y a longtemps que je serais perdu. Non, n'essayez pas de m'avoir. Autre chose : où sont vos selles et vos brides ?

– On nous les a volées, *Sir !*

– Mais vous me prenez pour un imbécile, mon petit ! dit Old Shatterhand avec un rire méprisant. Vous aviez mis selles et brides dans l'eau, avec les pièges à castor et on vous a tout volé ? Et les licous indiens, comment les avez-vous eus ?

– Nous les avons achetés à des Indiens.

– Les chevaux aussi ?

– Non, répondit Knox, comprenant que ce mensonge aurait été trop gros.

– Donc, les Utahs vendent des licous. Je n'en ai jamais entendu parler. Où avez-vous eu vos chevaux ?

– Nous les avons achetés à Fort Dodge.

– Si loin ? Je suis sûr que ces bêtes étaient il n'y a pas longtemps encore, dans la prairie. Un cheval qui a porté son cavalier de Fort Dodge jusqu'ici n'aurait pas une si belle allure. Et comment se fait-il qu'ils ne sont pas harnachés ?

– Vous devriez le demander au maquignon qui nous les a vendus.

– Au maquignon ! Quelle plaisanterie ! Vous avez volé ces bêtes.

– *Sir !* s'écria Knox empoignant son couteau, tandis que Hilton porta également la main sur son ceinturon.

– Laissez vos couteaux, sinon, je vous abats tout de suite, dit Old Shatterhand sur un ton menaçant. Ces chevaux ont été dressés à l'indienne, croyez-vous que je ne le voie pas ?

– Comment pourriez-vous le savoir ? Vous ne nous avez jamais vus monter, sauf pendant le court trajet que nous avons fait du sentier jusqu'ici.

– Mais je remarque que vos bêtes évitent les nôtres ; c'est la manière des chevaux indiens. Ces chevaux ont été volés aux Utahs et vous faites partie des gens qui les ont attaqués.

– *Sir*, j'ai souvent entendu parler de vous et je vous avais imaginé autrement. Vous rêvez ! Il faut avoir perdu la raison pour affirmer de telles choses ! Nos chevaux dressés à l'indienne ! On aurait envie de rire, si on n'était pas en colère. Je vois que nous ne sommes pas faits pour rester ensemble et nous allons partir pour éviter d'entendre plus longtemps vos élucubrations... Diable, qu'est-ce que c'est ?

En parlant des chevaux, Knox avait dirigé son regard sur les siens et remarqué quelque chose qui retint toute son attention. Les chevaux avaient les museaux en l'air, se tournaient dans tous les sens, aspiraient avidement l'air, et, ensuite, couraient, avec de joyeux hennissements, vers l'extrémité de la clairière.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? s'écria Jemmy à son tour. Il y a des Rouges dans les parages !

Old Shatterhand réalisa immédiatement le danger.

– Nous sommes encerclés, dit-il, très certainement par les Utahs. Leur présence ayant été trahie par les chevaux, ils seront obligés de nous attaquer.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Davy. Nous défendons-nous ?

– Pour commencer, nous allons leur montrer que nous n'avons rien à faire avec cette canaille !

Il décocha un vigoureux coup de poing qui atteignit Knox sur la tempe. Celui-ci s'écroula immédiatement. Hilton, fut traité de la même façon, avant qu'il ait eu le temps de se ressaisir et de se défendre.

– Et maintenant, grimpons en vitesse sur le rocher ! commanda Old Shatterhand. Là, nous serons à l'abri, et nous attendrons la suite des événements.

Le rocher n'était pas d'un accès facile, mais la nécessité décuple les forces ; les quatre chasseurs atteignirent leur but en moins d'une minute et disparurent derrière les arêtes et les buissons. Le chef indien qui avait vu la scène, n'arrivant pas à s'expliquer pourquoi un Visage Pâle en avait assommé deux autres, hésita et appela son lieutenant pour le consulter.

Peu de temps après, s'éleva la voix du chef indien derrière un arbre.

– Les Visages Pâles sont entourés de nombreux combattants rouges. Ils doivent descendre.

Sommation ridicule qui ne méritait pas de réponse. Le chef rouge répéta encore deux fois son appel et, n'ayant toujours pas reçu de réponse, il ajouta :

– Si les hommes blancs n'obéissent pas, nous allons les tuer.

Alors, Old Shatterhand décida de répondre :

– Qu'avons-nous fait aux combattants rouges pour qu'ils nous encerclent et nous attaquent ?

– Vous êtes de ces chiens qui ont tué nos hommes et volé nos chevaux.

– Tu te trompes. Deux seulement de ces voleurs sont ici. Ils sont venus nous trouver il y a quelques minutes et je les ai assommés, car je les supposais être ennemis des Utahs. Ils ne sont pas morts et vont bientôt revenir à eux. Si vous voulez les arrêter, vous pouvez aller les chercher !

– Tu veux nous attirer dans un piège pour nous tuer.

– Non ! Qui es-tu ? Quel est ton nom ?

– Je suis Ovuts-Avaht, le chef des Utahs.

– Je te connais. Grand Loup a le corps robuste et l'intelligence puissante. Il est le chef des Yampa-Utahs qui sont courageux et justes et n'imputent pas aux innocents les actes des coupables.

– Tu parles comme une femme. Tu pleures pour ta vie. Tu te dis innocent, parce que tu as peur de mourir. Ovuts-Avaht te méprise. Quel est ton nom ? C'est sûrement celui d'un vieux chien aveugle.

– Grand Loup n'est-il pas aveugle lui-même ? Il me semble qu'il ne voit pas nos chevaux. Est-ce que ces bêtes ont jamais appartenu aux Utahs ? Il y a un mulet avec elles. Leur a-t-il été volé ? Comment Grand Loup peut-il nous prendre pour des voleurs de chevaux ? Qu'il regarde mon cheval bai ! Est-ce que les Utahs ont jamais possédé une bête pareille ? Il est d'une race qui n'est élevée que pour Winnetou, le grand chef des Apaches et ses amis. Les combattants Utahs vont juger si mon nom est celui d'un chien. Les Visages Pâles m'appellent Old Shatterhand, la Main qui frappe, mais dans le langage des Utahs, on me nomme Pokai-mu, la Main qui tue !

Le chef ne répondit pas immédiatement et le silence se prolongea plusieurs minutes ; le nom du chasseur avait fait son effet. Enfin, la voix de Grand Loup retentit de nouveau :

– Le Visage Pâle se fait passer pour Old Shatterhand, mais nous ne le croyons pas. Old Shatterhand ne connaît pas la peur, et toi tu n'as même pas le courage de te montrer.

– S'il en était ainsi, les combattants Utahs auraient encore plus peur que moi, car ils se cachent et toi avec eux, devant quatre hommes seulement. Je vais te prouver que je n'ai aucune crainte. Vous allez me voir !

Old Shatterhand quitta son abri, monta sur la pointe du rocher et jeta lentement un regard circulaire, aussi calme et aussi sûr de lui-même que s'il n'était pas exposé aux balles des fusils.

– Ing Pokai-mu, Ing Pokai-mu, howgh ! crièrent plusieurs voix. « C'est la Main qui tue, c'est la Main qui tue, c'est sûr ! »

Le *Westman* se tenait courageusement sur le rocher et dit à l'intention du chef :

– As-tu entendu le témoignage de tes combattants ? Crois-tu maintenant que je suis bien Old Shatterhand ?

– Ovuts-Avaht le croit. Ton courage est grand. Nos balles portent beaucoup plus loin que le rocher où tu es. Et un coup de fusil part si rapidement !

– Vous n’en ferez rien, car les combattants Utahs ne sont pas des assassins. Si vous me tuez, ma mort sera cruellement vengée !

– Nous ne craignons pas la vengeance.

– Elle vous atteindra et vous dévorera sans vous demander si vous la craignez. J’ai satisfait à la demande de Grand Loup et me suis montré. Pourquoi reste-t-il toujours caché ? A-t-il encore peur, ou me prend-il pour un assassin qu’il faut tuer ?

– Le chef des Utahs n’a pas peur. Il sait que Old Shatterhand ne prend les armes que quand il est attaqué. Il va se montrer.

Il se plaça devant l’arbre et sa haute stature apparut.

– Old Shatterhand est-il satisfait ? demanda-t-il.

– Non. Je voudrais te parler face à face, pour savoir ce que vous voulez. Approche donc et arrête-toi à la moitié du chemin. Je descends du rocher pour aller à ta rencontre. Ensuite, nous allons discuter comme il convient à des chefs.

– Ne voudrais-tu pas plutôt venir parmi nous ?

– Non. Il faut nous rencontrer à mi-chemin pour témoigner ainsi l’estime que nous avons l’un envers l’autre.

– Ovuts-Avaht serait avec toi assis dans la clairière et exposé aux armes de tes hommes.

– Je te donne ma parole qu’il ne se passera rien. Mes hommes ne tireront que si tes combattants tirent les premiers. Dans ce cas-là, tu serais naturellement perdu.

– Je laisse toutes mes armes ici, mais toi, tu fais ce que tu veux !

– Grand Loup ne se fera pas mal voir à cause de son manque de courage et de confiance ! Qu'il descende !

Le chef déposa ses armes dans l'herbe et attendit Old Shatterhand.

– Vous prenez de trop grands risques, dit Jemmy au chasseur. Êtes-vous vraiment convaincu que vous avez raison d'agir de la sorte ?

– Oui. Si le chef s'était retiré pour consulter ses hommes ou pour leur donner un ordre ou un signe, j'aurais eu des soupçons. Mais comme il n'en a rien fait, nous devons avoir confiance en lui.

– Et nous, qu'allons-nous faire pendant ce temps ?

– Rien. Vous pointez vos fusils, sans qu'on le remarque d'en bas, sur l'Utah et vous le descendez si je suis attaqué.

Old Shatterhand commença à descendre et les deux hommes se rapprochèrent lentement. Au moment de se rencontrer, Old Shatterhand leva la main en guise de salut et dit :

– Je n'ai encore jamais vu Grand Loup, mais j'ai souvent entendu dire qu'il était l'homme le plus sage dans la discussion et le plus courageux dans la bataille. Je suis content de le voir en chair et en os et de pouvoir le saluer en ami.

L'Indien ne prêta nulle attention au salut du Blanc qu'il dévisagea d'un œil perçant, et répondit en montrant le sol :

– Asseyons-nous. Les combattants Utahs ont dû déterrer leur *tomahawk* contre les Visages Pâles. Aucun Blanc ne peut donc saluer le chef en ami.

Grand Loup s'assit et Old Shatterhand se mit en face de lui. Le feu s'était éteint ; Knox et Hilton, toujours sans connaissance, gisaient près des cendres.

Aucun des deux ne voulait commencer. Old Shatterhand attendait et regardait devant lui avec une indifférence parfaite, comme si rien ne pouvait lui arriver. Le Peau-Rouge, lui, ne détachait pas son regard inquisiteur du Blanc. Finalement, il dit :

– La réputation d'Old Shatterhand est bien grande, mais sa taille ne l'est pas.

Certes, Old Shatterhand n'était pas un géant, alors que dans l'imagination des Utahs, il devait être une sorte de Goliath. Le chasseur répondit en souriant :

– Qu'est-ce que la taille a à faire avec la renommée ? Dois-je à mon tour, dire au chef des Utahs que ni sa réputation ni son courage ne sont à la mesure de sa taille ?

– Ce serait une insulte, répondit le chef les yeux fulgurants. Ovuts-Avaht te quitterait alors sur-le-champ et donnerait l'ordre d'attaquer.

– Alors pourquoi te permets-tu de telles remarques sur ma taille ? Tes paroles ne peuvent offenser Old Shatterhand, mais elles révèlent un mépris que je ne peux pas admettre. Je suis chef comme toi. Je te parle avec courtoisie et je te demande de la politesse. Il faut que je te le dise, avant même de commencer à discuter, car sans cela, nous n'arriverons à rien de bon.

Old Shatterhand se devait de parler ainsi, il le devait aussi à ses trois camarades. Plus il faisait preuve d'énergie, plus il s'attirait l'estime de l'adversaire, et de l'impression qu'il allait produire, dépendait la suite des événements.

– On ne peut arriver qu'à une seule chose : à votre mort, répondit Grand Loup.

– Ce serait un meurtre, car nous ne vous avons rien fait.

– Tu te trouves en compagnie des meurtriers que nous poursuivons. Tu as chevauché avec eux.

– Non, ce n'est pas vrai. Fais examiner nos traces par un de tes hommes. Tu verras que ces deux hommes nous ont rejoints.

– Cela ne change rien. Les Visages Pâles nous ont attaqués en pleine paix, ils ont volé nos chevaux et tué un grand nombre de nos combattants. Nous avons donc déterré nos tomahawks et juré de tuer tout Blanc qui nous tomberait entre les mains. Nous devons tenir ce serment et tu es un Blanc.

– Je déplore ce qui s'est passé – Grand Loup sait que je suis ami des Rouges.

– Ovuts-Avaht le sait, mais tu dois pourtant mourir. Quand les Visages Pâles injustes auront appris que leur attitude avait causé la mort de nombreux justes, et même d'Old Shatterhand, ils auront compris et cela leur servira de leçon pour l'avenir.

Dangereuse menace. L'Indien parlait avec tout son sérieux et la conclusion qu'il tirait des événements ne manquait pas d'une certaine logique. Cependant, Old Shatterhand répondit :

– Grand Loup ne pense qu'à son serment, mais non aux suites. Si vous nous tuez, un cri d'indignation s'élèvera à travers les montagnes et les prairies et des milliers de Visages Pâles vous feront la guerre pour venger notre mort. La vengeance sera d'autant plus terrible que nous avons toujours été amis des Peaux-Rouges.

– Vous ? Toi seul, peut-être. Tu parles aussi de tes camarades. Lesquels ?

– Il y en a un qui s'appelle Hobble-Frank ; tu ne le connais peut-être pas. Mais tu as sûrement souvent entendu prononcer les noms des deux autres : Jemmy le gros et Davy l'efflanqué.

– Le chef des Utahs les connaît. On ne les a jamais vus séparés l'un de l'autre et on ne nous a jamais dit qu'ils étaient en-

nemis des Indiens. Mais votre sort est réglé. Vous mourrez, mais d'une mort honorable. Vous êtes des hommes courageux et célèbres et nous vous offrons la mort la plus pénible qui soit. Vous endurerez les tortures sans sourciller et la nouvelle de votre mort courageuse se répandra dans tous les pays. Votre gloire en sera encore plus éclatante et vous jouirez d'une grande considération dans les chasses éternelles. Le chef espère que tu comprendras les avantages qu'il t'offre et que tu lui en seras reconnaissant.

Old Shatterhand n'était nullement ravi de cette perspective, mais il n'en laissa rien voir et répondit :

– Tes intentions sont louables, mais ceux qui voudront nous venger ne penseront pas de la même façon.

– Le chef se moque de ces gens-là. Qu'ils viennent. Nous sommes nombreux !

– Les Blancs le sont aussi. Et ils trouveront des chefs dont chacun vaut plusieurs Utahs.

– Qui seraient ces chefs ?

– Je t'en nomme un seul : Old Firehand.

– C'est un héros, un Grizzly parmi les chiens de la prairie, déclara le chef. Mais il n'y a que lui ; tu peux pas nommer un autre chef de sa classe.

– Oh, si. Mais je n'en nommerai qu'un : Winnetou.

– Ne me parle pas de celui-là. C'est le chef des Apaches. Les Blancs se sentent trop faibles et ont dressé les Navajos contre nous. Or les Navajos appartiennent aux Apaches. Ne devons-nous pas traiter Winnetou en ennemi ? Gare à lui, s'il tombe entre nos mains.

– Et gare aussi à vous ! Vous auriez à combattre non seulement les Blancs, mais aussi des milliers de guerriers Apaches.

Ils marcheraient contre vous et les Blancs n’auraient plus qu’à se croiser les bras en attendant que Utahs et Apaches s’entre-dévorent.

Le chef sembla réfléchir et dit au bout d’un moment :

– Tu as dit la vérité. Mais les Visages Pâles nous attaquent de tous les côtés. Ils nous submergent et le Peau-Rouge est voué à une lente et pénible disparition. Ne vaut-il pas mieux qu’il combatte pour mourir, pour disparaître plus vite. Donc, ne te donne aucune peine, je maintiens ce que j’ai dit. Ou crois-tu pouvoir nous échapper ?

– Sûrement.

– C’est impossible. Sais-tu de combien de combattants dispose le chef des Utahs ? Deux cents !

– Seulement ? Peut-être as-tu déjà entendu dire que des armées bien plus nombreuses que la tienne avaient vainement essayé de me capturer. Ne sais-tu pas que je possède une arme...

– Oui, on m’a dit que tu possédais un fusil avec lequel tu peux tirer sans avoir besoin de le recharger. Mais c’est impossible. Grand Loup ne le croit pas.

– Dois-je te le montrer ?

– Oui, montre-le-moi, s’écria le chef, enthousiasmé à l’idée de voir l’arme mystérieuse, objet de tant de légendes !

– Je vais aller le chercher.

Old Shatterhand se leva et se dirigea vers le rocher. Il s’agissait avant tout d’intimider les Indiens, malgré leur écrasante supériorité numérique et son fusil était tout à fait indiqué pour atteindre ce but. Il connaissait les bruits qui couraient parmi les Indiens à son sujet. Ils le prenaient pour une arme magique que le Grand Manitou avait donnée au chasseur pour le rendre invulnérable.

– Voici l’arme, dit-il, à son retour, en tendant son fusil au chef. Prends-la et regarde-la.

Le Peau-Rouge voulut la prendre, mais soudain, il retira la main et demanda :

– Est-ce qu’un autre que toi peut la toucher ? Si c’est vraiment une arme magique, elle doit porter malheur à tous les profanes qui la touchent.

– Je ne peux pas trahir son secret. Prends-la et essaie-la toi-même.

D’un geste imperceptible, le chasseur disposa la gâchette de telle sorte que le coup devait partir au moindre mouvement de l’arme. Son œil exercé avait aperçu un groupe de Peaux-Rouges qui, dévorés de curiosité, avaient quitté leurs retranchements pour s’arrêter au bord de la clairière. Ce groupe offrait une excellente cible ; toute balle dirigée contre lui devait faire mouche.

Le tout était de savoir si, oui ou non, le chef oserait saisir le fusil. Quoique beaucoup moins superstitieux que la moyenne des Peaux-Rouges, il était plein de méfiance. Old Shatterhand prit le fusil dans les deux mains, le canon dirigé contre le groupe de Peaux-Rouges. La curiosité du chef finit par remporter sur sa méfiance ; il accepta de toucher le fusil. Old Shatterhand le lui remit et s’arrangea pour que la main du chef effleurât la gâchette. Le coup partit aussitôt ; un cri retentit dans le groupe des Indiens et Grand Loup, effarouché, laissa tomber l’arme. L’un des Peaux-Rouges annonça qu’il était blessé.

– Est-ce moi qui l’ai blessé ? demanda le chef, très impressionné.

– Qui veux-tu que ce soit ? demanda Old Shatterhand à son tour. C’était un avertissement, mais la prochaine fois que tu manieras cette arme, ce sera du sérieux. Je te permets de la toucher encore une fois, mais je t’ai averti… Cette fois-ci, la balle…

– Non, non, cria le Peau-Rouge en repoussant l'arme de ses deux mains. C'est vraiment une arme magique et toi seul dois t'en servir.

– Tu t'es conduit en homme avisé, dit gravement Old Shatterhand. Tu as reçu une leçon – la prochaine fois cela ne se passera pas comme ça. Réfléchis ! Si vous essayez de nous attaquer, mes balles tueront tous tes combattants et dans tous les villages s'élèveront les lamentations des veuves et des orphelins.

– Nous allons vous capturer sans coup férir, répondit le chef. Vous êtes encerclés et n'avez rien à manger. Nous attendrons ici jusqu'à ce que la faim vous contraigne à déposer les armes.

– Tu peux attendre longtemps. Nous avons de l'eau à boire et de la viande à manger. Nos quatre bêtes que tu vois là-bas nous suffiraient pour de longs mois. D'ailleurs, il n'en sera rien, car nous percerons vos lignes. J'attaquerai à la tête de mon petit groupe, l'arme magique à la main.

– Nous nous cacherons derrière les arbres.

– Les arbres sont impuissants devant mon arme magique. Tu serais le premier visé. Je suis ami des Peaux-Rouges et cela me ferait de la peine de tuer un si grand nombre de combattants rouges. Vous avez déjà essuyé de lourdes pertes, et si vous engagez le combat contre les soldats blancs et les Navajos, ce serait encore pire. Vous ne devriez donc pas nous contraindre à semer la mort dans vos rangs.

Ces paroles graves eurent leur effet. Le chef regarda longuement devant lui, immobile, comme pétrifié. Puis, il dit sur un ton presque de regret :

– Si nous n'avions pas juré de tuer tous les Visages Pâles, nous vous laisserions peut-être partir. Mais un serment doit être tenu.

– Non. On peut annuler un serment.

– Oui, mais seulement avec la permission du Grand Conseil. Ovuts-Avaht est le seul chef ici ; avec qui pourrait-il tenir conseil ?

Après un nouveau silence, le chef poursuivit :

– Ovuts-Avaht ne peut pas, à lui seul, retirer le serment ; il doit laisser ce soin à l'Assemblée des Anciens. Vous nous suivrez donc comme prisonniers pour attendre le résultat de nos délibérations.

– Seuls, les vaincus peuvent être faits prisonniers. Nous vous accompagnons, mais en tant qu'hommes libres, non pas en tant que prisonniers.

– Vous ne voulez donc pas nous livrer vos armes, ni nous permettre de vous attacher ?

– Non, en aucun cas.

– *Howgh !* Le chef vous fait une dernière proposition, si tu ne l'acceptes pas, nous vous attaquerons malgré ton arme magique. Vous nous accompagnez dans notre village. Vous gardez vos armes, vos chevaux, et vous ne serez pas ligotés. Nous agirons comme si nous étions en paix avec vous. En échange, vous jurez de vous soumettre, sans résistance, aux décisions du Conseil. J'ai terminé. *Howgh !*

– Grand Loup doit reconnaître que je suis son ami. Nous accepterons sans résistance la décision du Conseil, répondit Old Shatterhand.

– Prends donc le calumet et jure-le.

Old Shatterhand prit son calumet de paix, y mit un peu de tabac et l'alluma à l'aide du Punk. Il souffla ensuite la fumée vers le ciel, vers la terre, vers les quatre points cardinaux et dit :

– Je promets que nous ne penserons pas à résister.

– *Howgh !* acquiesça le chef. C'est parfait.

– Non. Tu dois, de ton côté, confirmer ta promesse, dit-il tendant son calumet au chef rouge.

Grand Loup avait peut-être voulu éviter de prêter serment pour traiter ensuite les Blancs à sa guise. Mais il prit le calumet sans faire la moindre remarque, souffla la fumée, comme l'avait fait Old Shatterhand et dit :

– Nous ne ferons aucun mal aux quatre Blancs avant que le Conseil des Anciens n'ait décidé de leur sort. *Howgh !*

Il rendit le calumet à Old Shatterhand et alla voir Knox et Hilton toujours étendus dans la même position.

– Ma promesse ne concerne pas ceux-là, dit-il. Ils appartiennent aux meurtriers, car nous avons reconnu leurs chevaux – ce sont les nôtres ! Ils ont de la chance si ta main leur a ôté la vie. Sont-ils morts.

– Non, répondit Old Shatterhand qui avait vu les deux *Tramps* lever lentement la tête, pendant la discussion, pour regarder autour d'eux. Ils ne sont pas morts, ils ne sont même plus évanouis ; ils font seulement semblant, car ils s'imaginent que si nous les croyons morts, nous les laisserons ici.

– Qu'ils se lèvent donc, ces chiens ! Sinon Grand Loup les écrasera ! cria le chef, leur décochant deux coups de pied vigoureux. Les deux hommes renoncèrent à jouer plus longtemps leur jeu et se levèrent.

– Vous avez échappé ce matin à mes combattants, dit le chef, furieux. Le Grand Manitou vous a remis entre mes mains, et vous répondrez, au poteau de torture des meurtres que vous avez commis. Tous les habitants de la montagne entendront vos cris de douleur.

Les deux hommes comprirent parfaitement l'Indien qui parlait un anglais assez correct.

– Des meurtres ? demanda Knox. Nous n'en savons rien. Qui a été tué ?

– Tais-toi, chien ! Nous vous connaissons et ces Visages Pâles qui sont tombés entre nos mains à cause de vous savent aussi ce que vous avez fait !

Knox était un homme de ressources. Il vit Old Shatterhand indemne, debout à côté du Peau-Rouge. Les Indiens n'avaient pas osé s'attaquer à cet homme célèbre. S'il pouvait jouir de la protection du chasseur, il serait aussi respecté que lui. Old Shatterhand était Blanc. Il devait préférer les Blancs aux Rouges. C'est ce que pensait Knox qui répondit en ces termes :

– Bien sûr, qu'ils savent ce que nous avons fait, car cela fait des semaines que nous sommes ensemble. Demande donc à Old Shatterhand. Il va t'expliquer, il va te prouver que nous ne sommes pas du tout ceux pour qui tu nous prends.

– Détrompez-vous ! dit Old Shatterhand. Je ne mens pas pour vous soustraire à un châtiment largement mérité. Vous savez ce que je pense de vous. Je vous l'ai dit assez clairement et je n'ai pas du tout changé d'avis.

– *Hang it all !* Si c'est comme ça, je sais ce qui me reste à faire. Si vous ne vous sauvez pas, vous périrez avec nous. Et, se tournant vers le chef, il poursuivit : Pourquoi n'arrêtes-tu pas ces quatre hommes ? Ils ont participé au vol des chevaux, avec nous et ont tiré, avec nous, sur les Utahs. Vos meilleurs hommes sont tombés sous leurs balles !

C'était d'une imprudence sans nom. Mais le châtiment – et quel châtiment ! – ne tarda pas à venir. Les yeux du chef étincelaient de colère et il dit à Knox sur une voix de tonnerre :

– Lâche ! Tu n'as pas le courage de prendre tes crimes sur toi, tu les rejettes sur d'autres, pour moi tu n'es qu'un crapaud puant. Sans attendre de te clouer au pilori, nous allons te punir tout de suite. Je te scalperai moi-même, tu continueras à vivre et à regarder ton scalp pendu à mon ceinturon. Nani witch, nani witch !

Ces deux mots signifient en utah : Mon couteau, mon couteau ! Ils étaient adressés à un Indien qui attendait, debout au bord de la clairière.

– Pour l'amour de Dieu ! s'écria l'homme. Se faire scalper vivant ? Non, non !

Il bondit pour s'enfuir. Mais le chef fut aussi rapide que lui, le saisit au collet et lui serra le cou. Knox était réduit à l'impuissance. Un Indien apporta, en courant, le couteau du chef. Grand Loup le prit, jeta l'homme par terre, mit un genou sur le corps, fit trois incisions avec le couteau et tira sur les cheveux. Un affreux cri s'éleva du sol. Le Peau-Rouge se redressa, tenant dans sa main gauche, le scalp ensanglanté. Knox s'évanouit de nouveau ; son crâne offrait un hideux spectacle.

– C'est ce qui arrive au chien qui vole et tue les Peaux-Rouges et veut ensuite que des innocents expient son crime ! cria Grand Loup en mettant le scalp dans son ceinturon.

Hilton avait assisté, muet d'effroi, à l'horrible scène. Il s'assit lentement à côté de son malheureux camarade et ne dit pas un mot. Le chef fit un signe et les Peaux-Rouges approchèrent. Bientôt, ils remplirent la clairière. Hilton et Knox furent ligotés.

Old Shatterhand était remonté sur le rocher pour ne pas assister à la scène de scalp. Il fit part à ses camarades des résultats de son entretien.

– Grand Loup tiendra-t-il sa parole ? demanda Davy.

– Je l'espère, dit Old Shatterhand. Il arrive rarement qu'un chef indien, ayant fumé le calumet, renie son serment. Nous pouvons nous fier aux Utahs. Et maintenant, descendons. Les Peaux-Rouges se préparent à partir.

Knox et Hilton furent attachés à leurs chevaux. Le *Tramp* scalpé était encore évanoui. Les Utahs disparurent les uns derrière les autres, dans l'étroit sentier. Le chef resta en arrière, il attendit les Blancs pour se joindre à eux. C'était bon signe ; les chasseurs avaient cru qu'ils seraient placés au milieu et étroitement surveillés.

Bientôt, la colonne déboucha sur la prairie. Les monts Elk fermaient l'horizon. Old Shatterhand ne demanda rien au chef, mais supposait que ces montagnes constituaient le terme de l'étape. D'une façon générale, on parla peu ; les Blancs eux-mêmes observaient un profond silence. Il fallait attendre la décision des Utahs pour élaborer un plan de sauvetage.

XII

À LA VIE À LA MORT

Les Utahs semblaient pressés. Ils marchaient au trot, sans le moindre égard pour les deux prisonniers ligotés, dont l'un était blessé à mort. L'ablation du cuir chevelu provoque, en effet, une blessure de la pire espèce. On rencontre bien quelquefois des Blancs qui y ont survécu, mais ce sont des exceptions, car il faut posséder une résistance physique peu commune pour échapper aux conséquences d'un tel traitement.

Vers minuit, alors que la colonne sortait d'une forêt, on aperçut la lueur de feux allumés au loin.

– *Uff !* dit le chef, rompant le silence observé depuis le départ. Voici les tentes de ma tribu. C'est là que se décidera votre sort.

– Dès aujourd'hui ? demanda Old Shatterhand.

– Non. Mes combattants ont besoin de repos. D'autre part, votre agonie sera plus longue et nous procurera un plus grand plaisir, si vous récupérez vos forces pendant le sommeil.

Les habitants du village firent aux guerriers un accueil triomphal. Hommes, femmes, enfants se pressaient sur leur passage.

Old Shatterhand s'attendait à trouver un village de tentes ordinaire, mais il s'était trompé. Le grand nombre des feux allumés montrait qu'il y avait plus de combattants que de tentes. Les habitants de plusieurs villages d'Utahs s'étaient réunis pour participer aux discussions. Les messagers que le chef avait en-

voyés pour annoncer son arrivée, avaient raconté la capture des six Visages Pâles et les Peaux-Rouges manifestaient maintenant leur joie. Ils secouaient leurs armes et hurlaient à tue-tête d'épouvantables menaces.

Les deux *Tramps* furent détachés de leurs chevaux et jetés à terre. Le pitoyable gémissement de Knox blessé fut couvert par les hurlements des Peaux-Rouges. Les quatre autres Blancs furent ensuite conduits près des deux prisonniers. Les guerriers formaient un large cercle ; les femmes et les jeunes filles s'avancèrent, pour exécuter une ronde autour des prisonniers.

C'était une insulte grossière que les Blancs ne pouvaient laisser passer. Old Shatterhand cria aussitôt quelques mots à ses camarades, qui s'agenouillèrent et mirent leurs fusils en position de tir. Lui-même tira en l'air. Le bruit de la détonation fit taire les Indiens.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? cria Old Shatterhand assez haut pour être entendu de tous. J'ai fumé avec Grand Loup le calumet de la négociation. Je suis d'accord pour que les guerriers Utahs discutent entre eux pour savoir si nous devons être considérés comme des ennemis ou comme des amis. Mais même si nous étions prisonniers, nous n'admettrions pas que des femmes et des filles dansent autour de nous. Nous ne sommes que quatre, les Utahs sont plusieurs centaines. C'est pourquoi je leur demande : qui d'entre eux veut s'en prendre à Old Shatterhand ? Qu'il s'avance et qu'il se batte avec moi ! Attention ! Vous avez vu mon fusil, vous savez comment il tire ! Si les femmes s'avisent de recommencer leur danse, nous laisserons parler nos armes et cet endroit sera rouge du sang de ceux qui ne respectent pas le calumet de la négociation !

Ses paroles produisirent un profond effet ; femmes et jeunes filles se retirèrent, sans même en avoir reçu l'ordre. Le chef alla trouver Old Shatterhand et lui dit en dialecte utah, dont le chasseur s'était également servi :

– Le chef des Yampa-Utahs respecte le calumet de la négociation et sait ce qu'il a promis. Demain, au lever du jour, il sera décidé du sort des quatre Visages Pâles. Qu'ils restent jusque-là dans la tente que nous allons désigner. Mais les deux autres sont des meurtriers et ma promesse ne les concerne pas. Ils mourront, comme ils ont vécu, dans le sang ! *Howgh !* Old Shatterhand est-il d'accord avec ce que je viens de dire ?

Old Shatterhand accepta et les quatre Blancs se retirèrent dans une tente magnifiquement décorée qui était celle de Grand Loup.

Le lendemain, Knox et Hilton devaient mourir au poteau de torture, et les quatre Westmen allaient peut-être subir le même sort. C'était, pour les Rouges, une grande fête, à laquelle ils devaient se préparer. Aussi, allèrent-ils se coucher. Les feux furent éteints, à l'exception de deux d'entre eux : celui qui éclairait la tente d'Old Shatterhand et celui près duquel étaient assis Knox et Hilton et leurs gardiens.

– Que serons-nous devenus demain à cette heure ? demanda Davy. Peut-être les Rouges nous auront-ils envoyés dans les chasses éternelles.

– Ou tout au moins deux ou trois d'entre nous, dit Jemmy. Qu'en pensez-vous, monsieur Shatterhand ?

– Je ne crois pas qu'ils nous laissent la vie sauve et nous rendent la liberté, sans que nous ayons à nous battre.

– Hum ! Ce serait comme s'ils nous assassinaient bel et bien, car ils vont fixer des conditions impossibles.

– Certes. Mais ne perdons pas courage. Les Blancs ont plus d'un tour dans leur sac, tout comme les Rouges. Pour ce qui est de l'endurance, ils leur sont même supérieurs. Mais la fierté des Rouges leur interdira de s'opposer trop nombreux à notre groupe.

Les quatre hommes se turent. Petit à petit, le sommeil alourdit leurs paupières et lorsqu'ils rouvrirent l'œil ; ils entendirent des appels. Un Peau-Rouge avait soulevé l'entrée de la tente et dit :

– Les Visages Pâles doivent se lever et venir avec moi.

Old Shatterhand et ses compagnons obtempérèrent. Le soleil se levait à l'horizon ; des Indiens, revêtus de leurs habits de fête guerrière examinaient les quatre Blancs au passage. Leurs regards étaient plus curieux qu'hostiles.

– Qu'est-ce qu'ils ont, ces gars ? Ils nous regardent comme si nous étions des chevaux à vendre, dit Frank.

– Ils évaluent notre force, dit Old Shatterhand. J'avais deviné juste : notre sort est vraisemblablement décidé ; nous devrons nous battre.

Non loin du campement, deux poteaux étaient plantés. Cinq guerriers, la tête ornée de plumes, les entouraient, dont Grand Loup. Celui-ci fit quelques pas vers les Blancs et dit :

– Ovuts-Avaht a fait venir les Visages Pâles pour qu'ils voient comment les Peaux-Rouges traitent leurs ennemis. On va bientôt emmener les meurtriers qui mourront au poteau de torture.

– Nous ne tenons pas à voir cela, dit Old Shatterhand.

– Êtes-vous des lâches, que la vue du sang effraie ? Si oui, nous vous traiterons en conséquence et je retire ma promesse.

– Nous ne sommes pas des Indiens. Ce n'est pas, pour nous, un exploit que de massacrer des adversaires sans défense ou même de tuer, à force de tortures, un homme déjà à moitié mort. Nous tuons nos ennemis rapidement, si nous y sommes contraints, mais nous ne les torturons pas.

– Vous êtes chez nous et vous devez vous plier à nos coutumes. Si vous ne le faites pas, vous nous insultez.

Old Shatterhand savait que le chef parlait avec le plus grand sérieux et que ses camarades et lui risqueraient le pire, s'il refusait. C'est pourquoi il dit :

– Bien, nous restons.

– Asseyez-vous alors avec nous ! Si vous vous conduisez en guerriers, vous êtes traités comme tels. Ovuts-Avaht s'assit dans l'herbe, le visage tourné vers les poteaux. Les autres chefs en firent autant et les Blancs durent les imiter. Grand Loup fit alors entendre un cri puissant auquel la tribu répondit par une immense clameur de joie. C'était le signal annonçant l'affreux spectacle.

On emmena Knox et Hilton. Les deux hommes étaient si étroitement ligotés, qu'ils pouvaient à peine marcher. Les courroies leur rentraient profondément dans la chair et Hilton gémissait de douleur. Knox se taisait ; il avait la fièvre et venait de cesser de délirer. Son regard exprimait une profonde horreur. Les deux hommes furent attachés, debout, aux poteaux, avec des cordes mouillées, renforcées par des cordes sèches, ce qui augmentait encore la douleur.

Knox avait les yeux fermés et sa tête tombait, inerte, sur sa poitrine. Il était sans connaissance et ne savait pas ce qui se passait autour de lui. Hilton laissa errer son regard chargé de terreur. Lorsqu'il aperçut les quatre chasseurs, il leur cria :

– Sauvez-moi, sauvez-moi, Messieurs ! Vous n'êtes pas des païens, après tout ! Êtes-vous venus ici pour assister à notre horrible mort, pour jouir de nos souffrances ?

– Non, répondit Old Shatterhand. Nous sommes obligés de rester ici et ne pouvons rien pour vous.

– Vous pouvez faire quelque chose, si vous voulez. Les Rouges vous écouteront.

– Non. Vous êtes seuls responsables de votre sort. Quand on a le courage de commettre des crimes, on doit aussi en avoir pour accepter le châtiment.

– Je suis innocent. Je n'ai tué aucun Indien. C'est Knox qui a tout fait.

– Ne mens pas ! C'est de la lâcheté et de l'impertinence que d'accuser les autres des crimes qu'on a commis ! Tâchez plutôt de mourir proprement pour que la race blanche remonte un peu dans l'estime des Indiens !

– Mais je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir ! Au secours ! Au secours !

Hilton hurlait si fort et offrait un spectacle si pitoyable que Old Shatterhand décida d'intervenir en sa faveur. Il se tourna vers le chef, mais n'eut même pas le temps d'ouvrir la bouche, car Grand Loup dit, sur un ton de colère :

– Tu sais que Ovuts-Avaht comprend le langage des Visages Pâles. Il a compris ce que tu viens de dire à ce chien là-bas. Le chef des Utahs n'a-t-il pas assez fait pour vous en vous fixant des conditions aussi avantageuses ? Veux-tu discuter notre sentence et exciter par là la fureur de nos guerriers au point que Grand Loup ne pourra plus te protéger contre leur colère ? Tais-toi et ne dis pas un mot !

Il se détourna du chasseur et fit un signe de la main ; une dizaine de guerriers apparurent. Le chef se tourna alors de nouveau vers Old Shatterhand et lui dit :

– Voici les parents de nos combattants assassinés. Ils ont le droit de participer au châtiment des malfaiteurs. Pour commencer, ils planteront leurs couteaux dans leur chair.

– Le pouce de la main droite ! commanda-t-il.

Les bras des prisonniers étaient attachés de telle façon que les mains pendaient librement. Les Peaux-Rouges choisis se partagèrent en deux groupes, dont le premier s'attaqua à Hilton et le deuxième à Knox. Ils se tenaient les uns derrière les autres, à douze pas de distance des poteaux. Le premier homme de la colonne leva son couteau, visa et atteignit le pouce de Hilton qui poussa un cri de douleur. Knox fut également atteint, mais, profondément évanoui, il ne revint pas à lui.

– L'index ! commanda le chef.

Les Indiens visèrent et atteignirent tous les doigts des deux mains avec une cruelle précision. Hilton hurlait de douleur ; Knox ne se réveilla que lorsque sa main gauche fut prise comme cible. Il regarda autour de lui d'un air absent, puis referma ses yeux injectés de sang et laissa entendre un hurlement inhumain. Il s'était rendu compte dans quelle situation il se trouvait ; la fièvre l'avait gagné de nouveau ; le délire et la peur de la mort lui avaient arraché un cri animal.

Les couteaux indiens atteignirent successivement les dos des mains, les coudes, les muscles du bras et ceux des jambes dans le même ordre. Cela dura environ un quart d'heure, pâle prélude à une torture qui devait se poursuivre pendant des heures. Old Shatterhand et ses trois compagnons s'étaient détournés ; leur regard ne pouvait soutenir un tel spectacle.

Les Utahs, eux, donnaient libre cours à leur mépris et à leur indignation devant la pitoyable attitude des victimes. Lorsque les parents des guerriers tués eurent fini de prendre leur revanche, il ne se trouva personne pour continuer la torture. Aucun combattant rouge ne voulait toucher à ces chiens, à ces serpents, à ces crapauds. Finalement, l'un des chefs se leva et dit :

– Ces hommes ne méritent pas que de courageux combattants se souillent la main à leur contact. Nous les abandonnons aux femmes.

On arma de couteaux les femmes et les mères des guerriers tués ; et elles devaient, suivant les indications de Grand Loup, découper des lambeaux dans la chair des condamnés. Elles se mirent en effet à la besogne, mais les hurlements et les gémissements des deux Blancs prirent de telles proportions que les Indiens ne purent plus les supporter. Grand Loup arrêta donc l'opération et dit :

– Ces poules mouillées ne méritent même pas de mourir des mains de nos femmes. Ils seront, dans les chasses éternelles, traités comme de misérables lapins traqués sans arrêt. Qu'on les abandonne aux chiens !

Les chefs se consultèrent et Old Shatterhand devina, avec un frisson d'horreur, le résultat de leur entretien. Quelques Peaux-Rouges s'éloignèrent pour aller chercher les chiens. Le chef se tourna vers les quatre Blancs.

– Les chiens des Utahs s'attaquent aux Blancs, ils sont dressés pour cela. Mais ils ne se jettent sur eux, que si on les excite. Seulement, dans ce cas, ils dévorent tout Blanc qui se trouve à leur portée. Nous vous conduirons donc dans une tente, pour vous mettre à l'abri pendant qu'ils seront en liberté.

Les quatre Blancs furent emmenés dans la tente. Dehors, le silence se prolongea pendant une dizaine de minutes environ ; on n'entendait que les gémissements de Hilton. Ensuite s'éleva un aboiement furieux qui se transforma bientôt en un rugissement de bêtes féroces assoiffées de sang. Deux voix humaines exprimèrent une terrifiante angoisse devant la mort. Puis, ce fut de nouveau le silence.

– Écoutez, dit Jemmy. J'entends un craquement d'os. Je crois qu'ils laissent les chiens les dévorer.

– C'est possible, fit remarquer Old Shatterhand. Mais le craquement d'os est le fruit de votre imagination. La mienne

aussi est passablement excitée. Heureusement que nous n'avons pas dû assister à la fin.

Les quatre Blancs furent invités à quitter la tente et conduits sur la place. Les corps, déchiquetés, des deux meurtriers, toujours fixés aux poteaux, offraient un spectacle affreux.

La réunion décisive commença. Elle se poursuivit pendant deux heures. Un « *Howgh !* » général en annonça la fin ; les Blancs furent conduits à l'intérieur du cercle formé par les chefs. Grand Loup se leva et commença sur un ton empreint de dignité :

– Les quatre Visages Pâles savent pourquoi nous avons déterré nos tomahawks ? Nous avons juré de tuer tous les Blancs qui nous tombent entre les mains. Vous êtes des Blancs, mais vous êtes aussi amis des Rouges et, pour cette raison, vous n'aurez pas à partager le sort des autres Visages Pâles. Ceux-là sont immédiatement attachés aux poteaux, mais vous, vous pourrez lutter pour votre vie.

Il s'interrompit et Old Shatterhand profita de cette pause pour lui demander :

– Lutter avec qui ? Nous quatre contre vous tous ? Eh bien, soit ! Mon arme magique enverra un grand nombre d'entre vous dans les chasses éternelles.

Old Shatterhand leva son arme. Le chef indien essaya vainement de dissimuler sa terreur, et se hâta de préciser :

– Non, Old Shatterhand se trompe. Chacun d'entre vous aura un adversaire à combattre et le vainqueur aura le droit de tuer le vaincu et de s'emparer de tous ses biens.

– Ça va. Mais qui choisira les adversaires ? Est-ce nous ou vous ?

– C'est nous. Ovuts-Avaht lancera un appel pour des volontaires.

– Et avec quelles armes combattrons-nous ?

– Avec celles désignées par nos guerriers.

– C'est injuste.

– Non, c'est juste. Nous avons eu trop d'égards pour vous, nous ne pouvons pas aller plus loin.

– Bien. Mais nous demandons des conditions acceptables. Tu dis que le vainqueur aura le droit de tuer le vaincu. Admettons que je tue un de tes guerriers. Puis-je ensuite quitter cet endroit en toute liberté et en toute sécurité ?

– Oui. Mais tu ne pourras pas vaincre. Aucun d'entre vous ne pourra vaincre.

– Je te comprends. Vous allez choisir vos hommes et fixer les conditions du combat d'une façon désavantageuse pour nous. C'est ainsi que vous pensez avoir le dessus. Mais méfie-toi, car cela pourrait se passer différemment. Je vous demande de promettre que ceux d'entre nous qui quitteront le champ de bataille en vainqueurs, soient traités par vous en amis.

– Nous te le promettons.

– C'est bien. Demande à tes guerriers qui veut se présenter pour le combat.

Un grand remous se produisit dans les rangs des Indiens ; on interrogeait, on discutait. Finalement, tout s'apaisa, les guerriers formèrent un nouveau cercle et Grand Loup y amena trois combattants qui s'étaient volontairement présentés.

– Désigne les adversaires, dit Old Shatterhand.

Le chef poussa le premier guerrier en face de Davy l'efflanqué et dit :

– Voici Pagu Angare (Poisson Rouge), qui va se mesurer à la nage avec ce Visage Pâle.

Les Utahs avaient bien choisi. Davy l'efflanqué, à la lourde ossature, ne devait pas évoluer dans l'eau avec beaucoup d'agilité. Le Peau-Rouge, par contre, avait les hanches rondes, une poitrine large et musclée, des bras et des jambes puissants. C'était sûrement le meilleur nageur de la tribu.

Le chef plaça ensuite en face de Jemmy, petit homme replet, une espèce de géant aux épaules robustes, aux muscles saillants et dit :

– Voici Nambovh-Avaht (Grand Pied), qui va se mesurer à la lutte avec le gros Visage Pâle que voici. Ils seront liés ensemble, dos à dos, chacun aura un couteau dans la main droite et celui qui réussira à étendre son adversaire par terre, pourra le tuer.

Grand Pied méritait bien son nom ; il avait des pieds robustes et puissants et le petit Jemmy faisait pitié à côté de lui.

Le troisième Indien était grand et filiforme, mais il avait une poitrine puissante, des jambes et des bras qui n'en finissaient pas. Le chef le mit en face de Hobble-Frank et dit :

– Voici To-ok-tey[8], il est prêt à se mesurer avec ce Visage Pâle à la course.

Pauvre Hobble-Frank ! Pendant que ce cerf agile faisait deux pas avec ses immenses jambes, le petit homme qui, en plus, boitait légèrement, en faisait dix ! Oui, les Utahs avaient partout l'avantage.

– Et qui va se battre contre moi ? demanda Old Shatterhand.

---

[8] Cerf agile.

– Ovuts-Avaht, répondit Grand Loup avec fierté, redressant encore sa taille de géant.

– Cela me fait plaisir, dit le Blanc. J'ai toujours cherché mes adversaires parmi les chefs.

– Je t'aurai ! Qui pourrait énumérer tous ceux que Ovuts-Avaht a vaincus ?

– Nous nous battrons avec des armes et non pas avec des paroles, dit Old Shatterhand, avec une légère ironie dans la voix.

– Ovuts-Avaht ne veut avoir rien à faire avec ton arme magique. Nous nous battrons au couteau et au tomahawk.

– Je suis d'accord.

– Dans peu de temps, tu seras un cadavre et le chef aura tous tes biens, et même ton cheval.

– Dis-moi maintenant dans quel ordre les combats doivent avoir lieu ?

– D'abord, la nage. Mais nous savons que les Blancs observent, avant de mourir, de mystérieuses coutumes. Nous vous accordons pour cela un temps que les Visages Pâles appellent une heure.

Les quatre Blancs se retirèrent pour discuter. Davy l'efflanqué, qui devait combattre le premier, était particulièrement préoccupé.

– Poisson Rouge, grommela-t-il. Bien entendu, le type a mérité ce surnom, parce que c'est un excellent nageur.

– Et vous ? demanda Old Shatterhand. Je vous ai déjà vu nager, mais c'était à la baignade ou à la traversée d'un fleuve. Que pensez-vous de votre savoir ?

– Rien de bon.

– Aï, aï.

– Eh oui, aï, aï. Je n'y peux rien, si j'ai surtout des os dans mon corps. En plus, je crois que mes os sont plus lourds que ceux de mon prochain.

– Il ne faut donc pas compter sur votre vitesse. Et l'endurance ?

– Pshaw ! Je tiens aussi longtemps que vous voulez.

– Savez-vous nager sur le dos ?

– Oui, cela me semble même plus facile.

– En général, les gens maigres et peu exercés à la nage réussissent mieux sur le dos.

– Oui, mais ce Peau-Rouge sera plus rapide que moi.

– Ce n'est pas sûr, si je réussis mon coup. Il faut que vous suiviez le courant ; tandis que lui, il nagera à contre-courant.

– Ah ! Parce qu'il y a un courant ?

– Je le suppose.

– Mais nous ne savons même pas où nous allons nager.

– Mais si, dans l'étang, un peu plus haut. De forme ovale, il est long de cinq cents et large de trois cents pas. Un torrent s'y jette avec beaucoup d'impétuosité, sur la rive gauche. Il produit donc un courant, de côté, sur les trois quarts du parcours... Laissez-moi faire. Je ferai ce qui est humainement possible pour que, en utilisant ce courant, vous puissiez battre votre adversaire.

– Dans ce cas, je suis rassuré. Mais Jemmy vas-tu t'en sortir ?

– Je n'en sais rien. Tu as vu mon adversaire, grand comme une perche et musclé comme un hippopotame. Et là, on ne peut pas ruser avec le courant...

– T'en fais donc pas, intervint Hobble-Frank. Si j'avais affaire à ce gars, je ne m'esquinterais pas le tempérament...

– Comment ça ?

– Eh bien, c'est très simple. Vous êtes liés ensemble, dos à dos, comme des frères siamois. Comment, dans cette position, peut-on renverser son adversaire ? En lui faisant perdre l'équilibre et le meilleur moyen d'y arriver, c'est de donner un coup de pied dans son mollet ou d'accrocher ta jambe à la sienne. Tu as des mollets comme des colonnes ; tu n'as donc qu'à attendre son coup de pied. À ce moment, il se tient sur une seule jambe. Tu te penches en avant de toutes tes forces, coupes avec ton couteau, la corde ou la courroie avec laquelle vous serez liés, tu prends le type sur ton dos et le fais basculer par-dessus ta tête. Mais alors, saute sur lui sans attendre et lève le couteau sur sa poitrine. Compris ?

Old Shatterhand tendit sa main au petit homme et dit :

– Frank, vous êtes quelqu'un ! L'idée est excellente ; le coup doit réussir.

– C'est superbe, mon vieux Frank. Mais toi, que vas-tu devenir ?

– Ce que je vais devenir ? Je vais courir, parbleu !

– Mais... tu as regardé les jambes de ton type ?

– Les jambes ? Tu crois qu'on court seulement avec ses jambes ?

– Et avec quoi encore, grands Dieux ?

– Mais avec la tête.

– Je ne vous comprends pas tout à fait, dit Old Shatterhand. Auriez-vous une idée ?

– Pas encore. Mais je pense que puisque j'ai donné un bon conseil à Jemmy, je trouverai bien quelque chose pour me sortir de là. Donc, ne vous en faites pas pour moi. Mon petit doigt me dit que l'heure n'est pas encore venue de casser ma pipe. Je suis né pour accomplir de grandes choses et les gens comme moi ne meurent jamais avant d'avoir rempli leur mission.

Sur ces entrefaites, Grand Loup et les autres chefs indiens arrivèrent pour inviter les Blancs à les suivre au bord de l'étang. Une foule nombreuse y grouillait déjà, désireuse d'assister au tournoi.

En arrivant sur la rive du lac, Old Shatterhand vit que ses calculs étaient justes ; il y avait un assez fort courant ; le torrent entrait sur la rive gauche qu'il longeait pour sortir sur la rive droite ; couvrant ainsi les deux tiers du trajet.

– Penses-tu qu'on peut commencer ? demanda Grand Loup à Old Shatterhand.

– Oui, mais nous ne connaissons pas encore les conditions exactes, répondit le chasseur.

Le chef précisa :

– Les deux hommes iront dans l'eau là, devant moi. Un battement de mains donnera le signal du départ. Il leur faudra faire une fois le tour de tout le lac en se tenant à une longueur d'homme de distance de la rive. Celui qui essaierait de s'éloigner de la rive pour raccourcir son parcours, serait déclaré vaincu. Celui qui arrive le premier ici aura le droit de tuer l'autre au couteau.

– De quel côté partiront-ils ? Près de la rive gauche ou près de la rive droite ?

– Près de la rive gauche et ils reviennent près de la rive droite.

– Ils nagent donc côte à côte.

– Oui.

– Donc, mon camarade à droite et Poisson Rouge à gauche.

– Non, inversement.

– Pourquoi ?

– Parce que celui qui nage à gauche est plus près de la rive et doit, par conséquent, parcourir une plus longue distance.

– Alors il est injuste que les deux nagent dans le même sens. L'un devrait partir près de la rive gauche et l'autre près de la rive droite, ils se rencontreraient à l'autre extrémité du lac et reviendraient chacun du côté opposé.

– Cela m'est égal, dit le chef. Mais lequel doit nager à gauche et lequel à droite ?

– Pour être juste, il faut confier cette décision au sort. Je prendrai au hasard deux brins d'herbe et celui des deux qui aura choisi le plus court nagera à droite, l'autre à gauche.

– Bien. *Howgh !*

Old Shatterhand cueillit deux brins d'herbe d'une longueur égale. Il les présenta à Poisson Rouge qui en tira un, puis donna à Davy l'efflanqué l'autre, mais en coupa imperceptiblement un bout. Ensuite, les deux compétiteurs comparèrent leurs brins d'herbe et comme celui de Davy était plus court, il fut décidé qu'il nagerait à droite.

Les deux hommes se dévêtirent et se mirent à l'eau. Le chef battit des mains ; les nageurs démarrèrent, le Peau-Rouge à gauche et le Blanc à droite.

– Vas-y, Davy, cria Hobble-Frank à son ami.

Au début, les deux hommes se trouvaient à la même hauteur. L'Indien nageait lentement, mais avec des mouvements vigoureux ; on voyait que l'eau était son élément. Les mouvements de Davy étaient plus nerveux, moins réguliers. Ne parvenant pas à adopter un rythme satisfaisant, il se mit sur le dos, ce qui lui facilita la tâche. Le courant, à cet endroit, n'était pas encore très fort, mais il poussait Davy suffisamment pour que son adversaire ne pût le dépasser.

L'Indien commença à se rendre compte des difficultés du parcours. Il devait longer la rive, jusqu'à l'endroit où le torrent se jetait dans le lac, et, à chaque brasse, le courant lui offrait de plus en plus de résistance. Il fit appel à sa force et nagea avec tant d'effort qu'à chaque brasse, la moitié de sa poitrine sortait de l'eau. En voyant qu'il était dépassé par le Blanc, il redoublait encore d'efforts, au lieu de ménager ses forces en vue des difficultés qu'il allait rencontrer.

Davy s'approchait de l'endroit où le torrent sortait du lac. Là, le courant était plus fort, et menaçait de l'entraîner. Il dut lutter de toutes ses forces et perdit de plus en plus son avance sur le Peau-Rouge. L'instant était décisif.

Ses camarades, sur la rive, suivaient avec une attention tendue.

– Le Rouge est en train de le rattraper, dit Jemmy, angoissé. Il va perdre la course, mon Davy.

– Encore trois mètres et il aura dépassé le courant ; il sera sauvé, dit Old Shatterhand.

– Oui, dit Frank, d'ailleurs il a l'air de s'en rendre compte. Regardez, comme il pousse, comme il avance. Là, voilà, il s'en est sorti ! Hourrah ! Vive Davy !

L'efflanqué, ayant vaincu la résistance du courant, nageait maintenant en eau calme. Bientôt, il eut toute la rive droite derrière lui, alors que l'Utah s'engageait seulement dans la petite courbe, se dirigeant vers le point où le torrent pénétrait dans l'étang.

Le Peau-Rouge qui avait compris la situation, luttait pour sa vie avec l'énergie du désespoir. Mais, ses brasses, malgré leur puissance ne le faisaient guère avancer de plus d'un demi-mètre, alors que le rendement de Davy était deux fois plus élevé. Il atteignit l'embouchure du torrent ; le courant le saisit et l'entraîna. Il n'avait plus que le dernier tiers du parcours à accomplir, alors que l'Indien en avait à peine fait le premier.

Davy, nageait désormais sans efforts ; il faisait juste les mouvements nécessaires pour ne pas s'écarter du parcours prescrit. Au fur et à mesure que le courant s'affaiblissait, il devait, de nouveau, déployer ses efforts, mais il nageait avec facilité comme s'il avait fait cela toute sa vie. Il atteignit la rive à l'endroit fixé et sortit de l'eau. En se retournant, il vit que le Peau-Rouge venait de parvenir à la sortie du torrent et luttait contre le courant.

Les Peaux-Rouges poussèrent un bref, mais terrible cri, ce qui signifiait que Poisson Rouge était vaincu et voué à la mort. Davy se hâta de se rhabiller et d'aller trouver ses camarades pour les saluer.

– Qui l'eût cru ! dit-il en secouant la main d'Old Shatterhand. J'ai vaincu le meilleur nageur des Utahs !

– Grâce à un brin d'herbe, dit Old Shatterhand, souriant.

– Comment vous y êtes-vous pris ?

– Je le dirai tout à l'heure. Un petit artifice, mais qui n'était pas de la tricherie, puisqu'il vous a valu la vie et n'a porté aucun préjudice aux Rouges.

L'Indien sortit à son tour du lac, cinq minutes après le Blanc. Il chercha Davy des yeux et lui cria :

– *Nani witsch, nine pokai !* Ton couteau, tue-moi !

Mais l'efflanqué lui répondit moitié en anglais, moitié en dialecte Utah :

– *No witsch – not pokai !*

Il se détourna pour aller rejoindre ses camarades. Les Utahs avaient vu et entendu la scène et le chef lui demanda :

– Pourquoi ne le tues-tu pas ?

– Parce que je ne suis pas un monstre. Je lui fais cadeau de sa vie.

– Mais s'il t'avait vaincu, il t'aurait tué, lui !

– Poisson Rouge n'a pas vaincu et n'a pas pu le faire. Il peut vivre.

– Et ses biens ? Ne les prends-tu pas ? Ses armes, son cheval, sa femme, ses enfants ?

– Vous n'y pensez pas ! Qu'il garde ce qu'il a.

– Uff ! Grand Loup ne te comprend pas. Poisson Rouge aurait agi plus intelligemment.

Nambovh-Avaht, Grand Pied, s'avança et demanda au chef s'il pouvait commencer la lutte avec le deuxième Visage Pâle. Grand Loup accepta et mit les deux combattants en place. Ils se mirent torse nu ; dos à dos ; la tête de Jemmy arrivait à peine aux épaules de l'Indien. Le chef avait un lasso à la main avec lequel il lia les deux hommes. La corde passait autour des hanches du Peau-Rouge et autour de la poitrine du Blanc. On leur remit un couteau à chacun et la lutte commença.

Grand Pied demeura longtemps calme et immobile ; il voulut surprendre son adversaire par une brusque attaque, mais cela ne lui réussit pas. Lorsque, soudain, il poussa son pied en arrière, pour faire un croc-en-jambe à Jemmy, le Blanc lui décocha contre son autre jambe, un coup de pied tellement vigoureux, qu'il faillit en perdre l'équilibre.

Les attaques se succédaient. Le Peau-Rouge était plus fort, mais le Blanc plus prudent et plus réfléchi. Devant l'insuccès de ses tentatives, l'Indien se laissa, petit à petit, gagner par la colère. Mais plus il se déchaînait, plus le Blanc restait calme. La lutte traînait en longueur, sans qu'aucun des adversaires eût l'avantage.

Soudain, l'Indien tira vigoureusement le lasso vers lui, et disposa de l'espace nécessaire pour se tourner. Mais il ne put terminer sa manœuvre. Jemmy se baissa rapidement, souleva son adversaire et défit le nœud. L'Indien fit, par-dessus la tête de Jemmy, une culbute dans les règles et laissa tomber son couteau. Le gros homme sauta sur son adversaire avec la rapidité de l'éclair, lui saisit la gorge et mit son couteau en face du cœur de l'Indien, complètement hébété par sa culbute.

Jemmy se tourna vers le chef et lui demanda :

– Reconnais-tu qu'il est perdu ?

– Non, répondit Grand Loup.

– Pourquoi non ? demanda Old Shatterhand, intervenant aussitôt.

– Nambovh-Avaht n'est pas vaincu.

– Moi, je dis le contraire : il est vaincu.

– Ce n'est pas vrai, car le lasso est tombé.

– C'est de la faute de Grand Pied qui a voulu se retourner et a fait sauter la corde.

– Cela, personne ne l’a vu. Lâchez-le ! Il n’est pas vaincu, la lutte doit reprendre.

– Non, Jemmy, ne le lâche pas, commanda le chasseur. S’il ose faire un mouvement, tu le tues.

– Qui décide ici, toi ou Ovuts-Avaht ? demanda le chef, très orgueilleux.

– Tous les deux. Tu es le chef des tiens et moi le chef des miens. Nous nous sommes mis d’accord sur les conditions des combats ; celui qui ne les respecte pas, agit en tricheur.

– Tu oses me parler de la sorte devant mes guerriers ?

– Je dis la vérité et j’exige l’honnêteté. Si je ne dois plus parler, je laisserai la parole à mon arme magique, répondit Old Shatterhand, saisissant le fusil d’un geste menaçant.

– Eh bien, dis ce que tu as à dire, fit le chef, devenu tout modeste.

– Reconnais-tu que les deux combattants auraient dû lutter dos à dos ?

– Oui.

– Grand Pied a tiré la corde sur lui et a voulu se retourner. Avait-il le droit de le faire ? Tu as bien vu, hein ?

– Oui, admit le chef d’une voix incertaine.

– Celui qui réussit à mettre l’autre au-dessous de lui, a le droit de le tuer. Te souviens-tu de cette condition ?

– Grand Loup s’en souvient.

– Et qui est au-dessous de l’autre ?

– Grand Pied.

– Qui donc est vaincu ?

– C'est lui, admit le chef bien à contre-cœur, car Old Shatterhand pointait le canon de son fusil contre sa poitrine.

– As-tu quelque chose à dire ?

Malgré sa taille de géant, le chef se sentait tout petit devant le regard menaçant d'Old Shatterhand. Il répondit :

– Non. Le vainqueur dispose du vaincu. Dis à ton camarade qu'il peut tuer Grand Pied.

– Je n'ai pas besoin de le lui dire, car il le sait déjà. Mais il n'en fera rien.

– Il lui fera cadeau de sa vie ?

– Nous en déciderons plus tard. D'ici là, il faut lier Grand Pied avec le lasso dont il voulait se débarrasser tout à l'heure.

– Pour quoi faire ? Il ne s'enfuira pas.

– Tu en réponds ?

– Oui.

– Alors il peut aller où il veut, mais doit revenir auprès de son vainqueur à la fin des épreuves.

Mortifié par la défaite de ces deux premiers hommes, le chef indien éprouva une certaine consolation en contemplant les deux adversaires qui allaient s'affronter. Non, le petit Hobble-Frank ne pouvait en aucune façon, courir plus vite que le Cerf agile.

Il fit signe au guerrier de s'approcher et le conduisit auprès d'Old Shatterhand à qui il dit :

– Ce combattant possède la célérité du vent. Il n'a encore jamais été vaincu à la course. Ne veux-tu pas conseiller à ton camarade de se rendre sans combat ?

– Non.

– Il mourrait plus vite et dans des conditions moins honteuses.

– Existe-t-il honte plus grande que de se rendre sans combat ?

– *Howgh !* s'écria Cerf agile. To-ok-tey court plus vite que le chevreuil.

– Avez-vous déjà désigné la piste ? demanda Old Shatterhand au chef.

– Oui, viens avec moi, Ovuts-Avaht va te la montrer.

Old Shatterhand et Hobble-Frank suivirent le chef. Cerf agile ne les accompagna pas. Le chef étendit son bras vers le sud et dit :

– Vois-tu l'arbre qui est à mi-chemin entre nous et la forêt ?

– Oui.

– C'est jusque-là que les deux hommes devront courir. Celui qui en aura fait trois fois le tour et sera revenu le premier, sera déclaré vainqueur.

Hobble Frank évalua la distance et dit :

– J'espère que le combat sera honnête !

– Veux-tu dire par là que tu nous crois capable d'une malhonnêteté ? demanda le chef.

– Oui.

– Grand Loup doit-il t'assommer ?

– Essaie seulement ! La balle de mon revolver serait plus rapide que ta main. Grand Pied tout à l'heure ne s'est-il pas retourné, bien que ce fût interdit ? Était-ce honnête ?

– Ce n'était pas de la malhonnêteté, c'était de la ruse.

– Ah ! Alors les ruses de ce genre sont permises ?

Le chef réfléchit. S'il répondait par l'affirmative, il justifierait l'attitude de Grand Pied et donnerait peut-être à Cerf agile l'occasion de recourir à son tour à une ruse. Ces Blancs étaient bien plus forts qu'il ne l'avait pensé. Peut-être ce petit homme était-il un excellent coureur. Il ne serait donc pas mauvais d'assurer aux Rouges cet avantage. Il répondit :

– Ruse n'est pas tricherie. Pourquoi serait-elle interdite ?

– D'accord, on peut commencer. Où est le point de départ ?

– Je vais planter une lance dans la terre ; ce sera le point de départ et en même temps le point d'arrivée.

Le chef partit, laissant les deux Blancs seuls.

– Alors, avez-vous une idée ? demanda Old Shatterhand.

– Oui.

– Laquelle ?

– Vous verrez tout à l'heure. Comment s'appelle l'arbre dont nous devrons trois fois faire le tour ?

– Un hêtre, dirait-on.

– Et cet autre-là, à gauche et beaucoup plus loin ?

– C'est un figuier.

– Nous devrons donc courir…

– Jusqu'au hêtre.

– Eh bien, j'irai jusqu'au figuier.

– Vous êtes fou ?

– Non. Je courrai jusqu'au hêtre avec la tête et jusqu'au figuier avec les pieds.

– Je n'y comprends rien.

– Cela ne fait rien, vous verrez plus tard. Comment dit-on « figuier » en dialecte Utah ?

– *Ovomb.*

– Ovomb ? Étrange nom. Et comment dit-on : au figuier ?

– *Intch Ovomb.*

– Bon, ça suffit. Taisons-nous, voilà le chef.

Grand Loup revint en effet avec Cerf agile. Les deux coureurs se mirent en position et le chef donna le signal du départ. Au bout de trois secondes, il devint évident que l'Indien l'emporterait ; il était beaucoup plus rapide que son adversaire. Les Peaux-Rouges jubilèrent, puis, soudain, se mirent à lancer des cris ironiques vers Hobble-Frank. Voici la raison de leur attitude :

Le hêtre était à une distance de mille mètres du camp, au milieu de la prairie. À gauche de cet arbre, six cents mètres plus loin, se trouvait le figuier. À présent, que la distance entre les deux coureurs était considérable, les spectateurs s'aperçurent clairement que le petit homme replet courait non pas vers le hêtre, mais vers le figuier. Il courait d'ailleurs avec beaucoup d'application et offrait un spectacle franchement comique, provoquant les éclats de rire de l'assistance.

– Ton camarade ne m'a pas compris ; cria le chef à Old Shatterhand.

– Mais si.

– Il court vers le figuier ?

– Bien sûr !

– Mais Cerf agile gagnera d’autant plus facilement.

– Non.

– Non ? demanda Grand Loup, stupéfait.

– C’est une ruse et tu admets la ruse.

– *Howgh !* Bien !

– *Howgh !* s’écrièrent les autres Indiens lorsque le chef leur expliqua ce que Old Shatterhand venait de dire. Leur excitation était à son comble.

Cerf agile atteignit le hêtre peu de temps après. Il devait en faire le tour trois fois. Après le premier tour, il vit, que son adversaire, éloigné de trois cents mètres environ, courait dans une toute autre direction. Il s’arrêta et fixa le Blanc avec des yeux étonnés.

On vit alors au camp que le petit homme replet étendit son bras en direction du figuier ; mais sans entendre ce qu’il disait.

– Intch Ovomb, intch Ovomb ! – au figuier, au figuier, cria-t-il à son adversaire.

Cerf agile croyant qu’il avait mal compris le chef et que le but de la course était non pas le hêtre, mais le figuier, quitta sans réfléchir davantage, le hêtre et se dirigea vers le figuier.

Les Indiens hurlèrent, trépignèrent, comme s’il s’agissait de leur propre vie.

Aussitôt qu’il fut dépassé par le Peau-Rouge, Frank fit demi-tour et courut vers le hêtre. Il en fit cinq fois le tour et revint au point de départ. Aux quatre cinquièmes de la course, il s’arrêta pour regarder en arrière. Il aperçut Cerf agile, immobile

près du figuier. Littéralement pétrifié, il ne savait plus ou il en était et n'avait pas l'esprit suffisamment en éveil pour comprendre qu'il avait été leurré.

Hobble-Frank arriva très décontracté. Les Indiens l'accueillirent avec des regards sombres ; mais il ne s'en préoccupa pas, alla trouver le chef et lui demanda :

– Eh bien, *old pal*, qui a gagné ?

– Celui qui a respecté les conditions, répondit Grand Loup, furieux.

– Mais c'est moi !

– Toi ?

– N'ai-je pas été au hêtre ?

– Ovuts-Avaht l'a vu.

– N'en suis-je pas revenu ?

– Si.

– N'en ai-je pas fait cinq fois le tour, au lieu de trois ?

– Pourquoi ce rabiot ?

– Par amour pour Cerf agile. Il avait quitté le hêtre après en avoir fait une fois le tour, et j'ai fait le reste pour lui, et aussi pour éviter que l'arbre se fâche.

– Pourquoi a-t-il quitté le hêtre ? Pourquoi est-il allé au figuier ?

– Je voulais le lui demander, mais il m'a dépassé si vite, que je n'en ai pas eu le temps. Peut-être te le dira-t-il, en arrivant.

– Pourquoi es-tu allé d'abord au figuier ?

– Je croyais que c'était un sapin. Old Shatterhand m'avait dit que c'était un figuier, et je voulais savoir qui de nous deux avait raison.

– Pourquoi as-tu fait demi-tour ensuite ?

– Parce que Cerf agile y allait de toutes façons. Or, puisqu'il y allait, je pouvais lui demander qui de nous deux avait raison, Old Shatterhand ou moi ?

Frank dit tout cela sur le ton le plus calme et le plus sérieux. Grand Loup bouillait de colère. Il demanda, le visage crispé :

– Aurais-tu trompé Cerf agile ?

– Trompé ? Faut-il que je t'assomme ? demanda le petit homme, se servant des paroles mêmes du chef.

– Aurais-tu employé la ruse ?

– La ruse ? Pour quoi faire ?

– Pour envoyer Cerf agile au figuier.

– Quelle folie ! Un homme qui court pour sa vie, ne se laisse pas détourner de son but. Ou, s'il le fait, c'est qu'il n'a pas de cerveau, et ceux avec qui il vit devraient avoir honte de ne pas l'avoir mieux dressé et mieux éduqué. Il faut être fou, dans ces conditions, de laisser un tel homme lutter à vie ou à mort contre un Blanc. Vraiment, je ne comprends pas comment tu peux t'adresser un tel affront à toi-même.

Le chef saisit son couteau dans son ceinturon. Il aurait tué le bonhomme sur-le-champ. Mais il dut retenir sa colère.

Cerf agile arriva lentement, tête baissée. Il voulait disparaître, mais le chef l'interpella.

– Qui a gagné ?

– Le Visage Pâle, admit l'Indien.

– Pourquoi es-tu allé au figuier ?

– Le Visage Pâle m'avait menti. Il m'a dit que le figuier était le but de la course.

– Et tu l'as cru ? Ovuts-Avaht n'avait-il pas clairement désigné le but ?

Old Shatterhand venait de dire à Hobble-Frank que l'Indien l'avait traité de menteur. Le petit homme replet se tourna alors vers le chef :

– Moi, menteur ? Moi, j'ai dit à Cerf agile que le figuier était le but ? Non, ce n'est pas vrai. Je l'ai vu debout près du hêtre. Il m'a regardé avec une telle stupéfaction que j'ai eu pitié de lui et je lui ai crié : « Intch Ovomb ! » c'est-à-dire que j'allais, moi, au figuier. Pourquoi il y est allé à ma place, ça, je n'en sais rien ! Peut-être ne le sait-il pas lui-même. J'ai terminé. *Howgh !*

Old Shatterhand riait en lui-même en entendant le petit homme employer des expressions indiennes, mais le chef se mit en colère.

– Oui, *howgh !* tu as parlé, mais Ovuts-Avaht n'a pas encore dit son dernier mot, il aura encore à te parler. Mais le chef doit tenir sa parole. La vie, le scalp et les biens de Cerf agile t'appartiennent.

– Non, non, répondit le petit homme, je ne veux rien, gardez Cerf agile avec vous. Il peut encore vous servir pour une autre course à la mort.

Un murmure furieux parcourut les rangs des Indiens et le chef dit, hors de lui :

– Tu peux te moquer de nous, mais tout à l'heure tu demanderas grâce à genoux et hurleras comme un écorché.

Chaque membre de ton corps mourra à part et ton âme partira morceau par morceau.

– Que pouvez-vous me faire ? J'ai vaincu, je suis libre.

– Il y en a un ici qui n'a pas encore vaincu, c'est Old Shatterhand ! Dans quelques instants, il sera dans la poussière et nous suppliera de lui épargner la vie. Ovuts-Avaht la lui accordera contre la tienne et tu seras alors ma propriété. Venez tous avec moi, le dernier combat, le combat décisif va commencer !

Les Utahs suivirent le chef. Les Blancs fermaient la marche.

– Ai-je trop parlé ? demanda Hobble-Frank, préoccupé.

– Non, répondit Old Shatterhand. Il n'est pas mauvais de rabattre un peu leur orgueil. Mais, à ce que je vois, on ne peut pas avoir confiance en ces Peaux-Rouges. Je suis convaincu qu'ils ne nous laisseront pas nous retirer en paix. Ils s'étaient décidés à tolérer les duels parce qu'ils avaient fermement cru à notre défaite. Mais maintenant, ils ont changé d'avis. Il faudra être prudent.

Ils arrivèrent à une clairière entourée de tentes et de cabanes avec, au milieu, un poteau auquel deux lassos étaient attachés. Old Shatterhand et Grand Loup s'en approchèrent. Le chef indiqua de sa main les deux lassos et dit :

– Voici les liens. L'un des bouts de ce lasso reste accroché au poteau et nous nous enroulerons l'autre autour du corps.

– Pourquoi ?

– Pour ne pas dépasser ce cercle étroit et pour éviter que nous puissions nous échapper. Chacun de nous aura un couteau dans la main gauche et un *tomahawk* dans la main droite. Nous nous battrons jusqu'à la mort de l'un de nous.

On apporta deux *tomahawks*. Le chef en prit un et tendit l'autre à Old Shatterhand qui, après l'avoir examiné, le jeta loin de lui.

– Que fais-tu ? demanda Grand Loup, étonné.

– Je me débarrasse de ce *tomahawk*, car il ne vaut rien. Le tien est, comme je vois, excellent, mais le mien se casserait au premier coup.

– Tu peux jeter ton *tomahawk*, mais tu n'en auras pas un autre.

– Ce n'est pas nécessaire. Je me battrai uniquement avec mon couteau ; je peux me fier à lui.

– *Uff !* As-tu perdu la raison ? Je te tuerai au premier coup de *tomahawk*.

– Ne te préoccupe pas de moi.

– Bien. Alors, commençons. Attachez-nous !

Deux Indiens passèrent les lassos autour des hanches des deux combattants, puis se retirèrent.

Old Shatterhand avait saisi son couteau de telle façon que la lame, au lieu d'être en bas, se dressait. Il lui était donc impossible de frapper du haut en bas. L'Indien se moquant de cette façon de tenir un couteau fixa de son regard perçant son adversaire pour qu'aucun de ses mouvements ne lui échappât.

Le Blanc surveillait son adversaire avec la même fixité. Il ne voulait absolument pas attaquer, mais attendait l'initiative du Peau-Rouge, sachant que le premier heurt serait décisif. Il s'agissait seulement de savoir quel usage Grand Loup allait faire de son *tomahawk*. S'il s'en servait pour frapper, Old Shatterhand était en mesure de parer le coup. Mais s'il le lançait, le Blanc devait être très prudent pour éviter d'être atteint.

Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent, sans qu'aucun des adversaires fît le moindre mouvement. Déjà des cris d'impatience et même de mépris s'élevaient dans l'assistance. Grand Loup considérait son adversaire d'un air ironique et lui lançait des injures pour le provoquer. Mais Old Shatterhand ne disait rien. Au contraire, il s'assit tranquillement, comme s'il se trouvait dans la plus aimable et la plus paisible des compagnies. Mais tout son être se tenait prêt à entrer en action.

Le chef se méprit sur le sens de cette attitude ; il croyait qu'elle exprimait le dédain, alors qu'en vérité, il s'agissait d'une ruse de guerre ; Old Shatterhand voulait inciter son adversaire à commettre une imprudence. Et il atteignit pleinement son but. Le Peau-Rouge croyait pouvoir venir facilement à bout d'un homme assis. Il poussa un cri de guerre et, brandissant son *tomahawk*, sauta sur son adversaire. Beaucoup de spectateurs voyaient déjà l'arme s'abattre et atteindre son but, ils jubilaient... mais le Blanc se leva rapidement, et le poing de Grand Loup heurta la pointe du couteau d'Old Shatterhand. Le *tomahawk* tomba ; Old Shatterhand frappa rapidement le bras gauche de l'adversaire et le Rouge se dessaisit de son couteau. Le Blanc enfonça ensuite le manche de son couteau dans le creux de la poitrine de son adversaire qui s'écroula aussitôt et resta étendu.

Old Shatterhand leva le couteau et demanda à la foule :

– Qui est le vainqueur ?

Personne ne lui répondit. Les Utahs étaient stupéfaits de la rapidité de l'action.

– Il a dit que le scalp du vaincu appartenait au vainqueur, poursuivit Old Shatterhand. Mais je n'en veux pas. Je suis un ami des Peaux-Rouges et je lui fais don de sa vie. Peut-être lui ai-je cassé une côte, mais il n'est pas mort. Mes frères rouges peuvent l'examiner, moi je regagne ma tente.

Il se défit de ses liens et s'éloigna. Personne ne l'en empêcha, comme personne n'empêcha Davy et Jemmy de le suivre ; tous les Peaux-Rouges étaient soucieux de l'état de leur chef. Les chasseurs atteignirent la tente, derrière laquelle Hobble-Frank les attendait avec leurs chevaux. Les quatre Blancs se mirent rapidement en selle et partirent, d'abord lentement, derrière les tentes et les cabanes. Mais les sentinelles qui avaient été placées là, les remarquèrent et tirèrent. Les Blancs accélérèrent leur allure et s'éloignèrent au galop. Les cris et les tirs des sentinelles avaient attiré l'attention des autres combattants ; qui, sortant des tentes, poussèrent de sauvages hurlements en direction des chasseurs. Leurs cris étaient amplifiés et renvoyés par les montagnes.

Les quatre chasseurs se dirigèrent vers l'embouchure du torrent ; Old Shatterhand connaissait la région et savait que la vallée de ce cours d'eau leur offrait la meilleure voie de salut. Il était persuadé que les Utahs se mettraient immédiatement à leur poursuite et Old Shatterhand voulut atteindre une région où il pouvait les semer aussi rapidement que possible.

XIII

HOBBLE-FRANK ET TANTE DROLL

Ils suivaient depuis un quart d'heure le bord du torrent, lorsqu'un cri, venant d'en haut, retentit à leurs oreilles.

– *Uff* ! Que mes frères blancs s'arrêtent !

Les quatre chasseurs arrêtèrent leurs chevaux et levèrent le regard dans la direction de la voix.

– Winnetou ! Winnetou ! s'écrièrent-ils en chœur.

– Oui, je suis Winnetou, répondit l'Apache. Et voici un autre ami de mes frères blancs, ajouta-t-il.

Et il s'écarta pour découvrir un chasseur d'une puissante stature.

– Old Firehand ! s'écria Old Shatterhand, joyeusement surpris. Vous êtes ici ? Quelle joie ! Êtes-vous seuls ?

– Non, nous sommes une quarantaine de chasseurs et de *Rafters*. Vous allez trouver des connaissances parmi nous. Mais nous n'avons pas le temps de parler. Nous allons laisser passer vos poursuivants et nous les prendrons à revers.

– Magnifique ! s'écria Old Shatterhand. Quelle chance de vous avoir trouvé ! Pouvez-vous voir de là-haut ce qui se passe dans le camp des Utahs ?

– Oui.

– Regardez, s'ils n'arrivent pas. Je vais vous faire le point de la situation.

Il exposa les faits aussi brièvement qu'il put.

– Mon frère Charlie connaît la profonde gorge que les Visages Pâles appellent *Night Cañon*. Elle est à cinq heures de distance et s'élargit au milieu de façon à former une place, entourée de murailles tellement hautes qu'elles semblent monter à l'assaut du ciel. Old Shatterhand se souvient-il de cet endroit ?

– Certainement.

– Mon frère doit s'y rendre et faire halte de l'autre côté de la place. Là, la gorge est tellement étroite que deux cavaliers ne peuvent y passer côte à côte. Avec son arme, mon frère pourra à lui seul, tenir des centaines d'Utahs en échec. Et, arrivés à cet endroit, ils auront la retraite coupée, car nous serons derrière eux. Mais attention ! je vois des Indiens montés à cheval qui viennent du camp.

– Combien sont-ils ?

– Cinq.

– *Pshaw !* Ils ne sont pas à craindre ; ce sont des éclaireurs qui ne doivent pas nous perdre de vue. Le gros des troupes suivra bientôt. En avant donc ! Au revoir à *Night Cañon !*

Les cinq Utahs passèrent devant l'Apache et Old Firehand sans les remarquer. Une heure plus tard arrivèrent les autres combattants, avec, à leur tête, Grand Loup qui avait la main droite pansée. Winnetou attendit dix minutes pour les suivre ; Old Firehand, les *Rafters* et les chasseurs le suivirent à leur tour dix minutes plus tard.

Ils chevauchèrent ainsi pendant cinq heures, lorsque Winnetou s'arrêta pour attendre ses compagnons. Ils avaient alors les monts Elk derrière eux et le Grand River avec son Cañon devant eux. Des falaises noires et abruptes, gigantesques tableaux d'ardoise, s'élevaient de trois côtés, pour former en bas un sentier extrêmement étroit. Deux ruisseaux, coulant de deux côtés

opposés, s'unissaient en bas pour disparaître dans une fente rocheuse.

– Voici *Night Cañon,* dit Old Firehand, montrant l'étroite fente. Il porte ce nom, car sa profondeur et son étroitesse empêchent le soleil d'y pénétrer. En bas, il fait éternellement nuit. Et maintenant, regardez !

En bas, à l'endroit même où le ruisseau était englouti par la fente s'agitait un groupe d'êtres minuscules : les Utahs qui disparurent aussitôt dans la gorge.

– Descendez et prenez vos chevaux par la bride. Nous avancerons en zigzag, c'est la seule façon de parvenir jusqu'en bas, dit Old Firehand.

Cette descente demanda une demi-heure. En bas, à l'entrée du cañon, le chemin était si étroit que deux cavaliers seulement pouvaient tenir côte à côte. Winnetou marchait de nouveau en tête, suivi d'Old Firehand et de l'Anglais Castlepool. Vinrent ensuite les chasseurs, puis les *Rafters* et, parmi eux, l'ingénieur et sa fille. Depuis Eagle Tail, Watson et ses ouvriers s'étaient joints à la troupe.

Le cañon était long et les cavaliers avaient souvent l'impression d'être écrasés par les immenses falaises. Les chevaux s'énervaient ; ils avaient hâte de quitter ce lieu d'angoisse.

Un quart d'heure passa ainsi – puis un autre quart d'heure encore. Soudain, une puissante détonation retentit et le groupe s'arrêta.

– Pour l'amour du ciel qu'est-ce que c'est ? demanda Patterson, l'ingénieur. Un éboulement ?

– Non, un coup de fusil, répondit Old Firehand. L'heure a sonné ! Un homme reste en arrière pour trois chevaux ; les autres en avant !

Trente hommes, fusil en mains, suivirent immédiatement Old Firehand et ne tardèrent pas à rejoindre Winnetou. L'Apache leur tournait le dos, son fusil d'argent en position de tir.

– Déposez les armes, sinon vous entendrez mon arme magique, dit une puissante voix. On ne savait pas d'où elle venait ; d'en haut ou d'en bas.

– Déposez les armes, répéta la voix en langage utah et l'écho fit longtemps résonner ces quelques syllabes.

Trois coups de feu partirent, vraisemblablement du fusil d'Old Shatterhand dont le son, renvoyé par les falaises, rappelait celui d'un cañon. Immédiatement après le fusil d'argent de Winnetou cracha le feu. Des cris s'élevèrent – ceux des blessés – suivis d'un hurlement terrible, comme si les puissances de l'Enfer s'étaient déchaînées.

Old Firehand qui avait rejoint l'Apache vit un espace rond où grouillaient une centaine de cavaliers, des Utahs. Au-delà de cette place, Old Shatterhand levait son fusil ; Hobble-Frank était agenouillé à côté de lui, pour permettre à Davy et à Jemmy de viser derrière lui. Cinq Utahs gisaient au sol et les autres ne songèrent guère à résister, puisqu'ils avaient toutes les peines du monde à maîtriser leurs chevaux à moitié emballés par les terribles détonations.

– Jetez vos armes, sinon, je recommence à tirer, tonna la voix d'Old Shatterhand.

Et, de l'autre côté, une autre voix annonça :

– Ici, Old Firehand et Winnetou, le chef des Apaches. Rendez-vous, si vous tenez à votre vie.

Aucun des Utahs n'osa saisir son arme ; leur désarroi était total. Alors, Droll, se glissant entre Winnetou et Old Firehand,

s'avança jusqu'au chef et, braquant le canon de son fusil sur sa poitrine lui cria :

– Jetez votre arme, sinon je tire !

Grand Loup regarda l'étrange apparition les yeux écarquillés, comme s'il voyait un fantôme. Les doigts de sa main gauche s'ouvrirent et laissèrent tomber son fusil.

– Le *tomahawk* et le couteau !

Grand Loup obéit. Alors, Droll sauta sur le cheval du chef et lui attacha les bras par derrière. L'Indien ne semblait pas bien se rendre compte de ce qui lui arrivait ; il agissait comme dans un rêve. Les autres s'abandonnèrent à leur sort, ils furent, comme leur chef, désarmés et ligotés. Ensuite, la colonne s'ébranla pour sortir de la gorge.

Winnetou et Old Firehand marchaient en tête avec Old Shatterhand. Ils lui avaient serré la main, sans dire un mot ; c'était la seule façon, de le saluer.

Devançant immédiatement les prisonniers, Hobble-Frank et Tante Droll chevauchaient côte à côte. Ils ne parlaient pas. Au bout d'un certain temps, Droll sortit son pied de l'étrier et se retourna en selle.

– *Heavens !* Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Frank. Jouez-vous la comédie, *Sir ?* Peut-être que vous avez été clown dans un cirque ?

– Non, *Sir*, répondit Droll. Songez qu'il y a cinquante Peaux-Rouges derrière nous et qu'il faut les surveiller. J'ai mon revolver à la main et je suis prêt à leur envoyer une balle, s'il le faut.

– Hum. Ce n'est pas bête, ce que vous dites. Mon cheval ne m'en voudra pas, si je fais comme vous.

Il imita donc Tante Droll pour surveiller les Peaux-Rouges. Les deux cavaliers échangèrent des regards de plus en plus fréquents et de plus en plus amicaux. Au bout d'un certain temps, Hobble-Frank qui n'y tenait plus, engagea la conversation.

– Vous ne serez pas fâché, n'est-ce pas, si je vous demande votre nom ? Il me semble vous avoir vu quelque part.

– Ah ? Où ça ?

– Dans mon imagination.

– *Heigh-day* ! Qui se serait douté que je vis dans votre imagination ! Et comment y vit-on ? Quel loyer dois-je payer ?

– Ce n'est pas mal, dans l'ensemble. Mais aujourd'hui, vous avez cessé d'y vivre, puisque je vous vois en chair et en os. Si vous êtes bien celui pour qui je vous prends, j'ai entendu beaucoup d'histoires drôles sur votre compte.

– Et pour qui me prenez-vous ?

– Pour Tante Droll.

– Et où avez-vous entendu parler de cette Tante ?

– En différents endroits où j'ai été avec Old Shatterhand et Winnetou ; dans le territoire de Yellowstone et aussi dans le Llano Estacado.

– Hum ! Et moi aussi, j'ai entendu parler de vous, monsieur Hobble-Frank. C'est l'Apache qui m'a parlé de vous et pas plus tard qu'aujourd'hui, il a dit, alors que nous surveillions le camp des Utahs, que vous étiez un petit héros.

– Un petit héros ? répéta Frank avec un joyeux sourire. Un petit héros ! Je dois marquer ça sur mes tablettes ! Eh bien, vous avez deviné juste. Et moi ?

– Vous aussi. Mais qu'est-ce qui vous a fait croire que j'étais Tante Droll ?

– Votre costume et votre allure. On m'a souvent dit que Tante Droll était un audacieux *Westman*, et lorsque je vous ai vu surgir devant le chef des Utahs, je me suis dit : Cela ne peut être que Tante Droll. »

Le chemin s'élargissait ; on commençait à respirer. Le cañon atteignait, à cet endroit, une largeur de deux cents mètres et un petit ruisseau coulait au milieu, avec de l'herbe, quelques buissons et, çà et là, des arbres.

On détacha les Peaux-Rouges de leurs chevaux et on les mit à terre, les pieds liés. Le temps était enfin venu de fêter les retrouvailles et les hommes s'en donnèrent à cœur joie.

La troupe d'Old Firehand avait des provisions ; on se mit donc à manger. Ensuite, il fallait décider du sort des Peaux-Rouges. Winnetou, Old Firehand et Old Shatterhand étaient prêts à les libérer, mais les autres exigeaient un sévère châtiment.

– Jusqu'à la fin des duels, les Utahs ne se sont pas comportés en criminels, dit l'Anglais. Mais après, ils auraient dû vous laisser partir en liberté, au lieu de vous poursuivre pour essayer de vous tuer.

– Comment voulez-vous les punir ? demanda Old Shatterhand. En leur ôtant la vie ?

– Non.

– En les mettant en prison ?

– *Pshaw !* Une bonne raclée ferait aussi bien l'affaire.

– Ce serait la pire erreur, car pour un Indien il n'existe pas d'insulte plus grave que les coups. Ils nous poursuivraient à travers tout le continent pour se venger de nous.

– Eh bien alors, confisquez leurs chevaux et leurs armes.

– Ce serait cruel. Sans chevaux et sans armes, ils mourraient de faim entre les mains de leurs ennemis.

– Je ne vous comprends pas, *Sir !* Vous à qui ils ont fait ce qu'ils ont fait, vous ne devriez pas être aussi indulgent !

– Et c'est précisément nous, envers qui ils ont commis leurs crimes, qui devons les juger.

– Faites ce que vous voulez, dit le Lord, se détournant malgré lui. Mais, aussitôt après, il s'adressa de nouveau au chasseur :

– Voulez-vous parier ?

– Parier quoi ?

– Que ces gens se retourneront contre vous, si vous les traitez avec des égards.

– Je ne parie pas.

Il fut donc décidé que les Peaux-Rouges seraient libérés s'ils s'engageaient à ne plus recommencer. Old Shatterhand remit son calumet de la paix à Grand Loup qui, devant tous les guerriers, répéta après Old Shatterhand :

– Grand Loup, le chef des Yampa-Utahs parle en son nom et au nom de ses guerriers. Il s'adresse aux Visages Pâles qu'il voit devant lui, à Old Firehand, à Old Shatterhand, à tous les autres et aussi à Winnetou, le chef des Apaches. Tous ces combattants et tous ces Blancs sont nos amis. Jamais aucun de nous ne leur fera aucun mal et nous mourrons plutôt que de les traiter en ennemis. Je le jure. J'ai terminé. *Howgh !*

Après ce serment ; les Peaux-Rouges furent autorisés à retourner dans leur camp, en passant par le *Night Cañon*. Mais, arrivé dans la forêt, Grand Loup rassembla ses hommes et leur dit :

– On nous aura espionnés. En bas, se tient sûrement un chien de Blanc pour voir si nous retournons effectivement dans nos camps.

– N'y retournons-nous pas ? demanda un lieutenant.

– Tu n'as donc pas plus de cerveau qu'un chacal des prairies ? demanda Grand Loup. Il s'agit de se venger sur ces crapauds.

– Mais… ce sont désormais nos amis et nos frères. Nous avons fumé avec eux le calumet de la paix.

– À qui appartenait ce calumet ?

– À Old Shatterhand.

– Alors, le serment vaut pour lui, mais pas pour nous. Il n'avait qu'à demander mon calumet. Pas vrai ?

– Grand Loup a toujours raison, répondit l'homme.

– Demain matin, les âmes des Visages Pâles seront dans les chasses éternelles pour nous y servir plus tard, poursuivit Grand Loup.

– Tu veux les attaquer ? Nous ne sommes pas assez nombreux et nous ne pouvons pas revenir par le cañon qui est étroitement surveillé.

– Eh bien, nous prendrons un autre chemin et nous irons chercher les guerriers dont nous avons besoin. N'y a-t-il pas assez de Peaux-Rouges là-bas dans le P'a-maf[9] ? Et n'existe-il pas là-haut un autre chemin qui traverse le cañon et que les Blancs ne connaissent apparemment pas ? Partons vers le nord !

---

[9] La forêt des Eaux.

La décision fut aussitôt exécutée. Les Utahs gagnèrent P'amaf, la Forêt des Eaux, où d'innombrables feux étaient allumés. Lorsque Grand Loup arriva au premier de ces feux, il fit signe à ses hommes d'attendre, et dit au guerrier qui était assis là de le conduire auprès de Nanap-Neav. Ces mots signifient : le vieux chef ; Nanap-Neav était en effet le chef de toutes les tribus Utahs. L'homme conduisit Grand Loup au lac où brûlait un grand feu, isolé des autres. Quarante Indiens l'entouraient, ornés de plumes d'aigles. L'un d'entre eux attirait particulièrement l'attention ; il n'avait pas le visage peinturluré, mais sillonné d'innombrables rides profondes ; ses cheveux blancs lui retombaient sur le dos. Cet homme avait au moins quatre-vingts ans, mais il était droit, fier et vigoureux comme s'il avait eu trente ans de moins. Il fixa sur le nouveau venu un regard aigu, sans lui dire un mot, sans le saluer. Grand Loup regardait devant lui, muet. Plusieurs minutes se passèrent ainsi. Finalement le vieux dit :

– L'arbre perd ses feuilles à l'automne. S'il les perd avant c'est qu'il ne vaut rien, il est inutile. Il y a trois jours, il les avait encore. Où sont-elles aujourd'hui ?

C'était une allusion aux plumes d'aigles que Grand Loup ne portait plus.

– Demain, Grand Loup retrouvera ces ornements et dans son ceinturon pendront les scalps d'une dizaine ou d'une vingtaine de Visages Pâles, répondit le chef des Utahs.

– Grand Loup a-t-il été vaincu par les Visages Pâles pour qu'il ne porte plus les signes de son courage et de sa dignité ?

– Par *un* Visage Pâle, celui dont le poing est plus puissant que les bras de tous les autres.

– Old Shatterhand ?

– Tu l'as dit. Il n'est pas loin d'ici. Et beaucoup d'autres sont avec lui, Old Firehand, Winnetou, le chasseur efflanqué et

le gros chasseur et une troupe forte de cinq fois dix hommes. Ovuts-Avaht est venu pour vous apporter leur scalp.

– *Howgh* ! s'écria le vieux. Que Grand Loup raconte !

Grand Loup fit le récit des événements en s'efforçant de se donner un rôle avantageux. Il termina par ces phrases :

– Nanap-Neav donnera encore cinquante guerriers à Ovuts-Avath pour attaquer ces chiens. Leurs scalps doivent pendre à nos ceinturons avant le lever du jour.

Le vieux fronça le sourcil et son nez aquilin sembla deux fois plus mince et plus tranchant que tout à l'heure.

– Avant le lever du jour ? demanda-t-il. Sont-ce là les paroles d'un guerrier rouge ? Les Visages Pâles veulent notre disparition et si le Grand Esprit nous livre les meilleurs et les plus célèbres d'entre eux, doivent-ils mourir vite et sans souffrances comme un enfant dans les bras de sa mère ? Que pensent mes frères des intentions de Grand Loup ?

– Les Blancs doivent périr au poteau, dit un chef.

– Nous devons les capturer vivants, dit un autre.

– Plus ils sont célèbres, plus leurs souffrances doivent être horribles, dit le troisième.

– Mes frères ont bien parlé, dit le vieux. Nous devons capturer ces chiens vivants.

– Le vieux chef doit penser à la qualité des hommes qui se trouvent parmi eux ! dit Grand Loup. Leurs armes recèlent tous les esprits du mal...

– Assez ! cria le chef, furieux. Nanap-Neav connaît la force et l'adresse de ces hommes, mais nous avons suffisamment de guerriers pour les maîtriser. Nous te donnons trois cents hommes, et tu nous ramèneras les Visages Pâles vivants. Tu as

déjà cinquante guerriers avec toi. De cette façon, il y aura sept Indiens pour chaque Blanc. Il faut qu'ils arrivent à les attaquer et à les ligoter avant même qu'ils se réveillent. Et maintenant, viens ! Nanap-Neav va choisir ceux qui t'accompagneront.

Les guerriers désignés, la troupe repartit. Lorsqu'ils furent en vue du camp des Blancs, Grand Loup et deux autres Utahs surprirent les deux sentinelles, placées aux deux extrémités et les capturèrent. Tous les Blancs dormaient. Les Indiens, qui, contrairement à leurs habitudes, travaillaient dans un silence absolu, s'emparèrent de leurs adversaires pendant leur sommeil. Ils ne firent entendre leur cri de guerre que lorsque les Blancs, tirés de leur sommeil et se rendant compte de la situation, élevèrent la voix.

Il y eut une confusion indescriptible, dans l'obscurité. Seuls, Old Firehand, Old Shatterhand, Winnetou et quelques rares Blancs avaient eu le temps de se lever ; ils combattirent le dos contre la falaise, se défendant avec leurs couteaux et leurs revolvers contre la supériorité écrasante de leurs adversaires qui, il est vrai, ne pouvaient utiliser leurs couteaux, puisqu'ils devaient capturer les Blancs vivants. Mais serrés de près, ceux-ci durent, à leur tour, abandonner la lutte. Les Rouges jubilaient ; ils poussèrent un cri puissant pour annoncer que l'attaque avait été couronnée de succès.

Grand Loup donna l'ordre d'allumer un feu. Lorsque le champ de bataille fut enfin éclairé, il apparut qu'une vingtaine de Peaux-Rouges avaient été tués et blessés.

– Les chiens paieront ça ; leurs souffrances seront décuplées, dit le chef. Nous les écorcherons vifs, et ils mourront tous d'une mort épouvantable. Ramassez les cadavres, les chevaux et les armes des Visages Blancs. Nous allons faire demi-tour !

– Qui doit prendre l'arme magique d'Old Shatterhand ? demanda un Indien. Il est dangereux d'y toucher…

– Nous la laisserons ici et nous la recouvririons d'un tas de pierres, afin qu'aucun combattant rouge n'y porte la main. Où est-elle ?

Quelques Indiens, munis de flambeaux, partirent à la recherche de l'arme magique, mais celle-ci avait disparu. On interrogea Old Shatterhand. Lorsque, réveillé par le bruit de la bataille, il avait sauté sur pieds, on la lui avait arrachée, mais il refusa de répondre. Les Yampa-Utahs avaient vu, dans la journée, l'arme dans ses mains et ne comprirent pas comment elle avait pu disparaître. Grand Loup commanda alors sur un ton haineux :

– Attachez les prisonniers à leurs chevaux et quittons ces lieux ! Un mauvais esprit a emporté l'arme magique. Ne restons pas ici, sans cela, elle nous enverra ses balles !

Cet ordre fut immédiatement suivi par les Peaux-Rouges superstitieux. La bataille avait à peine duré une heure.

Grand Loup ne pouvait pas savoir que Old Firehand avait placé une troisième sentinelle, dans le *Night Cañon*. Cette sentinelle était Droll ; Hobble-Frank s'était volontairement joint à lui pour lui tenir compagnie.

Lorsque les deux chasseurs virent les Indiens attaquer les Blancs, Droll décida de gagner la sortie du cañon. Ensuite, les deux hommes rampèrent jusqu'au ruisseau. La main de Droll heurta un objet dur : c'était un fusil. Le fusil à répétition d'Old Shatterhand ! pensa Droll et il prit l'arme.

Ayant traversé le ruisseau et n'entendant plus la voix des Indiens, les deux hommes se redressèrent et continuèrent à courir. Mais soudain, Hobble-Frank saisit son camarade par le bras et lui dit sur un ton de reproche :

– Arrête donc ! Pourquoi cours-tu comme un dératé et pourquoi m'entraînes-tu avec toi ? Ne sais-tu donc pas ce que c'est l'honneur ?

– L’honneur ? Je crois que l’honneur nous dit avant tout de nous sauver. Voilà pourquoi je me suis enfui.

– Mais ce n’est pas permis !

– Et pourquoi ?

– Parce que notre devoir était de sauver nos amis.

– Ah ! Et comment ?

– En nous jetant sur les Rouges, en les tuant, en les massacrant !

– Tiens ! Eh bien, tout ce que nous aurions obtenu ; c’était de tomber entre leurs mains ; de devenir leurs prisonniers.

– Leurs prisonniers ? Crois-tu que nos camarades sont seulement prisonniers, qu’ils ne sont pas tués ?

– Non, sûrement pas. As-tu entendu les coups ?

– Oui.

– Qui a tiré ? Les Indiens ?

– Non, j’ai entendu des coups de revolver.

– Voilà. Les Indiens ne se sont pas du tout servis de leurs armes. Ils voulaient capturer les Visages Pâles vivants, pour les soumettre ensuite aux pires tortures. Alors, j’ai préféré m’en aller de là. Maintenant que nous sommes tous les deux hors de danger, nous pourrons faire pour nos camarades plus que si nous étions pris avec eux.

– Tu as raison. Mais, tu comprends, quand mes camarades sont en danger, je préfère me jeter dans la mêlée plutôt que de prendre la fuite… Quelle sorte d’indiens les ont attaqués ?

– Des Utahs, naturellement. Grand Loup n’avait pas regagné son camp, mais, comme il connaissait la présence d’autres

Utahs pas loin d'ici, il est allé les chercher. Tant que nous ne savons pas encore où ils se dirigent maintenant, nous ne devons pas rester ici, mais chercher une planque.

– Et après ?

– Après ? Il faudra attendre qu'il fasse jour pour pouvoir examiner les traces. Et nous suivrons les Indiens ; nous verrons alors ce que nous pouvons faire pour les nôtres.

Les deux hommes partirent d'abord vers le sud, puis, au bout d'une heure, le cañon décrivant une courbe vers l'ouest, ils le suivirent. Ils finirent par apercevoir une forêt, éclairée par la lune.

– Eh bien, mais nous ne pouvons pas demander mieux pour nous cacher ! s'écria Frank.

– Méfie-toi, lui répondit Droll. Cette forêt ne me paraît pas très catholique. Qui la connaît mieux, nous ou les Indiens ?

– Les Indiens.

– Oui. Et ils savent aussi bien que nous qu'on peut s'y cacher facilement. Ne t'ai-je pas déjà dit qu'il y avait des Indiens dans le voisinage.

– Oui, ceux que Grand Loup était allé chercher pour attaquer les nôtres...

– Où doivent camper ces gens, d'après toi ? Dans un cañon dénudé ou dans une belle forêt ? Il faut que nous soyons prudents. Allons nous cacher derrière les buissons et écoutons si ça bouge. Allez, en avant !

D'abord, les deux hommes ne remarquèrent rien. Mais, soudain, Droll dit en chuchotant à son camarade :

– Frank ! Ça sent la fumée, non ?

– Oui, répondit le petit homme. Mais à peine. Un soupçon.

– Parce qu'elle vient de loin. Approchons-nous un peu.

Les deux hommes se prirent par la main et continuèrent à marcher. Plus ils avançaient, plus l'odeur de la fumée devenait forte. Enfin, ils aperçurent la lueur d'une flamme et, très confusément, des voix humaines. Ils continuèrent et, bientôt, d'autres feux leur apparurent.

– Un grand camp ! chuchota Droll. C'est sûrement celui des combattants utahs qui partent en guerre contre les Navajos. Il y en a plusieurs centaines.

– Cela ne fait rien. Allons plus près, je veux savoir ce que sont devenus Old Shatterhand et les autres...

Hobble-Frank s'interrompit, car un immense cri de joie s'éleva au camp.

– Ils amènent les prisonniers, dit Droll. Grand Loup arrive du nord et nous du sud... Dis-moi, frère, sais-tu grimper sur un arbre ?

– Comme un écureuil, répondit Droll.

– Alors, montons dans celui-là, dit-il, désignant une belle futaie. Nous aurons une bien meilleure vue de là-haut.

Les prisonniers avaient dû courir, ils n'avaient donc pas les pieds attachés. Ils furent conduits au feu qu'entouraient les chefs, dont Grand Loup. Il avait remis ses plumes d'aigle – vainqueur, il pouvait de nouveau les porter et jeta sur les Blancs des regards de panthère affamée, mais sans rien dire, car il appartenait au vieux chef de parler le premier.

Nanap-Neav promena son regard d'un prisonnier à l'autre et le posa finalement sur Winnetou.

– Qui es-tu ? lui demanda-t-il. As-tu un nom ? Et comment s'appelle le chien teigneux que tu nommes ton père ?

Il ne s'attendait pas à ce que le fier Apache lui répondît, mais celui-ci dit calmement :

– Celui, qui ne connaît pas Winnetou est un ver aveugle qui se repaît de fumier. Tu as devant toi le chef des Apaches.

– Winnetou n'est pas un chef, Winnetou n'est pas un combattant, c'est un rat crevé ! poursuivit le vieux. Ces Visages Pâles connaîtront une mort honorable sur les poteaux. Mais Winnetou sera jeté dans l'eau pour être dévoré par les grenouilles et les crabes.

– Nanap-Neav est un vieil homme. Il a vu beaucoup d'étés et beaucoup d'hivers ; il a recueilli beaucoup d'expérience. Mais il n'a pas entendu dire, me semble-t-il, que Winnetou ne se laissait pas insulter sans se venger. Le chef des Apaches est prêt à endurer toutes les souffrances, mais ne tolérera pas qu'un Utah l'insulte.

– Et que veut faire l'Apache ? dit le vieux en riant. Il a les pieds et les mains liés.

– Nanap-Neav devrait se dire qu'il est facile à un homme libre et armé d'être grossier envers un prisonnier. Mais ce n'est pas glorieux. Un fier combattant n'agit pas ainsi, et si Nanap-Neav continue, il en supportera les conséquences.

– Quelles conséquences ? Winnetou a-t-il déjà senti le chacal puant dont les vautours eux-mêmes ne veulent pas ? Il est chacal lui-même. Sa puanteur…

Le vieux ne put terminer sa phrase. Les Utahs qui étaient dans le voisinage, poussèrent un cri d'effroi ; Winnetou avait fait un bon et renversé le vieux. Ensuite, il retourna à sa place, mais son adversaire gisait immobile au sol.

Un silence complet s'établit et on entendit l'Apache dire :

– Winnetou l'avait prévenu, dit-il. Nanap-Neav n'a pas voulu l'écouter et maintenant il ne pourra plus jamais insulter un Apache.

Les autres chefs s'étaient levés pour examiner le vieux. Nanap-Neav avait fait une chute malencontreuse ; sa tête s'était fracassée contre une pierre. Il avait cessé de vivre. Les Peaux-Rouges saisirent leurs couteaux et jetèrent des regards chargés de haine sur Winnetou, mais ne dirent rien. Grand Loup leva enfin la main et dit à ses camarades :

– Arrière ! L'Apache a tué le vieux chef pour mourir vite et sans tortures. Il pensait que nous nous ruerions sur lui pour l'assommer. Mais il se trompe. Il mourra comme personne n'est encore mort ; nous en parlerons plus tard ensemble. Emportez le vieux chef dans sa couverture, afin qu'aucun chien blanc ne voie son cadavre. Ils seront immolés sur sa tombe. *Howgh !*

Les prisonniers furent conduits dans une petite clairière. On leur attacha les pieds ; six sentinelles faisaient la ronde sous les arbres. Il semblait impossible qu'ils pussent tenter la fuite.

Droll et Frank qui avaient tout suivi de leur poste d'observation, descendirent de l'arbre et se mirent à ramper vers les feux. Ils atteignirent la clairière où se trouvaient les prisonniers. Frank, muni du fusil d'Old Shatterhand, se glissa près de celui-ci, s'étendit, les bras ramenés au corps, afin que les sentinelles le crussent ligoté et poussa le fusil vers son voisin.

– C'est vous Frank ? demanda doucement Old Shatterhand. Où est Droll ?

– Là-bas, près de Firehand et Winnetou.

– Dieu merci, vous avez trouvé nos traces et vous êtes arrivés avant le jour.

– Vous saviez donc que nous allions venir ?

– Je l'espérais. Lorsque les gars ont allumé les feux, j'ai vu que vous n'étiez pas parmi les prisonniers. Les Peaux-Rouges ont cherché mon fusil ; j'avais peur qu'ils ne le retrouvent, mais ils sont revenus bredouilles et mon fusil avait disparu. Je savais ce qu'il en était.

– Sans nous, vous étiez perdus !

– Ah non, pas tout à fait. Tenez, regardez !

Frank s'approcha et vit le chasseur lui montrer son bras droit, débarrassé de ses liens.

– Je me suis déjà dégagé cette main, poursuivit Old Shatterhand, et j'aurais libéré l'autre en moins d'un quart d'heure. J'ai un canif dans une petite poche secrète, je l'aurais passé à tout le monde et nous aurions couru ensuite récupérer nos armes. Mais vous nous avez trouvés – tant mieux ! Nous irons trouver les chefs dès que le feu sera éteint.

Frank et Droll avaient passé leurs canifs aux autres Blancs qui coupèrent leurs liens. Lorsque le feu fut chargé la flamme s'étouffa pour un certain temps, Old Shatterhand se leva d'un bond, assomma la sentinelle d'un coup de poing sur la tempe, le jeta sur le feu et le tira dans tous les sens, éteignant ainsi les flammes. Tout cela se passa avec une telle rapidité que les autres sentinelles ne pouvaient pas s'en rendre compte. Elles donnèrent l'alarme trop tard ; les Blancs couraient à travers la forêt, vers le lac.

Grand Loup était allé voir ses guerriers ; les trois autres chefs discutaient encore près du feu. Ils entendirent les cris d'alarme et virent en même temps les Blancs se ruer sur eux ; quelques secondes plus tard, ils furent désarmés et ligotés. Les Blancs s'emparèrent de leurs armes. Lorsque les sentinelles apparurent derrière les arbres, ils virent leurs chefs étendus par terre et un Blanc, couteau tiré, penché sur chacun d'eux. Les autres Peaux-Rouges accoururent, avec leurs armes. Ils étaient

protégés par les arbres et les Blancs éclairés par le feu ; cependant, aucun Rouge n'osait tirer, de peur de voir, au premier coup de feu, leurs chefs tués par les Blancs.

Old Shatterhand qui s'était emparé du chef le plus âgé lui demanda son nom. Celui-ci répondit :

– Rendez à Kunpui[10] sa liberté ; il va vous parler.

– Tu seras libre, mais seulement si tu acceptes nos conditions.

– Que demandez-vous ? La liberté ?

– Non, nous l'avons déjà. Nous voulons...

Il fut interrompu par un cri de terreur de Grand Loup, qui, de retour auprès des chefs, venait d'apercevoir le fusil d'Old Shatterhand.

– L'arme magique ! Elle est de nouveau là ! Le mauvais esprit l'a ramenée par les airs !

– L'arme magique, l'arme magique ! criaient les Yampa-Utahs, stupéfaits de terreur.

– ... Nous voulons que vous nous laissiez partir, sans nous attaquer, reprit Old Shatterhand. Nous nous mettrons en selle au lever du jour et vous emmènerons avec nous comme otages.

– C'est pour nous une grande honte, dit Cœur-de-feu sur un ton plaintif. Vous vous trouviez entre nos mains, les poteaux auraient dû être dressés au lever du jour et nous voici prisonniers, obligés de subir votre loi !

---

[10] Cœur-de-feu.

– Refusez-vous de vous plier à mes conditions ? Pensez à mon arme magique !

Cette menace fit son effet, car Cœur-de-feu demanda :

– Où nous emmenez-vous ? Dans quelle région allez-vous ?

– Je pourrais te donner de fausses indications, et ce serait une sage précaution, mais je préfère te dire la vérité. Nous allons dans les Book Mountains, au bord du Lac d'Argent. Si vous êtes de parole, nous ne vous garderons pas plus d'un jour. Si vous refusez, nous laisserons parler nos armes. Tu as un quart d'heure pour réfléchir. J'ai terminé.

Cœur-de-feu baissa la tête. Puis, son attention fut attirée par une voix qui, du côté des arbres, disait doucement :

– Mai ive !

Ces paroles signifiaient : « Regarde par ici ! » Elles avaient été prononcées très bas et s'adressaient uniquement au chef, donc ne concernaient pas les Blancs. Pourtant Old Shatterhand, Old Firehand et Winnetou regardèrent immédiatement dans la même direction. Deux Peaux-Rouges y tenaient une couverture à la manière d'un rideau, qu'ils baissaient et relevaient tour à tour, à certains intervalles. Un feu luisait derrière le rideau. Ces deux Utahs parlaient, avec Cœur-de-feu, le langage des signes lumineux.

Dès que les deux Peaux-Rouges commencèrent leur manège, Winnetou fit quelques pas de côté pour se mettre derrière Cœur-de-feu à qui les signes étaient destinés. Cette sorte de télégramme dura cinq minutes. Les deux Peaux-Rouges disparurent ensuite sans se douter qu'ils avaient été surveillés par leurs adversaires. Cœur-de-feu venait seulement de remarquer la présence de Winnetou derrière lui. Il se retourna, inquiet, mais l'attention de l'Apache semblait attirée par le clair de lune qui se reflétait dans le lac. Cœur-de-feu fut rassuré, mais Winnetou se dirigea lentement vers Old Shatterhand et Old Firehand. Les

trois hommes s'écartèrent et Old Firehand demanda doucement :

– Les Peaux-Rouges ont parlé avec leur chef. Mon frère rouge a-t-il vu et compris ce qu'ils disaient ?

– Il a tout vu, mais pas tout compris, répondit Winnetou. Mais le sens général du message est clair. Les deux Rouges sont deux jeunes chefs des Sampitch-Utahs, dont les guerriers se trouvent maintenant ici. Ils ont dit à Cœur-de-feu de venir avec nous sans crainte. Comme nous voulons aller au Lac d'Argent, nous traverserons le Grand River et le Tey-yuaf[11]. De nombreux combattants des Tache-Utahs, des Capote-Utahs et des Wiminoutche-Utahs y ont établi leurs camps et attendent les Utahs d'ici pour marcher ensuite contre les Navajos. Nous tomberons donc inévitablement sur ces guerriers qui, disent les deux jeunes chefs, libéreront les otages. Des messagers leur sont envoyés pour les prévenir. Et pour que nous ne puissions, en aucun cas, leur échapper, les Utahs d'ici, quitteront ce camp après notre départ et nous suivront, de sorte que nous serons entre les deux groupes d'Utahs.

– *Behold !* Ce plan n'est pas mauvais ! Qu'en pense mon frère rouge ?

– Winnetou admet que le plan est bien conçu, mais maintenant que nous le connaissons, nous savons ce qui nous reste à faire.

– Mais nous devons passer par la Vallée du Cerf, à moins de faire un détour qui rallonge notre chemin de quatre jours !

– Nous ne ferons aucun détour et nous ne tomberons pas entre les mains des Utahs. Demandez donc à mon frère Charlie si Winnetou connaît la Vallée du Cerf ! Nous y avons été pour-

[11] Vallée du Cerf.

chassés par une grosse troupe d'Elk-Utahs. Nous leur avons échappé, car nous avons découvert un sentier dans les rochers que personne n'avait peut-être encore emprunté avant nous.

– Bien, allons par là ! Et nous délivrerons les otages, une fois que nous aurons franchi la dangereuse Vallée du Cerf.

Le quart d'heure de réflexion accordé au chef était maintenant passé et Old Shatterhand demanda à Cœur-de-feu :

– L'heure est à la décision. Qu'a décidé le chef des Utahs ?

– Avant de répondre, commença Kunpui, il doit savoir jusqu'où vous voulez nous traîner comme otages ?

– Vous devez nous accompagner jusqu'à la Vallée du Cerf. Si, d'ici là, tout se passe bien, nous considérerons que vous avez tenu parole et nous vous libérerons.

– Jurez-vous de nous libérer au bout d'un jour, si nous tenons notre parole ?

– Oui.

– Êtes-vous prêts à confirmer ce serment par le calumet de la paix ?

– Oui.

– Prends ton calumet et allume-le.

– Prends plutôt le tien. Grand Loup a renié son serment, parce qu'il avait fumé mon calumet, et tu partages son forfait, puisque tu lui as donné des hommes pour nous attaquer. C'est donc ton calumet que nous allumerons. Si tu ne veux pas, c'est que tu ne prends pas ton serment au sérieux. Décide vite !

– Alors, libérez Kunpui de ses liens pour qu'il puisse se servir de son calumet.

– Inutile ! Tu es otage et tu seras ligoté jusqu'à notre arrivée à la Vallée du Cerf. J'allumerai ton calumet moi-même et je te le porterai aux lèvres.

Ainsi fut fait et le convoi pu s'ébranler à l'aube. Les chefs furent attachés à leurs chevaux et chacun d'eux entouré de deux Blancs. Les Peaux-Rouges se tenaient tranquilles. Seuls, leurs regards révélaient les sentiments qu'ils éprouvaient à l'égard des Blancs.

XIV

UN COMBAT D'INDIENS

Le convoi traversa un ruisseau. Winnetou qui marchait en tête, s'arrêta, avant de mettre le pied sur l'autre rive et s'écria :

– *Uff !* Des hommes sont passés par ici, à cheval !

Les empreintes s'étalaient sur une largeur considérable.

– C'étaient des Visages Pâles, dit Winnetou.

– Oui, répondit Old Shatterhand ; les Indiens ne chevauchent pas côte à côte et n'auraient pas laissé derrière eux des traces aussi nettes. Une vingtaine de Blancs ont dû passer par là.

– Hum, grommela Old Firehand. Je crois deviner quels sont ces gens. C'est *Cornel* le rouquin et sa troupe.

– Hum, fit Old Shatterhand, c'est possible. D'après mes calculs, les gars doivent être par ici. Cela concorde d'ailleurs avec ce que m'avaient dit Hilton et Knox. Mais par où sont-ils allés ? S'ils se dirigent vers la Vallée du Cerf, ils se jettent dans les bras des Indiens.

– Oh là, fit Old Firehand. Dans ce cas, le croquis que le *Cornel* a volé, est perdu. Et si nous ne nous emparons pas de ce dessin, nous ne connaîtrons peut-être jamais l'emplacement des trésors du Lac d'Argent.

– Avant toute chose, mon frère blanc devrait effacer ses traces, dit Winnetou.

– Pourquoi donc ?

– Parce que les Yampa-Utahs nous suivent. Ils prendront les traces du *Cornel*, qui se dirige vers la Vallée du Cerf pour les nôtres, et les suivront sans se douter que nous nous en sommes écartés. C'est pourquoi ils ne doivent pas s'apercevoir que des cavaliers sont déjà passés par ici avant nous.

Son conseil fut suivi et le convoi repartit. D'abord, il suivit le chemin emprunté par les *Tramps*, mais les traces n'y étaient pas très lisibles. Trois heures plus tard, Winnetou, étendant le bras, dit :

– Ce chemin conduit en deux heures à la grande Vallée du Cerf. Mais nous allons bifurquer à gauche. Que Old Shatterhand et Old Firehand descendent de cheval et se mettent à la queue pour effacer immédiatement les traces que nous laisserions.

Au bout de deux heures, la Vallée du Cerf était en vue. Winnetou s'arrêta et dit à ses compagnons :

– Nous sommes tout près de la vallée. Nous allons y rester jusqu'à ce que, à la faveur de l'obscurité, nous puissions continuer sans être remarqués par les Utahs qui sont ici. Laissez les chevaux en arrière et bâillonnez les prisonniers pour les empêcher de crier.

L'Apache prit quelques chasseurs avec lui pour leur montrer l'endroit. Devant, là où la vallée se resserrait, un chemin conduisait vers la sortie, un sentier tellement étroit que deux hommes ne pouvaient y marcher côte à côte. Il n'allait d'ailleurs pas loin, et, après avoir fait quelques mètres, les hommes se trouvèrent devant un épais rideau de lianes.

Winnetou s'éloigna. Quand, au bout de quelques minutes, il revint, il annonça :

– À notre droite, de nombreux feux brûlent, sous les arbres. C'est là que bivouaquent les Utahs. À gauche, en des-

cendant dans la vallée, tout est sombre. C'est par là que nous devons aller, car là, il n'y a peut-être pas de Peaux-Rouges, sauf quelques gardiens que nous mettrons rapidement hors d'état de nuire. Nous pourrons donc quitter la vallée sans encombre, si le *Cornel* n'y est pas. Il faut absolument que nous sachions ce qu'il est devenu. C'est pourquoi, dès qu'il fera tout à fait sombre, Winnetou, avec Old Firehand et Old Shatterhand rampera jusqu'aux feux pour voir et écouter.

Les trois hommes parvinrent rapidement à un grand feu, à l'écart des autres, et entouré de cinq chefs, la tête ornée de plumes d'aigles.

L'un d'eux se leva et se débarrassa de son manteau de guerre. Son torse nu, son visage et ses bras étaient couverts d'une épaisse couche de peinture jaune.

– T'ab-Wahgare[12] ! chuchota Winnetou. C'est le chef des Capote-Utahs. Il a la force d'un ours.

L'Utah fit signe à un autre chef qui se leva également. Il était plus grand et aussi fort que le premier.

– C'est Tsu-In-Kuts[13], expliqua Old Shatterhand. Il porte ce nom, car un jour il a tué quatre buffles en tirant quatre flèches.

– Tiens, ils viennent par ici, fit remarquer Old Firehand. Eh bien, monsieur Shatterhand, si nous les capturions ?

– Vivants ?

– Naturellement.

---

[12] Soleil Jaune.

[13] Quatre Buffles.

– Ce serait du beau travail. Allez, à plat ventre ! Vous attrapez le premier et moi le second !

Les deux Utahs se rapprochaient. Ils marchaient l'un derrière l'autre. Soudain, deux hommes surgirent derrière eux ; deux puissants coups de poing et les chefs se trouvèrent par terre.

– Nous les tenons ! chuchota Old Shatterhand. Emmenons-les vite dans notre cachette.

Ils portèrent les deux chefs dans le chemin étroit qu'ils avaient emprunté pour venir, les firent ligoter et bâillonner et retournèrent auprès de Winnetou. Il s'agissait moins d'épier les trois autres chefs que de retrouver le *Cornel* et sa troupe. Il fallait parcourir, en rampant, toute la vallée.

Les trois hommes repartirent. Winnetou rampait en tête, comme d'habitude. Soudain, il s'arrêta et laissa entendre un *howgh* très fort. Les autres s'arrêtèrent également et attendirent. Comme tout resta calme, Old Firehand demanda à voix basse :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un homme.

– Où ?

– Ici, dans ma main.

– Tiens-le bien. Ne le laisse pas crier.

– Il ne peut pas crier, il est mort.

– L'as-tu étranglé ?

– Il était mort, et il est attaché à un poteau.

– Seigneur ! Un poteau de torture ?

– Oui. Il est scalpé. Son corps est couvert de blessures. Il est froid et j'ai les mains humides de sang.

– Ainsi, les Blancs sont morts et c'était le lieu de leurs supplices. Essayons de les retrouver.

Ils avançaient à tâtons et découvrirent, au bout de dix minutes, une vingtaine de cadavres, attachés à des poteaux et à des arbres.

– Trop tard ! dit Old Shatterhand. En général les Peaux-Rouges attendent jusqu'au lendemain pour supplicier les prisonniers. Mais cette fois, ils ont procédé sans délai.

– Et le plan ? Le croquis ? dit Old Firehand. Il est perdu !

– Non, pas encore. Les chefs sont nos prisonniers ; peut-être pourrions-nous les échanger contre le croquis. D'ailleurs je commence à comprendre pourquoi ils étaient tellement pressés de tuer les *Tramps*.

– Pourquoi ?

– Pour avoir de la place pour nous. Notre arrivée avait été annoncée. On nous attend pour demain matin, et si on ne nous voit pas arriver, on enverra des éclaireurs pour nous espionner.

– Les Yampa-Utahs ne sont pas encore là, dit Winnetou.

– Non. Ils ont sans doute perdu des heures dans de mauvais chemins, peut-être n'arriveront-ils que demain matin, car la dernière partie du chemin est tellement mauvaise que... Mais écoutez ! Je crois qu'ils arrivent ! Les voici !

En effet, des cris joyeux s'élevèrent de l'autre côté, et les Utahs de la vallée leur répondirent immédiatement. Ils arrachèrent des flambeaux aux feux pour éclairer le chemin aux nouveaux arrivés. La forêt s'anima et les trois hommes risquaient fort d'être découverts.

– Il nous faut partir d'ici, chuchota Old Firehand. Mais où ? Il y a du monde partout...

– Disparaissons dans les arbres, dit Old Shatterhand.

– Très bien. Ah, Winnetou y est déjà !

En effet, l'Apache sans rien demander, grimpa sur un arbre et disparut dans le feuillage. Les autres suivirent son exemple.

Les Yampas vérifièrent d'abord, à la lueur des flambeaux, si les vingt Blancs suppliciés à mort par les autres Utahs étaient bien ceux qu'ils poursuivaient. Ils reconnurent l'erreur. Des paroles confuses s'élevèrent, bientôt couvertes d'un long cri venant de l'autre extrémité de la vallée, un cri que l'on n'oublie jamais lorsqu'on l'a entendu une fois ; le cri d'un homme qui meurt.

– *Uff !* s'écria un chef effrayé. Qui était-ce ? Soleil Jaune et Quatre Buffles sont là-bas.

On entendit un autre cri semblable, puis des coups de feu.

– Les Navajos, les Navajos ! cria un des chefs. Winnetou, Old Shatterhand et Old Firehand les ont attirés ici pour se venger de nous. Debout, les guerriers, attaquez les chiens !

Oui, c'étaient les Navajos. Ils avaient voulu attaquer les Utahs par surprise, mais ils n'avaient pas réussi à maîtriser sans bruit les sentinelles placées à l'entrée de la vallée. Un terrible corps-à-corps s'engagea ; on se battit au couteau, au *tomahawk*. Les Navajos, quoique très courageux, cédaient de plus en plus de terrain et les Utahs qui avaient la supériorité numérique finirent par refouler leurs adversaires de la vallée.

Ils revinrent peu après, en vainqueurs, allumèrent de nombreux feux et des flambeaux pour retrouver leurs morts et leurs blessés. Ensuite, les chefs réunirent les guerriers pour discuter la situation. Ils parlaient si fort que Winnetou n'avait aucune peine à écouter ce qu'ils disaient. Ils décidèrent de partir, toutes affaires cessantes, délivrer les chefs. Les retrouver était plus im-

portant que d'attendre l'arrivée de Winnetou et de ses compagnons blancs qui, de toutes façons, devaient tomber entre leurs mains, puisqu'ils se dirigeaient vers le Lac d'Argent.

Winnetou regagna sa cachette où il retrouva ses amis. Après une conversation animée, on essaya de dormir, ce qui ne fut pas facile. Vers minuit, cependant, le sommeil gagna les hommes, mais ils furent réveillés le matin avant l'aube par le départ plutôt bruyant des Utahs. Lorsque le dernier d'entre eux eut quitté la vallée, ils purent enfin sortir de leur cachette. Ils virent alors les Blancs torturés à mort par les Indiens. C'était un spectacle effroyable, mais les *Tramps* n'avaient récolté que ce qu'ils avaient semé. Le *Cornel* était attaché au poteau la tête en bas, complètement dévêtu, comme tous ses camarades ; les Indiens s'étaient partagé leurs vêtements. Le croquis avait disparu.

On détacha les cadavres, on les aligna sur le sol et les corps furent recouverts de pierres. Le convoi, conduit par Winnetou se mit en route vers le Lac d'Argent.

XV

AU LAC D'ARGENT

Quelques jours plus tard, les Blancs atteignaient le but de leur pénible voyage. Un paysage fantastique les entourait ; leur chemin conduisait à travers un cañon dont la pente montait lentement, et que bordaient de puissantes falaises multicolores. D'immenses pyramides de sable, parées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, montaient à l'assaut du ciel, formant tantôt une muraille rectiligne, tantôt, avec leurs flèches, leurs pointes, leurs angles, de véritables châteaux-forts. Le soleil éclairait de biais ces magnifiques constructions, produisant une véritable féerie de couleurs et de lumière. Certaines falaises avaient des reflets bleu clair, d'autres brillaient d'un éclat doré, présentant des sortes de lamelles jaunes, olivâtres, cuivrées, tandis qu'une ombre bleue remplissait les creux entre deux cimes. Mais toute cette splendeur se déployait dans une atmosphère totalement inanimée ; aucune vie, aucun mouvement. Pas une goutte d'eau parmi les rochers, pas un brin d'herbe dans les vallées, pas une branche d'arbre sur les murailles ne venaient égayer les yeux.

Le terrain était dur pour les cavaliers. Le sol, jonché de pierres, offrait aux sabots des chevaux une résistance extraordinaire, et le convoi devait faire de fréquentes haltes pour souffler.

Old Firehand, Old Shatterhand et Winnetou chevauchaient en tête. Le premier était tout absorbé dans la contemplation des paysages qui lui rappelaient ses exploits d'autrefois.

– C'est par ici que je suis sorti un jour, après avoir trouvé un filon. Mais je voudrais aller voir, car il se peut que je me trompe...

Il voulut descendre de cheval pour aller vérifier... Mais l'Apache dirigea son cheval vers une gorge et dit sur le ton calme et sûr qui était habituel :

– Que mes frères suivent, car le chemin qui commence ici est un raccourci, dont le sol est bien plus facile pour nos chevaux, que celui, tout pierreux, du cañon.

– Winnetou connaît ce défilé ? demanda Old Firehand, surpris.

– Oui. D'abord il se rétrécit, puis il s'élargit de plus en plus pour former un plateau, qui ressemble à une énorme table.

– C'est ça. C'est l'endroit que je cherchais. Ce plateau s'étend sur une centaine de mètres. Et après ?

– De l'extrémité du plateau, une pente abrupte tombe, dans une espèce de cirque d'où un défilé étroit monte dans la belle et large vallée du Lac d'Argent.

– C'est juste. As-tu trouvé quelque chose de remarquable dans ce cirque ?

– Non. Il n'y a rien, absolument rien, pas d'eau, pas d'herbe, pas un être vivant, rien que des roches arides.

– Eh bien, je vais te montrer qu'on y trouve quelque chose, quelque chose qui est bien plus précieux que l'eau et l'herbe.

– Old Shatterhand pense peut-être au filon d'argent qu'il y a découvert ?

– Oui. C'est à cause de cette vallée encaissée dans les rochers que j'ai entrepris cette longue cavalcade. En avant, bifurquons !

Ils s'engagèrent dans ce défilé à la file indienne, car il n'y avait pas de place pour deux cavaliers côte à côte. Bientôt la colonne déboucha sur le plateau ; c'était comme si les chevaux

marchaient sur un immense toit. Pour suivre la pente qui conduisait au cirque, il fallait descendre de cheval. Le cirque avait un diamètre d'une lieue environ ; son sol était sablonneux. L'ingénieur Patterson après avoir promené son regard sur les lieux, dit :

– Il est possible que nous découvrions ici un riche filon. Si nous trouvons des métaux précieux, nous en aurons une grande quantité à notre disposition ; il faudrait creuser à quelques mètres de profondeur, pour voir...

– Ne suffirait-il pas d'examiner les parois du cirque ? S'il y a de l'argent dans le sol, il doit y en avoir là aussi, je suppose... dit Old Firehand.

– Bien sûr, répondit l'ingénieur.

Old Firehand chercha un endroit où la paroi s'était passablement effritée ; il tira quelques pierres faciles à déplacer, découvrant ainsi un creux. Il y passa la main et dit :

– J'avais trouvé dans ce cirque une roche que j'ai fait analyser. Je voudrais maintenant la montrer à M. Patterson, pour qu'il l'expertise à son tour.

Il retira une pierre blanche, parcourue de lignes brunâtres, et il la présenta à l'ingénieur. Patterson y jeta un coup d'œil rapide et s'écria aussitôt :

– Mais c'est de l'argent pur ! Vous avez trouvé ça dans une fente ?

– Oui, toute la fente en était remplie.

– Nous pourrons exploiter un filon extrêmement riche. Il doit y avoir d'autres roches qui contiennent de l'argent.

Old Firehand sourit et sortit une deuxième pierre, grosse comme deux poings que Patterson examina soigneusement puis déclara :

– Une analyse chimique nous donnerait des résultats plus sûrs mais je jurerais que nous avons ici de la cérargyrite.

– C'est exact. L'analyse chimique a dénoté la présence de cérargyrite.

– De quel pourcentage ?

– Une teneur de 75 % d'argent pur.

– Quelle trouvaille ! Où est le filon ?

– De l'autre côté du cirque ; je l'ai recouvert de pierres.

– Monsieur Firehand, il y a des millions ici et celui qui a découvert le filon est un homme riche ! s'écria Watson.

– Pas seulement celui qui l'a découvert, mais vous tous ! Vous allez tous participer à l'exploitation ; c'est pour cela que je vous ai demandé de m'accompagner. Nous parlerons plus tard des conditions de notre travail et de la part qui revient à chacun. Monsieur Patterson, voulez-vous nous dire si l'exploitation se heurterait à des difficultés particulières ?

– À quelle distance d'ici se trouve le Lac d'Argent ? demanda l'ingénieur.

– À deux heures à cheval.

– Est-il situé plus haut que l'endroit où nous sommes ?

– Considérablement plus haut.

– Nous aurons donc de l'eau à notre disposition, à condition de poser des tuyaux. Des tuyaux en bois, pour commencer. Y a-t-il du bois dans la région ?

– Le Lac d'Argent est entouré de forêts.

– Parfait. Peut-être n'aurons-nous pas besoin de poser des tuyaux sur toute la distance, l'eau du lac pourra s'écouler

jusqu'à un certain point. Mais ensuite, nous devrons poser les tuyaux pour avoir la pression nécessaire.

– Ah, pour les lances d'arrosage ?

– Oui. Nous nous garderons, naturellement d'attaquer avec des pioches et des pics ; nous utiliserons des jets d'eau ; et nous ne ferons dynamiter que les roches qui résistent.

– Dans ce cas, il faut faire écouler l'eau, sans quoi le cirque se remplirait et nous ne pourrions pas travailler.

– Ah oui, l'écoulement ! Eh bien, je pense que nous aurons besoin d'une installation de pompage ou d'une noria pour élever l'eau à la hauteur voulue. De cette hauteur, elle s'écoulera librement, et se déversera dans le cañon, en passant par la fente. Nous aurons besoin de machines, mais cela ne présente pas de difficulté spéciale ; en deux mois, nous pouvons réunir tout ce qu'il faut. Il n'y a qu'un seul point obscur : à qui appartient le sol ?

– Aux Timbabatches. Winnetou pourra leur parler pour qu'ils nous vendent le terrain.

– Bon, je suis rassuré. L'essentiel, c'est d'amener jusqu'ici l'eau du lac et j'étudierai les possibilités en cours de route.

Old Firehand combla de nouveau la fente et le convoi se remit en route.

Ils suivaient le lit d'une rivière desséchée qui, soudain s'élargit, découvrant un petit étang. Là, pour la première fois depuis de longues journées, ils virent de l'herbe. Les chevaux qui avaient beaucoup souffert de la chaleur et de la soif n'y tenaient plus ; ils voulaient brouter. Les cavaliers descendirent et se répartirent en quelques groupes pour s'entretenir de grandioses projets d'exploitation.

L'ingénieur qui avait attentivement étudié le site, dit :

– Jusqu'ici, j'ai tout lieu d'être satisfait. Ce lit de rivière nous permet non seulement d'amener l'eau, mais aussi d'acheminer tout ce dont nous aurons besoin. Je dois vous dire que la nature nous favorise... Mais...

Il s'interrompit, pris d'une subite angoisse.

– Ellen ! s'écria-t-il. Où est Ellen ? Je ne la vois pas !

La fillette de l'ingénieur avait aperçu quelques fleurs, les premières qu'elle eût vues depuis deux jours et était partie les cueillir. La végétation devenait de plus en plus belle et couvrait même une partie du lit de la rivière. Ellen s'éloignait de plus en plus et arriva à un tournant. Elle voulut retourner, lorsqu'elle fut surprise par trois Indiens armés. La fillette voulut crier au secours, mais ne put rien faire, car l'un des Indiens, lui mettant la main sur la bouche, lui dit en anglais :

– Silence ou tu es morte !

Un autre Indien partit pour voir à qui appartenait la Blanche, car il était clair qu'elle ne s'y trouvait pas seule. Il revint au bout de deux minutes et dit à ses camarades des mots que Ellen ne comprit pas. Elle fut emmenée par eux, sans oser dire un mot.

Elle fut conduite dans une forêt, auprès d'un groupe d'indiens, qui saisirent leurs armes dès qu'ils la virent. Exposée à des regards chargés de menaces, la jeune fille se crut en danger. Elle se souvint alors du totem que Petit Ours lui avait remis sur le bateau et qui, d'après lui, devait la protéger de l'hostilité des Peaux-Rouges. Elle le détacha donc de son cou et le remit à l'Indien qu'elle crut le plus méchant, à cause de son aspect sévère.

Le Peau-Rouge déplia le morceau de cuir, contempla les dessins, poussa un cri de surprise et passa le totem à un autre Indien. Il passa ainsi de main en main. Les visages se déridèrent, et celui qui avait déjà parlé à Ellen lui demanda :

– Qui te donner ?

– Nintropan-homosch, répondit-elle.

–

– Juste. Nintropan-homosch a été sur Arkansas. Qui hommes là-bas ? demanda-t-il, indiquant le chemin creux.

– Winnetou, Old Firehand, Old Shatterhand.

– *Howgh !* s'écria le Peau-Rouge et les autres l'imitèrent. Il voulait continuer l'interrogatoire, mais le buisson bougea et les Blancs, Winnetou, Old Firehand et Old Shatterhand en tête, apparurent et entourèrent aussitôt les Rouges. La sentinelle n'avait pas tout de suite reconnu Winnetou, mais s'écria un instant après :

– Le grand chef des Apaches ! Cette petite Blanche possède le totem de Petit Ours. Elle est donc notre amie. Nous l'avons prise avec nous parce nous ne savions pas si les hommes à qui elle appartient étaient nos amis ou nos ennemis.

Les visages des Peaux-Rouges étaient striés de bleu et de jaune. Winnetou leur demanda :

– Vous êtes des guerriers Timbabatches ?

– Oui.

– Qui est votre chef ?

– Tchia-Nitsas.

Ce nom signifie : longue oreille ; l'homme avait sans doute une ouïe très fine.

– Où est-il ? continua Winnetou.

– Au lac.

– Combien vous êtes ici ?

– Cent hommes.

– D'autres tribus sont également réunies ici ?

– Non. Nous attendons encore deux cents combattants Navajos pour marcher ensuite vers le nord, scalper les Utahs.

– Prenez garde qu'ils ne vous scalpent pas avant ! Avez-vous placé des sentinelles ?

– Pourquoi ? Nous n’attendons aucun ennemi.

– Il en vient toujours plus qu’on n’en attend. Grand Ours est au lac ?

– Oui, Petit Ours aussi.

– Conduisez-nous à eux.

Tout le monde se mit en selle et les Timbabatches se placèrent en tête de la colonne. Au bout d’un certain temps, la pente descendait de plus en plus ; bientôt, on aperçut l’eau qui brillait. Le Lac d’Argent était en vue !

Au milieu du lac s’étendait une île verdoyante avec une curieuse construction en bois, datant sans doute de l’époque où les Indiens n’avaient pas encore refoulé les premiers habitants de la contrée. Des cabanes étaient bâties sur l’herbe, quelques canoës étaient attachés sur la rive. L’île était ronde d’un diamètre d’une centaine de mètres. La vieille construction était en partie couverte de lianes en fleurs ; le reste de l’île ressemblait à un jardin.

Les cabanes étaient habitées par des Indiens ; une centaine de Timbabatches que l’arrivée des Blancs inquiétait visiblement. Mais ils se rassurèrent quand ils virent leurs compagnons avec eux. Les Blancs n’étaient pas tout à fait arrivés, lorsque deux hommes sortirent de leur cabane. L’Apache, formant un porte-voix avec ses mains, leur cria :

– Nintropan-hauey ! Winnetou est arrivé !

On répondit par un cri. Puis, les deux hommes montèrent dans un canoë et gagnèrent la rive. C’étaient les deux « Ours », père et fils. Leur visage ne trahissait pas le moindre signe d’étonnement. En débarquant, Grand Ours leva la main en guise de salut et dit :

– Le grand chef des Apaches est partout le bienvenu. Nintropan-hauey salue aussi Old Shatterhand qu’il connaît et Old Firehand avec qui il a été sur le bateau.

En apercevant Tante Droll, il esquissa un sourire, car il se souvint de leur dernière rencontre. Il dit, en lui tendant la main :

– Mon frère blanc est un homme courageux. Il a tué la panthère et Grand Ours lui souhaite la bienvenue.

Grand Ours salua chaque nouvel arrivant. Son fils s'approcha d'Ellen et lui dit dans son anglais particulier :

– Petit Ours ne croyait pas revoir *Miss*. Où est le but de votre voyage ?

– Nous n'allons pas au-delà du Lac d'Argent.

Petit Ours ne put réprimer un mouvement de joyeuse surprise.

– Ainsi, *Miss* reste quelque temps avec nous.

– Longtemps même, répondit-elle.

– Nintropan-homosch lui demande de permettre de rester avec elle. Elle doit lui montrer tous les arbres et fleurs. Nous allons pêcher dans le lac et chasser dans la forêt. Est-ce permis ?

– Bien sûr. Je suis contente de te trouver ici.

Elle lui tendit la main que le jeune Indien prit avec hésitation, mais garda ensuite quelques instants dans la sienne.

Les chevaux des nouveaux arrivants furent conduits par les Timbabatches dans la forêt. Le chef qui jusque-là était resté dans sa cabane s'avança lentement à la rencontre des Blancs, visiblement vexé qu'on lui prêtât si peu d'attention. C'était un Indien au regard sombre, avec des bras et des jambes qui n'en finissaient pas et qui le faisaient ressembler à un orang-outang. Il se tint à l'écart et regarda par-dessus les épaules des Blancs, comme s'il n'avait rien à faire avec eux. Cependant, il se vit aborder par Tante Droll qui lui dit :

– Pourquoi Longue Oreille ne vient-il pas plus près ? Ne veut-il pas saluer les célèbres combattants des Visages Pâles ?

Le chef murmura, dans sa langue, quelques mots inintelligibles mais, sans se laisser impressionner, Droll lui tapa sur l'épaule et lui dit :

– Parle anglais, *Old Boy !* Je n'ai pas appris ta langue.

Le Peau-Rouge baragouina quelque chose, mais Droll reprit :

– Allons, ne fais pas l'idiot ! Je sais que tu parles un anglais tout à fait supportable.

– *No*, déclara le chef.

– Non ? Me connais-tu ?

– *No.*

– Ne m'as-tu encore jamais vu ?

– *No.*

– Voyons, réfléchis. Tu dois te souvenir de moi !

– *No.*

– Nous nous sommes vus à Fort Defiance.

– *No.*

– Nous étions trois Blancs et onze Rouges ; nous avons joué un peu aux cartes et nous avons un peu bu. Les Rouges avaient bu plus que les Blancs et ne savaient plus comment ils s'appelaient ni où ils étaient. Ils ont dormi ensuite tout l'après-midi et toute la nuit. Tu ne te souviens pas, vieux ?

– *No.*

– Non ? Bien. Les Blancs se sont également couchés et lorsque nous nous sommes réveillés, les Rouges étaient partis. Tu sais où ?

– No.

– Et ils ont emporté mon fusil et ma giberne. J'ai fait graver les lettres T. D. – Tante Droll – sur ma giberne. Chose étrange ; je retrouve ces deux lettres sur ton fusil que voici. Sais-tu peut-être par quel miracle elles sont là ?

– *No.*

– Et ma giberne était brodée de perles et portait les mêmes, initiales. T. D. Je la portais dans mon ceinturon, exactement comme toi la tienne. Et j'ai le plaisir de constater que sur la tienne il y a les mêmes initiales. Sais-tu comment elles y sont venues ?

– *No.*

– Eh bien, moi je sais comment il se fait que mon fusil soit dans ta main et ma giberne dans ton ceinturon. Je vais t'en débarrasser.

Tante Droll arracha le fusil et la giberne à l'Indien et ne s'occupa plus de lui. Mais le Rouge fut aussitôt près de lui et lui dit en un assez bon anglais :

– Rends-les-moi.

– *No*, répondit Droll.

– Cette arme est à Longue Oreille.

– *No.*

– Et la giberne aussi.

– *No.*

– Tu es un voleur.

– *No*.

– Donne-les tout de suite ou le chef t'obligera à le faire.

– *No*.

Le Rouge saisit le couteau. Droll eut un joyeux éclat de rire et lui dit :

– Tu es Longue Oreille. Je te connais. Mais tes doigts sont encore plus longs que tes oreilles. Dis la vérité et tu peux tout garder. Alors, franchement : me connais-tu ?

– *Yes*, répondit le Rouge contre toute attente.

– As-tu été avec moi à Fort Defiance ?

–

– Tiens, tu peux les reprendre. Et prends aussi ma main ; nous sommes amis. Mais tu dois parler anglais et ne pas prendre les gens pour des imbéciles. Compris ?

Droll saisit la main du Rouge, la secoua vigoureusement et lui rendit les objets qu'il avait volés. Le Peau-Rouge les prit et sans faire de manières, il déclara sur le ton le plus amical du monde :

– Mon frère blanc est l'ami de Longue Oreille. Il sait ce qui est juste, car il a trouvé ces choses sur Longue Oreille et les rend. C'est un ami des Peaux-Rouges et nous l'aimons.

– Oui, mon ami, moi aussi, je vous aime bien. Vous le comprendrez d'ailleurs aisément, car si nous n'étions pas venus, vous auriez laissé vraisemblablement vos scalps aux Utahs.

– Mais non, ils ne viennent pas. Ils ont été battus par les Navajos et nous nous joindrons bientôt aux vainqueurs pour récolter beaucoup de cuirs chevelus Utahs.

– Tu te trompes.

– Comment donc ? Nous voyons bien que vous avez des prisonniers Utahs avec vous ! Donc, les Utahs ont été vaincus !

– Nous avons pris les chefs Utahs pour notre compte. Les Navajos ont été battus à plate couture et se sont enfuis. Les

Utahs les poursuivent et vous les verrez peut-être dans la journée apparaître au bord du Lac d'Argent.

– *Uff !* s'écria Longue Oreille, laissant la bouche ouverte de surprise.

– Tante Droll dit la vérité ? demanda Grand Ours.

– Oui, confirma Old Firehand. Nous vous raconterons tout, mais seulement une fois que nous nous serons assurés que les ennemis ne peuvent pas nous surprendre. Ils peuvent arriver d'un moment à l'autre. Une cinquantaine de combattants Timbabatches devraient aller tout de suite dans le cañon. Frank, Droll, Davy, Jemmy, Bill et l'Uncle, vous irez avec eux. Les Utahs doivent talonner les Navajos et veulent vraisemblablement atteindre le Lac d'Argent en même temps qu'eux. Venez en aide à nos amis et envoyez-nous un messager dès que vous voyez approcher l'ennemi. Laissez vos chevaux brouter et buvez, car il n'y a pas d'eau là-bas. Grand Ours vous donnera des provisions.

En examinant la région qui s'étend au nord du Lac d'Argent on en arrivait à la conclusion que ses eaux s'écoulaient, autrefois, non pas vers le sud, mais vers le nord, dans le cañon. Mais maintenant entre le lac et le cañon s'élevait une sorte de barrage qui n'existait pas autrefois. Il est à supposer que le barrage avait été artificiellement construit ; mais les mains qui l'avaient élevé étaient depuis longtemps redevenues poussière, car le barrage portait des arbres vieux de cent cinquante ans au moins. Dans quel but avait-on élevé ce barrage ? Existait-il un seul homme capable de répondre à cette question ?

La petite troupe envoyée par Old Shatterhand traversa cette digue, derrière laquelle commençait le cañon. Elle était large d'une dizaine de mètres à peine ; d'abord plate, elle descendait de plus en plus en se rétrécissant. Derrière, il n'y avait plus ni arbre, ni buisson, et bientôt le dernier brin d'herbe disparaissait.

La troupe chevauchait depuis dix minutes à peine, et les parois du cañon atteignaient déjà une hauteur de plus de trente mètres. Un quart d'heure plus tard, elles semblaient monter jusqu'au ciel. Après trois quarts d'heure de chevauchée, le cañon s'élargissait et se fragmentait ; on avait l'impression que les rochers étaient soutenus par des colonnes formant une sorte de tonnelle dans laquelle on pouvait se cacher.

– C'est là que nous allons faire halte, dit Petit Ours, qui, avec les Blancs, était à la tête de la colonne. Il y a là des grottes pour nous cacher.

Les soixante-quinze hommes se dissimulèrent dans les cavités et, quelques minutes après, ils entendirent le bruit de sabots d'un cheval exténué. Un cavalier isolé apparut, un Navajo, dont le cheval arrivait à peine à marcher.

Petit Ours quitta sa cachette. Aussitôt que le Navajo l'aperçut, il arrêta son cheval et cria :

– *Howgh* ! Mon jeune frère ! Les guerriers Navajos que vous attendiez sont-ils déjà arrivés ?

– Pas encore.

– Ils se sont donc perdus. Le Grand Esprit nous a abandonnés et nous a livrés à ces chiens d'Utahs. Nous les avons attaqués dans la Vallée des Cerfs, mais nous avons été battus. Nous nous sommes enfuis, les Utahs nous ont poursuivis, et ce matin, un nouveau groupe important s'est joint à eux. Ils sont maintenant quatre fois plus forts que nous et nous talonnent dangereusement.

– *Uff !* Vous êtes donc anéantis !

– Presque. À deux portées de fusil d'ici le combat fait rage. J'ai été envoyé pour chercher du renfort, car nous avons pensé que les combattants que nous attendions étaient déjà arrivés. Maintenant, les nôtres sont perdus.

– Pas encore. Descends et repose-toi. Le renfort va arriver.

Il s'agissait d'aller au secours des Navajos le plus vite possible pour leur permettre de se retirer. Un messager fut dépêché au Lac d'Argent, on confia les chevaux au Navajo et on se mit en route pour le champ de bataille.

Oui, cela n'allait pas très fort pour les Navajos. La plupart de leurs chevaux avaient été tués, ils n'avaient plus de flèches et surtout pas d'abris, car les parois lisses du cañon n'offraient aucune protection. Les adversaires étaient si nombreux qu'ils remplissaient le cañon sur toute sa largeur. Ils se battaient à pied et avaient laissé leurs chevaux en arrière, pour ne pas les exposer aux flèches.

Le bruit de la bataille s'estompa quelque peu à l'arrivée du renfort. Dès que les Utahs furent à portée de leur tir, les Blancs s'alignèrent vers le milieu du cañon, mirent leurs adversaires en joue et tirèrent. Le hurlement qui s'éleva dans les rangs des Utahs prouva que les balles avaient porté. Les Blancs recommencèrent, et, bientôt, les Utahs reculèrent. Alors, Hobble-Frank cria à Petit Ours :

– Nous six, nous tenons la ligne. Les Navajos peuvent se retirer derrière nous. Dis-leur.

D'ailleurs, d'autres renforts étaient en route. Old Firehand avait brièvement exposé les faits à Grand Ours. L'Indien, préoccupé, dit :

– Nintropan-hauey a averti les Navajos. Il leur a dit d'attendre que tous les combattants soient réunis. Mais ils croyaient que les Utahs n'avaient pas encore opéré leur jonction et voulaient anéantir les deux troupes séparément. Ils ont eu le sort qu'ils avaient réservé à leurs ennemis. Et même s'ils réussissent à se réfugier dans les montagnes, le nombre des poursuivants augmentera sans cesse et il est fort possible que nous voyions arriver mille Utahs au bord du Lac d'Argent.

– Et toi ? Les Utahs te traiteront-ils en ennemi ?

– Oui.

– Tu es donc en danger ?

– Non.

– Parce que tu as les Timbabatches et que tu attends aussi quelques Navajos ?

– Non. Nintropan-hauey ne compte que sur lui-même.

– Alors, je ne te comprends pas.

– Il ne craint pas mille Utahs, car il lui suffit de lever la main pour qu'ils soient perdus. Il les tue tous en un instant.

– Tous ?

– Tu ne crois pas ? Vous autres, Visages Pâles, vous êtes intelligents, mais aucun de vous n'aurait eu une idée pareille.

Il dit cela sur un ton très fier. Old Firehand haussa les épaules. Old Shatterhand promena son regard au-delà du lac, dans les montagnes. Puis, il dit, avec un petit sourire au coin des lèvres :

– Mais ce n'est pas toi qui as eu cette idée !

– Non. Qui te l'a dit ?

– Je l'ai deviné. Tu prétends que nous autres Blancs, nous n'aurions pas pu avoir une idée pareille. Eh bien, je vais ce démontrer le contraire. Nous sommes assez intelligents pour lire dans votre tête.

– Tu prétends savoir pourquoi Grand Ours ne craint pas mille ennemis ?

– Oui.

– Eh bien, dis-le.

– Bien ! Tu tues mille Utahs en quelques secondes ?

– Oui.

– S'ils sont dans le cañon ?

– Oui.

– Cela ne peut se faire ni par le couteau, ni par le fusil, ni par aucune arme, mais seulement par l'intervention d'une force naturelle. Est-ce l'air, la tempête ? Non. Le feu ? Non. Donc, c'est en faisant intervenir l'eau.

– C'est juste, mais tu ne peux pas aller plus loin.

– Nous allons voir. Où y a-t-il assez d'eau pour tuer tant de gens ? Dans le lac. Ces gens-là iront-ils dans le lac ? Non. Par conséquent, c'est le lac qui doit aller les chercher. Ses flots doivent soudain se déverser dans le cañon. Comment est-ce possible ? Il y a, entre eux et le lac une grande digue solide. Cette digue n'a pas toujours existé. Elle a été construite, et, par conséquent possède un dispositif permettant d'ouvrir les écluses et de transformer en un instant le cañon desséché en un cours d'eau impétueux. L'ai-je deviné ?

Bien que l'Indien doive toujours, dans toutes les circonstances, conserver son calme, Grand Ours, se leva d'un bond et cria :

– Es-tu omniscient ?

– Non, mais je réfléchis.

– Tu l'as deviné. Mais comment Grand Ours a-t-il eu communication de ce secret ?

– Par héritage.

– Et comment ouvrira-t-on la digue ?

– Si tu me permets de regarder ça de plus près, je répondrai à ta question.

– Non, Nintropan-hauey ne peut pas te le permettre. Mais peux-tu deviner pourquoi cette digue a été construite ?

– Pour deux raisons. D'abord pour les besoins de la défense. Tous les conquérants venaient du nord ; ce grand cañon était leur chemin préféré. On éleva donc la digue pour leur barrer la route en inondant le cañon.

– Et la seconde raison ?

– C'est le trésor.

– Le trésor ? demanda le chef, reculant d'un pas. Qu'est-ce que tu en sais ?

– Rien. Mais je devine beaucoup de choses. Je vois le lac, ses rives, ses environs et je réfléchis. Avant qu'il y ait eu la digue, il n'y avait pas de lac ici, mais une profonde vallée, à travers laquelle les ruisseaux qui aujourd'hui, coulent par ici, se déversaient dans le cañon qu'ils se sont creusé. Une riche nation vivait dans cette région. Elle lutta longtemps contre les envahisseurs et finit par se résoudre à partir, ne fut-ce que provisoirement. Elle mit alors ses biens précieux, ses ustensiles de culte dans la vallée et ferma l'écluse pour créer un grand lac, gardien muet de son trésor.

– Tais-toi, tais-toi ! cria Grand Ours effrayé. Ne parlons pas du trésor, mais seulement de la digue. Oui, Grand Ours peut l'ouvrir. Il peut tuer mille Utahs et même davantage, s'ils se trouvent dans le grand cañon. Doit-il le faire, s'ils arrivent ?

– Non, pour l'amour du ciel ! Il y a d'autres moyens de les contraindre à capituler.

– Lesquels ? Les armes ?

– Oui, et aussi les otages qui sont là-bas, dans l'herbe. Ce sont les chefs les plus prestigieux des Utahs. Pour sauver leurs chefs, nos ennemis accepteront nos conditions. C'est pourquoi nous avons pris les otages et nous les avons emmenés avec nous.

– Il faut les mettre en lieu sûr.

– En connais-tu un ?

– Oui. Il faut d'abord qu'ils mangent et boivent, ensuite, nous allons les emmener.

On délia les mains des prisonniers qui reçurent de la viande et de l'eau, puis furent de nouveau ligotés. Ensuite, à l'aide de quelques Timbabatches, ils furent transportés en canoës sur l'île. Old Firehand, Old Shatterhand et Winnetou les accompagnèrent, curieux de voir l'intérieur de la construction qui s'y élevait.

Elle se composait d'un rez-de-chaussée qu'une cloison divisait en deux espaces ; dans l'un se trouvait le foyer, tandis que l'autre était une chambre, pourvue d'une installation sommaire : hamac et lit.

– C'est là que nous devrions laisser les prisonniers ? demanda Old Firehand.

– Non, l'endroit n'est pas assez sûr. Il y en a un de bien meilleur. Grand Ours écarta le lit et ouvrit une trappe où un tronc d'arbre creux tenait lieu d'escalier. Le chef descendit, suivi d'Old Shatterhand et les autres firent descendre les prisonniers un à un.

On arriva dans une sorte de cave, que seule éclairait la lumière venant de la trappe et qui n'était guère plus grande que la chambre du rez-de-chaussée. Old Shatterhand frappa sur les murs ; ils rendaient un son creux.

– Ne vont-ils pas manquer d'air ? demanda Old Shatterhand.

– Ils peuvent respirer. Il y a partout des trous d'aération dans les murs ; les habitants d'autrefois savaient ce qu'ils faisaient.

Old Shatterhand tapa du pied : le plancher rendait également un son creux. L'île, avant la création du lac, était sans doute un groupe de maisons construites en bois creux que l'on avait revêtu par la suite d'une enveloppe de glaise et de pierre, imperméables à l'eau. Le trésor avait-il été caché sous l'île ?

Les hommes remontaient, lorsque le messager, envoyé pour chercher du renfort, arriva. Tous saisirent les armes et coururent aux chevaux.

Ellen, naturellement, resta, et son père aussi, pour la surveiller. Grand Ours lui conseilla de rester dans l'île, car c'était le lieu le plus sûr. Des sentinelles furent mises en faction à l'entrée du défilé.

Ce deuxième groupe arriva plus rapidement au champ de bataille que le premier ; ils ne mirent qu'un quart d'heure pour accomplir le trajet. Ils descendirent de cheval et se répartirent dans les cavités où leurs amis se cachaient.

Les Utahs qui n'avaient rien remarqué, repartirent à l'attaque qu'ils crurent décisive. Des coups de feu retentirent, et, deux minutes après, les Utahs se retirèrent en hâte, laissant sur le champ de bataille de nombreux morts et blessés.

Old Shatterhand qui avait choisi un rocher pour tirer sur les Utahs, descendit maintenant sur le champ de bataille. Les Utahs le reconnurent et se mirent à pousser des cris effrayés.

– Old Shatterhand ! L'arme magique ! L'arme magique !

Le chasseur allait lentement vers eux et leur cria dès qu'ils purent l'entendre :

– Nous vous permettons d'emporter vos morts et vos blessés !

L'un des chefs des Utahs s'avança pour lui répondre :

– Vous allez tirer sur nous !

– Non, répondit Old Shatterhand.

Il repartit et regagna sa cachette.

Malgré toute leur mauvaise foi, les Utahs avaient confiance en la promesse du chasseur et envoyèrent quelques hommes pour ramasser blessés et cadavres. Comme il ne leur arrivait rien, d'autres se joignirent à eux. Old Shatterhand réapparut alors et leur cria :

– Restez ! Il ne vous arrivera rien !

Ils s'arrêtèrent. Old Shatterhand alla vers eux et leur demanda :

– Combien de chefs avez-vous avec vous ?

– Quatre.

– Quel est le plus important de ces quatre ?

– Kai-Unune, Tonnerre-qui-gronde.

– Dites-lui que je veux lui parler. Il fera la moitié du chemin et moi l'autre moitié, nous nous rencontrerons donc au milieu. Nous laisserons nos armes.

Les combattants disparurent et apportèrent bientôt la réponse :

– Il viendra avec les trois autres chefs.

– Je ne prendrai que deux de mes compagnons. Quand vous aurez fini ici, les chefs peuvent venir.

Bientôt les quatre chefs d'un côté, Old Shatterhand, Old Firehand et Winnetou de l'autre se dirigeaient vers le milieu du champ de bataille. Ils se saluèrent, s'assirent face à face par terre. L'orgueil interdisait aux Rouges de commencer tout de suite. Grand Loup n'était visiblement pas à son aise. Les adversaires se regardaient d'abord en chiens de faïence, jusqu'à ce que le plus vieux des Utahs, Tonnerre-qui-gronde, n'y tenant plus, perdit patience et prit la parole. Il se leva, affecta une allure très digne et commença :

– Lorsque la vaste terre appartenait encore aux fils du Grand Manitou et qu'il n'y avait pas encore de Visages Pâles chez nous...

– ... alors, vous pouviez faire des discours aussi longs que vous vouliez, dit Old Shatterhand, l'interrompant. Mais les Visages Pâles aiment parler brièvement et c'est ce que nous allons faire maintenant.

– Tonnerre-qui-gronde est un célèbre chef, répondit l'Utah, les yeux fulgurants. Il compte beaucoup plus d'années que Old Shatterhand et n'a pas l'habitude de laisser les jeunes gens lui couper la parole... *Howgh !*

– Un homme peut avoir beaucoup d'années et pourtant moins d'expérience qu'un autre, plus jeune que lui. Tu voulais parler de l'époque où il n'y avait pas encore de Visages Pâles chez vous. Mais nous, nous avons l'intention de parler de la journée d'aujourd'hui. Et puisque c'est moi qui vous ai fait venir, c'est à moi de parler le premier pour vous exposer ce que j'ai à vous dire. Moi aussi, j'ai terminé. *Howgh !*

C'était clair et net. Les Rouges se taisaient et Old Shatterhand poursuivit :

– Tu as dit mon nom, donc tu me connais. Connais-tu aussi les deux combattants qui sont avec moi ?

– Oui. Ce sont Old Firehand et Winnetou, le chef des Apaches.

– Tu sais donc que nous avons toujours été amis des Rouges. Pourquoi nous poursuivez-vous ?

– Parce que vous êtes les amis de nos ennemis.

– Ce n'est pas vrai. Grand Ours nous a fait prisonniers, sans que nous lui ayons témoigné d'aucune hostilité. Nous avons dû combattre les Utahs pour sauver nos vies.

– N'avez-vous pas, dans la Forêt des Eaux, assommé le vieux chef et emmené avec vous d'autres chefs ?

– Uniquement pour nous défendre.

– Et vous êtes maintenant aux côtés des Navajos et des Timbabatches, qui sont nos ennemis.

– Sans aucune mauvaise intention à votre égard. Nous voulions aller au Lac d'Argent et nous sommes tombés sur eux. Nous avons entendu dire qu'il y aurait une bataille entre vous et eux et nous sommes venus pour rétablir la paix.

– Nous voulons la vengeance et pas la paix.

– Vous avez été gravement offensés. Nous le savons. Mais vous avez tort de vous venger sur des innocents. Si cela n'avait dépendu que de vous, nous serions morts au poteau de torture, comme les autres Visages Pâles dans la Vallée du Cerf.

– Qu'en savez-vous ?

– Tout. C'est nous qui les avons enterrés.

– Tu as donc été là-bas ?

– Oui. Nous étions parmi vous. Nous avons entendu ce que les Utahs disaient et vu ce qu'ils faisaient. Nous étions au pied

des arbres lorsque les Navajos sont arrivés et nous vous avons vu les poursuivre.

– C’est impossible ! Ce n’est pas vrai !

– Tu sais que je ne mens pas. Demande aux chefs des Utahs qui y étaient.

– Comment leur demander ? Ils ont disparu. Le Grand Esprit les a appelés auprès de lui.

– Non. Le Grand Esprit ne veut rien savoir des parjures et des traîtres de leur espèce. Il les a remis entre nos mains.

– Ta langue est fausse. Tu dis cela pour nous arracher la paix.

– Oui, je veux vous obliger à conclure la paix, mais je dis la vérité. Le soir où nous étions avec vous dans la Vallée des Cerfs, nous avons capturé les trois chefs. Et je vais te montrer que je dis la vérité. Qu’est-ce que c’est ?

Old Shatterhand tira de sa poche une étroite courroie, toute couverte de boutons de nacre cylindriques et la montra à Tonnerre-qui-gronde.

– *Uff !* s’écria le vieux, effrayé. Le *wampum* de Soleil Jaune !

– Et celui-là ? demanda le chasseur montrant une autre courroie.

– Le *wampum* du chef Quatre buffles.

– Et ce troisième *wampum ?*

Le vieux chef fit un mouvement qui exprimait l’horreur et dit d’une voix saccadée :

– Aucun combattant ne donne son *wampum*, qui est sacré. Celui qui possède le *wampum* d'un autre, doit l'avoir tué ou capturé. Les trois chefs sont-ils encore en vie ?

– Oui. Ils sont entre nos mains.

– Que voulez-vous faire d'eux ?

– Vie contre vie. Sang contre sang. Faites la paix avec les Navajos et les Timbabatches et nous vous livrerons les prisonniers.

– Nous aussi, nous avons fait des prisonniers. Échangeons-les, un homme pour un homme.

– Tu me prends pour un enfant ? Tu crois que je ne sais pas qu'on donne au moins trente prisonniers contre un chef ? Je vous le dis : si vous ne faites pas la paix avec nous, peu d'entre vous reverront leurs tentes.

Tonnerre-qui-gronde fixait le sol d'un air soucieux. Old Firehand se leva, redressa sa taille de géant et dit :

– *Pshaw !* Pourquoi parler, puisque nous avons des armes ? Que Tonnerre-qui-gronde nous dise rapidement ce qu'il veut : la paix ou la guerre ? Nous saurons alors à quoi nous en tenir et nous lui donnerons ce qui lui revient : la vie ou la mort.

– Nous ne pouvons pas nous décider aussi vite !

– Pourquoi ? Êtes-vous des hommes ou des *Squaws ?*

– Nous ne sommes pas des femmes, nous sommes des combattants. Mais l'homme ne doit pas suivre son premier mouvement. Nous devons réfléchir à ce que nous devons faire.

– Pensez que la nuit tombera dans une demi-heure !

– Nous pouvons même pendant la nuit vous dire ce que nous aurons décidé. Celui qui aura quelque chose à dire, n'aura

qu'à tirer en l'air et pousser un cri ; on lui répondra. J'ai terminé. *Howgh !*

L'Utah se leva, inclina presque imperceptiblement la tête et s'éloigna. Les autres suivirent son exemple.

– Ça ne nous a pas appris grand-chose, dit Old Firehand, furieux.

– Mon frère a été trop sec, dit Winnetou sur un ton tranquille. Il aurait dû laisser parler Old Shatterhand. Tonnerre-qui-gronde avait commencé à réfléchir, on aurait pu lui faire entendre raison.

Old Firehand reconnut sans doute le bien-fondé de cette critique, car il ne répondit pas. Lorsqu'ils retournèrent auprès de leurs hommes, Longue Oreille leur demanda à brûle-pourpoint :

– Les Utahs étaient quatre. Pourquoi y êtes-vous allés seulement trois ?

– Nous étions suffisamment nombreux, répondit Old Firehand sans amabilité.

– Mais il y avait d'autres hommes ici. Longue Oreille est aussi chef et aurait dû participer à la réunion, comme vous.

– On a assez palabré comme ça, nous n'avions pas besoin d'un quatrième.

Longue Oreille se tut, mais sa colère montait. La nuit tombée, il se proposa, avec quelques-uns de ses hommes, pour monter la garde ; on ne pouvait pas le lui refuser.

Il voulait absolument montrer aux Blancs qu'il était un chef valeureux et important et décida d'aller épier les Utahs. Il se mit donc à ramper en leur direction, mais il ne put pas le faire en silence sur le sol pierreux. Il vit une forme obscure surgir devant

lui, puis une autre à côté de lui ; deux mains puissantes lui saisirent la gorge ; il manqua d'air et s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouvait entre deux hommes qui maintenaient la pointe de leurs couteaux sur sa poitrine dénudée. Ses membres étaient ligotés, sa bouche bâillonnée. Il fit un mouvement qui fut remarqué par un troisième homme, assis près de sa tête. Celui-ci dit alors doucement, en posant la main sur la tête :

– Nous avons reconnu Longue Oreille. Si le chef est sage, il ne lui arrivera rien. S'il manque de sagesse, nous lui enfoncerons les couteaux dans la poitrine. S'il a compris ces paroles, qu'il fasse un signe de la tête à Tonnerre-qui-gronde.

Le chef capturé fit le signe demandé.

– Que Longue Oreille nous dise s'il parlera doucement lorsque nous aurons enlevé le bâillon.

Il fit un nouveau signe de la tête. Le bâillon fut aussitôt ôté, mais Tonnerre-qui-gronde ajouta :

– Si tu dis un seul mot à voix haute, tu mourras. Mais si tu t'entends avec nous, tu pourras participer à notre butin. Réponds-moi !

– Longue Oreille hait et méprise ces Blancs ! Si vous l'aidez, nous les anéantirons.

– Les « Ours » aussi ?

– Oui. Mais mes combattants doivent rester en vie.

– Nous te le promettons. Pourquoi as-tu été contre nous ?

– Parce que le chef ne savait pas encore ce qu'il sait aujourd'hui. Ces Visages Pâles l'ont offensé et il veut avoir leur sang !

– Tu pourras te venger. Kai-Unune verra tout de suite si tu parles honnêtement, ou si tu veux le tromper.

– Longue Oreille est sincère et va te le prouver.

– Eh bien, dis-nous, pour commencer, s’il est vrai que les Visages Pâles détiennent nos chefs comme prisonniers ?

– C’est vrai. Longue Oreille les a vus.

– Ces chiens se sont alliés au Mauvais Esprit. Sans cela, ils n’auraient pas réussi là où tous ont échoué. Où sont les chefs des Utahs ?

– Dans la maison sur l’île du lac.

– Qui les garde ?

– Un Visage Pâle et une enfant qui est sa fille.

– Est-ce vrai ? Un seul homme et une enfant pour garder tant de chefs renommés et courageux ?

– Longue Oreille dit la vérité. Les prisonniers sont ligotés.

– Alors, nous te croyons. Combien de guerriers se trouvent sur la rive ?

– Quelques Blancs seulement. Ils surveillent l’autre voie d’accès au Lac d’Argent.

– *Uff !* Ainsi, le chemin qui passe par ce cañon n’est pas le seul ? Y en a-t-il un autre ?

– Oui. Si tu veux, Longue Oreille te le montrera.

– Où est ce chemin ?

– Un peu plus loin, entre deux rochers commence une fente qui conduit dans un cirque profond d’où un lit de rivière va jusqu’au lac. Longue Oreille a pris ce chemin avec Grand Ours.

– Combien faut-il de temps pour arriver d'ici au lac, par ce chemin ?

– Trois heures.

– C'est trop !

– Mais ça vaut la peine ! Tous tes ennemis tomberont entre tes mains, tu délivreras tes chefs et tes guerriers et...

– Et ?... Continue !

– ... et tu trouveras là un butin comme il n'y en a encore jamais eu.

– Un butin ? Chez les Navajos ? Tu veux parler de leurs chevaux et de leurs armes ?

– Longue Oreille ne parle pas des Navajos, mais des deux Ours et de leur Lac d'Argent au fond duquel il y a des richesses formidables, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses en masse.

– Qui te l'a dit ?

– Personne. Longue Oreille a surpris une conversation entre les deux Ours. C'était un soir, au pied des arbres. Ils parlaient du trésor.

– Comment ces trésors sont-ils parvenus dans le lac ?

– Un peuple qui a vécu ici il y a longtemps et qui a été chassé, les a déposés au fond du lac.

– Comment peut-on les remonter, s'ils sont au fond du lac ?

– Là où il y a maintenant le lac, il y avait, autrefois, la terre ferme. Ce peuple a bâti une tour dont le toit forme maintenant l'île. De cette tour, part un couloir parcourant toute la vallée et se terminant là où commence maintenant le cañon. Là, on a

construit une digue large et solide, pour que l'eau ne puisse plus couler vers le nord. La vallée s'est remplie d'eau et a formé le lac, dont seule émerge l'île, c'est-à-dire le toit de la tour.

– C'est vrai, tout cela ?

– Bien sûr. Longue Oreille a trouvé le couloir. Là où il commence, il y a des flambeaux pour éclairer. Il conduit, au-dessus du fond du lac, à l'île, c'est-à-dire à la tour, dont le premier étage contient le trésor. Ce couloir sert aussi à évacuer l'eau du lac et à noyer l'ennemi, quand il est dans le cañon. On l'ouvre à un endroit ; l'eau pénètre et se déverse dans le cañon, noyant tous ceux qui s'y trouvent.

– *Howgh !* Ce serait beau si nous pouvions noyer les Visages Pâles de cette façon !

– N'en faites rien, parce que mes Timbabatches périraient avec eux.

– C'est vrai. Mais si ce que tu as raconté est vrai, les Blancs sont perdus de toute façon. Nous verrons si tu as été sincère avec nous. Veux-tu nous conduire maintenant au lac ?

– Oui, Longue Oreille est prêt à le faire. Mais quelle part aura-t-il de toutes ces richesses ?

– Kai-Unune te le dira dès qu'il se sera convaincu que tu lui avais dit la vérité. Il va maintenant te délivrer et te donner un cheval. Mais si tu essaies de t'enfuir, tu es perdu !

Le chef avait donné ses ordres à voix basse. Peu après, tous les Utahs étaient en selle. Ils revinrent au cañon, au début, avec les plus grandes précautions pour éviter de faire du bruit. Ils atteignirent l'endroit où les Blancs, venant du cañon, avaient bifurqué vers le cirque et suivaient leur chemin.

Trois heures plus tard, les Utahs arrivèrent à l'endroit où commençaient les arbres. Longue Oreille s'arrêta et dit :

– L’entrée de la vallée est tellement étroite que les sentinelles peuvent facilement se défendre contre vous. Mais vous allez les prendre à revers.

– Comment cela ?

– Eh bien, en passant par le couloir dont Longue Oreille a déjà parlé. Il commence à quelques pas d’ici. Il est camouflé ; nous allons enlever les pierres qui le bouchent et nous allons nous y engager. Nous allumerons ensuite les flambeaux, nous suivrons le couloir et nous arriverons à l’intérieur de la tour. Là, nous remonterons à la surface, c’est-à-dire sur l’île. Il y a là quelques canoës qui nous permettront de gagner la rive. Nous serons alors dans le dos de l’ennemi et nous le maîtriserons facilement, d’autant plus que mes Timbabatches, dès que leur chef leur en donnera l’ordre, se rangeront à vos côtés.

– Bien. La moitié de mes combattants reste ici et l’autre moitié nous suit dans le couloir. Montre-nous le chemin !

Les Utahs étaient descendus de cheval. Longue Oreille les conduisit à un tas de pierres et leur dit :

– Il faut enlever ces pierres, vous verrez alors l’entrée du couloir.

Les pierres furent ôtées et les guerriers aperçurent un orifice large d’un mètre et haut de deux mètres. Les chefs entrèrent et trouvèrent, à tâtons, une provision de flambeaux fait avec du suif de cerf et de buffle. On se les répartit et on les alluma, puis, la colonne s’engagea dans le couloir.

L’air y était confiné, mais sec. Pour ne pas le vicier davantage, les guerriers parcoururent le couloir aussi rapidement qu’ils purent et débouchèrent dans une vaste salle.

C’était le fond d’une sorte de puits. Des marches montaient le long d’une des parois ; une seule personne pouvait y tenir à la fois. Les Rouges devaient donc se ranger en file indienne.

Longue Oreille, flambeau en mains, monta le premier. Il n'avait pas encore atteint la dernière marche, lorsqu'il entendit, venant d'en bas, un cri, suivi d'appels angoissés. Il se retourna. Un horrible spectacle s'offrait à ses yeux ; du couloir où se pressaient encore de très nombreux Utahs, l'eau pénétrait à grands flots dans le puits. Les flambeaux jetaient leurs faisceaux de lumière sur cette masse liquide qui gargouillait, leur arrivant déjà jusqu'à la taille et montant avec une rapidité effroyable. Ceux qui se trouvaient encore dans le couloir, étaient perdus ; ils s'étaient noyés immédiatement. Il n'y avait plus d'espoir pour ceux qui grimpaient sur les marches ; chacun voulant se sauver, une lutte terrible s'engagea ; les combattants jetèrent leurs flambeaux pour pouvoir se défendre avec les deux mains. Ainsi, personne ne parvint à prendre pied sur les marches. L'eau montait si rapidement qu'une minute après le premier appel au secours, elle arrivait au cou des Indiens ; ils essayèrent en vain de nager, de lutter contre l'eau et les uns contre les autres.

Seuls, six d'entre eux étaient parvenus à une hauteur suffisante pour pouvoir se sauver. Tonnerre-qui-gronde et Grand Loup étaient du nombre. Ils n'avaient, pour s'éclairer, qu'un seul flambeau que portait le Timbabatche. Une ouverture étroite donnait accès à l'étage suivant d'où partaient des marches analogues.

– Donne-moi la lumière et laisse-moi aller devant ! commanda Tonnerre-qui-gronde au Timbabatche. Il voulut saisir le flambeau, mais Longue Oreille refusa d'obéir. Ils en vinrent aux mains et luttèrent quelques secondes ; pendant ce temps l'eau ne cessait de monter, d'autant plus rapidement que l'ouverture était beaucoup plus étroite que l'autre.

Longue Oreille était plus jeune et plus fort que Tonnerre-qui-gronde. Il s'arracha à son étreinte et se débarrassa de lui d'un coup de pied vigoureux. Mais les autres Utahs tombèrent sur lui ; il n'avait pas d'armes et une de ses mains seulement

était libre. Grand Loup levait le poing pour l'assommer, lorsque Longue Oreille s'écria :

– Halte, sinon Longue Oreille jette la lumière dans l'eau et vous êtes tous perdus ! Vous ne verrez pas par où vous devrez monter et l'eau vous rattrapera.

Ces paroles eurent leur effet. Les Utahs comprirent que pour sortir de là, ils avaient besoin de lumière. L'eau leur arrivait jusqu'à la taille.

– Eh bien, garde le flambeau et monte, chien ! répondit Tonnerre-qui-gronde. Mais tu t'en repentiras !

Le Timbabatche poursuivit son ascension, et gagna, par une nouvelle ouverture, l'étage suivant. La menace du vieux était sérieuse ; Longue Oreille le savait. Il s'arrêta donc pour regarder en arrière et vit apparaître la tête de Tonnerre-qui-gronde.

– Tu m'as appelé chien et tu veux te venger de moi ! cria-t-il à Longue Oreille. Tu es chien toi-même et tu mourras comme un chien ! À l'eau !

Longue Oreille envoya un coup de pied dans le visage de l'Utah ; le vieux chancela, et disparut dans l'ouverture. Un instant après, surgit la tête de l'Utah suivant ; il subit le même sort. Le troisième de même.

Soudain, un bras puissant émergea de l'ouverture et un poing de fer saisit le pied du Timbabatche. Il réalisa, terrifié, qu'il perdait l'équilibre. Un instant après apparut le visage, défiguré par la colère, de Grand Loup.

Le désespoir donna des ailes à Longue Oreille. Saisi d'une fureur indescriptible, il enfonça le flambeau brûlant dans l'œil de son adversaire. Grand Loup hurla et porta les deux mains à sa tête. Le flambeau l'atteignit une seconde fois ; il chancela et s'engloutit dans le flot qui montait avec une rapidité effroyable.

Longue Oreille était seul. C'était l'unique rescapé de l'expédition.

Il montait avec hâte d'un étage à l'autre et l'eau le suivait avec la même rapidité. Soudain, il sentit que l'air s'améliorait ; le puits se rétrécissait, il n'y avait plus de marches, mais un tronc d'arbre creux, posé le long du mur en guise d'échelle. Longue Oreille y posa le pied pour continuer son ascension, lorsqu'en haut, une voix retentit :

– Halte ! Reste en bas, sinon je tire. Les Utahs ont voulu nous anéantir. Voilà qu'ils sont perdus eux-mêmes et toi, le dernier d'entre eux, tu dois aussi mourir.

C'était la voix de Grand Ours ; le Timbabatche le reconnut.

– Je ne suis pas Utah ! Ne tire pas ! cria-t-il, angoissé.

– Qui es-tu alors ?

– Ton ami, le chef des Timbabatches !

– Ah ! Longue Oreille ! Eh bien tu as mérité la mort, car tu es un traître, un faux-jeton !

– Non, non ! Tu te trompes !

– Je ne me trompe pas. Tu as surpris mon secret et tu l'as communiqué aux Utahs. Tu seras noyé comme les autres.

– Je n'ai pas trahi ! cria le Rouge, la voix étouffée d'angoisse, car l'eau lui montait aux genoux.

– Ne mens pas !

– Laisse-moi monter. J'ai toujours été ton ami !

– Non, tu resteras où tu es.

Puis, s'éleva la voix d'Old Firehand :

– Laisse-le monter ! Il y a eu assez d'horreurs. Il va tout avouer.

– Oui, je vous dirai tout, assura Longue Oreille. L'eau lui arrivait presque à la taille.

– Bien, je te fais cadeau de ta vie et j'espère que tu m'en seras reconnaissant.

– Ma reconnaissance ne connaîtra pas de limites.

– Je te prends au mot. Monte !

Pour pouvoir grimper avec les deux mains, le Peau-Rouge jeta le flambeau dans l'eau. Arrivé en haut, il se trouva dans la pièce du foyer. Un feu brûlait devant la porte ouverte, et il reconnut, à la lueur, Grand Ours, Old Firehand et Old Shatterhand. Il se laissa tomber d'épuisement, mais se ressaisit aussitôt et voulut bondir dehors, en criant :

– Allons-nous-en vite, sinon l'eau nous rattrapera et nous ne pourrons plus nous sauver.

– Reste ici ! commanda Grand Ours. Tu n'as plus à craindre l'eau, car elle ne peut pas monter plus haut dans l'île qu'elle ne monte dehors. Tu es sauvé et tu vas nous raconter comment tu as quitté ton poste et comment tu es revenu.

Une heure après la mise en place de la dernière sentinelle, Old Firehand avait eu l'idée de faire une ronde de contrôle. Il visita d'abord le poste de Longue Oreille, mais n'y trouva personne. Les Timbabatches qui étaient à côté de lui, lui dirent que leur chef était parti.

– Où ?

– Du côté où il y a les Utahs. Il n'est pas encore revenu.

– Quand est-il parti ?

– Il y a près d'une heure.

– Il lui est sûrement arrivé quelque chose. Je vais voir.

Le chasseur se mit à plat ventre et rampa dans la direction où il avait vu les sentinelles ennemies. Elles n'étaient plus là. Old Firehand continua ; il ne trouva aucun Utah, même pas le chef. C'était inquiétant. Il pénétra dans le cañon et accomplit un chemin considérable, sans se heurter à un combattant et revint avec la constatation que les Utahs avaient disparu. Ce fait ne lui aurait donné aucun sujet de préoccupation, si Longue Oreille n'avait pas disparu avec eux.

– Ils l'ont capturé, dit Grand Ours. Il avait trop risqué. Tant pis pour lui.

– Et pour nous aussi, dit Old Firehand.

– Comment, pour nous ?

– Cette disparition me préoccupe. Elle doit avoir une raison assez particulière. La seule capture de Longue Oreille n'explique pas leur retraite inopinée. Il doit y avoir une autre raison...

– Laquelle ?

– Hum. Je n'ai pas confiance en Longue Oreille. Il ne m'a jamais plu.

– Nintropan-hauey ne sait pas pourquoi nous nous méfierions de lui. Il ne s'est jamais comporté en ennemi.

– C'est possible. Mais il ne m'inspire pas confiance. Connaît-il exactement les lieux ici ?

– Oui.

– Connaît-il aussi le chemin qui passe par le cirque pour aboutir au lac ?

– Oui, puisqu'il y a été avec moi.

– Bon, me voilà renseigné. Partons tout de suite et allons au lac.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il a vraisemblablement révélé l'existence de ce chemin aux Utahs. Que je me trompe ou pas, qu'il l'ait dit de lui-même ou sous la contrainte, c'est secondaire. Je suis persuadé que les Utahs sont partis depuis une heure et que d'ici deux heures, ils réapparaîtront au lac.

– Je le pense aussi, dit Old Shatterhand.

– Longue Oreille n'a pas un visage qui me plaît, dit Winnetou. Que mes frères viennent rapidement avec moi au lac, sans cela les Utahs y seront avant nous et captureront Patterson et sa fille.

On se mit en selle et on remonta le cañon pour accomplir le trajet en une heure.

Patterson n'était plus dans l'île ; la conversation des prisonniers enfermés dans la cave et parvenant sourdement à travers les murs avait trop impressionné sa fillette qui lui avait demandé de la conduire sur la rive. Lorsque la nuit tomba, il alluma un feu, mais eut la précaution de ne pas s'y asseoir ; il prit place, avec sa fille, dans l'obscurité, à un endroit, où tout en voyant la place éclairée, ils ne risquaient pas d'être aperçus. Ellen qui, malgré tout, n'était pas très rassurée, accueillit avec joie l'arrivée de ses amis qui apparurent avec les Timbabatches.

L'ex-contremaître Watson n'avait pas eu, depuis son arrivée au Lac d'Argent, l'occasion de s'entretenir avec Grand Ours. Mais maintenant que tous deux étaient assis autour du feu, il lui dit :

– Je suis l'un des deux Visages Pâles qui ont passé tout un hiver là-haut. Ikhatshitatli, ton grand-père, vivait encore. Il était malade et c'est nous qui l'avons soigné jusqu'à sa mort.

– Nintropan-hauey t'en remercie, dit simplement Grand Ours.

– Oui, nous l'avons soigné et il nous a donné un cadeau. Il nous a confié un secret au sujet d'un trésor qui serait caché ici.

– Le vieux chef a eu tort de te parler de ce secret. Il était faible et las et la reconnaissance lui a fait oublier qu'il avait juré de ne jamais en parler, sauf à son fils et à son petit-fils.

– Crois-tu que je n'ai pas le droit d'en parler ?

– Grand Ours ne peut pas te l'interdire. Mais tu dois renoncer à exploiter le secret. Le trésor n'est plus au fond du lac ; nous l'avons mis à l'abri ailleurs, parce qu'il y a de plus en plus de chasseurs étrangers et d'indiens hostiles dans la région. Mais ton ami est prêt à satisfaire tous tes autres désirs.

– Tu parles sérieusement ? demanda Old Firehand qui comprit, d'après les paroles de Grand Ours que le croquis du *Cornel* avait perdu tout son intérêt. Si tu permets, je vais exprimer un désir à la place de notre camarade.

– Si Grand Ours peut le satisfaire, il le fera avec plaisir.

– À qui appartient la terre où nous nous trouvons en ce moment ?

– À Nintropan-hauey. Il la laissera un jour à son fils, Petit Ours.

– Et à qui appartient le cirque par lequel nous sommes passés pour venir ici ?

– Aux Timbabatches. Les chefs blancs ont mesuré et dessiné toute la contrée et le Père Blanc a signé à Washington un papier sur lequel il est écrit que cette terre est la propriété des Timbabatches.

– Ils peuvent donc la vendre, la louer ou la donner à qui ils veulent ?

– Oui.

– Eh bien, je voudrais leur acheter le cirque.

– Grand Ours ne peut pas leur interdire de te la vendre, ni à toi de l'acheter.

– Il ne s'agit pas de cela, mais je voudrais savoir s'il t'est agréable ou désagréable de nous avoir comme voisins ?

– Pourquoi voulez-vous acheter un endroit où il n'y a ni eau, ni un seul brin d'herbe ? Le Blanc n'achète que des terres qui lui rapportent. Grand Ours devine vos pensées ; ce sont les pierres et les rochers qui ont de la valeur pour vous.

– C'est juste. Mais elles n'auront de la valeur que si nous pouvons avoir de l'eau.

– Prenez-en du lac ?

– C'est ce que je voulais te demander.

– Tu en as tant que tu veux.

– Puis-je poser des tuyaux ?

– Oui.

– Tu me vends ce droit et je te le paie ?

– Si l'achat est nécessaire, il faut passer par là. Tu peux fixer un prix, mais Nintropan-hauey ne demande rien. Vous nous avez rendu un très grand service. Sans vous, nous serions tombés dans les mains des Utahs. Alors, moi aussi, je voudrais vous aider à exploiter le cirque.

Un sifflement se fit entendre du côté de l'entrée de la vallée ; c'était le signe convenu avec les *Rafters*. Les Blancs y cou-

rurent. Ils apprirent qu'un bruit de galop avait été entendu du côté de la gorge. Winnetou partit en éclaireur, revint après un quart d'heure et annonça :

– Les guerriers Utahs se sont répartis en deux groupes. La première moitié est restée avec les chevaux à la sortie du cirque et les autres sont allés à droite, ils ont ouvert un trou et ils y ont disparu.

– Un trou ? demanda Grand Ours, effrayé. Ils connaissent donc le couloir souterrain et mon secret est trahi. Seul, Longue Oreille a pu faire cela ! Comment l'a-t-il appris ? Venez avec moi, il faut que je voie, si c'est vrai.

Nintropan-hauey monta sur la digue, suivi de ses trois amis. Ils virent, à l'entrée du cañon, et au clair de lune, des Utahs pénétrer dans le couloir souterrain.

– Oui, ils connaissent mon secret, dit Grand Ours. Ils veulent aller à l'île et nous prendre à revers, et ils veulent avoir mon trésor ; ils le croient encore au fond du lac. Ils vont payer ça ! Je dois aller à l'île tout de suite. Que Old Firehand et Old Shatterhand viennent avec moi, mais que Winnetou reste ! Je voudrais lui montrer quelque chose.

Il conduisit l'Apache à un endroit où la digue descendait en pente abrupte dans le lac. Il y avait là un gros rocher de plusieurs quintaux, calé par des pierres. Grand Ours montra une de ces pierres et dit :

– Quand Winnetou me verra allumer un feu dans l'île, il poussera ces pierres et le rocher tombera dans l'eau. Que mon frère rouge saute aussitôt en arrière et ne s'effraie pas s'il entend un grand bruit.

Nintropan-hauey s'éloigna en courant et les deux chasseurs le suivirent. Il prit un brandon du feu avant de monter dans le canot. Les trois hommes débarquèrent ; Grand Ours se précipita

dans la maison, ramassa du bois sec sur le foyer, le sortit et l'alluma.

– Que mes frères écoutent ! demanda-t-il ensuite aux chasseurs, en indiquant, de la main, la région où Winnetou veillait.

On entendit un grondement, puis le giclement de l'eau, provoqué par la chute du rocher, puis un immense craquement, comme si une maison s'était écroulée.

– Réussi ! s'écria Grand Ours, poussant un soupir de soulagement. La sortie est bloquée, les Utahs sont perdus. Venez avec moi.

Il disparut derrière la maison. Les deux chasseurs ne voyaient pas ce qu'il faisait. Lorsqu'il revint, il montra le lac et dit :

– Voyez-vous l'eau qui bouge là-bas ? Il y a là un tourbillon, car l'eau pénètre maintenant dans le couloir que j'ai ouvert !

– Ciel ! Les Utahs se noieront !

– Oui, tous ! Pas un ne sortira !

– Mais c'est horrible ! N'aurait-on pas pu éviter cela ?

– Non. Aucun de ceux qui ont appris mon secret ne doit sortir vivant.

– Tu as détruit ta propre construction !

– Oui, elle est détruite et elle ne pourra plus jamais être reconstruite. L'île sera submergée. Venez !

– Mais les prisonniers, qui sont à côté, dit Old Shatterhand. Ils seront noyés avec les autres !

– Non, le mur résiste pendant un certain temps. Après, nous devrons naturellement les remonter. Écoutez !

On entendait un bruit, puis, à travers la trappe, on vit surgir un Rouge, muni d'un flambeau. C'était Longue Oreille. Grand Ours voulait le laisser périr, mais, sur l'intervention d'Old Firehand, il changea d'avis.

Longue Oreille s'assit près du feu ; il était incapable de se tenir debout. Grand Ours se mit en face de lui, tira un revolver de son ceinturon et dit sur un ton menaçant :

– Et maintenant le chef des Timbabatches racontera comment il est allé dans le couloir, avec les Utahs. Longue Oreille connaissait-il le secret de l'île ?

– Oui, dit le chef.

– Qui te l'a trahi ?

– Toi-même.

– Ce n'est pas vrai.

– Si. J'étais là-bas, au pied du vieux chêne et tu es venu avec ton fils. Vous êtes restés près de moi et vous avez parlé de l'île, de ses trésors et du couloir. Ne te souviens-tu pas ?

– Si.

– J'ai compris que le couloir commençait là où se trouvait le tas de pierres. Le lendemain matin, vous êtes partis à la chasse et j'en ai profité pour déblayer les pierres. J'ai trouvé le couloir et les flambeaux. Comme j'en savais assez, j'ai remis les pierres à leur place.

– Et aujourd'hui tu es allé trouver les Utahs pour leur révéler le secret ?

– Non. Je voulais les épier, mais ils m'ont pris. Pour sauver ma peau, je leur ai parlé du couloir et aussi de l'île.

– C'était lâche. Si Old Firehand n'avait pas remarqué ton absence, les Utahs auraient réussi le coup et nos âmes se trou-

veraient, dès demain, dans les chasses éternelles. Que mérites-tu, à ton avis ?

Le Timbabatche se taisait.

– La mort, la mort, dix fois la mort ! Mais tu étais mon ami, mon camarade et ces Visages Pâles ne veulent pas que je te tue. Tu vivras donc, mais seulement si tu fais ce que je te demande.

– Que demandes-tu ?

– De te plier aux ordres d'Old Firehand ! Il veut habiter le cirque et veut vous l'acheter. Tu lui vendras cette terre et aussi le chemin qui, de là, conduit au Lac d'Argent.

– Nous n'avons pas besoin du cirque, il ne nous sert à rien ; aucun cheval ne peut y brouter.

– Que demandes-tu en échange ?

– Il faudra que j'en discute avec les autres Timbabatches.

– Je vais te dire ce que tu peux demander. Old Firehand te donnera vingt livres de poudre, vingt fusils, cinquante couteaux et trente livres de tabac. Ce n'est pas rien. Es-tu d'accord ?

– Oui, et je vais faire en sorte que les autres le soient aussi.

– Bon. Maintenant je vais appeler quelques-uns de tes hommes pour remonter les Utahs prisonniers. Il ne faut pas qu'ils se noient.

Il était grand temps ; l'eau avait commencé à suinter à travers la paroi de la cave.

Quant à l'autre détachement des guerriers Utahs que les chefs avaient laissé à l'entrée du cañon, ils restèrent à leur place jusqu'au matin, ne se rendant pas bien compte des événements. C'est alors que Old Shatterhand surgit au milieu des arbres et leur demanda à voir leur chef.

Le chef vint à sa rencontre. Old Shatterhand lui demanda :

– Sais-tu que nous détenons plusieurs de vos chefs comme otages ?

– Je le sais, répondit l'interpellé, le regard sombre.

– Et sais-tu ce qui est arrivé à ceux de vos guerriers qui avaient tenté de passer par le couloir ?

– Non.

– Le Couloir s'est effondré et ils se sont tous noyés. Seul, Longue Oreille s'en est échappé. Les deux cents Navajos que nous attendions viennent d'arriver. Nous sommes maintenant beaucoup plus nombreux que vous. Mais nous ne voulons pas votre sang et nous vous offrons la paix. Si tu es raisonnable, tu viens avec moi : je te conduirai auprès de vos chefs ; parle-leur et après tu pourras revenir ici.

– Tu tiendras ta parole et tu me laisseras revenir ; j'ai confiance en toi, dit l'homme après un court instant de réflexion.

Il suivit Old Shatterhand à l'île.

Une grande animation y régnait, car les Navajos venaient effectivement d'arriver et brûlaient de se venger sur les Utahs. Il fallut une force de persuasion peu commune pour les amener à vouloir conclure la paix.

Débarrassés de leurs liens, les otages étaient cependant surveillés de près, lorsque Old Shatterhand conduisit le chef auprès d'eux. Après une longue discussion, ils décidèrent d'accepter les propositions de paix. Il y eut ensuite une réunion solennelle avec la participation des chefs rouges et des meilleurs Blancs ; elle dura plusieurs heures ; de longs discours furent prononcés et, à la fin, le calumet de la paix fit le tour de l'assistance. Les prisonniers furent libérés et tous, Utahs, Navajos et Timbabatches s'engagèrent à laisser en paix les Blancs qui

s'établiraient et travailleraient dans le cirque, à leur témoigner leur amitié et à les aider.

Une grande chasse qui dura jusqu'à la tombée de la nuit, permit de réaliser un riche butin. Le lendemain matin, l'heure de la séparation arriva. Les Utahs partirent vers le nord et les Navajos vers le sud. Longue Oreille promit de consulter les Timbabatches au sujet de la vente du cirque et de communiquer aussitôt les résultats. Il revint trois jours plus tard pour annoncer que la réunion avait accepté l'offre d'achat au prix indiqué par Grand Ours.

L'enthousiasme était général ; une seule personne ne le partageait pas ; c'était l'Anglais. Il s'était entendu avec Humply-Bill et Gunstick-Uncle pour qu'ils l'accompagnassent jusqu'à Frisco, mais les deux chasseurs n'avaient plus la moindre intention de poursuivre leur chemin dans les conditions actuelles. Castlepool dut se faire une raison. Par ailleurs, les travaux n'ayant pu être immédiatement entrepris, l'Anglais avait le loisir de partir dans les montagnes à la recherche de nouvelles aventures en compagnie de ses deux guides.

Old Firehand, Grand Ours et Longue Oreille se rendirent à Salt Lake City pour signer le contrat de vente et acheter les machines et les outils. Tante Droll les accompagna pour déclarer au notaire, témoins à l'appui, que *Cornel* le Rouquin était mort et que, par conséquent, il avait droit à la prime.

Deux mois plus tard, les machines étaient en place et l'ingénieur commençait à travailler. La conduite d'eau fut posée et l'exploitation démarra. Le rendement était excellent et l'entreprise se révéla de plus en plus lucrative. Chaque soir, Tante Droll disait, plein de satisfaction à Hobble-Frank :

– C'est une excellente affaire. Si ça continue comme ça, je pourrai bientôt m'acheter une ferme.

– Ma villa est déjà construite, tout au moins dans ma tête, répondait Hobble-Frank. Une villa au bord de la mer qui portera un très beau nom. J'ai terminé : *Howgh !*

FIN